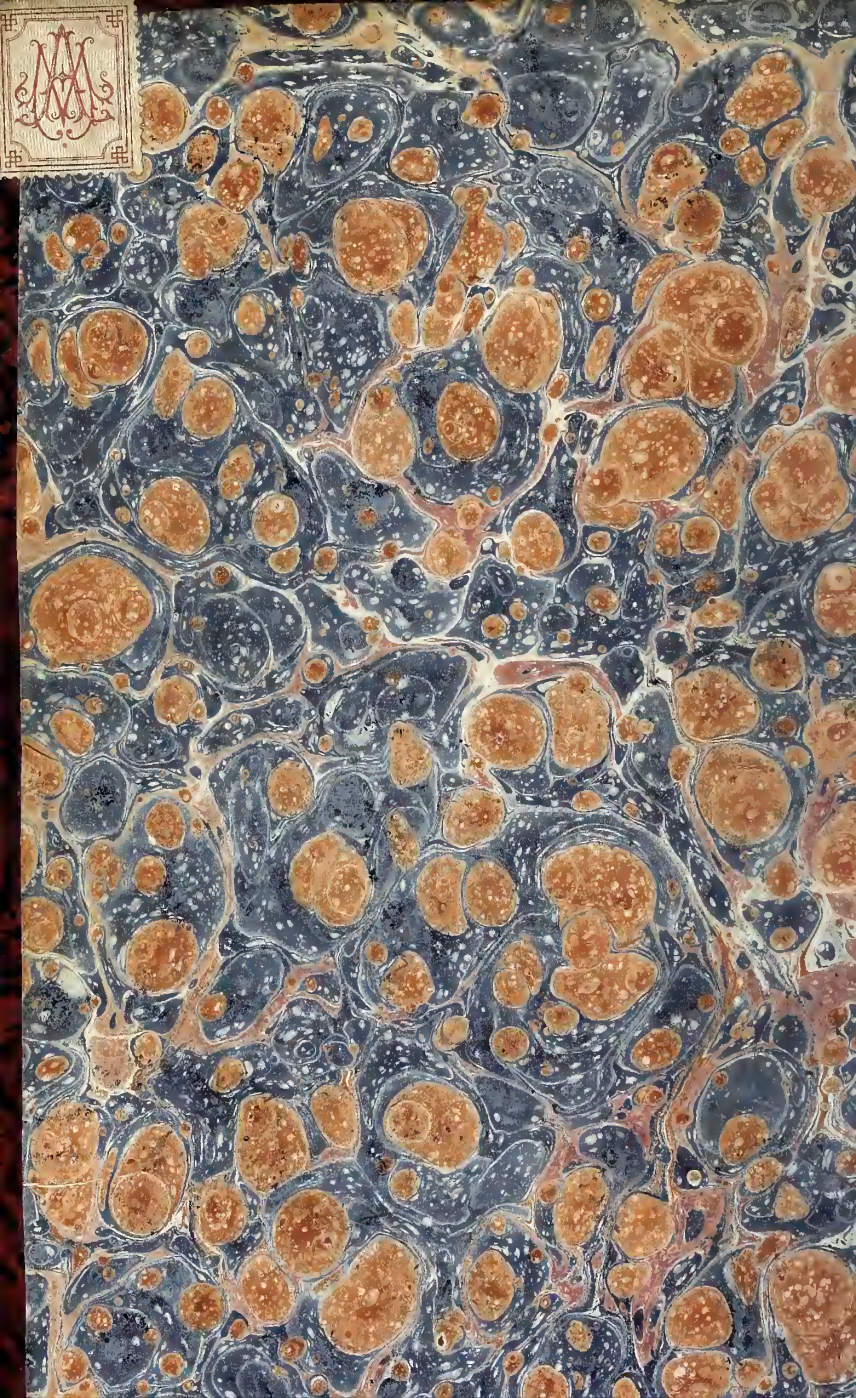
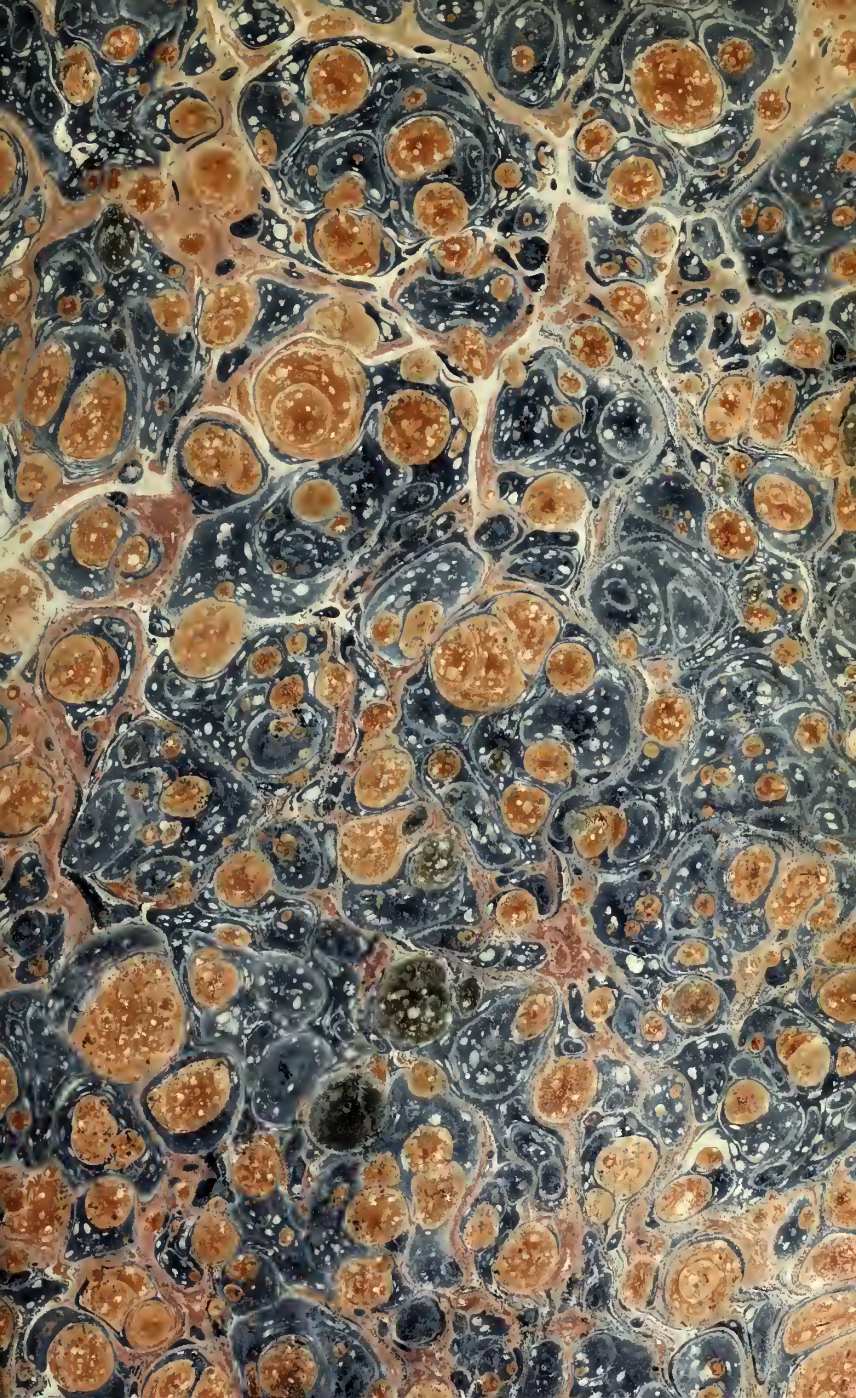




Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/traitedelartdesa00labo

TRAITÉ

DE

L'ART DES ARMES.

SE TROUVE:

CHEZ { M. LA BOËSSIÈRE, rue Saint-Honoré, vis-à-vis l'Oratoire; et à la salle du Manége royal, rue Saint-Honoré, n° 359, près la place Vendôme.
MAGIMEL, ANSELIN et POCHARD, Libraires, rue Dauphine, n° 9.

TRAITÉ

DE

L'ART DES ARMES,

A L'USAGE

DES PROFESSEURS ET DES AMATEURS,

PAR M. LA BOËSSIÈRE,

MAÎTRE D'ARMES DES ANCIENNES ACADÉMIES DU ROI,
DES ÉCOLES ROYALES POLYTECHNIQUES
ET D'ÉQUITATION.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

1818.

INTRODUCTION.

Dans tous les arts il y a des principes établis qui en facilitent l'étude; il n'en est pas ainsi de l'art des armes : chaque maître a, pour ainsi dire, ses principes particuliers; cette variation dans l'enseignement cause une marche incertaine, retarde les progrès de cet art, aussi utile au développement des moyens physiques qu'à la conservation de l'individu obligé par état d'y avoir recours pour sa propre sûreté.

Dans les sciences et dans les arts d'agrément, on a des livres élémentaires, qui en rappellent sans cesse les principes, et propagent les découvertes que le génie et l'expérience y ont faites : l'art des armes seul ne jouit pas de cet avantage; les ouvrages qui en ont traité n'étoient point dignes de succès, et sont totalement oubliés. C'est donc une

matière neuve qu'on va traiter. Il appartenoit à un maître célèbre de se charger de cette tâche, et qui mieux que M. La Boëssière père l'auroit remplie? Son talent bien reconnu, les nombreux élèves qu'il a faits, à la tête desquels il faut placer l'inimitable Saint-Georges, lui donnoient le droit de parler sur cet art qu'il a honoré, et dont il a agrandi le domaine.

Fils de ce grand maître, et élevé pour lui succéder, j'ai toujours vu avec peine que mon père négligeât de tracer sur le papier ses brillantes leçons. Ce n'étoit point la capacité qui lui manquoit; car, ayant fait d'excellentes études, il étoit plus en état que qui ce fût de rédiger un ouvrage sur les armes; mais sa vivacité, son goût le portoient plutôt à s'occuper d'objets de littérature qu'à réfléchir sérieusement sur des principes abstraits.

Depuis l'âge de huit ans que mon père me mit le fleuret à la main, ayant toujours exercé sous lui, j'ai eu l'inappréciable avantage d'être formé par ses leçons, et élevé avec M. de Saint-Georges,

qui a été jusqu'à sa mort mon ami et mon compagnon d'armes; j'ai cru, par respect pour la mémoire de ces deux hommes célèbres, devoir conserver à la postérité les principes qui les firent briller l'un et l'autre au premier rang. Honoré moi-même du titre de maître d'armes des académies du Roi, il est de mon devoir de me rendre digne de ce titre, en consacrant le fruit de mes veilles à l'avancement des jeunes élèves dont l'éducation en cette partie m'est confiée.

Je crois donc rendre service à l'art que je professe, lorsque je publie un ouvrage qui, étant le résultat de quarante années et plus d'étude, d'observations et d'expérience, doit fixer enfin des principes certains, et détruire les erreurs qu'une routine aveugle fait commettre.

Je le répète, il eût été à desirer que mon père se fût chargé de ce travail; mais si je n'ai point le charme de sa diction, du moins j'ai ses principes, et c'est d'après la doctrine de ce maître que je vais essayer de déterminer irrévocablement, pour l'a-

vantage des professeurs et celui des écoliers, une manière uniforme d'enseigner et d'apprendre.

Heureux, si je puis mériter par mon zèle l'approbation des gens instruits; c'est à cette récompense que se borne toute mon ambition, ma plus grande gloire étant de soutenir le nom de mon respectable père.

LA BOËSSIÈRE.

A MM. LES OFFICIERS

DE L'ARMÉE.

MESSIEURS,

Si notre Nation a toujours occupé un rang distingué entre toutes les autres Nations, c'est surtout à votre valeur et à votre loyauté qu'elle en est redevable. Mais vous le savez, Messieurs, la valeur elle-même a besoin d'être dirigée par des principes conservateurs, pour ne pas dégénérer en témérité, et ne point se dévouer stérilement, quoiqu'avec gloire; car elle est toujours inséparable d'un généreux dévouement.

C'est dans le dessein de fixer ces principes, d'en former une théorie plus complète qu'aucune qui

ait précédé, et de les propager à l'avantage des jeunes Militaires, que j'ai entrepris ce long et pénible ouvrage. J'ose espérer qu'il obtiendra votre approbation, l'épée est l'arme de prédilection des François; de tous temps elle a été honorée; c'est le signe du commandement, l'arme de l'Officier, et tout Homme d'épée ne peut faire de l'art de s'en servir une étude trop approfondie : ce sont les éléments de cet art, exposés et développés avec autant de précision qu'il m'a été possible, que j'ai l'honneur de vous offrir, et j'attends de votre suffrage la plus belle récompense de mes travaux.

NOTICE HISTORIQUE

SUR FEU LA BOËSSIÈRE.

M. La Boëssière naquit à Maran en Bas-Poitou, le 23 juillet 1723. Il étoit assez bien fait, et de la taille de 5 pied 3 pouces, brun, d'une figure fort agréable, l'œil vif et spirituel, très instruit et rempli de goût. Il se plaisoit à sacrifier aux Muses: on a de lui une foule de jolis vers de société; il publia en 1786 un poëme élégiaque sur la mort du prince de Brunswich, petite pièce qui lui fit beaucoup d'honneur; il composa aussi une comédie sous le titre de *Crispin valet d'auteur*, et un opéra intitulé : *la Coquette à la campagne;* mais, par une suite de son caractère insouciant et modeste, il négligea de mettre ces deux productions au théâtre.

Ses parents l'avoient destiné dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique; mais l'amour de la liberté l'éloignant de toute contrainte, il vint à Paris, et prit du goût pour les armes. Ses talents lui acquirent bientôt une grande réputation. Il fut reçu en 1759 maître en fait d'armes des académies du

roi. Sa réception fut très brillante. Comme on connoissoit sa force et la finesse de son jeu, on lui avoit opposé les trois maîtres qui avoient alors le plus de réputation, MM. Vaucours, Delasalle et Donadieu; ce dernier étoit le plus fort des trois.

M. La Boëssière tira avec lui, et fut reçu à la seconde botte touchée, en exécution de l'article X des statuts de la compagnie.

On rechercha les leçons de M. La Boëssière, et bientôt il eut une salle brillante. Pénétré de son art, il employa toutes les ressources de l'analyse pour établir la théorie complète de cet art; il calcula les avantages dans les positions, afin de fixer des principes certains. Le détail des démonstrations dans les leçons qui suivront fera connoître aux gens de l'art l'avantage et la supériorité de sa méthode; ce qui en prouve incontestablement le mérite, c'est la réputation de ses écoliers; car de son académie sont sortis les plus célèbres tireurs; on se souvient encore de MM. Pomart, Cauvin, gendarme de la garde, de La Madeleine, gentilhomme polonois, et de beaucoup d'autres qui étonnoient par leur force et leur adresse. Mais l'élève qui a fait le plus d'honneur à M. La Boëssière est sans contredit l'inimitable Saint-Georges. Il est vrai que jamais la nature n'a doué un individu de plus de moyens physiques, ni de plus d'aptitude pour tous les exercices. Au surplus on

trouvera ci-après une notice sur cet homme surprenant.

On a beau avoir en partage les dispositions les plus favorables, ces dispositions n'éclatent dans tout leur jour que lorsqu'elles sont dirigées par des principes sûrs; M. La Boëssière a eu la gloire d'avoir développé celles que M. de Saint-Georges apportoit. Cet illustre élève étoit si bien pénétré de cette vérité qu'il a toujours fait hommage à son talent, et, quoique l'envie ait tenté d'affoiblir cette reconnoissance, jamais M. de Saint-Georges n'a cédé aux lâches insinuations de la médiocrité jalouse. Il fut toute sa vie l'ami de mon père; ces deux hommes étoient faits pour s'estimer; M. de Saint-Georges se plaisoit à répéter qu'il devoit ses grands succès aux excellents principes qu'il avoit reçus.

Bon par caractère, M. La Boëssière étoit étranger à toute espèce de médisance et d'intrigue; modeste à l'excès, il ne parloit jamais de lui, et connut si peu la haine qu'il oublioit facilement l'offense. La bienfaisance étoit aussi une de ses vertus. Plein d'ardeur pour obliger, c'étoit le servir que de lui en offrir l'occasion : on l'a vue accueillir et secourir des malheureux qui l'avoient ruiné par un procès injuste; ce trait rare, sans doute, suffit pour faire connoître la bonté de son cœur.

Il vécut toujours avec la simplicité du sage; aimant la retraite, il ne la quittoit que pour se livrer à des délassements conformes à ses goûts.

Après l'amour de son état, la passion qui domina le plus M. La Boëssière fut celle de la chasse; excellent tireur, il trouvoit dans cet amusement un exercice salutaire. Sa société étoit extrêmement douce; et bien que par caractère il fût porté à la mélancolie, sa conversation étoit aimable et gaie, ses reparties promptes et heureuses, sur-tout dans un cercle de dames. Sa constitution étoit robuste; il a joui constamment d'une bonne santé jusque dans l'âge le plus avancé; trois mois avant sa mort il donnoit encore des leçons; il mourut avec la tranquillité d'un homme de bien, étant dans sa quatre-vingt-quatrième année, le 1er mai 1807, et il emporta au tombeau les regrets de tous ceux qui l'avoient connu.

NOTICE HISTORIQUE

SUR SAINT-GEORGES.

L'HOMME le plus extraordinaire qu'on ait peut-être jamais vu dans les armes, et même dans tous les exercices du corps, fut sans doute le fameux Saint-Georges : on pourroit lui appliquer ce que l'Arioste dit de Zerbin : *la nature le fit et rompit le moule.*

Il a fait tant de bruit par la perfection qu'il avoit acquise dans les arts, et principalement dans les armes, que son nom semble inséparable de cet ouvrage. J'ose croire que le lecteur verra avec plaisir les détails suivants.

Saint-Georges naquit à la Guadeloupe le 25 décembre 1745, et à l'âge de dix ans fut amené en France par son père. A cet âge il étonnoit déja les maîtres qu'on lui avoit donnés par sa facilité à apprendre. A treize ans il fut mis en pension chez M. La Boëssière, où il resta six ans. On l'occupoit le matin à son éducation, et le reste de la journée étoit employé à la salle d'armes. A quinze ans ses

progrès avoient été si rapides qu'il battoit les plus forts tireurs. A dix-sept ans il avoit acquis la plus grande vitesse. Avec le temps il joignit encore à sa prompte exécution des connoissances qui achevèrent de le rendre inimitable.

Dans les autres arts il reste des monuments de l'habileté de ceux qui s'y sont distingués : les tableaux survivent au peintre, les marbres au statuaire, l'œuvre de musique et de poésie au musicien et au poëte; il n'en est pas ainsi des exercices du corps : la danse, les armes, l'équitation ne laissent point de traces de l'exécution parfaite de ceux qui s'y sont distingués. Les contemporains seuls, témoins de ces prodiges, en gardent le souvenir. Beaucoup de personnes qui ont vu Saint-Georges existent encore, et peuvent attester que tout ce qu'on citeroit de cet homme merveilleux seroit au-dessous de ce qui les a étonnés.

Moi qui l'ai vu de près, moi qui ne l'ai jamais quitté, j'avoue que je suis encore dans l'admiration des assauts qu'il a faits, et qui tous étoient plus surprenants les uns que les autres.

Saint-Georges étoit parvenu à la taille de 5 pieds 6 pouces, très bien fait, doué d'une force de corps prodigieuse, et d'une vigueur extraordinaire; vif, souple, mince, élancé, il étonnoit par son agilité. Jamais personne dans la leçon n'a déployé plus de grace, plus de régularité. Il avoit

un développement superbe; sa main soutenue au plus haut le rendoit toujours maître du foible de son adversaire; son pied gauche solidement établi ne varioit jamais, et sa jambe droite restoit constamment perpendieulaire; cette réunion de moyens lui procuroit ce bel aplomb qui le facilitoit à se relever d'un seul temps et à repartir aussitôt avec la vitesse de l'éclair.

On l'admiroit particulièrement dans sa manière de tirer le mur à toucher; il étoit si sûr de ses moyens qu'il touchoit indistinctement des deux côtés et franchement, observant les principes démontrés au chapitre *du mur à toucher*. Sa quarte sur les armes étoit sur-tout étonnante. Il surprenoit davantage lorsque l'épée engagée en dedans, il étoit à bonne portée et en garde d'assaut. Il recommandoit de ne pas s'ébranler, se faisant un devoir de ne pas *tricher*, c'est-à-dire de ne point faire de faux mouvements avant de partir. Si par hasard il eût fait le moindre temps, le coup ne comptoit pas engagé en dedans, dis-je; il passoit le coup de quarte sur les armes si promptement, touchoit et repassoit son fleuret dans sa main gauche avec tant de vivacité que le pareur n'avoit pas eu le temps de rencontrer le fer pour la parade. Une telle prestesse doit paroître incroyable à qui ne l'a pas vue.

Qu'on s'imagine ce que peut un tireur avec une

vitesse pareille! qui tire à botte nommée, d'une portée folle! qui tient toujours hors de mesure, avec une garde des plus imposantes! Vouloit-on prendre son fer, on ne trouvoit rien; sa pointe avoit une telle légèreté qu'on ne pouvoit la sentir; si malheureusement on vouloit s'emporter on étoit pris d'un coup d'arrêt avant que le pied eût touché à terre; enfin on n'osoit rien tenter; les coups droits, les dégagements se succédoient et accabloient.

Ménageant bien sa vitesse, il ne l'employoit qu'à coup sûr. Contre un adversaire qui lioit bien la parade, il ne tiroit qu'après avoir fait un temps, afin de passer un coup de légèreté au moment où l'on joindroit le fer. On sait qu'en tirant sur un liement, quelque prompt qu'on soit, on peut tirer trop tard, et être paré; en conséquence il faut tâcher de faire serrer le fer, et interrompre le liement par un temps quelconque; c'est ce que Saint-Georges exécutoit avec une grande précision. Il étoit impossible de lui faire des coups pour coups, quelque déterminé qu'on fût. Il avoit l'esprit présent à tout, et ne tiroit jamais sans être assuré du fer. S'il s'apercevoit qu'on lui opposât un mauvais jeu, le fer étoit dérangé par des croisés et des battements si vigoureux et si élastiques que les bras en étoient brisés; qu'on juge des développements hardis qui s'ensuivoient, ainsi

que des coups de temps et d'arrêt qui se succédoient comme des coups de foudre.

Il sauvoit aux plus forts le coup d'arrêt et le coup de temps, et l'attaque, ne se réservant que la parade et la riposte, et aucun ne pouvoit le toucher. Dans cet exercice où il déployoit toute la grace et les moyens que lui avoit accordés la nature, il surprenoit les spectateurs. En tirant avec ses amis, il avoit une complaisance, dont cependant il ne falloit pas se prévaloir; car s'il s'en apercevoit il prenoit sa revanche avec intérêt; il ne suffisoit pas de le voir tirer pour juger son talent, il falloit être assez avancé dans les armes pour tirer avec lui, c'est alors que l'on reconnoissoit toute sa supériorité.

Cette supériorité, il l'a conservée jusqu'à quarante ans, âge auquel il eut le malheur de se casser le tendon d'achille du pied gauche en dansant. Cet accident influa beaucoup sur sa vitesse; ne pouvant plus ployer le jarret, il avoit moins de réaction dans la partie gauche; malgré ce désavantage, il conservoit encore une grande supériorité sur tous les tireurs; sa main étoit toujours la même; il l'avoit si légère et la soutenoit à une si belle hauteur qu'il n'a jamais blessé personne dans le temps où les masques n'étoient point en usage.

Saint-Georges n'excelloit pas seulement dans les armes, il sembloit né pour tout ce qui est du ressort du goût et de l'adresse. Ses connoissances en équitation étoient profondes, et le chevalier Dugast, qui tenoit le manège aux Tuileries, se plaisoit à le considérer comme un de ses meilleurs élèves.

La grace naturelle de Saint-Georges en avoit fait un bon danseur ; généralement on convenoit que s'il se fût appliqué à la danse théâtrale, il auroit fait des choses étonnantes. En fréquentant M. La Boëssière, il partagea sa passion pour la chasse, et s'y fit une grande réputation d'adresse. Il se distingua également dans la natation, exercice dans lequel son extrême agilité piquoit la curiosité des spectateurs. Enfin, même en patinant, il déployoit une telle grace qu'il attiroit les regards de la foule.

Organisé d'une manière délicate et sensible, tous les arts eurent de puissants attraits pour lui ; celui de la musique le touchoit plus particulièrement; il s'y fit connoître par des compositions heureuses, notamment par des *concerto* de violon qui eurent la plus grande vogue. Son talent moelleux sur cet instrument lui faisoit quelquefois donner la préférence sur les plus habiles artistes de son temps.

Recherché dans toutes les sociétés, il fut redevable souvent à la musique de liaisons où l'amour entra pour quelque chose. Doué d'une expression vive, il aimoit et se faisoit aimer.

Avec un cœur aussi sensible il devoit être généreux, aussi l'étoit-il extrêmement; méprisant pour lui la fortune, ce qu'il possédoit appartenoit à ses amis. Libéral, bienfaisant, il se privoit pour soulager le malheureux : j'ai connu moi-même des vieillards auxquels il a porté des secours et les soins les plus touchants, tant que ses facultés le lui ont permis.

Il rendoit encore ses dons plus précieux par la délicatesse qu'il mettoit à les faire accepter. Il aimoit particulièrement les enfants. La douceur, la bonté et la confiance étoient nées en lui, et, malgré la vivacité de son caractère, il s'observoit si bien qu'on n'avoit jamais à se plaindre de ses emportements. Il étoit dangereux cependant de le pousser à bout; mais, revenu à lui, il employoit tous les moyens pour faire oublier ce que ses discours auroient pu avoir d'offensant.

Il ne vouloit pas compter un seul ennemi, et l'on étoit obligé de l'aimer et de l'admirer. Bon jusqu'à la foiblesse, il se laissoit entraîner sans songer souvent qu'une affaire d'intérêt l'appeloit ailleurs. On ne pouvoit lui en vouloir, puisqu'il

s'oublioit lui-même. Il a été à portée de fixer la fortune, mais le désintéressement, et sur-tout la légèreté de son caractère ne lui ont jamais permis de poursuivre long-temps un même objet.

Saint-Georges ressentit les atteintes d'une maladie de vessie, et, par suite de sa négligence habituelle, il y fit peu d'attention; il cacha même un ulcère qui étoit la source de son mal; la gangrène s'y mit, et il succomba le 12 juin 1799. Il descendit au tombeau, accompagné des regrets de tous ceux qui avoient eu l'avantage de le connoître.

TRAITÉ

DE

L'ART DES ARMES.

ÉLOGE DE L'ÉPÉE.

L'ÉPÉE est l'arme la plus ancienne que l'on connoisse, et elle a constamment été en honneur chez tous les peuples belliqueux. De tous temps un homme portant l'épée a été respectable et sacré. Quiconque osoit l'insulter couroit risque d'en être sévèrement puni. C'est cette arme qui a fondé les empires, qui en a soutenu la gloire, et par laquelle les Grecs et les Romains se sont illustrés. Parmi les nations modernes, les François ont toujours joui de l'avantage de s'en servir glorieusement. Jusqu'à l'invention de la poudre elle fit la force des armées, et décida du sort des combats. C'est par elle que les Perses, les Mèdes établirent leur puissance. Les Grecs qui les suivirent lui durent leurs succès, et enfin c'est par elle que les Romains firent la conquête du monde entier.

L'épée étoit en si grande vénération parmi ces fiers républicains, qu'ils en firent le plus bel ornement du guerrier; les jeunes gens attendoient avec impatience l'âge où ils prendroient la robe virile; placés bientôt après dans les légions, ils jouissoient de l'honorable

droit de se servir de l'épée pour la défense de la patrie. Chez tous les peuples cette arme a été la marque distinctive des chefs, et dans les emblêmes elle représente encore l'autorité.

Les anciens Gaulois, nos aïeux, n'ont pas eu moins de respect pour cette arme que les peuples qui les avoient précédés dans le chemin de la gloire. Dans les temps brillants de la chevalerie, une cérémonie auguste et solennelle avoit lieu à la réception d'un chevalier; dans cette espéce de baptême militaire, l'accolade lui étoit donnée avec l'épée. Le vaillant François Ier voulut la recevoir des mains de Bayard, sur le lieu même où se donna la fameuse bataille de *Marignan*, dite la bataille des géants.

Aussitôt qu'un preux étoit reçu chevalier il prenoit pour devise: *Dieu, son Roi et sa Dame;* il prononçoit sur son épée ce serment, dont la violation entraînoit l'infamie. C'est par cette raison que tous les peuples guerriers firent de l'art des armes un point essentiel de l'éducation. En Grèce, qui n'étoit qu'une réunion de petites républiques voisines et rivales, tout citoyen étoit soldat en naissant. On l'appliquoit de bonne heure aux exercices qui devoient en former un défenseur à l'état, et l'art des armes étoit au premier rang dans la Gymnastique.

À Rome, où le citoyen seul étoit admis à l'honneur de porter les armes, le salut de l'état reposoit sur la discipline militaire, et cette discipline étoit entretenue par des exercices continuels qui tenoient la jeunesse en haleine. Un soldat apprenoit à manier avec dextérité

son épée, qu'il lui étoit honteux d'abandonner. Cet enthousiasme de la valeur ne contribua pas peu à la grandeur de la répulique.

Le François en tout temps s'est fait un honneur de l'emporter sur ses voisins dans tous les exercices du corps, et l'éducation d'un gentilhomme étoit incomplète lorsqu'il n'avoit point appris à tirer des armes; disons mieux, il négligeoit dans les premiers temps toute autre instruction. Tout le monde sait que le brave Duguesclin n'avoit jamais voulu apprendre à lire, par un préjugé qui heureusement n'existe plus; un gentilhomme, ne connoissant que l'art des armes, méprisoit toute autre science, comme indigne d'un véritable noble.

L'art des armes étoit très protégé en France, les rois en ont consacré l'institution par des réglements et des statuts qui honoroient à-la-fois le souverain et les artistes. Louis XIV, par un des articles de ces statuts, accorda à six maîtres, après vingt années d'exercice, des lettres de noblesse pour eux et leurs descendants; il leur accorda aussi pour armes deux épées en sautoir sur fond d'azur, et quatre fleurs de lis, surmontées d'un heaume. C'étoit reconnoître honorablement les services qu'ils avoient rendus à l'état.

Au sacre de nos rois, le connétable, qui représente l'armée, porte l'épée comme le soutien de l'autorité. Il est donc de grande importance, lorsque nos guerriers renouvellent les hauts faits d'armes de nos anciens preux, que tout homme appelé à la défense de l'état apprenne à se servir de l'épée. En acquérant l'adresse

nécessaire pour la manier, le François augmente encore son agilité naturelle; il se prépare et s'habitue à voir le fer et à ne pas le craindre; par ce moyen, il gagne cette intrépidité qui le rend, à l'arme blanche, la terreur des ennemis.

Il semble donc très essentiel que les parents se déterminent à faire donner aux enfants qui auront l'honneur un jour de soutenir la gloire de leur patrie une instruction sur le maniement de l'arme par laquelle ils devront se signaler.

Il est des circonstances où, malgré l'artillerie et les baïonnettes, l'épée est d'une utilité absolue; par exemple, quand les grenadiers sont obligés de gravir un roc, ils ne peuvent faire usage que du sabre, qui n'est autre chose qu'une épée tranchante. Il faut donc qu'ils sachent tailler, pointer et parer à propos; l'on conviendra que ce n'est que par un long usage et par les principes d'une méthode raisonnée qu'ils acquerront cet avantage.

La plupart des anciens militaires que j'ai connus m'ont assuré que le soldat exercé aux armes en étoit d'autant plus adroit dans une mêlée, et conséquemment plus nuisible à l'ennemi. Le cavalier qui ne s'est pas rendu familier l'usage de son arme ne porte que des coups larges et mal dirigés; ce sont comme des mouvements convulsifs qui, communiquant des secousses à la bouche de son cheval, inquiètent l'animal et exposent celui qui le monte. Un tel cavalier, loin d'être utile avec son arme qu'il ne sait pas manier, ne peut être qu'un voisin embarrassant et dangereux.

DE L'UTILITÉ DES ARMES POUR LA SANTÉ ET LA BONNE TENUE DES JEUNES GENS.

À ne considérer l'art des armes que sous le point de vue militaire, sans doute il est un des plus utiles, mais on peut le considérer encore comme faisant partie d'une bonne éducation, et comme influant beaucoup sur la santé, en donnant à la nature les moyens de se développer. Jadis l'éducation d'un jeune homme n'étoit point complète s'il n'avoit pris des leçons d'armes et d'équitation. La grace des mouvements dépend de ces leçons. La révolution est venue interrompre ces utiles exercices, et c'est lorsque l'ordre se rétablit dans toutes les parties de l'enseignement qu'on ne doit pas négliger celle-ci.

D'après l'avis des meilleurs médecins, l'exercice des armes est salutaire et peut éviter aux jeunes gens de longues et cruelles maladies; premièrement, en leur ouvrant la poitrine, et faisant disparoître les défauts de la nature; secondement, en les rendant plus vigoureux, plus souples, plus agiles et plus propres à supporter les fatigues de la guerre, enfin en leur donnant cette grace et cette aisance qui se font remarquer dans le maintien d'un homme bien élevé; c'est pour cette raison qu'autrefois on exerçoit aux armes ceux même qui n'étoient point appelés à l'état militaire.

Le jeune homme qui a obtenu des succès dans cette partie sera jaloux de conserver sa force, et ne se livrera point aux excès qui ruinent la santé et affoiblissent

les avantages physiques. Les parents quelquefois craignent d'envoyer leurs enfants à une salle d'armes, parcequ'ils redoutent pour eux les disputes; qu'ils se rassurent, il y a beaucoup moins de dangers dans ces sortes d'endroits que dans les autres lieux de réunions. C'est toujours en présence du maître que les jeunes gens s'exercent, et la présence du chef doit dissiper les craintes mal fondées. Un maître est intéressé à soutenir sa réputation, et si, par hasard, il se trouvoit parmi ses élèves un jeune turbulent, il ne balanceroit pas un instant à en faire le sacrifice à la tranquillité du plus grand nombre.

C'est, j'ose le dire, un devoir aux parents de faire donner à leurs fils ce genre d'éducation, s'ils veulent éloigner d'eux le danger où les entraîneroit leur ignorance des armes. Il est bien prouvé que celui qui connoît les principes de cet art risque beaucoup moins. Que deux personnes qui ne savent pas tirer aient le malheur d'avoir une affaire, elles s'enferreront mutuellement; au contraire, si elles sont exercées, elles éviteront le danger, se blesseront moins grièvement; il y a plus, c'est qu'il n'y aura qu'un des combattants de blessé. Cette seule considération devroit déterminer la jeunesse à se livrer avec ardeur à l'étude des armes. Les peuples nos voisins ont tellement senti l'utilité des établissements relatifs à cet art, que la cour de Londres a fait venir à grands frais des maîtres d'armes françois qui tiennent écoles publiques. L'Allemagne, la Pologne, la Russie, l'Espagne, la Sardaigne ont imité cet exemple, et c'est pour faire revivre parmi nous cette noble

émulation que je me suis déterminé à mettre au jour les principes de M. La Boëssière, en y ajoutant ce qu'une longue habitude et une expérience de plus de quarante années ont pu m'enseigner. Je le répète, j'écris autant pour les maîtres que pour les écoliers; les premiers trouveront dans cet ouvrage leurs devoirs tracés, les seconds des principes sûrs dont ils ne devront jamais s'écarter s'ils veulent faire des progrès, ou conserver le talent déja acquis.

PLAN DE L'OUVRAGE.

La division de cet ouvrage étoit une suite nécessaire de la méthode que j'établis, les progrès de l'élève forment les leçons successives après une petite instruction préliminaire sur le choix des armes, des fleurets et des ustensiles propres à l'étude; je le place en garde dans la première leçon, je le conduis ensuite au développement des coups simples, et lui enseigne le principe non moins essentiel de la retraite. Parvenu à la quatrième leçon, je lui fais répéter le long de la lame ce qu'il a appris précédemment, et je lui indique les marches et les reculés.

Je passe après à la connoissance des dégagements, et de suite à celle des parades simples, auxquelles j'ai joint les feintes et doubles-feintes avec des observations sur le *fort* et le *foible*.

Dans la huitième leçon, j'expose la théorie des enga-

ments, et fais connoître le danger des faux engagements.

Les parades simples du demi-cercle et d'octave forment le sujet de la neuvième leçon, et la dixième est consacrée à la démonstration du contre-dégagement.

Ces premières instructions se terminent par celle du salut. Jenseigne ensuite à l'élève la manière de lier les coups avec les parades, et cela me conduit à l'exercice du *mur*. Ici se borne la première partie de l'étude, et l'élève arrivé à ce degré devient intéressant.

Dès la quatorzième leçon, je l'exerce aux parades doubles et aux ripostes diverses : je donne l'analyse des demi-cercles et de leur application ; de là je passe à la démonstration des coupés sur pointe. Les battements réels, les faux battements, et les menacés, forment des articles très détaillés, attendu leur importance.

J'enseigne dans la vingt-deuxième leçon la manière de prendre les contre en retraite en dessus les armes et en dedans des armes. Je fais suivre l'art d'éviter les changements d'épée. Les coups de temps et leurs divisions exigeoient de grands détails, et embrassent plusieurs leçons. À la suite d'un article sur la flanconade, j'ai enchaîné les diverses instructions que l'élève a reçues dans les leçons précédentes, et cela m'a conduit à des exercices plus compliqués jusqu'à la trentième leçon.

Les doubles-contre ont leur place, ainsi que la manière de doubler toutes les parades, et lorsque l'élève en a la pratique, je l'exerce à la muette à tout ce qu'il a appris. Dans la quarante-troisième leçon, je le ramène à une répétition de toutes les parades en enchaînant

tous les coups qui les font naître; je l'habitue ainsi par gradation à tirer parti de la science des parades.

À la quarante-cinquième leçon, l'élève est parvenu à faire assaut, et les exercices sont plus intéressants pour lui, ainsi que pour le maître.

L'étude la plus importante des armes étant celle du mur à toucher, j'en traite avec détail dans ma leçon suivante. Une instruction particulière sur le choix des lames de fleuret et la manière de les monter m'a semblé indispensable; j'en ai donc fait un article à part avant de passer aux autres parties de l'enseignement.

J'ai destiné la quarante-cinquième leçon à la démonstration des divers battements, et à cause de leur relation avec les croisés, je les ai traités ensemble jusqu'à la cinquante-unième leçon, où j'enseigne la manière de les éviter l'un et l'autre; naturellement cela m'a conduit à parler de l'art de tirer sur les adversaires qui changent le fer en retraite, et j'en ai fait le sujet de la cinquante-deuxième leçon.

La manière d'arrêter les tireurs qui courent en quittant le fer est une partie essentielle de l'art; j'en ai traité dans la cinquante-quatrième leçon, que j'ai fait suivre d'une dissertation sur la longueur des fleurets propres à l'assaut. J'entre après dans le détail des assauts, et je donne des instructions relatives aux divers cas qui peuvent s'y présenter, ou aux différents jeux qu'on se trouve avoir à combattre.

On ne s'étoit pas occupé jusqu'à présent de parler des gauchers dans les traités sur les armes. J'en ai fait un chapitre particulier, c'est le sujet de ma cinquante-

sixième leçon; je me flatte que le lecteur y trouvera de l'intérêt. J'ai jeté un coup-d'œil sur l'exercice de l'espadon, à cause de son rapport avec celui des armes, mais sans m'étendre beaucoup. Les enfants et les jeunes demoiselles méritoient un article à part, et j'ai cru devoir terminer mon cours en traçant ce qui convient au développement de leurs graces.

COSTUMES

ET USTENSILES NÉCESSAIRES POUR TIRER DES ARMES.

Peut-être les détails qui vont suivre paroîtront-ils minutieux; cependant ils ont leur utilité: rien n'est à négliger lorsqu'il s'agit d'arriver à la perfection dans tel genre que ce soit. Tout le monde connoît sans doute une partie des vêtements que nous allons décrire, et qui sont à l'usage des armes; mais tout le monde ne sait pas qu'il y a un grand choix à faire dans ces sortes d'objets, et c'est ce que nous allons indiquer.

Le gilet doit être en toile et d'une couleur foncée pour le travail; il le faut aisé, principalement des manches, afin que dans l'exercicc on n'éprouve point de gêne; on aura soin que les boutons soient à gauche, et le colet très montant. La culotte sera aussi en toile, aisée des cuisses, et aura une ceinture haute pour tenir les reins fermes; car c'est de cette partie que dépend toute la force; elle sera encore bien fendue pour la plus grande liberté des mouvements dans l'assaut. On aura

soin de mettre à son cou un gros mouchoir, afin d'éviter que l'adversaire en marchant trop n'érafle cette partie avec la lame du fleuret.

Les sandales exigent aussi du soin. Celle du pied droit doit être ouverte pour que le bout du pied soit à l'aise. On la garnit de chapeau, cela est plus doux, fatigue moins les tireurs, et leur donne la facilité d'employer tous leurs moyens de vigueur; on n'auroit pas cet avantage avec des souliers, les pieds en éprouveroient de la gêne, et la fatigue ôteroit de la force, sur-tout si l'on tiroit long-temps; on recommandera au sandalier de mettre le poreux du cuir en dehors, afin d'empêcher de glisser; il aura aussi l'attention de faire la sandale gauche plus haute du talon; basse, elle gêneroit le ployé du jarret, il y auroit moins de réaction, et cela feroit perdre beaucoup de vitesse.

Un gand bien choisi doit être en dessus rembourré de crin; il le faut long et étroit, parceque s'élargissant toujours assez, il en résulteroit, en le prenant trop large, des plis qui gêneroient la tenue du fleuret. On exige qu'il soit long pour garantir le poignet, qui sans cette précaution seroit exposé aux coups de fouets, que la peau en soit mince et souple en dedans, parcequ'on en sent mieux le fleuret, et que l'exécution du tiré en est plus facile.

DE L'UTILITÉ DES MASQUES.

C'est à feu M. La Boëssière qu'on doit l'inappréciable avantage des masques de fil-fer, généralement en usage

aujourd'hui. Avant lui on se servoit de masques de fer-blanc d'où l'on tiroit le jour par une fente; mais la dureté du fer étoit fort incommode sur la figure, par cette raison on s'en servoit peu, et les tireurs alors couroient risque de s'estropier; les nombreux accidents arrivés déterminèrent M. La Boëssière à donner l'idée des masques actuels : il y en a de deux sortes, ceux à ressorts et ceux à courroies. Je préfère ces derniers, parceque ceux à ressorts ont l'inconvénient de tourner ou de ballotter, et que dans un assaut on court le danger de recevoir un coup dans la figure.

J'approuve aussi l'usage des galeries qu'on met au-dessus pour garantir la tête. Malgré les détracteurs, j'adopte celui des gilets en buffle, car on ne sauroit prendre trop de précaution pour éviter les accidents. Ce gilet doit être garni en buffle depuis le haut jusqu'à la ceinture, et depuis les boutons jusqu'à quatre pouces derrière le dos. Le buffle s'étend aussi sous le bras droit à environ six pouces pour garantir l'aisselle. Ainsi muni du masque, du gilet et d'un gros mouchoir au cou, on n'a rien à craindre de l'adversaire, eût-il le jeu le plus dur, et fût-il un de ces tireurs à main basse et à bras raccourci, contre lesquels il est dangereux, mais néanmoins nécessaire de combattre pour devenir fort.

DU CHOIX DES FLEURETS.

Pour commencer un éléve, on choisira une lame plate; celle d'assaut est trop roide pour un commençant, et donne à la main une certaine dureté qu'il faut éviter.

La lame plate est celle qu'il faut adopter pour les pensionnats, et en général dans les salles d'armes où se réunissent beaucoup de jeunes gens. La lame d'assaut, que nous appelons *lame carrée*, est dangereuse; neuve, elle semble une tringle de fer, et il faut beaucoup de précaution pour la mettre en état de servir; autrement il en résulteroit des accidents.

La lame sera au moins de 31 pouces, et ne prendra son cercle que depuis la pointe jusqu'aux trois quarts de la longueur; quand elle ne ploie que du milieu, elle est mal faite. La bonne lame est forte du talon, et diminue depuis cet endroit jusqu'à la pointe, alors elle décrit parfaitement son cercle. Celle qui ne ploie que du milieu a trop de fer à son foible; ce défaut la rend lourde, et la fait fouetter; il n'y a pas à s'y tromper, quand une lame n'est pas bien effilée, le cercle en est mauvais.

Une poignée de bonne longueur doit avoir 4 pouces 9 lignes. On évitera de les prendre rondes, elles tournent alors dans la main et obligent à serrer, cela fatigue et nuit à l'exécution; choisissez-la donc bien carrée; si les angles sont fortement prononcés, vous la tiendrez avec facilité, sans qu'il soit nécessaire de serrer, et les doigts auront alors tout leur jeu. Prenez-la aussi grosse du haut que du bas. Souvent les fourbisseurs font les poignées plus minces du bas, dans ce cas elles ne remplissent pas assez le petit doigt et l'annulaire, et on doit malgré soi serrer, et, je le répète, l'exécution en souffre. Ces détails qui paroissent vétilleux sont néanmoins utiles, et c'est en s'en pénétrant bien qu'on par-

viendra à acquérir ce bel ensemble qui fait la grace et la force des armes.

NOMINATION DES COUPS.

Tous les principes des arts sont pris dans la nature, et sont le fruit de l'observation. Il en est de même de l'art des armes. Le coup que tirent naturellement tous les hommes est celui de *prime* (*voyez* planche II). Deux individus qui n'ont reçu aucun principe tirent l'épée dans un mouvement de colère; ils tirent leur arme du fourreau la main tierce, l'un donne le coup, l'autre le pare dans la même position, ce qui est *prime*, premier coup dans l'ordre de la nature. Dans la même position, le côté opposé, qui par son vide appelle la pointe, sera *seconde* ou *deuxième* (*voy.* pl. III). Dans la même position, c'est-à-dire, toujours les pointes basses, et la main tierce, le jour qui se trouvera au-dessus, et dans lequel on tirera, sera *tierce* ou *troisième* (*voy.* pl. IV), dans laquelle la position de la main ne change pas, bien que la pointe soit haute; le jour en dedans appellera l'épée, et cette botte sera *la quarte dans les armes* ou *la quatrième* (*voy.* pl. V), qui se pare la main quarte.

Voilà à bien dire les coups naturels; c'est à l'art et à l'observation qu'on doit les autres, qui tous dérivent de ces premiers.

Si en parant quarte les ongles sont trop tournés en l'air, vous découvrez le dessous, et la pointe est hors de la ligne du corps. On tire alors la main tierce au-dessous

de la main du pareur en fauchant, cela s'appelle *quinte* ou *cinquième* (*voy.* pl. VI). Ce coup, n'ayant point d'opposition, ne doit être tiré que dans le cas où la pointe du pareur se trouveroit éloignée de la ligne du corps. Comme il est tiré en fauchant, il se pare les ongles tout-à-fait tierce pour former un grand angle qui écarte la pointe du corps. Nous venons de dire *quinte.*

Lorsque le jour se trouve en dessus, c'est ce qu'on appelle *quarte sur les armes* ou *la sixte* (*voy.* pl. VII); elle se pare la main quarte, en opposant quarte à quarte, mais sans tac.

Supposons qu'on soit engagé en quarte en dedans, et qu'on tire au-dessous de la main, c'est *la quarte basse* (*voy.* pl. VIII), qui se pare au demi-cercle. Ce coup est le septième; tirant quarte dans le jour du côté opposé à cette septième parade, on tire *l'octave* (*voy.* pl. IX), coup huitième, qui se pare la main quarte, les ongles entièrement tournés en quarte, afin de bien former l'angle.

Ce sont là les coups d'armes dans toutes les positions où la main peut tirer ou parer; on ne sauroit en ajouter, encore moins en supprimer; qu'on les tire un peu plus haut ou un peu plus bas, ce seront toujours les mêmes.

Ces huit coups ont autant de parades et d'oppositions. Les parades doubles coupent deux lignes; le demi-cercle en coupe trois, même quatre. Les parades doubles se prennent dans l'incertitude, et par habitude on parvient à juger et à parer le simple. Dans l'assaut, les coups étant très vites, on n'a pas le temps de prendre le contre, parade d'autant plus lente qu'il faut faire passer la pointe devant le corps, où le pareur, d'après

son coup-d'œil, prendra le simple, et cela sera toujours un des huit coups désignés ci-dessus ou une des huit parades.

Il est rare qu'on ne puisse parer un coup tiré de vitesse que par la parade du même nom, ou par l'opposition; c'est donc une raison pour ne supprimer aucun coup ni aucune parade.

Les maîtres ne doivent enseigner la nomination des coups qu'aux écoliers déja en état de les comprendre, c'est-à-dire, au bout de quelques mois de leçon.

QUALITÉS QUE DOIT AVOIR UN MAÎTRE D'ARMES.

Un maître doit être doué de la plus grande douceur, mettre beaucoup de clarté dans sa démonstration, et servir de modèle à son écolier par sa régularité. Il emploiera tous ses moyens à gagner la confiance de ses élèves en leur rendant ses leçons agréables. Un jeune homme timide et craintif n'avanceroit pas, si le maître ne l'encourageoit. Que le démonstrateur évite donc l'impatience, l'emportement et la mauvaise humeur, pour ne pas faire perdre la tête aux élèves. S'il en est un qui trouve de la difficulté dans un coup, il faut le distraire par quelque chose de plus simple, et ensuite le ramener par gradation à exécuter ce qui lui avoit paru trop compliqué au premier instant.

Le maître sentira la nécessité de faire travailler ses élèves lentement; celui qui veut avancer trop rapide-

ment un jeune homme, l'habitue à tirer vite, mais sans justesse.

Il faut démontrer avec méthode, bien faire exécuter en détail tous les mouvements, tenir sur-tout à l'élévation de la main avant le départ du corps, chose aussi difficile à obtenir des écoliers que l'accord parfait de la main avec l'effet des jambes.

Dans les armes comme dans les autres arts, l'exercice et l'observation exacte des principes font réussir : l'écuyer met son élève au pas pour le placer et lui faire sentir le mouvement du cheval, de là au trot, ensuite au petit galop très raccourci; à la fin il le remet au pas pour le replacer, comme dans les armes on termine par le mur. Le musicien a soin en commençant un élève de lui faire faire les notes lentement pour obtenir des sons justes, et lorsqu'il l'applique à des airs, s'il y a un passage difficile à faire exécuter, ce n'est qu'en le décomposant qu'il parvient à le lui faire comprendre.

Les danseurs de théâtre travaillent sans cesse pour acquérir l'aplomb et la liberté des mouvements, et c'est par un exercice continuel qu'ils obtiennent la grace et le moelleux qui les distinguent. Il en est de même dans les armes, un maître doit donc ramener continuellement l'élève aux premiers principes; il doit s'efforcer de vaincre en quelque sorte la nature; car il se trouve quelquefois des sujets mal conformés; il redoublera avec ceux-ci d'attention pour les placer en garde le mieux possible, sans trop les gêner; car il est essentiel que l'élève soit toujours à son aise, et avec le temps et la persévérance ses membres s'assouplissent. J'ai vu

plusieurs sujets étonner, au moment de l'assaut, ceux qui les avoient vus commencer; mais ce n'est qu'aux soins constants du maître qu'ils devoient leurs avantages.

Les commencements dans tous les arts sont ennuyeux et tristes; le maître doit donc s'attacher à égayer et encourager l'élève en variant à propos les leçons. Il écartera ainsi le dégoût inséparable des nombreuses répétitions d'un même principe. Il est utile aussi qu'un maître fréquente des artistes en tout genre; en augmentant par-là ses connoissances, il se convaincra de plus en plus que les arts reposent tous sur les mêmes principes, et qu'ils ont, si j'ose m'exprimer ainsi, un degré de parenté entre eux.

DES EXPRESSIONS ET TERMES PROPRES A L'ART DES ARMES.

Avoir de la main, cela veut dire tromper les parades finement et avec adresse.

Avoir des doigts, se dit du jeu que doivent avoir les doigts à mesure que la main s'enlève en déployant un coup, ou en se replaçant. On voit dans la démonstration que le fleuret doit jouer dans les doigts; lorsqu'on dit d'un tireur qu'il n'a pas de doigts, on entend qu'il serre trop le fleuret dans l'élévation de la main, la pointe perd ainsi la direction du corps.

Avoir des jambes, signifie être toujours prêt à partir étant bien ployé et sous soi, être stable et ferme sur le

pied gauche qui ne doit pas bouger dans le développement ni dans la garde.

Avoir de la tête, s'entend sans explication sans doute; mais dans les armes cette expression renferme autant la malice que le sang-froid. Offrir peu de prise, profiter des moindres avantages, avoir des desseins, et tromper pour les faire réussir, juger un jeu, et le combattre en conséquence, tout cela est avoir de la tête.

Main légère, se dit d'une pointe toujours près du passage de l'épée, qui se sent à peine sur les engagements, et qui se dérobe à la moindre pression ou au moindre mouvement de l'adversaire.

Main dure, c'est la suite d'un mauvais principe: quand un tireur emploie la force, il est dénué d'agréments et de prestesse; les battements, les croisés dérangent promptement son fer, il n'y répond que par des mouvements convulsifs, et il offre avantage sur lui par sa pesanteur.

Jeu dur; on en distingue deux: l'un est, comme on l'a dit à l'article *Main dure*, une suite d'un mauvais principe; le second est un jeu de circonstance que l'on oppose aux mauvais tireurs; il consiste en battements, croisés, pour ne jamais laisser l'épée devant soi avant d'attaquer.

Avoir de l'épaule, c'est faire tous les mouvements avec cette partie du corps: ces mouvements sont larges, faciles à juger, et par conséquent lents; c'est un des plus grands défauts.

Sauter, se dit des personnes qui, dans le développement, levant le pied trop haut, au lieu de raser le sol,

décrivent un cercle et non une ligne droite; ils perdent du temps, dérangent leur corps, et ralentissent le développement.

Chasser les mouches, s'entend des mouvements irréguliers, lorsqu'au lieu de prendre des contre ou toute autre parade double, on pare à l'aventure à droite et à gauche.

Tirer dans le fer, est une faute commune aux commençants; au lieu de tirer dans le jour que présente l'adversaire, ils tirent dans le côté où il est couvert, et par ce moyen se trouvent parés sans que le pareur en ait eu l'intention.

Avoir une grande mesure, ou, ce qui revient au même, une *grande étendue*, c'est tirer de fort loin, d'après les moyens que la nature nous a donnés, et en y joignant les principes de l'art.

Avoir un beau développement, veut dire montrer de la grace.

Avoir un bel aplomb, c'est, après le développement, d'être ferme et immobile, de manière qu'il n'y ait point lieu à critiquer.

Tendre, c'est la ressource des tireurs foibles; ne pouvant parer, ils tendent le bras dans tous les jours qu'ils aperçoivent, avec le dessein d'enferrer l'adversaire; on les évite facilement en les faisant tendre par de faux temps; puis on dérange le fer, comme on le voit à la fin des assauts.

Caver, ou *tirer en cavant*, c'est un grand défaut; c'est tirer sans opposition pour faire gagner la pointe au corps indépendamment de la parade. Le tireur court

risque de s'enferrer lui-même, faute d'avoir opposé : chaque coup doit avoir l'opposition du même coup.

Parer en tranchant le fer, c'est parer avec les ongles tout-à-fait tournés en dessous, pour écarter le fer en formant un grand angle. Cette parade est bonne contre ceux qui tirent bas, dessous la main, sur-tout au mur à toucher; on l'emploie en parant le coup de tierce et de quarte en dedans, maîtrisant ainsi le foible de l'adversaire sous le fort.

Marcher, ou *gagner la mesure*, c'est porter en avant le pied droit, et le faire suivre du gauche, en observant d'un pied à l'autre même distance que dans la garde.

Rompre, ou *rompre la mesure*, c'est reculer le pied gauche, et ramener ensuite le droit; cela se fait sans s'écarter de la ligne.

Trop marcher, trop serrer, se dit du défaut de certaines personnes qui, ne sachant pas tirer de leur place, ni employer les moyens de longueur dont ils sont susceptibles, sans remuer le pied gauche, approchent l'adversaire de très près; cette manière a des inconvénients graves.

Redoubler, se dit de l'action de celui qui tire plusieurs coups de suite sans se relever; cela pèche contre la grace et l'art des armes. (*Voyez* aux articles DES ASSAUTS.)

Passer en avant et en arrière; passer en avant, c'est passer le talon du pied gauche à la boucle du pied droit; passer en arrière, c'est passer le pied droit en arrière au talon gauche, et retomber en garde du pied gauche.

Ferrailler, se dit d'un tireur qui, manquant de principes, tire mal.

Abandon de l'épée; tout mouvement d'épée trop large, par lequel on prend le plus long pour aller aux parades, ou le choix d'une parade qui ne convient pas, causent abandon d'épée; cela mène à de grands inconvénients dans l'attaque comme dans la défense; il y a encore abandon d'épée, lorsqu'on quitte le fer en marchant; ceux qui, après la parade de prime, prennent le demi-cercle plutôt que la parade de seconde, abandonnent l'épée.

S'écraser, se dit de celui qui, après le coup tiré, pousse le genou droit en avant, laisse tomber le corps, et lève le pied gauche : ces mouvements font perdre du temps pour se remettre en garde, et on essuie la riposte avant d'être remis.

Faire capot, c'est battre un tireur sans qu'il touche une botte.

Coup pour coup, se dit de deux tireurs qui touchent ensemble. Il n'y a pas de plus grand défaut dans les armes, dont le principe consiste à toucher sans être touché.

Parer de la pointe, c'est écarter la pointe de la ligne du corps en formant une parade; il se trouve alors un vide au fort de l'épée du pareur, et la parade est mauvaise.

Tirer des feintes, c'est faire tout ce qui vient dans l'idée, selon la possibilité.

Riposter, c'est rendre le coup après la parade.

Arrêter un tireur, c'est lui prendre un coup d'arrêt, coup pris sur une marche avec opposition.

Le coup de temps est un coup pris d'opposition sur un développement : c'est un des plus beaux coups d'armes.

Coup sur le temps, ce qu'il y a de plus vicieux dans les armes, est de tirer dans tous les temps qu'on peut faire sans s'occuper de l'opposition; cela conduit au coup pour coup; règle générale, on ne doit jamais tirer que les deux fers ne soient croisés.

Croiser, ou *être croisé*, c'est ne pas être en ligne, ayant le pied droit trop en dedans; cela fait perdre l'aplomb du corps, et aussi la direction de la pointe.

Etre en ligne, s'entend de deux manières; premièrement, d'un tireur dont le talon du pied droit est régulièrement vis-à-vis la cheville du pied gauche; et secondement, de deux tireurs qui sont parfaitement vis-à-vis l'un de l'autre.

Partir le corps trop tôt, c'est un défaut des plus difficiles à vaincre; il existe dans les tireurs forts, encore plus dans les foibles; il faut que la main précède le mouvement avant le départ du corps, autrement le bouton donne dans la garde du pareur, ou le foible du tireur reste dans le fort du pareur.

Parade de tac et riposte du tac au tac; quand il y a écart de l'épée après la parade, la riposte doit partir de suite, ce qui s'appelle *riposter du tac au tac.*

La riposte en temps perdu; si après la parade il n'y a pas d'écart, il faut attendre la retraite, ce qui s'appelle

perdre un temps. Il y auroit du danger à riposter; l'adversaire pourroit remettre l'épée au corps; on attend donc la retraite pour tromper le fer.

Tirer la main plate, c'est enlever la main, les ongles en l'air. Dans tous les temps la main doit être demi-tierce, et ne tourner que pour enlever, sans quoi elle n'est pas vite.

Eperonner, c'est faire un mouvement comme pour donner un coup d'éperon; c'est un temps perdu, une faute ordinaire aux commençants.

Se couvrir, c'est avoir la garde étendue en tenant la pointe adverse hors de la ligne du corps, ce que l'on appelle *former la ligne d'opposition.*

PREMIÈRE LEÇON.

MANIÈRE DE METTRE UN ÉCOLIER EN GARDE.

Le maître ayant mis à la main de l'écolier un fleuret, la partie courbe en dessous, lui posera le pouce à plat sur la poignée; il lui place le talon droit à la cheville gauche, le pied gauche droit, et le droit en dehors, qui forment ensemble l'équerre; les deux bras tombant le long du corps, la lame du fleuret dans la main gauche: dans cette attitude, l'élève doit regarder son maître en face (*voy.* pl. Ire, n° 1).

Comme d'ordinaire les jeunes gens se tiennent mal, par l'habitude de jeter leur tête en avant, à leur table

d'étude, le maître aura l'attention de corriger ce défaut, en renversant doucement la tête de l'élève, la faisant tourner à droite et à gauche par un mouvement toujours forcé, afin d'assouplir les muscles du cou. Ce petit exercice amène la position nécessaire, et l'élève finit par tenir sa tête avec grace.

Pour obtenir l'élasticité des bras, le maître fera rentrer les épaules; il prendra les mains de l'écolier, et fera tourner les bras de manière à ce que le dessus des mains se touche par derrière le dos. On doit s'attendre à quelque difficulté auprès des jeunes gens qui par conformation ont les épaules fortes. Il faut alors aller par gradation, et approcher les mains autant qu'on le peut, sans cependant faire de mal. On fait regarder l'écolier au plafond; après quelques répétitions de cet exercice, on tâchera que les jeunes gens le fassent d'eux-mêmes.

Revenant à la première position, lorsque l'élève sera droit et les pieds en équerre, comme on l'a dit, on lui fera avancer le pied droit à la distance de deux semelles et demie du gauche; ensuite on le prendra par les hanches, et on le fera plier des deux jarrets ou des genoux; on pousse avec la main droite la hanche gauche pour retirer à soi la droite avec la main gauche. Les hanches se trouvant alors effacées, le haut du corps l'est aussi, et la partie gauche est soulagée aux dépens de la droite; mais dans cette opération on prendra bien garde de trop tourner les hanches; cet excès porteroit le genou et le pied droits en dedans, et ôteroit toute la grace de la position.

L'élève étant bien placé, on lui fait tourner à droite

sa tête très haute, en sorte qu'il regarde devant lui. Alors le maître, le prenant par les mains, lui fait lever les bras très haut, sans toutefois lever les épaules. Si les bras opposent de la résistance, on les assouplit en les faisant plier beaucoup et allonger doucement; lorsqu'enfin on n'aperçoit plus de dureté dans les mouvements, après que les bras seront levés, on les fera ouvrir doucement, laissant le gauche dans une position oblique, et formant le demi-cercle, les doigts près les uns des autres.

Le maître s'occupe ensuite avec sa main gauche de la droite de l'élève, il la lui incline demi-tierce, dirigeant la pointe de son fleuret à la hauteur de la main; il continue à donner du liant, en faisant ployer et remettre le bras en place comme précédemment; prenant garde qu'il ne soit pas tendu, il s'attache aussi à ce que l'épaule soit basse, que l'endroit de la saignée soit flexible. Pour obtenir cet ensemble, le maître, toujours tenant la main droite de l'élève, posera sa droite sur son épaule pour empêcher qu'elle ne lève, ce qui est un grand défaut. Il lui place ensuite la main à 5 pouces plus bas que l'épaule, en tirant une ligne droite. Dans cette position, la main pourra défendre le dessus comme le dessous, c'est ce qu'on appelle *garde partagée*, la garde du plastron la plus difficile (*voy.* pl. Ire, n° 2).

Il faut aussi habituer l'élève à ne tenir son fleuret que du petit doigt et de l'annullaire; le pouce et les deux autres doigts ne doivent être sur la poignée que pour conduire la pointe sans serrer; si on serre, la pointe s'écarte.

La main dans la garde doit être demi-tierce ou demi-quinte; cela forme un angle qui tient la pointe de l'adversaire hors de la ligne du corps sur les deux engagements de tierce et de quarte, et, par ce moyen, le foible est maîtrisé.

Observations.

L'élève ainsi placé est dans la position la plus difficile; mais si cette garde présente des difficultés, elle a aussi de grands avantages, elle met à même de prendre toutes les gardes possibles, et de varier autant que le jeu de l'adversaire l'exige; car on ne peut combattre également qu'en opposant les mêmes moyens et les mêmes positions. Je fais prendre l'alignement du talon droit à la cheville gauche, parcequ'autrement le corps se placeroit mal; l'alignement derrière le talon gauche fait tourner les hanches, et l'épaule gauche vient en avant; alors on présente plus de surface, et l'on tire plus lentement, par la raison que le corps, devant s'effacer avant de partir, oblige à un temps de plus; un autre inconvénient est de mettre le talon droit à l'endroit de la boucle du pied gauche; dans cette position, l'écolier se trouvera croisé; en tirant; il portera son pied droit en dedans, l'aplomb sera perdu, le corps sera de travers, et la pointe n'ayant plus sa juste direction, il manquera à toucher, quoiqu'ayant bien trompé le fer. Pour sentir l'effet de ces mauvaises positions, il faut les soumettre à l'analyse et à l'examen : supposons un tireur en garde, placé régulièrement, le corps effacé, que son

bouton touche le mur, d'après le juste alignement qu'il a pris, et faisons-lui changer cet alignement en portant le pied droit au talon gauche; qu'il laisse ensuite aller son corps sans y mettre de la retenue ou de la force, il sentira que son épaule gauche est inclinée à venir en avant, et que sa pointe qui touchoit le mur s'en trouve éloignée de 6 pouces, et qu'enfin, outre cette perte de longueur dans sa garde, il y a encore perte de temps à cause de l'effacement inévitable avant de partir. Si le tireur prend son alignement à la boucle du pied gauche, il verra que s'il ne met pas de force après le développement, il lui est impossible d'ajuster, parceque croisé, il perd son aplomb.

Ces expériences doivent faire triompher le principe d'après lequel on prendra son alignement en portant le pied droit à la cheville gauche.

DEUXIÈME LEÇON.

DÉMONSTRATION DES COUPS DE QUARTE ET DE TIERCE.

Après avoir ainsi placé l'élève, on passe à la démonstration des coups et des mouvements. Le maître à cet effet tient la main de l'écolier, et doit la conduire dans tous les temps. Il n'y a, à proprement parler, que deux coups dans les armes, qui sont *quarte* et *tierce*.

Pour tirer quarte, on tourne la main et les ongles en dessus; pour tirer tierce, la main et les ongles se tour-

nent en dessous. Toutes les autres combinaisons émanent de ces deux coups. Le maître, en plaçant la main sur l'épaule de l'élève pour qu'elle ne monte pas, lui remue le bras, lui fait tourner la main quarte enlevée, et la dirige vers lui, ayant soin que les articulations soient libres; c'est à la main à conduire l'avant-bras qui doit être flexible. Ce mouvement réunit trois actions qui n'en forment qu'une, celles de tourner, d'enlever et de prendre l'opposition, le tout sans saccade; car, au moindre petit mouvement convulsif dans l'enlèvement de la main, la pointe s'écarte, quand elle doit être fixée au corps sans s'en éloigner d'une ligne. Les doigts obéissent à la nécessité de laisser la pointe au corps, à mesure que la main gagne de la hauteur en tournant, le petit doigt et l'annulaire fléchissent, et la main arrive au plus haut. Quand les élèves en sont aux parades, on leur explique la cause de ces trois mouvements : 1° le tourné pour la vitesse de la main; 2° l'élévation pour gagner du fort au foible; 3° l'opposition pour écarter la pointe adverse de la ligne du corps. On ne tient le fleuret que du pouce, de l'index et du doigt du milieu, qui même ne fait que toucher la poignée. Jamais l'épaule ne doit monter, ni l'endroit de la saignée être tendu; il en résulteroit des saccades, et la pointe s'éloigneroit. Pour cette raison, le maître avec sa main droite s'occupera toujours de l'épaule et de l'endroit de la saignée, afin de rendre moelleux et liants les mouvements de l'écolier. Lorsque la main s'enlève, le bras gauche baisse, et fait le balancier. Ces deux mouvements étant exacts, le corps bien assis sur la partie gau-

che, les hanches bien effacées, on fait détacher le pied droit de terre, et aussitôt détaché, le jarret gauche se tend, chasse le corps, et produit l'effet d'un arc; mais sur-tout que le jarret ne se tende pas avant le coup tiré, comme cela arrive à beaucoup de tireurs qui ont eu de mauvais principes, ou mettent trop de précipitation. Le pied doit raser le sol en se détachant de terre, autrement il ralentiroit l'action en décrivant un grand cercle, cela s'appelle *sauter*.

CORRECTION DU DÉVELOPPEMENT.

Après avoir bien assoupli les bras, sur-tout le droit, si la main droite n'est pas assez tournée en arrivant à son dernier période de hauteur, le maître la fait tourner encore, et hâte ainsi la vitesse de l'action; la pointe étant placée dans la direction du corps, faites baisser l'épaule, si elle a trop monté; que la main soit portée à l'opposition de quarte du côté du maître qui doit être occupé de la tenir. Si le corps tombe en avant, on le relève en faisant caver la hanche gauche avec la main droite; on porte en même temps la main gauche à l'aisselle droite de l'écolier, afin de lui relever le corps, qui, par ce moyen, regagnera sa hauteur, et se trouvera droit. Souvent les élèves s'écrasent, le pied gauche tourne, le genou droit pousse en avant, et, pour se remettre en position, on perd deux temps qui font recevoir la riposte avant d'avoir pensé à la retraite: autre inconvénient, le pied droit se trouve trop loin, la boucle dépasse le gnou. Quand enfin au milieu de ces imper

fections, le pied gauche a été rétabli d'aplomb, l'élève est obligé de faire un effort pour se relever. Sa jambe est oblique, il manque également de moyens pour sa retraite. Il faut, pour être en force, que le genou droit soit perpendiculaire à la boucle; lorsque le pied gauche a levé, le jarret ne peut tendre; le pied n'étant point d'aplomb, le coup ne sera ni vite, ni régulier. Le bras gauche sans roideur doit être un peu détaché de la cuisse. Il faut habituer l'élève à rester sur les positions pour apprendre à les bien sentir, et à les imprimer dans la garde, ainsi que dans les développements; ce n'est qu'en se les rendant familières que l'on peut étudier l'ensemble de la retraite, écueil de beaucoup de tireurs (*voy.* pl. Ire, n° 3).

TROISIÈME LEÇON.

MANIÈRE DE FAIRE RELEVER SON ÉLÈVE.

Il faut d'abord plier les deux jarrets. Le bras gauche, qui joue le rôle de balancier, se relève au plus haut et très vite, tandis que le droit se remet en garde partagée, l'ensemble ne formant qu'un temps précipité. À peine le pied droit est-il en place, que l'on doit être prêt à tirer de nouveau sans un temps de plus, qui seroit un temps perdu. Souvent, en se relevant, un écolier tend les jarrets pour reployer, c'est encore un temps

perdu. En observant strictement ce qui a été dit, on ne tombera pas dans cette faute.

Le maître place de nouveau l'élève pour le disposer à tirer le coup de *tierce;* à cet effet, il lui tournera la main dans cette position, en retenant le corps et l'épaule; il lui fera enlever la main, en réunissant les trois actions qui n'en font qu'une, indiquées au coup de *quarte;* l'opposition ici se fait en portant la main de l'élève à sa droite, la main droite du maître contient l'épaule qui monte toujours plus en tierce qu'en quarte, et dont, par cette raison, on doit s'occuper plus particulièrement.

La pointe étant dans la direction du corps, la tête droite, les hanches bien effacées, le bras gauche très haut, la main droite arrivée à hauteur convenable, on détache le pied de terre en rasant le sol; le jarret, imitant l'arc, se tend sur le développement de tierce; la main dans ce développement se trouve au plus haut, comme dans le coup de quarte, l'épaule basse, l'endroit de la saignée flexible, le corps et la tête droite, le genou perpendiculaire à la boucle, et le pied gauche d'aplomb. Si la jambe droite est perpendiculaire, c'est une preuve que le jarret a tendu lors du développement. Le maître fait remettre l'élève en garde, toujours en le replaçant avec les précautions indiquées; après, il lui fait frapper du pied un seul appel, un second ébranleroit trop le corps, et s'assure s'il est bien assis sur la partie gauche, et si les hanches sont effacées. Alors il le fait marcher du pied droit le premier, le gauche doit suivre, observant toujours d'un pied à l'autre une distance égale à

celle de la garde; ensuite il fait rompre du pied gauche, c'est-à-dire, reculer, parcequ'étant en mesure, on dit, par opposition, *rompre la mesure.* Au surplus, soit en gagnant, soit en rompant la mesure, on aura soin d'arrêter et de couper chaque temps pour bien replacer le corps.

QUATRIÈME LEÇON.

EXERCICE POUR APPRENDRE A TIRER LE LONG DE LA LAME, ET OBSERVATIONS SUR LES MARCHES ET SUR LES RECULÉS.

Les *marches* et les *reculés* demandent à être fréquemment répétés dans les commencements; c'est ce qui assure les positions dans les mouvements. Le maître, ne perdant pas de vue la position de l'élève, le fera tirer en quarte, en lui tenant la main jusqu'à ce qu'il prenne un peu d'ensemble. Tenant lui-même un fleuret, il se placera devant son écolier, doit de la main gauche prendre le bouton, afin de lui fixer la main; si le bras résiste, c'est qu'il n'aura pas été assoupli, et il faut alors lui redonner du liant, pour que le maître puisse à sa volonté, avec la pointe du fleuret, placer la main de son écolier ou plus haut ou plus bas. Dans le cas où le bras sera trop raccourci, on devra l'étendre; tant que cela n'est pas obtenu, il faut se garder de faire tirer les élèves autrement qu'en les tenant par la main.

C'est en ayant toutes ces attentions qu'on parviendra à leur donner l'ensemble, la souplesse et la juste position.

L'écolier une fois arrivé au point desiré, le maître tiendra le bouton du fleuret engagé en quarte en dedans, et il fera tourner la main, enlever le coup, et le porter à sa droite; c'est ce qu'on appelle l'*opposition;* il dit particulièrement à son élève : « Quand vous serez à la parade, je vous expliquerai pourquoi je vous fais enlever la main si haut. » La main arrivée à sa plus grande hauteur, on détache le pied droit de terre, et on tend le jarret gauche qui accélère la vitesse. Le maître, après le coup, examine la position, et en corrige les imperfections; ensuite il change l'engagement de quarte en tierce, après avoir fait relever et replacer l'élève, ce qu'il doit toujours observer soigneusement. Le maître, tenant le bouton, fait tourner les ongles en tierce en enlevant et tournant la main, et, la portant à sa gauche, on détermine ainsi l'opposition, et l'on écarte la pointe de l'adversaire de la ligne du corps. Pour ne pas se tromper sur les oppositions, on regardera toujours du côté opposé à la pointe adverse; et, pour familiariser l'écolier avec les oppositions, le maître lui fera tirer des coups le long de sa lame, sans dégager, jusqu'à ce qu'il ait acquis un peu d'ensemble. Il le reprendra de temps en temps par la main pour le replacer; car les mouvements se désunissent toujours assez, cela se voit même dans les écoliers d'une certaine force, qui se décomposent, parcequ'ils n'observent pas minutieusement les principes.

CINQUIÈME LEÇON.

DES DÉGAGEMENTS DE QUARTE, DE TIERCE ET DE SECONDE.

Après que l'écolier aura tiré pendant quelques leçons le long de la lame, on le fera passer aux dégagements, en ayant soin de s'assurer avant qu'il soit bien assis selon les principes expliqués précédemment; on le place en garde partagée, qui défend le dessus comme le dessous, et le maître prend le bouton du fleuret qu'il conduit; l'élève étant engagé en quarte sur les armes, on dit *engager l'épée*, parcequ'elle est tenue et prise; il s'ensuit le dégagement, qui consiste à passer l'épée du côté opposé. Dans ce mouvement de dégager, le bouton passe le plus près possible du fer, en frisant le fort ou le talon; ensuite on tourne la main quarte, en enlevant; on prend l'opposition en portant la main à la droite du maître; la figure du côté opposé à la pointe adverse, on détache le pied droit de terre, on tend le jarret gauche pour chasser le corps, et l'on déploie ainsi le coup de quarte en dedans; sur ce coup, le maître dit: « Restez, relâchez les membres, étudiez bien l'ensemble pour la retraite en ployant les genoux, et levez le bras gauche au plus haut; d'un seul temps, le pied posé à terre, de manière à pouvoir tirer de nouveau; effacez-vous, et en ligne, c'est-à-dire que, dans la garde, le talon soit vis-à-vis la cheville gauche, ce

point est nécessaire pour l'aplomb ; replacez-vous. »

Le maître, guidant toujours le bouton, fait passer le bouton sur les armes pour le dégagement en tierce sur les armes. En tournant la main, il faut enlever, prendre l'opposition, et avoir la figure du côté opposé à la pointe adverse. Le coup tiré, le maître revient de nouveau prendre la main de l'élève, qui sûrement aura baissé; il la remettra au plus haut, et fera descendre l'épaule avec le talon de son fleuret. Si l'endroit de la saignée est tendu, on le rendra flexible, en recommandant à l'élève de s'occuper d'adoucir la dureté des bras et de tous ses membres. On se remet en garde en observant toujours les mêmes principes dans la garde, ainsi que dans le développement; le maître engage l'épée en tierce, soutenant sa main haute pour présenter du jour en dessous, où il fera passer le bouton, en disant: « Laissez tomber la pointe en seconde ou tierce dessous l'épée, enlevez la main en tournant tierce. » Il tient toujours le bouton, et facilite ainsi l'élévation de la main avec le fort de son fleuret; le tout très doucement, afin que l'élève sente les trois mouvements du *tourné*, de l'*élévation* et de l'*opposition*; avant le départ du corps, levez le pied, et tendez le jarret gauche.

Sur le coup de seconde, ordinairement les élèves s'abandonnent et laissent tomber le corps; on les relèvera soigneusement, en faisant caver la hanche gauche avec la main droite, et portant la gauche sous l'aisselle, comme cela a été dit précédemment; après le redressement du corps, on visite l'épaule qui monte toujours sur les coups de tierce. Si le jarret n'est pas tendu, c'est

que le pied gauche de l'élève aura levé en se fendant; alors la boucle du pied droit dépassera le genou, et l'élève sera sans force pour la retraite; c'est par cette attention continuelle à corriger les défauts qu'on parvient à placer un écolier. Les premiers points sont la position et le développement; une fois qu'ils sont établis, ils deviennent une seconde nature, et l'écolier fera des progrès; quand il se sera rendu bien familière cette leçon, on lui enseignera les parades simples.

SIXIÈME LEÇON.

DES PARADES SIMPLES DE QUARTE ET DE TIERCE.

Lorsque l'élève devient ferme dans ses positions, le maître lui fait exécuter des parades simples. Il le fait mettre en garde comme dans la leçon précédente, c'est-à-dire, de lui-même; de son côté, le maître en fait autant, et engage l'épée en tierce, et dégage quarte dans les armes pour faire parer quarte à l'écolier. Cette parade consiste à écarter la pointe de l'adversaire de la ligne du corps; il lui prend la main pour lui faire sentir l'effet de la parade, en le plaçant dans la position demi-quinte, et en opposant quarte à quarte sans tac. Il ne s'agit ici que de chercher la position ou opposition. De là, pour parer tierce, il n'y a que la main à tourner tierce.

Le tourné de la main forme un angle assez grand

pour écarter la pointe de la ligne du corps; la main étant placée en garde partagée, il faut, après la parade finie, que la pointe du pareur reste fixée au corps sans s'en écarter d'une ligne; car si elle s'écartoit du côté du fleuret de l'adversaire, il se trouveroit au talon un vide qui nuiroit à la parade, puisqu'il y auroit un jour; c'est ce qu'on appelle *parer de la pointe.*

Observations sur le fort et le foible.

Il est essentiel d'apprendre à l'écolier à connoître *le fort* et *le foible* de son fleuret. La lame est divisée en deux parties: le fort, qui prend depuis le talon auprès de la garde jusqu'au milieu, est appelé *partie défensive*, ou celle avec laquelle on pare; depuis le milieu jusqu'à la pointe, c'est le foible, qu'on appelle *partie offensive*, et avec laquelle on touche; ainsi, parer, c'est opposer le fort au foible de l'adversaire qui doit absolument céder; car, eût-il une force d'Hercule, sa pointe ne peut résister au fort qu'on lui oppose, et qui produit l'effet du lévier; aussi, dans le coup tiré, c'est le foible que l'on combat en évitant le fort, et c'est pour parvenir à l'éviter que l'on fait enlever la main aux écoliers sans tirer, et qu'on insiste particulièrement sur la nécessité de cette élévation.

Je recommanderai toujours la belle position en fait d'armes : pour y parvenir, le maître enseignera lentement, fera rester sur tous les temps, pour bien imprimer la position, à pouvoir s'en rendre compte parfaitement, et faire saisir à l'élève l'ensemble des mouve-

ments, et l'amener à en sentir l'utilité. En tirant vite et se relevant de même, le maître n'a pas le temps d'examiner si tous ces mouvements sont réguliers. Dans notre académie, nous ne nous sommes jamais permis de donner une leçon d'action avant que l'écolier ne fût parfaitement bien sur ses jambes, qu'il n'eût le corps bien placé et la garde devant lui. Si on néglige cette méthode, l'élève tirera toute sa vie sans atteindre la force qu'il devoit se promettre de ses moyens physiques, parce-qu'on les lui aura mal fait employer (*voy.* pl. X et XI).

SEPTIÈME LEÇON,

A LAQUELLE ON A JOINT LA FEINTE ET LA DOUBLE-FEINTE.

L'élève étant placé selon les principes développés dans les leçons précédentes, le maître, après avoir bien examiné et corrigé les défauts que peut avoir l'écolier, soit dans sa garde, soit dans le développement, tient le fer en quarte en dedans, et lui dit : « Étendez votre garde, formez la ligne d'opposition, afin d'écarter ma pointe; tenez mon foible avec le fort de votre épée, les ongles un peu inclinés en tierce pour former l'angle, et votre pointe à mon corps, de même que dans la parade (la pointe ne doit pas être plus écartée que dans l'opposition); frappez du pied, effacez les hanches, pliez dessous vous, le bras gauche à sa place, relâchez la dureté du bras »; puis on le fera marcher en coupant toujours

les temps pour se replacer; on lui fait aussi marquer un appel pour asseoir le corps sur la partie gauche, ensuite rompre la mesure en gardant toujours la même distance d'un pied à l'autre, et frapper de nouveau du pied sans remuer le corps. Après quoi, le maître, passant de quarte en tierce, fait parer tierce; il n'y a que la main à tourner, ce qui forme un angle suffisant pour écarter la pointe de la ligne du corps; si l'écart de la parade étoit plus que suffisant, le pareur trompé mettroit trop de temps pour revenir à la parade; le maître ne doit donc que faire opposer sans tac, et, en se relevant, il fait placer la main en garde partagée à même de parer et de tirer, et dit à l'élève : « Parez quarte, en opposant simplement quarte sans trop d'écart, seulement que ma pointe soit hors de la ligne de votre corps, et que la vôtre se trouve dans celle du mien, si elle va à ma droite hors de la ligne, il en résultera un vide à votre fort, qui donnera un jour à la mienne, comme on l'a démontré plus haut. »

Il est essentiel que le maître sache parfaitement donner son fer en faisant parer; il doit avoir soin de porter son foible dans le fort de l'élève, en passant son bouton près du talon, et de bien tirer au corps, afin que ce soit bien dans la ligne que l'écolier forme la parade, qui autrement seroit mauvaise; lorsqu'il l'aura bien faite, le maître dira : « Attendez ma retraite; si je me relève en baissant la main, retenez le corps, tournez les ongles, enlevez la main pour prendre le foible par opposition, et marquez bien les trois actions; le foible étant maîtrisé, soutenez la main, asseyez-vous sur la

partie gauche, effacez les hanches, levez le pied droit toujours en rasant la terre, tendez le jarret gauche. »

Le coup tiré, le maître, comme c'est d'usage, examine le développement; il aura soin qu'au moyen de l'enlèvement de la main, et de la facilité qu'il en donnera, le fort de l'élève soit toujours dans le foible. Le pied étant posé ou le coup développé, le foible bien maintenu, la main ne doit point se porter en avant dans l'élévation, ce seroit aux dépens de la hauteur, et le foible resteroit dans le fort de l'épée adverse; comme ce défaut est commun à tous les écoliers, il faut outrer l'élévation dans la leçon; car dans l'assaut la main tombe toujours; en outrant donc comme on l'enseigne, la main se soutiendra à hauteur convenable.

L'écolier remis en garde, le maître engage en quarte, fait parer tierce, en opposant tierce à tierce; le seul tourné de la main écarte le fer; il faut tourner les ongles tout-à-fait, enlever la main, lever le pied, tendre le jarret gauche, et rester sur le coup. Le maître alors, tenant le bouton du fleuret, de sa main gauche prendra le fort avec la droite près la garde, et remuera le bras pour l'assouplir; il est communément trop roide, sur-tout dans le coup de tierce. L'élève se remet en garde d'un seul temps, et on lui fait parer quarte; le maître alors se relève en serrant l'épée, fait dégager dessus; la main quarte et les ongles tournés, on enlève la main au plus haut, en prenant l'opposition. Il en est de même si on a tiré tierce; c'est la quarte sur les armes.

L'élève revient en garde, et le maître lui dit: « Parez

quarte du talon de votre épée, en laissant la pointe au corps; je me relève l'épée devant moi; marquez la feinte une, deux, qui consiste en deux dégagements de suite; passez à cet effet le bouton en quarte sur les armes, je pare tierce, repassez dedans pour tirer quarte en enlevant la main, tournant les ongles en opposition, et retenant le corps jusqu'à ce que la main soit arrivée, levez le pied, tendez le jarret gauche. »

Le maître prend le fer en quarte sur les armes, pour dégager quarte en dedans, que l'élève pare quarte, dans la retraite; le maître, tenant le bouton, dit : « Marquez une, deux et trois, ou la double-feinte, vous passez le bouton en quarte sur les armes, je pare tierce, vous repassez dedans, je pare quarte et vous repassez sur les armes (ces temps s'appellent *la double-feinte*, parcequ'on trompe deux parades, tierce et quarte), enlevez et tirez. »

L'écolier replacé, le maître engagera l'épée en quarte en dedans, et fera parer tierce en formant bien l'angle; après s'être relevé, il fera remettre la main demi-tierce à même de parer quarte ou tierce. Pour passer plus vite et plus facilement, soutenez le fort de votre fleuret dans le foible de l'adversaire, la main demi-tierce et la pointe basse, près le passage de l'épée; moins il y aura de fer à passer, plus les dégagements seront prompts.

Le maître fait marquer la feinte une, deux, de quarte en dedans pour tirer quarte sur les armes, et conduit le bouton le plus près possible du talon sans toucher le fer : la feinte une, deux, dans ce cas trompe la parade de quarte en dedans, comme dans le précédent

elle a trompé la parade de tierce. Il faut retenir le corps, enlever la main, et partir.

Observations du maître sur le coup tiré.

Le maître engagé en quarte en dedans fera parer tierce dans la retraite et marquer une, deux et trois; on tournera les ongles en quarte en dedans, ce qui aura trompé la parade de quarte et tierce : Enlevez la main, retenez le corps, et partez (observations sur la position), et en garde.

Le maître fait parer tierce pour marquer la feinte de seconde : à cet effet, il conduit le bouton de l'écolier d'abord en seconde, et le fait revenir sur les armes; on trompe, par ce moyen, la parade de seconde pour tirer quarte sur les armes. La main quarte, il faut enlever, et partir.

Observations auxquelles le coup exécuté peut donner lieu.

Le maître fera encore parer tierce et marquer la double-feinte en seconde, ou bien une, deux et trois, en retombant en seconde. La feinte finie en seconde, enlevez la main, et partez seconde. Cette feinte est appelée *double*, parcequ'elle trompe les parades de seconde et de tierce. Le maître examine le développement, surtout l'épaule, puis la saignée, qu'il faut relâcher, et le tourné de la main qui souvent n'est pas achevé. On finit par des coups le long de la lame, avec la régularité qui a été expliquée. On commence et l'on termine tou-

jours la leçon par des coups droits et des dégagements. On ne peut bien placer le corps et donner de l'ensemble que de cette manière.

Ces observations, souvent répétées dans cet ouvrage, ne sont que pour les maîtres, auxquels on ne sauroit trop recommander l'exactitude du principe, sans lequel il n'y a ni grace ni force. Quant à l'écolier, on abrége; on ne l'instruit qu'à mesure qu'il acquiert de la liberté. On se gardera de le faire aller trop vite, ou de le laisser trop de temps sur les positions, ce qui le fatigueroit surtout dans sa garde.

HUITIÈME LEÇON.

DES ENGAGEMENTS ET DU DANGER DES FAUX ENGAGEMENTS.

Après que le maître aura fait remettre son éléve en garde de lui-même, et suivant les principes, il lui fera engager l'épée en quarte en dedans, c'est-à-dire, la faire passer d'un côté à l'autre pour prendre le fer de l'adversaire (du fort sur le foible), et s'en assurer. Le changement d'engagement détruit ses projets, et sert à l'exécution de ceux qu'on peut avoir soi-même. Il faut donner la leçon courte, et répéter.

DES FAUX ENGAGEMENTS.

Le faux engagement dans lequel on prend avec le

foible le fer de l'advesaire, est une faute dans les armes; on ne tient rien s'il a la main légère, et s'il sait saisir l'à-propos. Il tire sur ce faux engagement avec d'autant plus de facilité que le foible est livré: il est toujours dangereux de passer l'épée d'un côté à l'autre sans s'assurer parfaitement du foible; cela exige une grande justesse d'opposition, sur-tout si l'on a affaire à un tireur qui ait de la main et une belle élévation; car il s'empare du foible aussitôt la jonction du fer.

L'engagement diffère du dégagement, en ce que le premier sert, comme on vient de l'expliquer, à s'emparer du fer, et le second pour passer d'un autre côté, et tirer un coup quelconque. Le maître fait engager l'épée, c'est-à-dire, de quarte en tierce, ou de tierce en quarte, le fort maîtrisant le foible, et tenant la pointe adverse hors de la ligne du corps et la pointe près du passage de l'épée. Si elle est tenue en quarte, « frappez du pied pour affermir le corps, dira le maître, marchez, tournez les ongles, enlevez la main, levez le pied, tendez le jarret gauche, partez, relevez-vous, engagez l'épée en tierce, les ongles bien tournés, formant angle comme à la parade de tierce, frappez du pied, marchez; si j'ai la main basse, tournez les ongles en quarte, enlevez, et partez quarte sur les armes. En garde, engagez l'épée en quarte, frappez du pied, marchez; si je serre votre fer, dégagez quarte sur les armes, tournez les ongles, enlevez, partez. En garde, et replacez-vous, engagez l'épée en quarte, achevez votre engagement pour bien vous couvrir, asseyez-vous, effacez votre corps, sentez l'épée légèrement en ne for-

mant que l'opposition ; plus un tireur a le toucher léger, plus il est embarrassant, frappez du pied sans remuer le corps, et marchez; si j'ai l'épée devant moi, marquez la feinte une, deux, pour m'amener à l'épée tierce, enlevez la main, et partez. En garde, engagez l'épée en tierce, frappez du pied, relâchez-vous, ni dureté ni roideur dans les bras, marchez; si j'ai l'épée devant moi, marquez la feinte une, deux, de quarte en dedans pour revenir quarte sur les armes, enlevez, et tirez. En garde, engagez l'épée en quarte en dedans, couvrez-vous, étendez la garde, votre fort dans mon foible, et la pointe basse, la main demi-tierce pour marquer une, deux et trois » ; mouvement très difficile, il faut aller très doucement pour apprendre à le faire près du talon de l'épée adverse. Si l'élève a de la peine à le comprendre, on en décompensera les temps, et on les lui fera exercer jusqu'à ce qu'il les exécute bien, et il sentira alors que les coups larges sont faciles à juger, et dérangent le corps.

Dans l'assaut, il ne suffit pas de tromper le fer pour toucher, il faut encore que la pointe soit réglée par de très petits mouvements ; autrement on n'ajuste pas, l'expérience le prouve. Le maître dit : « Marquez la feinte une, deux et trois, que la pointe frise le talon de mon fer, et passez en quarte sur les armes, enlevez la main, tournez les ongles. En garde, et partez; relevez-vous. »

À chaque exercice, le maître ne négligera pas d'examiner si l'élève est bien en position, et il corrigera les défauts qu'il pourroit apercevoir; il prendra garde aussi de lui donner trop de facilité par la manière de retirer

sa main, ce qui fait partir le corps trop tôt. Lorsque l'élève est bien posé, le maître lui dit : « Couvrez-vous en quarte sur les armes, engagez l'épée en quarte en dedans, frappez du pied, engagez l'épée en tierce, le corps en arrière; marchez, restez là, la feinte de seconde près du fer, revenez quarte sur les armes, retenez le corps, tournez la main, enlevez, levez le pied, tendez le jarret gauche; en garde, frappez du pied, effacez-vous, frappez du pied encore une fois, marchez, restez là, marquez la double-feinte, et retombez en seconde, partez; en garde. » Ici on revient aux premiers principes, qui sont les coups simples. Le maître, tenant le fer de son élève en dedans, lui dit : « Tournez les ongles, enlevez la main, baissez le bras gauche, restez là sans tirer et sans remuer le corps, remettez vos bras en place. » C'est un balancier nécessaire à exercer pour habituer l'écolier à faire agir la main avant le départ du corps; cela se répétera donc souvent et en détail : « Tournez la main, lui dira-t-on, enlevez au plus haut, prenez l'opposition, et laissez la pointe au corps sans avancer le vôtre, il faut rester ployé. » Nous avons déja démontré la nécessité de laisser la pointe au corps, ainsi que la manière de tenir le fleuret, afin que les doigts obéissent; mais nous ne saurions y revenir trop souvent : tenez donc votre fleuret du petit doigt et de l'avant-dernier, les trois autres doivent jouer sur la poignée, pour conduire la pointe à mesure que la main s'enlève; en tournant, le petit doigt s'ouvre et le quatrième aussi; en sorte que quand la main est arrivée au plus haut, on ne tient plus le fleuret qu'avec le

pouce, l'index et le doigt du milieu; l'écolier qui répétera souvent ces exercices se donnera une grande facilité; ils auront le même effet pour lui que les battements multipliés pour les danseurs de théâtre; assouplir, donner du liant, est de nécessité dans tous les arts : on parlera souvent de l'avantage de ces mouvements dans l'exercice du mur.

NEUVIÈME LEÇON.

RÉPÉTITION DES PARADES SIMPLES DU DEMI-CERCLE ET DE L'OCTAVE.

Le maître, lorsque l'écolier est placé convenablement, lui fait tirer beaucoup de coups droits et de simples dégagements; ensuite il prend son fer en quarte en dedans, et lui livre le foible, c'est-à-dire, qu'il tient la main un peu basse pour en faciliter la prise, ce qui est une position fausse, et toute à l'avantage de l'élève; il aura l'attention de proportionner la hauteur de sa main à la promptitude de l'écolier, et celui-ci, apprenant peu à peu à gagner le foible, touchera à mesure qu'il prendra de la facilité. Le maître alors relèvera sa main, ou soutiendra sa garde plus haute. (Il est de droit que la main du maître doit toujours être à l'avantage de l'écolier.) Quand celui-ci ne touchera pas, c'est que le corps aura devancé la main, tandis qu'au contraire celle-ci doit précéder de beaucoup le mouve-

ment du corps. On se remet en garde. Le maître fait tirer quarte droite, puis le dégagement quarte sur les armes, mais extrêmement fin. Le coup droit sur les armes est un des plus beaux coups d'armes qu'il y ait. La manière de le faire tirer est d'habituer l'élève à bien conserver sa garde devant lui, comme on l'a démontré.

Le maître ayant sa garde un peu haute sans donner trop de facilité, dit: « Ployez la partie gauche, effacez-vous, soutenez la main, tournez les ongles en quarte en enlevant la main au plus haut sans que l'épaule monte, n'appuyez pas sur le fer, le plus de légèreté possible, car si vous mettiez de la force, on seroit obligé de prendre la parade de prime, ou de changer l'épée; que vos doigts obéissent; si vous mettez le liant nécessaire, la pointe gagne le milieu du corps, et le coup bien tiré devient imparable. » Le maître, après beaucoup de ces coups en dessus et en dedans, fait parer l'écolier. Si l'écolier perdoit l'alignement dans le courant de la leçon, on lui feroit remettre le talon à la cheville du pied gauche. Cette observation ne se répétera plus.

L'élève, se remettant en garde, le maître prend l'épée en quarte en dedans, comme c'est d'usage, et fait parer tierce, observant que la parade soit achevée par le tourné de la main, et forme l'angle; après la retraite du maître, il faut remettre la main demi-tierce, pour être à même de parer quarte comme tierce. Parez quarte, opposez quarte sans force. Quand nous en serons au contre, ou parade double, nous entrerons dans de plus grands détails sur le tac et sur les positions.

Je tire quarte basse sous la main, ce coup se pare

au demi-cercle, laissant tomber la pointe en dedans des armes; tournez la main quarte tout-à-fait, et soutenez-la à la hauteur de la bouche, en examinant la position, telle qu'elle doit être; on voit que le tourné de la main suffit pour que la pointe soit écartée de beaucoup. L'angle qui est formé dans la parade chasse le fer assez loin et l'empêche de revenir à temps pour parer la riposte. Si la main n'est pas à hauteur de la bouche, elle présente un jour qui appelleroit la pointe en passant sur la main. Cette parade est une de nos meilleures, elle coupe trois et quatre lignes, le dessus, le dessous et tout le dedans. Le jour qui se trouve du côté opposé est l'octave, qui se tire la main quarte, et qu'on pare dans la même position; on voit que cette parade n'est qu'un demi-cercle formé par l'effet de la main qui s'est portée à droite, et que l'angle se trouve le même pour l'écart du fer. Les commençants ont de la peine à y parvenir; ils tournent la main comme s'ils vouloient revenir en tierce, ils ne parent pas, et laissent un grand jour; il faut que la main soit tout-à-fait quarte, comme au demi-cercle : le maître alors passe quarte sur les armes, qui se pare en opposant quarte de même; ensuite il fait parer quarte en dedans, tierce, le demi-cercle, octave, quarte sur les armes, et quarte en dedans.

Il fera observer qu'en se portant du demi-cercle en quarte en dedans, le pareur doit passer par octave, ce qui forme une parade double. Après cet exercice, on fera tirer quelques coups droits et passer des dégagements.

DIXIÈME LEÇON.

DU CONTRE-DÉGAGEMENT.

Le *contre-dégagement* consiste à dégager deux fois sur le même sens, de là on l'appelle *double-dégagement.*

Dégagez d'abord quarte sur les armes, je passe dedans pour prendre une opposition, ou la parade du contre, vous repassez une seconde fois, et c'est ce qui effectue le double-dégagement. Contre-dégagez en quarte sur les armes, tournez les ongles, enlevez, et partez. Le premier dégagement fait le demi-tour du fer, le second fait le tour entier. En garde, l'épée devant vous, soyez couvert: si l'écolier nese couvre pas, on tire dans le jour qu'il laisse, mais sans toucher; cela suffit pour l'obliger à reprendre son opposition, et à remettre sa pointe au corps.

Contre-dégagez quarte en dedans, tournez les ongles, enlevez la main, retenez le corps, levez le pied, tendez le jarret gauche, et en garde. Engagez l'épée en tierce, frappez du pied, effacez-vous, ployez sur la partie gauche, passez seconde, je prends le demi-cercle, vous passez une seconde fois seconde; c'est ce qu'on appelle *contre-dégager seconde.* On laisse l'éléve quelque temps sur ces simples contre-dégagements, pour, après lui avoir fait engager l'épée dans tous les sens, l'exercer

aux feintes et doubles-feintes, ainsi qu'aux contre-dégagements en tous sens, comme ils sont démontrés; de là on revient aux parades simples, et on lui fait répéter tous les coups précédents.

C'est assez de coups difficiles pour un commençant; il est bon de l'exercer à tirer beaucoup de coups droits, et à passer beaucoup de dégagements; cela aide à placer le corps, donne de l'ensemble aux mouvements et de la vitesse à la main.

Le maître s'occupera sur-tout à faire acquérir à son élève cette belle simplicité qui donne la grace et la force en même temps. Un exercice facile, et selon les principes, plaît à tout le monde.

ONZIÈME LEÇON.

DU SALUT.

Le *salut* en fait d'armes se compose des plus beaux mouvements de cet exercice; aussi, dès que l'élève est un peu formé par les premières leçons, on passe à celle-ci pour lui donner de la grace et de l'aisance, bien entendu qu'avant on aura eu soin de lui faire porter sa tête très en arrière, et de la lui faire tourner à droite et à gauche par des mouvements moelleux. Comme les bras ont besoin de toute leur élasticité, le meilleur moyen pour la leur procurer sera de faire prendre à l'élève un bâton qu'il tiendra dans la position du talon

à la cheville gauche, comme son fleuret, c'est-à-dire, des deux mains. On lui fera lever les bras très haut: on lui en fera d'abord ployer un, puis baisser les deux en tièrement derrière le dos, sans biaiser toutefois; car il auroit trop de facilité pour relever; le bras qui a ployé se tendra, et l'autre pliera; ensuite on aura la faculté de relever; mais on aura toujours l'attention de ne pas biaiser. Cet exercice fait parfaitement rentrer les épaules. Il faut en même temps renverser la tête et la tourner à droite et à gauche, comme on l'a dit.

L'élève ainsi préparé, on le laisse dans sa position, c'est-à-dire, le talon à la cheville, la tête haute et tournée à droite, la poitrine ouverte, les épaules bien rentrées, les bras tombant le long du corps, la lame du fleuret dans la main gauche. Le maître alors le prendra par les deux mains pour l'aider jusqu'à ce qu'il fasse régulièrement le salut, lui lévera les bras, en lui disant: En garde, et les lui placera; puis, lui tenant les deux mains, il conduira la gauche au bouton du chapeau, par où il doit être pris, sans aucun dérangement de la tête: frappez deux fois du pied, continuera le maître, sans remuer le corps, restez ployé, ôtez le chapeau, étendez le bras, amenez la main gauche à la place qu'elle occupe dans la garde; aussitôt qu'elle baisse, que la droite s'enlève au plus haut en tournant les ongles de quarte, et formant un beau balancier. Le maître, poursuivant sa leçon : dit : « Enlevez-vous en portant le pied droit à l'endroit de la boucle derrière le talon gauche, restez là, tendez les genoux, grandissez-vous, la tête et le corps droits, la main droite tout-à-fait tournée,

comme sur le développement de quarte bien enlevée, et marquant l'opposition de quarte en dedans, baissez l'épaule, que le bras gauche ne soit pas roide, l'ouverture du chapeau en l'air, tombez en garde du pied gauche, placez le bras droit à la garde ordinaire, sans abandonner la main, frappez deux fois du pied. » Le maître fait former la parade de quarte par un mouvement large, puis celle de tierce également, et la main tournée en tierce. L'avant-bras doit ployer à l'endroit de la saignée, mais non le poignet; le maître amène la main devant l'estomac, et quand la lame du fleuret est à hauteur du chapeau, formant un cercle, la main gauche se relève dans le temps même que la main droite revient à sa place, le chapeau se remet sur la tête par un mouvement gracieux, et la main ne s'éloigne du bouton qu'après un appel du pied; tandis qu'elle baisse, le bras droit s'enléve, et fait balancier; on fait une passe en avant en rapportant le pied gauche à la boucle du droit, et l'on reste dans cette position où le maître vous laisse pour en examiner et en corriger les défauts; après quoi, il vous dit: « Retombez en garde du pied droit, ramenez le bras gauche en place. » Cette dernière passe en avant est pour regagner le terrain qu'on avoit cédé par honnêteté. Voilà le grand salut de l'assaut; il demande à être exécuté doucement, parceque l'ensemble de tous les mouvements est long à retenir; pour cette raison, le maître conduira toujours les bras, et tiendra les mains, jusqu'à ce que l'écolier soit en état de faire le salut seul.

Nota. La manière d'avancer et de reculer que l'on

vient de voir dans le salut, s'appelle *faire des passes;* la première, qui a eu lieu en arrière, a été pour céder le terrain (*voy.* pl. XVI).

DOUZIÈME LEÇON.

DE LA MANIÈRE DE LIER LES COUPS AVEC LES PARADES.

Lier les coups avec les parades est ce que l'écolier a le plus de peine à saisir; cependant cette science est très importante, puisqu'elle le met en état de profiter des leçons suivantes. Le maître en conséquence le tiendra quelque temps à celle-ci, et ne lui enseignera rien de nouveau qu'il ne connoisse parfaitement les positions, qu'il ne tire, ce qu'on appelle *à fond*, que ses coups ne soient entièrement finis, et non multipliés, qu'il ne se relève vite, et non aux dépens des coups qui ne seroient pas achevés, qu'enfin il ne connoisse bien tous les temps.

Le maître fait placer à son élève le talon droit à la cheville gauche, en lui disant de se mettre en garde de lui-même pour l'habituer à être en ligne comme il faut. Il doit même le tromper, en se mettant exprès hors de la ligne pour le forcer à la prendre.

Il faut que les pointes des pieds des deux adversaires soient vis-à-vis l'une de l'autre; autrement il y auroit un désavantage mutuel, ils tireroient de travers pour

ajuster. C'est à l'écolier à se placer bien en face de son maître, et non à celui-ci à prendre l'alignement.

L'élève placé comme il faut, le maître prend l'épée en quarte en dedans, et, après avoir donné son coup-d'œil sur les positions, dit à l'écolier : « Sentez l'épée le plus légèrement possible, couvrez-vous, frappez du pied, préparez-vous à marcher sans que le corps remue, relâchez la dureté du bras et des doigts, n'appuyez pas sur mon fer, marchez à moi; si j'ai la main basse, tournez les ongles, enlevez la main, levez le pied, tendez le jarret gauche, restez là, soutenez le corps droit en cavant la hanche gauche, replacez-vous, en garde; je serre l'épée, retenez le corps, passez le bouton en quarte sur les armes, tournez les ongles, enlevez la main, baissez la gauche sans tirer, absolument pour bien sentir le mouvement de l'élévation, partez, replacez-vous, en garde, tournez les ongles de quarte, enlevez au plus haut, et que les temps soient bien achevés, n'appuyez point sur mon fer, qu'à peine je sente le vôtre, tirez quarte sur les armes, répétez plusieurs coups de suite avec la même légèreté, la pointe fixée au corps sans s'écarter; engagez l'épée de quarte en dedans, frappez du pied, un intervalle entre l'engagement et l'appel. » Il y a du danger à faire deux temps à-la-fois, cela ébranle trop le corps, et devant une main légère qui sait profiter de tout, il faut toujours être prêt à parer.

« Effacez les hanches, asseyez le corps bien en arrière, marquez la feinte une, deux, le plus près possible du talon de mon fer, tournez les ongles, enlevez

la main, je pare quarte, restez là, relevez-vous, et parez quarte, soyez assis, effacez-vous, tournez les ongles, enlevez sans tirer, ripostez quarte, c'est-à-dire, rendez le coup après la parade, en garde.

« J'ai paré quarte sur la feinte une, deux, il faut marquer la double-feinte pour tromper tierce et quarte, marquez une, deux et trois, tournez les ongles, enlevez et tirez; je pare tierce, relevez-vous, je riposte seconde, parez le demi-cercle, achevez votre parade en tournant bien les ongles, la main à la hauteur de la bouche, ripostez quarte, relevez-vous, parez tierce, rendez tierce, et en garde. Marquez la feinte une, deux, de quarte en dedans pour tirer quarte sur les armes, la pointe basse, le fort dans le foible, tournez les ongles, enlevez, tirez, en garde. Relâchez la dureté du bras et des doigts, que le fleuret joue dans la main, la pointe légère, marquez la double-feinte bien près, enlevez, tirez quarte en dedans, je pare quarte, en garde: parez le demi-cercle, restez là, parez octave, les ongles tout-à-fait tournés, comme au demi-cercle, pour que l'angle chasse ma pointe de la ligne de votre corps, tirez octave, restez là, relâchez-vous. » Il n'y a que cet exercice pour bien imprimer les positions.

« Relevez-vous en prenant l'épée en tierce, baissez le fort de votre épée sur mon foible et la pointe au corps; laissez-la tomber en seconde, tournez la main tierce, enlevez-la au plus haut; si elle n'est pas bien soutenue, la pointe ira à ma droite en fauchant; je pare seconde ou octave; relevez-vous l'épée en tierce, et marquez la feinte de seconde; tirez quarte sur les armes, je pare tierce;

que votre main obéisse à la parade en tournant tierce tout-à-fait sans que le poignet ploye, et prenant bien l'opposition de tierce sur tierce, la figure en dedans du côté opposé à la pointe adverse ; restez là ; baissez l'épaule, relâchez-vous, le bras gauche détaché de la cuisse, la main tierce, le pied gauche d'aplomb, le jarret tendu, la tête haute, en garde; je tire seconde, parez le demi-cercle, tirez quarte, la main haute, en garde, je tire tierce, parez tierce, doublez la feinte en seconde, enlevez, tirez, relevez-vous à l'épée de tierce ; passez l'épée en quarte en dedans en tournant les ongles, enlevez, tirez. » Ces dégagements, comme on l'a dit, doivent être exécutés près et finement, que la main précède le mouvement du corps sans que la pointe s'écarte, et que le coup touche dans une position facile, ménagée par l'adresse du maître en raison des moyens de l'élève. Le maître doit avoir paré la main assez basse pour que l'écolier en tirant ait gagné le foible ; s'il ne touche pas, le maître lui démontrera que le corps est parti trop tôt, ou que la main aura été paresseuse. Le corps étant replacé, le maître fait tirer des coups simples, passer des dégagements et des contre-dégagements.

L'épée engagée en tierce, le maître dira : « Parez quarte, contre-dégagez quarte sur les armes, tournez les ongles, enlevez la main, partez, en garde; parez quarte, tierce, parez le demi-cercle, octave, quarte sur les armes en opposant; parez quarte et tierce, doublez le dégagement en seconde, au contre, dégagez seconde, la main tierce et tirez, restez; relevez-vous à l'épée de

tierce, tournez les ongles de quarte, enlevez la main au plus haut sans appuyer sur mon fer. »

Cette leçon étant sue passablement, le maître appliquera l'éléve à l'étude du mur, afin qu'il puisse s'exercer avec les autres.

ÉLOGE DU MUR.

Le mur bien étudié et bien raisonné est le plus bel exercice de l'art des armes; il peut être d'autant plus parfait qu'il n'est pas contrarié dans son exécution. Le mur donne la grace, l'étendue, l'aplomb, la fermeté des jambes, et la parfaite connoissance de la mesure, point essentiel pour un tireur; il donne enfin à l'écolier toute la vitesse dont ses moyens physiques le rendent susceptible.

Celui qui est parvenu à tirer le mur, à toucher, ne fût-il pas d'ailleurs très fort, aura toujours un grand avantage dans l'assaut; car il saura tirer de loin, et par cette raison moins exposé, il tiendra son adversaire hors de mesure, position bien préférable à celle qui nécessite plusieurs temps avant le dévoloppement régulier.

Avec de certains tireurs, avant de développer il est nécessaire de faire appuyer sur le fer, afin d'éviter le coup pour coup. Celui qui saura bien tirer le mur fera moins de temps et aura plus d'art que celui qui n'en a pas la connoissance. Le mur donne la facilité de bien défendre son terrain. On voit plus de tireurs marcher et courrir qu'on n'en trouve qui tirent de leur place; les pre-

miers se font arrêter dans leur course, ils ne peuvent se couvrir d'un côté qu'ils ne se découvrent de l'autre : ils ne sauroient tirer et marcher à-la-fois. Le tireur de vitesse, toujours prêt à partir, se développe dès qu'il est appelé dans les jours que lui laisse un adversaire. On peut citer M. de Saint-Georges comme ayant tiré le mur supérieurement, ainsi qu'on peut le voir dans la note historique qui le concerne. Il nous a servi de modèle par sa perfection dans cette partie de l'exercice des armes.

Les jeunes gens manquent ordinairement de patience et ils ont grand tort; ils croient qu'on veut les tromper lorsqu'on les engage à étudier et à travailler le mur en détail, c'est-à-dire à le décomposer. C'est pourtant la meilleure manière de le sentir promptement.

Lorsqu'on a surmonté les premières difficultés, cet exercice devient extrêmement attrayant, tant pour l'aisance qu'il donne que pour le plaisir que l'on éprouve en acquérant de la vitesse. Il résulte de ce travail un avanvage sensible. Si dans l'assaut l'adversaire présente un jour pour faire tirer, et dans l'intention lui-même de prendre un coup quelconque, le bon tireur de mur ne s'amuse pas à tromper, il développe un coup de muraille qui a plus de mérite qu'une multiplicité de temps pour tromper le jour, temps qui donnent lieu à une infinité de coups que l'on peut prendre. Les coups développés, et le jeu de longueur sur-tout, ont été reconnus pour les plus beaux jeux d'armes ; il ne faut pas même être connoisseur pour en sentir l'avantage.

Celui qui développe franchement montre de la grace, il plaît à tous les spectateurs; celui qui tire mal le mur et

qui n'a que de la main, vient toujours corps-à-corps pour toucher. Cette manière est contre la nature des armes. Au chapitre des assauts on parlera des inconvénients de ne pas développer, et de la supériorité du jeu de longueur, qui émane du tiré du mur. Le tirer aussi vite que que M. de Saint-Georges seroit trop exiger ; il faudroit être doué de ses moyens qui étoient extraordinaires ; mais on peut le tirer aussi régulièrement, et même très vite ; sans toutefois atteindre ce degré de supériorité qui tient du prodige. Nous avons eu des écoliers très forts en cette partie, moi-même je puis assurer que j'ai dû à l'exercice du mur mes succès dans les divers assauts que j'ai faits.

M. Tillagorie, l'oncle, un des plus célèbres démonstrateurs que nous ayons eus, et dont mon père estimoit les talents, a fait une quantité de forts élèves, et uniquement par l'exercice du mur ; il n'y a pas long-temps que nous avons perdu ses deux neveux, tous deux d'une grande force, et l'un et l'autre maîtres d'armes des académies du Roi, ainsi que M. Donnadieu, décédé depuis peu. Tout le monde a connu la force de ce dernier, la réputation dont il a joui étoit acquise à juste titre. Ces trois maîtres éioient élèves de M. Tillagorie. Ce démonstrateur célèbre étoit très petit, il n'a jamais été fort tireur d'armes, il en convenoit lui-même, mais il possédoit son art et le démontroit fort bien, cela suffit pour faire de bons élèves. Ces professeurs illustres que je me plais à citer n'ont dû leurs grands talents qu'à l'exercice du mur.

TREIZIÈME LEÇON.

MANIÈRE DE TIRER LE MUR.

Il a été recommandé de faire tirer au commencement des leçons des coups droits et de simples dégagements, on renouvellera ces exercices plus fréquemment encore, quand on s'apercevra que l'écolier se désunit, et dans ce cas on le ramènera au simple. Lorsqu'il est en état de tirer avec les autres élèves, on lui enseigne à bien prendre sa mesure; après l'avoir fait mettre en garde, le maître tient l'épée en quarte et lui dit : « Engagez l'épée en tierce, portez la main au chapeau avec grace en arrondissant le bras; ôtez le chapeau, étendez le bras gauche jusqu'à sa place dans la garde; en même temps qu'il baisse, que la main droite s'enléve pour couper sur la pointe. » Le maître tient la pointe un peu basse pour faciliter le coupé, et doit même conduire la main en disant de couper sur la pointe, c'est-à-dire de passer dessus, il y a moins de chemin qu'en dessous. Il faut que la main tourne ou pivote en coupant et qu'elle gagne la plus grande hauteur sans tirer, la pointe fixée au corps pour la bonne grace. La main étant arrivée au plus haut degré, de même que dans un coup de muraille, et la tête extrêmement droite, le maître donne son corps en écartant sa main à droite et la soutenant à la hauteur de la garde. L'écolier tire la main haute, sans toucher, le con-

traire ne seroit pas honnête. Après être resté un temps il se relève et salue, qui est de former la parade de quarte et tierce; puis il remet l'épée devant lui et le chapeau sur la tête comme dans le grand salut que le maître fait répéter à la fin de chaque leçon.

Le maître ayant bien fait asseoir l'élève sur la partie gauche, regarde si ses hanches sont effacées, le bras gauche à sa place, l'épée bien devant lui, sa main demi-tierce, sa pointe près le passage de l'épée et le fort dans le foible, alors il lui dit : « Passez le bouton en tierce, puis enlevez la main en baissant le bras gauche ; que la main arrive au plus haut, la pointe fixée au corps sans tirer. » Le maître fait remarquer à l'élève que dans cette position il tient le foible, qu'il le maîtrise ; étant donc bien assis et les hanches effacées, l'écolier lèvera le pied droit et partira en tendant le jarret gauche, tandis que le pied droit rasera le sol. Le pied une fois posé, la main se porte en avant pour achever le coup. Comme on ne doit pas toucher à ce premier mur, la main reste haute et constamment soutenue, alors le foible ne cesse pas d'être tenu ou maîtrisé dans tous les coups.

La main ne doit se porter en avant que lorsque le pied est absolument à terre; la mouvoir plustôt semble naturel, mais c'est aux dépens de la hauteur, aussi faut-il outrer dans la leçon ; car dans l'exécution la main baisse toujours. Sur le développement, le maître parera tierce le plus légèrement possible, pour ne pas déranger les positions. La main de l'élève doit obéir à la parade en pivotant, sans que la pointe s'écarte du corps plus que ne l'a éloignée la parade, c'est-à-dire que le fer de l'écolier

ne quitte pas celui du maître, image de l'assaut. Par ce moyen elle y reviendra plus vite et en ligne; surtout que le fleuret ne soit pas serré et que le poignet ne plie pas, c'est une mauvaise habitude qu'il ne faut pas laisser contracter aux écoliers.

L'élève se remettra en garde, le bras et l'épée devant lui, le tout d'un seul temps. Le pied étant posé à terre, on doit être prêt à tirer de nouveau sans qu'il y ait la moindre chose à faire. Ensuite le maître fera passer la pointe en quarte le plus près possible du talon de son fer, la main demi-tierce, pour qu'elle ait plus de jet et d'action dans l'élévation, et dira alors à l'élève: « Tournez les ongles, enlevez au plus haut, prenez l'opposition; restez là. » Ici il fera encore observer la tenue du fort au foible: « Partez, relâchez-vous, le jarret gauche bien tendu »; si le pied gauche a levé sur le développement, le pied droit se trouvera trop loin; on ne sauroit trop faire attention à cette faute, qui nuit à la fermeté des jambes; « en garde. »

Le maître exercera lui-même l'écolier le plus qu'il pourra, avant de le laisser tirer avec les autres élèves qui, étant plus forts, s'exercent pour eux, et dérangent souvent les commençants. Il lui fera faire ensuite les parades du mur, qui sont d'autant moins difficiles qu'il ne s'agit que d'un mouvement de la main. Le grand talent du maître est de savoir bien donner le fer, et toujours à l'avantage de l'élève, c'est-à-dire, d'avoir la main plus basse que la sienne, afin qu'il sente l'effet de la prise du foible dans son élévation. Quand le maître va à la parade de quarte, et se trouve touché par la

prise du foible, l'écolier quelquefois laisse tomber la main et le corps, le maître, qui s'aperçoit de cette paresse de la main, fait tirer le mur doucement, et force ainsi l'écolier à faire précéder le mouvement de la main à celui du corps, et à se tenir droit en cavant la hanche gauche. Pour faire parer le mur, le maître place l'élève bien sous lui, parfaitement effacé, et la garde devant lui. Il donne l'épée, son foible dans le fort, pour faire sentir l'effet de la parade, et dit : « Parez tierce en tournant la main tout-à-fait, afin de former l'angle en laissant la pointe au corps. » Le maître, en se relevant, ajoute : « Remettez-vous en garde partagée, à même de parer le dessus comme le dessous, après la parade de tierce parez quarte. » Ce mouvement a lieu en opposant quarte à quarte, et en tournant les ongles en dessous; cela détermine l'angle, produit le tac, et l'écart du fer par la parade.

Le maître alors, jugeant l'élève réglé dans ses mouvements et ferme dans ses positions, le fera tirer avec d'autres qu'il choisira beaucoup plus forts que lui, et assez complaisants pour l'aider de leurs conseils. Aux leçons plus avancées, on s'occupera de celle du mur à toucher; mais, pour en venir là, il faudra être bien sûr de la retenue du corps, et même on ne passera à l'exercice du mur à toucher qu'après avoir mis l'élève quelque temps à l'assaut, afin qu'il ait un certain degré de souplesse, qui est indispensable.

QUATORZIÈME LEÇON.

DES PARADES DU CONTRE OU PARADES DOUBLES, LE CONTRE DE QUARTE, LE CONTRE DE TIERCE, ET DU DEMI-CERCLE OU PARADE DOUBLE.

La parade du contre ou parade double s'appelle *contre*, parcequ'elle ramène l'épée au côté contraire; elle coupe deux lignes, le dedans et le dehors ou le dessus; exemple : Je fais un dégagement en quarte sur les armes, vous dégagez en passant par dessous, et formant l'opposition en quarte en dedans; c'est vraiment ramener au côté contraire, et cela s'appelle *parade du contre de quarte*, qu'on ne peut effectuer que sur l'engagement de quarte. Pour le contre de tierce, il faut être engagé en tierce, engagez donc l'épée en tierce, je dégage quarte en dedans, vous passez dessous et formez la parade de tierce, c'est le contre de tierce. On trompe les contre par les contre-dégagements. Le maître, passant le bouton en seconde, dit : « Parez le demi-cercle » ; c'est encore une parade double, puisqu'elle coupe quatre lignes, le dessus, le dedans, quarte basse et seconde.

Il s'agit présentement de faire répéter ces parades en les liant ensemble, et à cet effet le maître dit : « Le talon à la cheville, en garde d'un seul temps, sentez l'épée en quarte, couvrez-vous bien, en formant la ligne

d'opposition, les ongles un peu inclinés en tierce, c'est-à-dire, demi-tierce, parez le contre de quarte, les deux lignes de dessus et de dedans sont parées. » Cette position, au moyen des ongles tournés en dessous, forme un angle qui maîtrise le foible en l'écartant par l'élasticité de la main, et il est tenu comme dans un étau, il n'y a que le dessus à défendre par le même contre. Ceci doit se faire avec le plus de légèreté et de liant possible, en laissant la pointe au corps; si l'on appuie sur la parade, et qu'on soit trompé par le contre-dégagement, il y a un temps de perdu; c'est pourquoi on ne se fie jamais au fer; si on ne le trouve pas au premier contre, il faut le doubler; exemple : Parez le contre de quarte, vous ne trouvez pas le fer, doublez ce contre; parez deux fois le contre, parez le contre, restez là; je passe dessus, tournez la main tierce, achevez la parade en formant l'angle, et la pointe au corps; parez le contre de tierce deux fois, et, pour y parvenir, serrez bien le mouvement. Les commençants font généralement leurs contre trop larges, et même de l'épaule; on les surveillera pour que ces mouvements s'exécutent finement; le maître passe derrière l'écolier, prend sa main, lui remue le bras, afin qu'il soit flexible et ne résiste pas, et lui fait former le mouvement des contre le plus petit possible, il l'aidera de même pour le demi-cercle qu'il faut éviter de faire trop large et trop bas.

Le maître, remis en place, continue de faire parer, et dit : « Parez le contre de tierce et quarte, et le contre de quarte, le demi-cercle deux fois, puis le demi-cercle

et octave, quarte sur les armes en opposant quarte à quarte. » Il n'y a ici que la main à tourner.

Parez quarte, le contre, le demi-cercle et quarte en dedans, le contre, et doublez le demi-cercle. Quand l'élève forme les contre assez justes, le maître les lui fera exécuter, ainsi que le demi-cercle, et trompera souvent ces parades pour l'habituer, sans le prévenir, à suivre l'épée et à doubler la parade sans mouvements convulsifs, autrement il perdroit le fer, et ne feroit, suivant l'expression, que *chasser les mouches*. Il faut répéter ces parades à la fin de chaque leçon, mais seulement de la main avec le corps bien placé, et toujours prêt à développer. On aura l'attention de ne pas toucher l'élève pour ne pas déranger ses positions, les mouvements de sa main deviendroient trop larges par la crainte du bouton; il faut que l'élève ait pris de l'habitude et de l'assurance avant qu'on ne lui approche le corps. C'est au maître à y prendre garde.

QUINZIÈME LEÇON.

EXPLICATION DES RIPOSTES FAITES DU TAC AU TAC ET EN TEMPS PERDUS, DU CONTRE-DÉGAGEMENT, DE LA FEINTE ET DOUBLE-FEINTE SUR LE CONTRE-DÉGAGEMENT.

Dans la garde, ainsi que dans la retraite, le maître aura l'attention que l'élève tienne directement sa main

devant lui en garde étendue, l'endroit de la saignée toujours flexible. Quand il n'est pas couvert, le maître tire droit pour l'obliger à tenir la pointe adverse hors de la ligne du corps; il en usera de même dans les marches et dans les retraites.

Le bras et la main de l'élève doivent être assez souples pour qu'en tenant le bouton de son fleuret, le maître, à l'aide du sien, puisse placer sa main ou plus haut ou plus bas, à nécessité, et, par ce moyen, étendre la garde plus ou moins. S'il résistoit, c'est au maître à recommencer à l'assouplir, je l'ai dit et ne puis trop le répéter; il doit s'occuper continuellement à relâcher la dureté du bras, car on se roidit sans s'en apercevoir, et nécessairement on devient lent. Le maître doit encore faire placer l'élève en garde, comme on l'a déja recommandé, et lui faire tirer des coups droits et des dégagements jusqu'à ce que le corps soit établi comme il faut, tant dans la garde que dans le développement qui veulent être achevés. On passe de là aux ripostes du tac au tac et aux ripostes en temps perdus. Le maître dit : « Parez tierce, rendez tierce. » Vous ne tirez tierce que dans le cas où le fer seroit écarté; on en expliquera la raison.

Cette riposte s'appelle *du tac au tac*. Parez présentement quarte, ripostez du tac au tac; cette riposte a lieu sur les parades doubles comme sur les simples. Il n'en est pas de même des ripostes en temps perdus, elles sont bien plus difficiles, ce sont elles qui forment d'habiles tireurs, en leur donnant de la main, de la retenue de corps, des jambes et du développement. Le maître dit :

« Parez le contre de quarte, restez là; si je charge le fer, vous ne devez pas le quitter pour riposter, parce-que je peux remettre l'épée au corps, attendez donc ma retraite; si je me relève en baissant la main, vous tirez droit; en garde, parez le contre, attendez ma retraite; si je me relève en serrant l'épée, vous dégagez. » Le maître prend le contre pour ne point changer l'engagement. « En garde, parez le contre de quarte; dans ma retraite, si je me relève en garde partagée, ayez la pointe basse et légère, que la main légère également soit demi-tierce, elle passera plus facilement. Marquez la feinte une, deux, tournez les ongles, enlevez, partez, en garde; parez le contre de quarte, attendez ma retraite en perdant un temps. Je suppose avoir paré tierce et quarte sur votre feinte; vous devez marquer la feinte une, deux, trois, tournez les ongles, enlevez, tirez quarte sur les armes; j'ai pris le contre de quarte, relevez-vous, parez le contre de quarte dans votre retraite, et attendez la mienne, contre-dégagez sur les armes; je pare le contre de quarte et tierce, relevez-vous, je riposte seconde, parez le demi-cercle et ripostez quarte, en garde; parez le contre de quarte, vous avez contre-dégagé sur les armes; j'ai paré le contre de quarte et tierce. À présent il faut contre-dégager sur les armes; si, après avoir paré le contre de quarte, je vais à la parade de tierce, alors vous repassez dedans pour tromper cette parade, par ce moyen, vous aurez marqué la feinte, tournez les ongles, enlevez, tirez, en garde; parez le contre dans votre retraite, attendez la mienne, contre-dégagez quarte sur les armes; je prends le contre de quarte et

tierce; après ma parade de tierce, repassez dedans; je reprends la parade de quarte, redégagez sur les armes, ce qui s'appelle dans son ensemble contre-dégager et doubler la feinte sur les armes, ou contre-dégager dessus, revenir dedans et repasser dessus. » Ce qui n'est pas moins difficile, c'est de tromper les deux contre. Le maître, engageant l'épée en quarte, dit : « Parez le contre de quarte, attendez ma retraite, contre-dégagez sur les armes, ne tirez pas, retenez le corps en arrière pour que votre bouton ne touche pas la garde de mon fleuret. » Faites attention que votre position étant d'assaut, elle doit être étendue, de même que la mienne, autrement vous auriez trop de facilité, votre main ne précéderoit pas le mouvement du corps. Je fais cette observation principalement pour les maîtres qui ont le défaut de trop retirer la main sur le coup compliqué, le corps de l'élève alors part trop tôt, et sa main devient paresseuse. Je prends le contre de quarte et tierce, passez dedans; je prends le contre de tierce, repassez dedans une seconde fois, tournez les ongles, enlevez en prenant l'opposition de quarte, vous aurez ainsi trompé le contre de quarte, tierce simple et le contre de tierce, et le maître vous aura fait tromper les deux contre ou contre-dégager dessus, puis dedans ce qui revient au même. L'élève répétera ces mouvements jusqu'à ce qu'il les fasse aussi bien que sa force le permet, le plus près du fer possible.

Il ne faut exercer les élèves à ces coups que de loin en loin, c'est-à-dire, laisser entre un coup compliqué et un autre un assez grand intervalle, pendant lequel

on leur fait tirer des coups droits et de simples dégagements; après on revient aux coups compliqués; en n'y mettant quelque repos ou interruption, il n'y auroit plus un seul coup de déployé juste ni à fond. Il est donc essentiel de ne point les trop multiplier, pour qu'ils soient mieux compris. Il est à observer que dans tous les passés de la pointe, la main doit rester demi-tierce, et ne tourner qu'au dernier temps : je suppose, si elle tourne avant la fin d'un contre-dégagement, que les ongles se trouvent en l'air, la main n'a pas de jet, elle s'enlève plate, et alors elle est lente. Tous les passés de la pointe les plus compliqués finissent par un coup simple tiré de vitesse; la même chose a lieu sur l'engagement tierce. Le maître doit alors changer l'engagement en faisant passer l'épée en tierce, contre-dégager dedans et contre-dégager sur les armes. On revient après aux coups simples et aux dégagements pour replacer le corps.

Le maître, l'épée en tierce, fait engager en quarte, et dit : « Parez le contre de quarte, attendez ma retraite, contre-dégagez dessus et contre-dégagez seconde. » L'élève aura trompé le contre de quarte et le demi-cercle. Ces coups doivent être exécutés de suite, comme ils sont démontrés, depuis une, deux jusqu'au contre-dégagé, la double-feinte, et trompe les deux contre. Nous le répétons, il ne faut faire faire ces coups que selon la force de l'élève, en ayant soin qu'il passe son bouton près du talon du fleret adverse. Ce n'est pas que beaucoup de maîtres ne connoissent ces coups, et ne les fassent exécuter; mais quand ils ne sont pas accompagnés d'un

très petit mouvement, il arrive que dans l'assaut on manque le corps; on cherche à éblouir par des coups compliqués, tandis que la vraie et bonne leçon tient à la régularité, et souffre d'autant moins de licence que l'on perd toujours trop dans l'exécution. Un bon maître est jaloux au contraire d'inventer de nouveaux moyens, pour faire exécuter chaque coup plus régulièrement encore qu'il ne l'a démontré.

Nous en sommes aux ripostes de quarte sur les armes en temps perdus; le maître dit: « Parez le contre de tierce, attendez ma retraite; si je me relève sans opposition, tournez les ongles en quarte, et, mettant beaucoup de liant, enlevez la main, prenez l'opposition, levez le pied, tendez le jarret gauche, partez, relevez-vous, le bras gauche à sa place, ployez bien dessous vous; voici un coup difficile à bien faire, il mérite attention : Parez le contre de tierce, attendez ma retraite, relâchez le bras, la main et les doigts, les hanches effacées, ployez dessous vous, laissez-moi relever en attendant que votre pointe soit près du passage de l'épée ou du talon, passez le bouton le plus près possible en dedans; tournez la main quarte, vite qu'elle pivote, enlevez, tirez. » On ne sauroit trop répéter ce coup, il donne de la main, des doigts, de la retenue du corps, des jambes et du développement; c'étoit un de ceux que Saint-George exécutoit supérieurement, tant dans la leçon que dans l'assaut.

En garde, parez le contre de tierce, retenez le corps, asseyez-vous, en effaçant les hanches. Attendez ma retraite jusqu'à ce que votre bouton soit près du talon de

mon fer pour que le passé soit plus fin; marquez la feinte une, deux, tournez les ongles, enlevez la main, faites la arriver au plus haut, le corps bien assis, et partez quarte; il ne faut pas pousser sur le plastron, il y auroit deux temps perdus, celui de l'affaissement, et celui de relever le corps qui doit être perpendiculaire dans le développement. Un tireur qui prend bien leçon ne doit presque pas appuyer sur le plastron. En garde, parez le contre de tierce, attendez la retraite; quand je me reléve, marquez la double-feinte, la main demi-tierce et la pointe près du talon de mon fer; tournez les ongles de quarte, et vite en enlevant la main. Partez, restez là, soutenez la main, relâchez les épaules, le corps droit, cavez la hanche gauche, le pied gauche d'aplomb et le jarret tendu; en garde. L'élève, ayant marqué la double-feinte, se trouve quarte en dedans; il faut lui faire engager l'épée en tierce, frapper du pied et asseoir le corps sur la partie gauche pour qu'il ne remue pas: ensuite lui faire frapper du pied une seconde fois et parer le contre de tierce, attendre la retraite et tenir le bouton près du talon, doubler le dégagement en quarte en dedans, tourner les ongles vite, enlever la main, et partir quarte. On lui dit: Doublez le dégagement, ou contre-dégagez; ce n'est pas faire deux tours, le premier dégagement n'en fait qu'un demi, et le second achéve le tour entier.

Le maître dit: « Engagez l'épée en tierce, parez le contre de tierce, contre-dégagez quarte en dedans; je pare le contre de tierce et quarte, contre-dégagez quarte en dedans, et revenez sur les armes; tournez les on-

gles, enlevez, tirez quarte sur les armes; en garde, replacez-vous : parez le contre de tierce, attendez ma retraite, faites un temps de plus, contre-dégagez dedans, revenez dessus, je pare tierce, repassez dedans. » On revient aux coups droits tirés comme il a été dit.

Le maître aura soin que l'écolier ne s'enlève pas, mais qu'il reste les jarrets ployés, et que l'action se fasse sous lui.

Le maître parera le contre de quarte sans tourner les ongles en dessous, pour faciliter l'élève à rester sur le plastron; il tiendra aussi la main un peu basse pour que l'écolier gagne le foible; s'il ne touche pas, c'est un signe de paresse dans sa main; il faut le faire recommencer jusqu'à ce qu'il reste sur le plastron. Le maître doit baisser sa main à raison de la foiblesse des moyens de l'écolier, et exiger que celui-ci enlève la sienne avant que le corps ne parte. Les élèves ont ordinairement le défaut de laisser tomber leur main sur la parade du maître, sur-tout en quarte en dedans; ils se découvrent le corps et la figure. Sur l'observation qu'on leur en fait, ils croient que la force de la parade fait tomber leur main; on leur explique que parer du fort sur le foible n'influe pas sur la main, qu'il faut la soutenir, ou qu'autrement on donne un trop grand jour pour la riposte. S'ils retombent dans cette faute, le maître leur riposte quarte pour leur prouver qu'il faut être couvert sur le développement; ensuite on revient aux coups de vitesse en quarte. Le maître dit : « Parez le contre de tierce, attendez ma retraite jusqu'à ce que votre bouton soit près du passage de mon fer, passez-

le vite en seconde, tournez les ongles, enlevez, prenez l'opposition.

Le maître tout entier à son art, doit mettre de l'action, de la chaleur pour animer son élève. « Contre-dégagez seconde, ne tirez pas, je vais à la parade d'octave, repassez quarte sur les armes, (ce qui s'appelle *contre-dégager seconde*) marquez la feinte ; on dit : contre-dégagez seconde et revenez sur les armes, enlevez, tirez. En garde, l'épée devant vous, cela veut dire *avoir la garde étendue et couverte sur l'engagement.* Relâchez-vous, parez le contre de tierce, attendez ma retraite. Je me relève en prenant le demi-cercle, contre-dégagez seconde, revenez sur les armes. Je vais à la parade de tierce ou de quarte sur les armes, retombez seconde ; c'est ce qui s'appelle *contre-dégager seconde et doubler la feinte en seconde, ou bien revenir dessus et retomber dessous.*

Le maître dit encore : « Parez le contre de tierce, attendez ma retraite, contre-dégagez seconde, ne tirez pas, retenez le corps ; je prends le demi-cercle et octave, revenez sur les armes ; je prends le contre de quarte, repassez une seconde fois sur les armes, tournez les ongles, enlevez la main, partez en prenant l'opposition, en garde. » L'élève alors aura trompé le demi-cercle, l'octave et le contre de quarte. On revient aux coups simples, après lesquels le maître fait parer le contre de tierce; il faut attendre sa retraite, contre-dégager seconde, revenir sur les armes ; il va à la parade de tierce ou quarte sur les armes, on repasse dedans, il prend le contre de tierce, on repasse une seconde fois dedans : l'élève aura

par là trompé le demi-cercle, l'octave, quarte sur les armes ou tierce, et le contre de tierce.

On vient de faire connoître une partie des ripostes à temps perdus, et il faut faire observer au lecteur que cette leçon est une des meilleures; le pareur ne ripostant pas du tac au tac, donne le temps à l'adversaire de se relever et de former une parade quelconque. L'écolier trompant l'épée dans sa retraite est obligé à la retenue du corps. Cette leçon lui représentera l'effet d'une attaque, puisqu'il y apprend à parer et à tromper l'épée dans la retraite. Une autre attention qu'il faut avoir c'est de faire prendre aux élèves, avant de tromper le fer, une parade du contre. On doit aussi les accoutumer à former des contres dans leur retraite, et ne jamais les faire relever sans les obliger, en leur trompant le fer, de revenir à une parade du contre; à cet effet, il faut contre-dégager fréquemment pour qu'ils prennent l'habitude de suivre le fer quand ils ne le trouvent pas au premier temps, autrement, n'étant exercés à parer le contre qu'une fois, ils croient n'avoir plus rien à faire et manquent le fer, ils s'ébranlent au lieu de doubler les parades quand ils sont trompés.

Un maître ne doit faire replacer l'élève en garde sans parer, que pour répéter et étudier des coups droits, ou pour attendre une faute et savoir en profiter, comme cela sera démontré dans le cours des leçons.

En faisant former des parades du contre, il aura soin de ne point laisser quitter le fer dans la retraire, il exigera de l'élève qu'il se relève en marquant l'opposition et en se maintenant toujours le long de la lame.

SEIZIÈME LEÇON.

PARADES DE PRIME ET DE SECONDE.

Nous avons distingué quatre dem-icercles, savoir : le demi-cercle, octave, prime et seconde. Tous quatre ont une utilité parfaitequi se démontrera dans les différentes leçons.

La parade de prime est une parade excellente contre les mauvais jeux en général ; elle convient aux petits hommes, attendu qu'elle se prend très haut. Elle s'emploie de quatre manières différentes.

1° Sur le coup de quarte sur les armes forcé.

2° Si dans l'assaut, après un coup de seconde que vous avez tiré, on vous pare le demi-cercle suivi d'une riposte en quarte du tac au tac, vous n'avez point de parade plus prompte que celle de prime ; car vous n'auriez pas le temps de tourner la main quarte.

3° Lorsqu'ayant paré le contre de tierce on vous contre-dégage quarte en dedans en passant sous la main, la parade de prime est encore la plus prompte, parce qu'alors votre main se rapprochant de votre corps, votre fort se trouvera dans le foible de votre adversaire.

4° Dans l'assaut en parant un jeu large par un demi-cercle soutenu à hauteur de la bouche, on ramasse tout ; c'est pourquoi si l'on pare et que le tireur soit trop près, on ne peut riposter la main quarte : parceque la pointe

se trouve derrière le serreur, le pareur alors soutenant sa main très haute, et la tournant tierce sans quitter le fer, ce qui lui donne encore plus de hauteur, sa pointe se trouvera au corps et cette position le conduira naturellement à riposter prime.

La parade de seconde se fait après la parade de prime quand elle est trompée, c'est le chemin le plus court. Il ne faut pas la prendre en premier dans l'assaut, parce qu'elle découvre le dessus, à moins qu'on ne juge uu coup dessous, soit d'octave, soit de seconde. Elle est excellente contre les redoubleurs qui ont la main tierce, leur pointe *fauche* et est à droite du pareur, comme le demi-cercle est la parade de prime la rameneroient au corps. La parade à préférer dans ce cas est celle de seconde, c'est un demi-cercle que l'on double et qui chasse la pointe en dehors; cela sera expliqué dans les leçons.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

DES COUPÉS SUR POINTE.

Il y a trois manières de passer la pointe : 1° par le dégagement qui consiste à passer le bouton dessous le fort au talon adverse; 2° par le coupé sur la pointe; 3° par le dégagé dessous la main. Celui-ci est contre les principes, il a ses inconvénients, quoique difficile à parer

autrement que par des cercles, sur-tout par ceux de prime et de seconde. Ces dégagements sont moins dangereux pour le pareur qui sait tenir son adversaire de loin, que pour celui qui se laisse serrer de trop près : le tireur qui passe dessous la main fait un trop grand abandon de fer et se découvre entièrement. Ceux qui, par mauvaise habitude, tirent aussitôt qu'ils sentent quitter leur fer, font des coups pour coups. Nous expliquerons les dangers de changer l'engagement sans de grandes précautions, ou de quitter le fer pour tirer et marcher.

Le maître tient plus souvent l'épée en quarte en dedans, parcequ'on ramasse plus vite le fer au contre de quarte qu'au contre de tierce dont le tourné est plus lent. Sa leçon commencera toujours par des coups droits, régulièrement et légèrement déployés, avec les ongles bien tournés et enlevés, le bras souple et l'épaule basse; ensuite il dira : « Engagez l'épée en tierce, finement, qu'à peine, je sente votre fer, relâchez vous, ftappez du pied, marchez à moi, parez le contre de tierce, rendez quarte sur les armes ; en garde. Engagez l'épée en quarte, frappez du pied, asseyez-vous sur la partie gauche, frappez du pied une seconde fois, sans que le corps remue; marchez, prenez garde de perdre l'épée en marchant, gardez l'opposition, relâchez-vous pour mettre de la légèreté; marchez, parez le contre de quarte, tournez les ongles, enlevez et tirez droit; en garde. » Le maître fait tirer sur les armes et parer le contre ; il examine si l'élève est bien sur le développement, si l'opposition est juste, ensuite il dit : « En garde; parez le contre de quarte,

achevez la parade, n'écartez pas votre pointe, fixez-la toujours au corps; attendez ma retraite, si je me relève, la main basse, serrant de la pointe, le passage de votre épée sera plus court sur la pointe que sous le fort; il y auroit même du danger à dégager dessous, attendu la longueur du chemin; coupez donc sur la pointe en quarte sur les armes, en tournant les ongles de quarte et en formant l'opposition; enlevez, tirez, en garde; parez le contre de tierce, tournez la main tierce pour achever la parade; attendez ma retraite; je serre de la pointe en me relevant, coupez sur la pointe dans les armes en tournant la main, elle doit pivoter, ce mouvement doit être fait très près de la pointe; comme la main est tout-à-fait tierce, et qu'alors elle a beaucoup de jeu, le coup est vite. Un coupé bien fait est très difficile à parer : on l'appelle *coupé* parcequ'on prend le plus court. En garde; parez le contre de quarte, attendez ma retraite, je serre de la pointe en me relevant; coupez quarte sur les armes; je pare tierce, en garde; je riposte seconde, parez le demi-cercle, soutenez la main, ripostez quarte, je pare quarte, relevez-vous; parez le contre de quarte, attendez ma retraite; quand mon bouton est près de votre fort, coupez sur les armes; je vais à la parade de tierce; dégagez quarte en dedans, c'est ce qui s'appelle le *coupé-dégagé* ou marquer la feinte; tournez les ongles, enlevez, partez, tendez le jarret gauche; restez là; que le pied gauche soit d'aplomb : si le genou droit n'est pas perpendiculaire à la boucle, le jarret gauche n'aura pas tendu; il ne peut tendre en levant le pied gauche ou en le traînant, et il en résulte moitié moins de vitesse.

La main soutenue au plus haut, le bras souple, l'épaule basse, l'opposition, les ongles tout-à-fait tournés (pour peu que le tourné soit retenu l'action perd beaucoup). La tête droite, en garde; replacez-vous; parez le contre de quarte, attendez ma retraite : après le coupé-dégagé vous ferez un temps de plus; je pare quarte vous repasserez sur les armes, coupez donc, dégagez quarte et revenez sur les armes, cela s'appelle *couper* et marquer la *feinte double*. Revenez ou coupez et doublez la feinte. » Le maître finit par faire tirer des coups droits et des dégagements bien soutenus, ainsi qu'on l'a déja dit à plusieurs reprises. L'art du professeur est de savoir faire toucher le plus foible comme le plus fort; il proportionne à cet effet la hauteur de sa main aux forces différentes, et soutient sa garde un peu plus à mesure que la main de l'écolier acquiert de la hauteur.

« En garde; parez le contre de tierce, attendez ma retraite. Je me relève en baissant la main et serrant de la pointe, le chemin sera plus court de passer dessus, coupez quarte en dedans, la main a du jeu, elle est extrêmement vite quand elle pivote bien, qu'elle est soutenue au plus haut et que le mouvement se fait près du fer, alors le coup a de la grace dans le développement.

En garde; replacez-vous, relâchez la dureté : dans les commencements on fait de grands mouvements pour se relâcher par la suite, ils deviennent imperceptibles surtout dans le bras et les doigts. Le maître continue et dit : que la main soit demi-tierce, et la pointe basse et légère, de manière à ne souffrir le plus léger point d'appui sans

se dérober. Parez le contre de quarte et tierce en tournant la main ; que la parade soit achevée ; relâchez le bras, attendez ma retraite, coupez et dégagez sur les armes pour tromper la parade de quarte ; je pare tierce, en garde ; je tire seconde, parez le demi-cercle, ripostez quarte dans votre retraite, parez quarte ; vous ne trouvez pas le fer, prenez le contre de quarte et tierce, attendez ma retraite, vous aurez moins de fer à passer ; coupez, dégagez et revenez dedans. Cela revient à la double feinte qui trompe les deux parades simples. »

Le maître fait de nouveau tirer des coups droits et des dégagements de vitesse ou des coups de muraille pour obtenir l'ensemble et l'aplomb. Il faut en faire tirer tant que cela n'ennuie pas l'élève, et user de toute son éloquence pour lui persuader qu'il ne sauroit mieux employer son temps.

En garde : « Parez le contre de quarte ; attendez ma retraite ; si ma pointe est près de votre fort, coupez sur les armes ; je vais à la parade de tierce la main haute, tombez seconde, je pare seconde ou octave, relevez-vous à l'épée de tierce d'où vous êtes parti ; parez le contre de tierce et quarte, l'épée bien devant vous ; attendez ma retraite, coupez et marquez la feinte de seconde pour tromper la parade de seconde que j'ai prise : tirez, je prends la parade de tierce, soutenez la main, en garde ; parez quarte et le contre en vous relevant ; attendez ma retraite ou perdez un temps. Quand je suis relevé, coupez, doublez la feinte en seconde pour tromper la parade d'octave et de tierce ou de quarte sur les armes. » Voilà tous les coupés sur pointe. On finit par les

coups simples et le salut qu'on ne négligera pas de faire à la fin de chaque leçon afin d'obtenir la grace, le liant et l'ensemble.

DIX-HUITIÈME LEÇON.

DES FAUX BATTEMENTS ET DES BATTEMENTS RÉELS.

Les *faux battements*, les *battements réels* ainsi que les engagements, les croisés et les menacés s'appellent des *attaques au fer*. On les distinguera par les détails suivants.

Les faux battements ne sont que de petits battements ou froissements de la pointe sur le fort ou le talon adverse, ils produisent une pression ou un ébranlement, un dérangement quelconque dont on peut profiter. Le battement réel est un battement du fort sur le foible adverse qui produit un grand jour en écartant le fer. Il est très difficile et ne doit être fait que de la main par une grande élasticité que l'élève n'acquiert qu'à la longue. Par cette raison on ne doit en donner connoissance aux écoliers que le plus tard possible et lorsqu'ils ont tout à-la-fois le liant et l'élasticité nécessaires ; lorsqu'on veut le leur faire faire trop tôt, ils ne le font que du bras et de l'épaule aux dépens de la main et n'ont alors que de la dureté. Au surplus, nous parlerons des battements et des croisés à la fin des chapitres des leçons. Plus on diffère

d'y exercer l'écolier et mieux on parviendra à les lui faire faire adroitement.

L'élève s'étant placé en garde d'un seul temps, le maître lui fait engager l'épée très souvent pour l'habituer à la prendre juste. L'engagement est aussi une attaque au fer ; il l'accoutumera aussi à frapper du pied chaque fois pour asseoir le corps sur la partie gauche et le rendre immobile et ferme. Ensuite il le fera marcher et rompre avec la même fermeté ; il ne lui passera pas la moindre faute , la bonne leçon ne souffrant aucune négligence. Le maître fera tirer sur les armes et parer le contre, l'élève parera de même le contre dans sa retraite, le maître alors lui dira : « Attendez ma retraite, que votre pointe soit près de mon fort, faites un faux battement, c'est à-dire , battez de votre pointe sur mon fort , ce doit être un petit mouvement fort vite ; la pression à laquelle il oblige le tireur qui n'a pas son contre bien affermi suffira pour interrompre cette parade. En général, le faux battement est fort bon : dailleurs il n'y a rien de mauvais dans les armes , mais il faut l'à-propos. Lorsqu'on fait un faux battement on ne tire pas du même côté, à moins qu'on ne marque la feinte : une , deux. On pourra suivre, après le faux battement , tout ce qui s'est pratiqué dans les leçons précédentes : feinte , double-feinte , contre-dégagement , revenir , et la double-feinte.

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

DES MENACÉS.

Les *menacés* sont aussi des attaques au fer. Le menacé se fait le corps très en arrière; en général, il faut éviter de l'avoir en avant, et sur ce temps principalement.

Le maître fait engager l'épée en quarte, et dit : Frappez du pied, effacez-vous, menacez quarte, c'est-à-dire, tournez la main quarte, la pointe près du talon de l'épée, et en frappant du pied; dans l'assaut, on y ajoute le cri, qui oblige l'adversaire à serrer sur le fer ou à faire tout autre mouvement. Le menacé est rarement infructueux; le tourné de la main donne au coup l'air d'être porté en avant. En faisant le menacé de la main, le tireur s'assied sur la partie gauche, et efface les hanches, pour éviter que sa pointe ne s'engage trop et ne passe la garde adverse; si la main et le corps venoient un peu en avant, le fer seroit livré au battement ou au croisé, et le corps au coup touché. Il faut donc pour un menacé assouplir le bras, la main, les doigts et les jarrets, en s'asseyant tant qu'on le peut sur la partie gauche. Il doit se faire très vite, et être accompagné de l'appel du pied et du cri; il faut ensuite remettre la main dans la position de la garde, et doucement, pour être prêt à tromper le fer et à parer suivant

le produit du menacé. On n'épargnera pas les répétitions de ce coup auquel les écoliers sont ordinairement très gauches; on le leur fait répéter lentement, ainsi que tout ce qu'on leur démontre; le maître l'exécute lui-même pour le leur faire mieux comprendre.

Dans le menacé, la pointe doit jouer sous le talon du fleuret sans toucher la garde, et c'est la grande retenue du corps qui en donne la facilité.

Il y a aussi le coulé; mais je n'en suis pas partisan, attendu qu'il se fait en portant la main et le corps en avant; le fer est trop engagé, l'homme est livré au coup touché. On vient d'expliquer la difficulté de bien faire un menacé sans danger; d'après cela, on doit penser qu'un fort tireur ne souffrira pas un temps en avant, sans faire un brisement de fer, puisque tout lui est livré.

VINGTIÈME LEÇON.

OBSERVATION SUR LE COUP DE SECONDE APRÈS LE MENACÉ.

Le menacé de quarte sur les armes trompe et touche beaucoup quand il est fait avec attention dans l'attaque, dans la retraite il ébranle davantage; un tireur qui ne se relève pas en prenant le contre étant plus facile à ébranler au moindre temps qu'on lui fait. Le maître dit : Menacez quarte sur les armes, le corps en arrière,

que la main ayant l'air de gagner en avant reste au moins en place si elle ne recule pas, et cela dépend de la retenue du corps; que sur le tourné de la main, la pointe passe seconde avec la vivacité d'une balle; que le menacé, l'appel, le cri et le coup de seconde semblent n'être qu'un temps, bien que celui du dégagement en fasse deux avec le menacé.

On voit qu'il est de la plus grande importance que la pointe ne soit pas trop engagée pour passer vite. C'est un coup que Saint-George possédoit, et que personne ne pouvoit éviter. Il faut extrêmement soutenir la main dans les coups de prestesse, sur-tout dans ceux de seconde; naturellement elle tombe, et l'épaule est ordinairement dure dans les coups de tierce, ce qui fait baisser la main et faucher la pointe; il faut donc la plus grande attention dans la leçon et dans l'exécution.

Le maître engage l'épée en tierce, et dit : « Parez le contre de tierce légèrement, menacez quarte sur les armes; je ne réponds pas, enlevez et tirez quarte sur les armes; ensuite dégagez quarte, la feinte, la double-feinte, contre-dégagez, la feinte, la double-feinte. » En un mot, tout ce qui a été démontré sur le coup de seconde se fait après le menacé.

VINGT-UNIÈME LEÇON.

DES COUPÉS APRÈS LES MENACÉS DANS L'ATTAQUE, AINSI QUE DANS LA RETRAITE.

Le *coupé*, après le menacé, tant en attaque qu'en retraite, est très difficile à parer. Nous le répétons, le grand talent du maître est de savoir bien donner l'épée à son élève dans les engagements, et sur-tout son foible; dans ses parades, comme dans les temps qu'il fait, qu'il se tienne toujours près du talon du fer de l'écolier, pour lui faire sentir l'effet de la tenue. Le maître qui fait les temps comme ils sont expliqués, et le seront encore dans les leçons suivantes, gagnera beaucoup de main et de légèreté par le liant qu'il est obligé d'avoir et les connoissances qu'il acquerra à mesure qu'il donnera leçon. Les amateurs même qui veulent s'instruire dans cet art trouveront dans ce Traité les difficultés démontrées, et deviendront, en l'étudiant, de vrais connoisseurs.

Pour revenir aux coupés après les menacés, le maître dit: « Engagez l'épée en quarte, assurez-vous du fer, sentez l'épée légèrement, menacez quarte, la pointe au corps, et votre fort dans le foible jusqu'au bouton en soutenant la main; qu'il n'y ait qu'elle à passer, tournez-la, et coupez vite. » En exécutant le coup de cette façon, il est rare que le fer adverse ne réponde pas au

menacé. Pour aider en menaçant on donne au fer adverse un petit point d'appui qui facilite le coupé, mais il faut y mettre une extrême légèreté. Après le coupé, la leçon suit depuis le dégagement, une, deux, la double-feinte, jusqu'au contre-dégagement, la feinte et la double-feinte.

Le maître engage l'épée en tierce, et dit: « Parez le contre de tierce, attendez ma retraite. Je me relève l'épée devant moi; menacez quarte, la main haute dans mon foible jusqu'au bouton; c'est votre fort qui doit être au bouton en donnant un petit point d'appui bien léger; ensuite que votre main passe le plus vite possible, et en pivotant, quand le foible est gagné. » C'est imparable s'il y a eu de la légèreté et de la finesse. Les coups après sont les mêmes que les précédents; on y ajoute les coups compliqués, les simples dégagements de vitesse et le salut, par lequel on finit.

Nota. Quelques maîtres font faire la feinte de coupé, que je n'admets point par la raison suivante:

Sur un changement d'engagement, soit dans la garde, soit dans la retraite, on tire le long de la lame en prenant l'opposition. La feinte du coupé est bien plus dangereuse, puisque la pointe fait deux temps en l'air. Un tireur ferme sur ses jambes, qui a du coup-d'œil, une main légère, arrive au corps par opposition; même un mauvais tireur sera appelé sur l'abandon du fer, son adversaire ayant la pointe en l'air.

En admettant qu'on fasse bien la feinte du coupé au plastron, elle perd trop à l'assaut pour y être admise.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

PRINCIPES POUR FAIRE PRENDRE DES CONTRE EN RETRAITE ET EN ATTAQUE SUR LES ARMES ET EN DEDANS.

Le maître fait placer l'élève en garde et d'un seul temps, la garde bien étendue. Il engage lui-même l'épée en quarte, et dit : Passez quarte sur les armes ; on ne tire jamais tierce en attaque ou de volée, la parade du contre de quarte sur un coup fourni, la main tierce fait tomber le fleuret, parceque le sommeau du tireur forme un point d'appui dans la main, et, s'il ne tombe pas, la main est trop dérangée par la force de la parade, puisque la position est fausse, et que la main n'a pas le temps de revenir à la parade de la riposte. On ne tire tierce qu'en riposte du tac au tac, comme cela a été dit, c'est-à-dire, quand il y a écart, et qu'on ne peut parer cette riposte par une parade du contre; car, dans ce cas, si la main est tierce, le fleuret est à bas ou trop dérangé; il faut donc tirer quarte sur les armes en temps perdu. L'écolier ayant tiré de cette manière, le maître pare la main basse au contre de quarte, sans tourner les ongles en dessous pour que l'élève puisse toucher ; il devra même exiger d'être touché, à cause de sa mauvaise manière de parer; s'il ne l'est pas, c'est la faute de l'écolier, dont la main paresseuse ne précède pas assez le mouvement du corps. Le maître doit

alors redoubler de soins, lui faire enlever la main en tournant les ongles tout-à-fait sans tirer, tenir à ce que le corps soit assis sur la partie gauche, les hanches extrêmement effacées. Un écolier croit souvent bien enlever la main, tandis que son foible est dans le fort du pareur; le moyen seul qu'on vient d'indiquer lui facilitera la manière d'enlever, c'est sur-tout en décomposant qu'on arrive au but. Après quelques coups tirés, autant bien que possible, le maître continue, et dit: « En garde, prenez le contre de quarte, attendez ma retraite, tirez dessus. » Le maître trompera son élève en parant tierce légèrement pour éviter de lui faire mal, parcequ'il ne sait pas obéir au changement de position; une parade trop séche amèneroit de la dureté, chose à éviter soigneusement. Il faut que la main de l'élève obéisse en tournant tierce et changeant d'opposition de quarte en tierce, la figure en dedans, du côté opposé à la pointe adverse. En garde; le maître donne à l'écolier le temps de se remettre, bien sous lui, toujours conservant la vraie distance du pied gauche au pied droit, la garde étendue et en ligne; le bras gauche placé avec grace, c'est-à-dire haut, et formant le demi-cercle. Il ne s'agit pas, comme disoit Saint-George, de tirer à la douzaine, mais de couper les temps et de les détailler. En garde.

Le maître tire quarte en dedans dans le fort de l'élève; on ne doit jamais tirer haut à un commençant; il n'a pas assez de vitesse pour maîtriser le fer dans sa parade. Il ne faut s'occuper que de ses positions, jusqu'à ce qu'elles lui soient devenues familières. On ne

fait tirer vite que par gradation, afin de maintenir la justesse des mouvements; le maître fait rester sur la parade pour voir si elle est achevée, et dit : « Laissez-moi me relever, ensuite passez la main quarte en dedans, enlevez sans tirer, partez; je prends le contre de tierce, que votre main obéisse à la parade en pivotant, changez l'opposition de suite, sans que je voie votre figure. » Il arrive souvent que les élèves laissent tomber la main sur le contre de tierce; ce qui découvre le dessus. C'est une attention que le maître doit avoir, en faisant faire des contre avec la même régularité qu'il fait tirer le mur; comme c'est pour mener au même but, on ne doit pas négliger d'y apporter autant de soins qu'aux autres parties de l'exercice des armes.

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

DE LA MANIÈRE D'ÉVITER LES ENGAGEMENTS OU CHANGEMENTS D'ÉPÉE.

Le maître, après les coups droits, les dégagements de vitesse, et tout ce qui a été démontré dans les leçons précédentes, fait mettre l'écolier en garde avec soin, et tient l'épée en quarte en dedans; s'il va pour prendre l'épée en quarte sur les armes ou en tierce, il faut passer dedans par un mouvement fin, assez vite pour qu'on ne trouve pas le fer; à cet effet, la main

doit être inclinée demi-tierce haute, la pointe légère.

On fera répéter ce mouvement jusqu'à ce que l'élève sache éviter l'engagement avec une telle finesse qu'on ne puisse trouver son fer. Pour apprendre à l'éviter parfaitement, on n'a que la main à passer et à enlever sans tirer. Cela forcera à la retenue du corps, la main prendra de la vitesse, et la pointe de la finesse. Quand l'écolier, de sa place, bien assis et sans tirer, est ainsi parvenu à éviter l'engagement, le maître y ajoute le développement du coup. Il tient ensuite le fer en dedans : si je vais, continue-t-il, prendre votre épée en dessus, passez quarte dedans par un dégagement, le plus fin possible, ce qui rendra le coup plus vite; enlevez et tirez quarte; en garde. Le maître, ayant l'engagement de quarte en dessus, dit encore : Si je prends votre fer en quarte en dedans, évitez l'engagement en dégageant sur les armes, tournez les ongles, enlevez et tirez; en garde. Si je reprends votre épée en quarte en dedans, trompez l'engagement par une, deux, enlevez et tirez dans les armes; en garde. Si je prends votre épée en quarte sur les armes, trompez l'engagement par une, deux sur les armes; enlevez, tirez sur les armes. Si je prends votre épée en quarte en dedans, trompez l'engagement par une, deux, trois, enlevez et tirez quarte sur les armes. Le maître change l'engagement; s'il vient à prendre l'épée en quarte dessus, évitez encore l'engagement par la feinte une, deux, trois, et tirez. Ensuite on fait faire les contre-dégagements en dessus, en dedans, les feintes et double-feintes. Ces contre-dégagements, jusqu'à la double-

feinte, sont des coups compliqués qui n'ont jamais lieu dans l'assaut, sur-tout sur les marches. On est heureux quand on réussit par un simple dégagement. Ces coups compliqués n'ont d'autre but dans la leçon que d'obtenir la retenue du corps, et par-là d'obliger l'élève à l'élévation de la main dont l'action doit toujours précéder celle du corps. On insiste sur ce point, parcequ'un des défauts ordinaires aux écoliers est de faire partir leur corps avant la main. On ne peut s'en corriger qu'en revenant sans cesse au principe.

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

DES COUPS DE TEMPS.

Les *coups de temps* se divisent en trois classes, savoir : le *coup d'arrêt*, le *coup de temps*, et le *coup sur le temps*.

Le coup d'arrêt est un coup pris sur une marche; le coup de temps est un coup d'opposition sans tac, et qu'on appelle coup du même temps ou coup d'opposition. Le coup sur le temps est une grande faute, en ce qu'on ne doit jamais tirer sans opposition; il en résulte le coup pour coup, comme on le verra.

Le maître dit : Si je marche sur vous la main basse, tirez droit; car je ne peux tirer et marcher à-la-fois. Un tireur qui est bien sur ses jambes, qui a le bras souple,

la main liante et légère, de même que la pointe, verra que le jour qui lui est donné dans la marche appelle la pointe au corps. Le coup qu'il tire est un coup d'arrêt et un des plus beaux coups d'armes qui existent; il est certain et imparable.

Si je marche en serrant l'épée en quarte en dedans, dégagez dessus; si je marche l'épée devant moi, marquez une, deux, ensuite la double-feinte. Si je prends le contre en marchant, contre-dégagez; vous trompez les contre et les simples par la feinte et la double-feinte. Le maître fait éviter les engagements sur les marches, comme cela sera démontré dans le cours des leçons. Ce coup d'arrêt, qui est superbe dans l'assaut, ne s'exécute que par une extrême retenue de corps. L'adversaire doit être pris sur sa marche, le pied en l'air. Le maître continuant, dit : Si je marche en serrant l'épée la main haute, tirez seconde ou octave. En seconde, la main prend plus de hauteur, et le coup est plus beau.

Si le maître marche l'épée en tierce, marquez la feinte de seconde, et tirez quarte sur les armes. S'il marche en prenant des parades simples, doublez la feinte en seconde; s'il marche en liant le demi-cercle, contre-dégagez seconde, contre-dégagez, la feinte et la double-feinte.

On ne doit jamais marcher dans l'assaut qu'on ne se soit bien assuré de l'épée adverse. Il faut la tenir légèrement, et être prêt à la suivre. Si on la perd, il faut suivre le fer par des contre répétés, liants et petits, pour qu'il n'y ait ni faux temps, ni temps perdus. Rendez la riposte; ne quittez pas le fer en marchant, si

vous ne voulez tomber dans l'inconvénient que je vais vous faire sentir en m'exposant : à cet effet, je tiens l'épée en dessus, et j'ai la main basse; je marche en changeant l'engagement. Je quitte par conséquent le fer; aussitôt, prenant opposition, tirez droit le long de ma lame. En garde; dans votre retraite, parez le contre de tierce; rompez, dégagez quarte. Je marche pour regagner la mesure, en prenant l'épée de mon fort sur votre foible : passez quarte en dedans, enlevez, tirez; en garde.

Le maître change l'engagement. S'il marche en prenant l'épée en quarte dedans, passez quarte sur les armes, enlevez et tirez. On fait faire sur les marches tout ce qui a été démontré au chapitre *des changements d'épée*, en observant la plus grande sévérité sur les oppositions.

Observations.

Il faut éviter de tomber dans l'erreur de plusieurs démonstrateurs, qui disent : Marchez, engagez l'épée; l'inconvénient vient d'être expliqué. Si je marche en prenant l'épée, tirez le long de la lame, ou évitez l'engagement. Une seconde faute est de dire : Rompez et parez; celui qui rompt est hors de mesure, celui qui marche ne peut non plus être en mesure; car on ne peut tirer et marcher à-la-fois; il faut donc saisir ce tireur sur le pied levé par un coup d'arrêt.

DU COUP DE TEMPS.

On distingue la parade du tac et la parade d'opposition. La parade du tac se fait en tournant la main très vite. Le tac produit l'écart de la pointe adverse, il s'ensuit la riposte, ce qui fait deux temps. Quant à la parade d'opposition, voici en quoi elle consiste : je suppose qu'on tire un coup de quarte sur les armes, que celui qui doit parer le juge, il ne fera qu'opposer quarte à quarte sur les armes, ou tournera la main tierce ; il sent alors le fer qui lui sert de conducteur, la main s'enlève, la pointe se trouve au corps, le développement va de suite, la main n'ayant fait qu'un temps, qu'on appelle le vrai coup de temps, ou coup du même temps, ou coup d'opposition, il devient naturel par la grande habitude du plastron, on verra dans la suite la manière de le faire exécuter.

Il y a trois degrés de parades. Quand le maître livre son élève à l'assaut, il est sûr qu'il les forme bien toutes ; faute d'habitude, il se presse trop dans les commencements, il ne rend pas la riposte chaque fois qu'il rencontre le fer, parcequ'il met trop de force ; avec le temps il se pressera moins, parera à raison de la vitesse de son adversaire et ripostera plus souvent ; arrivé à un plus haut degré, il liera moins de contre, il prendra des parades simples, des parades d'opposition, celles-ci ne feront qu'un temps en tirant de suite, c'est ce que nous appelons *coup d'un seul temps, coup jugé* : le maître donne au plastron la manière de les tirer, les bien juger

est l'ouvrage du temps et d'un travail assidu ; le maître n'y peut rien, tel écolier y arrive plus facilement que tel autre : la bonté de la vue y contribue beaucoup, et détermine ce qu'on appelle le coup d'œil ; il ne faut pas d'ailleurs que les écoliers cherchent trop à juger pour risquer le temps, il doit même les en éloigner et leur persuader que le premier principe est de serrer des contre ou de parer ; c'est le moyen de ne faire jamais de vilains assauts. Souvent même sans chercher à juger on se trompe et l'on fait des coups pour coups qui ôtent le mérite d'un bel assaut. Le vrai tireur ne doit jamais développer qu'il ne sente le fer ; c'est son conducteur, comme on l'a dit, pour tirer le long de la lame. En étudiant bien cet ouvrage on trouvera des exercices qui conduiront à tout et par degrés.

VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

EXERCICE ET MANIÈRE DE TIRER LES COUPS DE TEMPS, OU COUPS D'OPPOSITION.

Le maître fait placer l'élève en garde ; quand il y est bien régulièrement, il lui fait tirer des coups droits, enlevés, bien soutenus et à fond sans que le corps tombe, ou pousse sur le plastron, puis il dit : « Tirez dessus, je pare le contre de quarte, en garde ; parez le contre de quarte. Dans votre retraite ne trouvant pas l'épée au

contre, opposez quarte à quarte sur les armes, vous n'avez que la main à tourner en enlevant comme dans le coup de quarte sur les armes.

Le maître aura l'attention de bien présenter sa pointe au corps dans tous les coups qu'il démontre, sur-tout dans ce dernier. Les éléves doivent apprendre à bien sentir le fer, car souvent ils veulent parer sans tourner les ongles de quarte et agissent de l'épaule. Dans ce cas, on leur prend la main, on la conduit en disant: parez le contre de quarte, ne trouvant pas le fer, tournez les ongles de quarte entièrement, enlevez la main. Par le fait vous parez en prenant l'opposition, et le coup se trouve absolument quarte sur les armes.

Il faut convenir que si l'on s'empare du foible d'un tireur qui tire de manière à ce qu'on puisse lui prendre le temps, cela provient de la paresse et de la lenteur de sa main; car s'il avoit eu l'attention qu'elle précédât parfaitement par son élévation le mouvement du corps, malgré que le coup fût jugé, il se trouveroit à l'opposition de prime et pourroit parer. Qu'on l'essaie et l'on verra la vérité de ce que j'avance. On m'a jugé des coups de quarte sur les armes, je n'ai pas été touché parceque j'avois la main extrêmement haute et que je cédois en prenant la parade de prime. Cela prouve qu'on n'est touché que d'après le plus ou moins de fautes que l'on commet.

Le coup se fait de même en tierce et il n'est pas moins beau, la main prenant encore plus de hauteur; le maître dit: « Parez le contre de quarte; ne trouvant pas le fer tournez la main tierce; enlevez. » L'adversaire s'enferre

de lui-même. Ce coup est superbe quand il est bien enlevé; il s'appelle *le temps en tierce.*

Contre un élève qui tirera un coup droit, en chargeant ou en appuyant sur le fer, il n'y a qu'à céder en changeant l'engagement et prendre l'opposition. Par exemple je suis engagé en quarte en dedans, je force pour tirer droit, changez le fer en quarte sur les armes et prenez l'opposition. La même chose se fait en tournant la main tierce qui a plus de hauteur, comme on vient de le faire observer.

VINGT-SIXIÈME LEÇON.

MANIÈRE DE PRENDRE LE TEMPS EN OCTAVE.

Le maître dans la suite de la leçon pour mettre son élève en train lui dira : « Tirez sur les armes, je prends le contre de quarte, en garde, parez le contre et le demi-cercle, les ongles tout-à-fait tournés; ne trouvant pas l'épée au demi-cercle, présentez le fer en octave, la main quarte tout-à-fait, ce qui est octave; enlevez, tirez, c'est le temps en octave; il n'y a point de tac, ce n'est qu'une opposition puisque cela ne demande qu'un seul temps.

VINGT-SEPTIÈME LEÇON.

MANIÈRE DE PRENDRE LE TEMPS EN SECONDE.

Le maître étant en garde, engage l'épée en tierce, dit : Tombez seconde. Il pare le demi-cercle et riposte du tac au tac sur l'écart du fer. Vous n'avez pas le temps de prendre d'autre parade que celle de prime ; il trompe cette parade, opposez seconde à seconde qu'il tire et vous avez pris le temps en seconde.

Telle est la manière de prendre le temps, etc. Cela se fait sur quantité de coups qui seront démontrés à la suite des leçons générales.

DES COUPS SUR LE TEMPS.

Les coups sur le temps mettent de grands désordres dans les assauts. Souvent les tireurs le confondent avec le coup d'arrêt. Ils prétendent que sur une marche, un mouvement quelconque, ou même qu'après avoir formé une parade ou deux, ils doivent tirer s'ils ne trouvent pas le fer ; sur une feinte ils se croient fondés à développer sur le premier temps : c'est un raisonnement faux ; ce n'est pas qu'ils ne puissent réussir quelquefois, l'adversaire n'ayant pas ajusté ; mais cette réussite sera l'effet du hasard ; ils feront après plusieurs coups pour coups, accidents inévitables lorsqu'on tire sans opposi-

tion. Chaque coup tiré doit avoir l'opposition du même coup. Je suppose que l'on tire sur le premier temps d'une feinte finie, le second temps arrive au corps puisqu'il n'y a point d'opposition. La manière de prendre le temps sur une feinte marquée en quarte sur les armes est de laisser faire les deux temps, ensuite de prendre l'opposition en quarte sur les armes, ou de tourner la main tierce, d'opposer en enlevant la main, alors on tient tout et on ne risque pas le coup pour coup ; chose déshonorante pour un tireur.

Si l'on marque la feinte en dedans on attend le dernier temps. Celui qui juge forme le contre en quarte sur les armes, ou tourne la main tierce au lieu de quarte, ce qui revient au même pour la prise du fer adverse ; on enlève la main en tirant, c'est le vrai temps ou coup d'opposition.

Il y a encore une autre manière de prendre le temps sur la feinte en dedans et sur le dernier temps, c'est de prendre l'octave. Le coup est beau ; on voit que le fer est pris par opposition ; autrement la réussite est incertaine et contre le principe. On ne doit rien devoir au hasard, mais tout à l'art : le vrai principe, comme nous l'avons dit, est de toucher sans être touché ; il est vrai que l'exécution en est difficile ; elle ne semble aisée qu'aux jeunes gens qui ne doutent de rien. Ayez donc pour habitude de ne jamais tirer sur un abandon d'épée, dans ce cas où la réussite est incertaine il est plus sûr de parer pour tirer sans danger. On doit toujours tenir le fer et s'en servir comme de conducteur. Dans les coups tirés sur la marche de même que sur les développements,

les fleurets doivent être croisés ou en opposition, autrement, nous le répétons, on tombe dans le coup pour coup.

VINGT-HUITIÈME LEÇON.

DE LA REPRISE DE SECONDE.

Souvent dans l'assaut des tireurs parent sans risposter, et particulièrement après le demi-cercle, ou prime. Dans la leçon, le maître prendra une de ces parades, et, faisant rester l'élève sur le développement, il lui dira : « Faites la reprise de seconde, puisque je ne riposte pas. » Il s'agira de soutenir la main extrêmement haute, et de repasser la pointe en seconde, le plus près possible, et des doigts seulement : à cet effet, il faut assouplir le bras, et faire baisser l'épaule qui monte extrêmement sur ce coup, et ce défaut on ne le corrigera qu'à force de répéter le coup sur le développement; c'est pourquoi le maître reprendra l'épée au demi-cercle, ou en prime, suivant la parade qu'il aura d'abord prise. On ne parvient que de cette manière à donner la hauteur nécessaire à la main qui tombe toujours trop. Si dans l'assaut, la main baisse, la pointe s'écarte du corps en fauchant, et souvent ne fait que fouetter; cela ne peut compter pour un coup touché. Après plusieurs répétitions de reprises sur le développement, le maître aura soin que ces reprises ne soient faites que de la main et des doigts uniquement.

DES REMISES D'ÉPÉE AU CORPS.

Les remises se font sur un tireur qui, après avoir paré, quitte le fer quand son adversaire se relève, ou contre d'autres qui, par une plus grande faute, après l'abandon du fer, courent pour riposter. Après une parade, on ne doit jamais quitter l'opposition, non plus qu'en tirant, et chaque coup tiré, on le répète, doit avoir l'opposition du coup même.

Je tire quarte sur les armes; j'oppose quarte à quarte pour le premier coup, et pour le coup que je tire, tierce; j'oppose tierce à tierce; de même dans les marches, il faut tenir le fer dans une juste opposition; car, dès qu'on la quitte, la pointe d'un bon tireur revient toujours au corps par un beau développement. Le maître, dans le courant de la leçon, fait tirer un coup de quarte à fond bien soutenu, et dit : « Faites une fausse retraite, c'est-à-dire, retirez le corps, et relevez-vous à demi; je quitte le fer, remettez l'épée au corps. » C'est ainsi qu'il faut agir contre ceux qui quittent le fer, et marchent avec intention de riposter. Le maître fait tirer dessus ou dedans, et dit : « Relevez-vous, faites semblant de vous sauver en vous assurant sur vos jambes le plus que vous pourrez. Je cours en quittant le fer, tirez dedans avec opposition. Si je marque des temps en marchant, prenez le demi-cercle, et liez en quarte sur les armes. » Si les mouvements ne sont pas grands, vous pourrez lier l'épée en quarte sur les armes et tirer. Par les moyens que l'on indique, le fer est tou-

jours bien tenu, et les oppositions étant justes, il n'y a pas risque du coup pour coup.

Nota. Il ne faut faire faire la remise qu'à un écolier déja très avancé; autrement on exposeroit l'éléve à se décomposer, et faire de grandes fautes.

VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

DE LA FLANCONADE.

On l'appelle *flanconade*, parcequ'elle est dirigée au flanc. Le maître, dans le courant de la leçon, commandera de parer le contre de tierce et quarte, puis dira: « Si je force la main haute, vous tenez le foible avec votre fort, c'est-à-dire, que vous avez écarté la pointe adverse de la ligne du corps; baissez alors votre pointe en la dirigeant au flanc, portez la main un peu à votre gauche, afin que la pointe adverse soit hors de la ligne de votre corps, ployez le bras gauche, pour opposer avec la main à ce que la pointe ne revienne. » Le dos de la main doit être du côté du corps, et le bout des doigts vers la terre. La flanconade s'emploie beaucoup contre les mauvais jeux, et contre ceux qui tirent bas en mettant de la force. La dureté qu'ils emploient fait que leur fer est pris par le croisé et l'opposition de la main gauche. Après la flanconade, on se relève en liant

l'épée au contre de quarte; il s'ensuit qu'on peut faire le coupé, parceque souvent l'épée adverse se trouve basse, au point de livrer la pointe; si ce n'est pas le coupé, c'est au moins un coup droit provoqué par le grand jour. Il est rare qu'on puisse tirer la flanconade en attaque; il faut un trop grand point d'appui pour que la pointe adverse ne se dérobe pas sur les armes; mais si l'on a affaire à un tireur qui ait une garde extrêmement tendue et beaucoup de dureté, on aura le temps de développer ce coup en opposant la main gauche tout de suite.

La flanconade en attaque se pare en obéissant à la force, ou cédant en laissant aller sa pointe, ou lorsque le fort du pareur passe par dessus la pointe adverse pour se retrouver en quarte.

Il y a une riposte de quarte d'autant plus belle, que la main, après la parade sur la flanconade, prend beaucoup de hauteur de jet et de tour. Quand la flanconade est tirée en riposte, il n'y a d'autre moyen de la parer que de tourner la main tierce en dirigeant la pointe au corps (*voy.* pl. XVII et XVIII).

Observations sur la nécessité du développement.

Nous avons traité jusqu'à présent de la majeure partie des coups qui sont d'usage dans l'assaut, ceux du plastron ont plus de complication, et quoique les coups compliqués ne s'exécutent pas à l'assaut, ils sont néanmoins utiles pour apprendre parfaitement à faire précéder le mouvement de la main qui doit toujours agir avant le

corps, et c'est ce qu'il y a de plus difficile à obtenir des écoliers.

Le maître, comme il a été dit à chaque leçon, doit toujours revenir aux coups simples après une suite de coups compliqués; car, dans ceux-ci, le corps se désunit à chaque développement; un premier vaut quelque chose, mais, quand on en fait beaucoup, les derniers ne valent rien. Il est impossible qu'en les multipliant, comme certains maîtres le font, on parvienne à tirer vite; on n'a pas le temps d'observer les positions qui doivent toujours être conservées. Pour ne pas tomber dans ce défaut, le maître coupera les temps du développement, ainsi que ceux de la retraite, et, faisant replacer l'écolier, il lui donnera lieu d'étudier et de sentir son ensemble.

Le maître s'apercevra de la valeur des coups et du plus ou du moins de régularité dans la garde; de quelque manière qu'on trompe le fer, il faut toujours finir par tirer quarte ou tierce; il est donc de nécessité que le déploiement soit prompt; ce n'est qu'en s'occupant à replacer l'élève très souvent sur ses jambes, en le faisant se développer avec vitesse et toucher régulièrement, qu'on l'aménera à tirer de loin et à connoître sa mesure. D'après cette leçon, bonne et sévère, les élèves deviendront forts, leur jeu se simplifiera; ils ne tireront plus que des coups bien déployés qui sont les plus beaux, sur-tout si on les compare aux jeux des mauvais tireurs qui fondent l'un sur l'autre, et redoublent. Cette manière n'est pas tirer des armes. L'art est de savoir

faire tirer un homme de toute la longueur dont il est capable. Dans la leçon compliquée, les élèves ne gagnent que de la main aux dépens des jambes, du développement, et de l'élévation, dont l'ensemble est ce qu'il y a de plus utile dans les armes.

TRENTIÈME LEÇON GÉNÉRALE,

SELON LES MOYENS QUE PEUT AVOIR UN ÉCOLIER ARRIVÉ A CERTAIN DEGRÉ.

Le maître, recommandant toujours et examinant la position de l'élève, commence par des coups droits et des dégagements de vitesse très réguliers; ensuite il lui fait faire des engagements avec des appels, des parades du contre et des marches, en lui faisant perdre le fer pour l'habituer à le suivre par des contre sur tous les sens, puis des contre en retraite, et enfin tromper le fer depuis la feinte une, deux, jusqu'au contre-dégagement; la feinte et double-feinte, en trompant les deux contre. De là on passe aux leçons suivantes.

TRENTE-UNIÈME LEÇON

PLUS COMPLIQUÉE.

Le maître à la suite des coups droits, des dégagements de vitesse, après les parades du contre, fait faire les faux battements, puis reprend depuis une, deux, jusqu'aux contre-dégagements, comme aux leçons précédentes, et comme à la suite des menacés; après avoir fait parer le contre et relever de même au contre, on continue par des coupés qui s'exécutent en attaque après l'engagement, et en riposte en temps perdus; on dit donc: Coupez, dégagez, revenez; coupez, contre-dégagez, la feinte et la double-feinte, trompez les deux contre sur l'engagement quarte.

Le maître poursuit: Coupez sur les armes; je prends le contre de quarte, contre-dégagez sur les armes; sur l'engagement tierce, coupez quarte en dedans; je prends le contre de tierce, contre-dégagez quarte en dedans. La suite est la même que pour les coups précédents. On finit par des coups simples.

TRENTE-DEUXIÈME LEÇON,

A LAQUELLE ON JOINT LES COUPS D'ARRÊT ET LES COUPS DE TEMPS.

Ayant débuté par les coups droits, le maître fait parer le contre de quarte, et dit : « Attendez ma retraite, marquez une, deux, et trompez le demi-cercle par le contre-dégagement de seconde. La suite est la même jusqu'à la double-feinte. Trompez ensuite les deux contre, c'est-à-dire, le demi-cercle et le contre de quarte sur les armes ; parez le contre de tierce, attendez ma retraite, marquez la feinte de seconde, ou la feinte de quarte en dedans pour tirer quarte sur les armes. » Cela revient au même, parcequ'on prend le contre sur ces deux feintes.

DES COUPS D'ARRÊT.

Voyez le chapitre *des coups d'arrêt*, et au second article où ils sont encore plus expliqués ; passez ensuite au détail des coups qui n'ont pas été démontrés.

Le maître tient le fer en quarte en dedans, et dit : « Tirez dessus, je pare le contre de quarte ; en garde : parez le contre de quarte ; si vous ne trouvez pas le fer, arrêtez-moi en quarte sur les armes, enlevez, tirez ;

en garde. Engagez l'épée en quarte en dedans, frappez du pied tirez dessus, je pare le contre de quarte; en garde. Parez le contre de quarte et le demi-cercle; si vous ne trouvez pas le fer au demi-cercle, coupez la ligne par octave, enlevez la main, tirez; en garde. Liez le fer au contre de quarte dans votre retraite, tirez dessus. Je pare le contre de quarte; en garde. Parez le contre de quarte, le demi-cercle, octave; si vous ne trouvez pas le fer en octave, c'est que j'aurai passé dessus. Arrêtez-moi alors en quarte sur les armes, en opposant quarte sur les armes, et vous aurez tiré le vrai coup de temps. En garde; engagez l'épée en quarte, tirez dessus; je pare le contre de quarte; si vous ne trouvez pas le fer, tournez la main tierce tout-à-fait, opposez tierce à tierce, enlevez, tirez; en garde. Tirez dedans, je pare le contre de tierce; en garde. Parez le contre de tierce, je contre-dégage dedans, ma pointe gagne trop en passant dessous votre main, prenez prime, soutenez la main, tirez en opposant la main gauche; en garde à l'épée quarte, pour ne pas faire passer la pointe devant le corps. Engagez l'épée en tierce, tirez dedans, je prends le contre de tierce; en garde. Parez le contre de tierce, prime; si vous ne trouvez pas le fer en prime, arrêtez en seconde, et tirez le coup de temps; en garde à l'épée de tierce, tirez dedans, je prends le contre de tierce; en garde. Parez le contre de tierce, prime et seconde; si vous ne trouvez pas le fer en seconde, opposez tierce à tierce, ou le temps. » Voilà en tierce les mêmes positions qui ont lieu en quarte; d'après cela, si le maître est intelligent, les idées se succéderont.

Il arrive quelquefois que le coup de seconde est jugé, que la parade se fait avec *tac;* d'après l'écart que cela produit, il y a une très belle riposte en quarte sur les armes, pour peu que la main de celui qui est paré se trouve basse; dans ce cas, celle de celui qui riposte, étant en tierce, a un jeu extrêmement vite pour rendre quarte sur les armes. Le maître doit sans cesse veiller à ce que l'élève soit bien sur les positions, et le ramener aux coups simples pour gagner de la vitesse, et d'après les moyens indiqués. Il faut observer la plus grande légèreté dans la pointe et le touché du fer; on en devient plus embarrassant, plus dangereux pour quelque tireur que ce soit, mais sur-tout pour un tireur médiocre, qui cherche toujours un point d'appui. Quand on ne sent pas le fer, et qu'on manque de développement, on a beau avoir de la main, on perd toujours considérablement, par la raison qu'avec une pointe légère qui ne permet pas le moindre point d'appui on ne trouve rien à tromper.

Comme le maître a beaucoup à parler, on l'avertit qu'il peut se dispenser de dire chaque fois : Parez le contre de quarte ou de tierce; quand on est sur un engagement, on ne peut parer que le contre de l'engagement sur lequel on tient le fer. De l'engagement quarte pour parer le contre de tierce, il faut parer tierce, ce qui est une parade simple où l'on fait engager l'épée, autrement dit, changer l'engagement pour changer le contre. Il faut donner connoissance de cela aux élèves. Souvent, quand on leur dit : Parez le contre, ils demandent lequel. Mais ici ce n'est pas la même chose; comme

il s'agit d'une démonstration par écrit, et qu'on ne voit pas le côté par où le fer doit être tenu, il y a nécessité d'indiquer nominativement le contre qu'il faut parer pour que le lecteur ne perde pas le fil de la leçon.

Observation.

La nécessité de maintenir une sevère position en fait d'armes cause à l'élève beaucoup de fatigue, occasionée sur-tout par le ployé de la partie gauche. Il est de l'attention du maître, quand il s'aperçoit que l'élève est désuni par cause de lassitude, de l'habituer à se relever en remettant le talon à la cheville gauche : c'est dans cette position que le tireur doit prendre repos; il ménage ainsi sa vigueur et conserve sa ligne dans l'assaut.

Saint-Georges ne tirait jamais plusieurs coups de suite sans se reprendre. Sans cette précaution on dégénere quant à la position et à la vitesse, c'est ce qu'il est essentiel d'éviter. Si un tireur de la vigueur de Saint-Georges avoit recours à ce moyen, un tireur ordinaire ne doit pas le négliger.

TRENTE-TROISIÈME LEÇON.

MANIÈRE DE FAIRE GAGNER DE LA VITESSE A LA MAIN, ET DE CÉDER A LA FORCE.

Le maître ayant l'épée engagé en tierce dit : « Passez quarte en dedans le plus près possible de mon fer ; enlevez la main pour toucher. » Si le coup est bien tiré, le maître aura de la peine à le parer au contre de tierce, s'il y parvient, c'est parceque sa parade aura été finement faite ; l'élève alors se trouvera surpris de se voir dans une opposition contraire au coup qu'il a tiré, opposition à laquelle il n'a pas encore appris à obéir ; car il s'imagine qu'ayant dégagé quarte en dedans il ne peut avoir à prendre l'opposition de tierce. Le maître fera donc à dessein de ces parades du contre de tierce pour habituer la main de l'écolier au liant nécessaire ; car si elle n'obéit pas juste à la parade du contre de tierce, en tournant promptement tierce, après le coup de quarte développé en dedans, le fleuret tombera, et la raison en est, ainsi que nous avons déja eu occasion de le faire remarquer, que le pommeau faisant point d'appui, on ne pourra résister à la force du levier qu'en faisant pivoter la main le plus promptement possible, et en changeant l'opposition de quarte en tierce dès qu'on éprouve la moindre résistance.

Dans les commencements, les élèves laissent tomber la main sur la parade de tierce, ils se découvrent et facilitent le moyen de leur prendre le temps; ils croient dans leur erreur qu'ils ne peuvent faire autrement, et que l'effet seul de la parade cause la chute de leur main; mais le vrai est que, faute par eux de la soutenir, effet qui n'auroit pas lieu si leur main eût conservé en tirant l'élévation et la hauteur convenable, et qu'elle eût pivoté naturellement en obéissant à la force. Il est bien nécessaire de surprendre les élèves par des contres inattendus pour former leur main à céder à la force, et au besoin à changer vite les oppositions; nous en parlerons encore ailleurs

La même chose a lieu sur l'engagement quarte dans les armes. Le maître, sur le dégagement quarte sur les armes, prend la parade du contre de quarte, il y a dans ce cas moins de difficulté pour le tireur, attendu que la main restant quarte, il n'y a qu'à changer l'opposition quarte sur les armes en celle de quarte en dedans.

Le maître, après cette leçon, recommande de tirer au mur avec les autres élèves avec la plus grande attention. On ne sauroit trop pratiquer cet exercice.

TRENTE-QUATRIÈME LEÇON.

EXERCICE DES COUPS SIMPLES EN PARADES ET RIPOSTES QUI SE FONT APRÈS AVOIR TIRÉ LE MUR, D'ÉLÈVE A ÉLÈVE.

Cet exercice est un des plus essentiels à faire suivre aux élèves ; mais avant de le commencer ils doivent déployer des coups achevés et bien à fond pour qu'ils aient toute la valeur qu'ils doivent avoir pour toucher. Si ces coups sont tirés, comme on l'a déja dit, à la douzaine, c'est une étude en pure perte ; le tireur est relevé aux dépens et du coup qui n'est pas achevé et de la garde dans laquelle l'écolier n'a pas le temps de se replacer. Le lecteur voit que tout exercice destiné à rendre fort dans l'assaut n'a de mérite qu'autant qu'il est détaillé et fini, et que les temps sont bien coupés pour en sentir la valeur.

Le maître dit : « Engagez l'épée en quarte ; passez le bouton le plus près possible sur les armes, tournez les ongles, enlevez la main très haut, partez ; touchez, s'il vous est possible, parcequ'il y a un avantage réel à toucher le maître malgré sa parade ; restez là ; observez votre position ; je pare tierce, revenez à cette opposition, relevez-vous ; je riposte seconde, parez le demi-cercle, restez sur la parade pour examiner si les ongles sont tournés de manière à former un grand écart et obtenir plus

de jour pour la riposte; la main à la hauteur de la bouche, ripostez quarte en la soutenant; je pare quarte, relevez-vous; je riposte quarte sur les armes; parez tierce, quand je me releve ripostez secoude que je pare au demi-cercle; relevez-vous, parez quarte; quand je me releve recommencez en tirant dessus. Ce sont les positions et les coups qui se rencontrent le plus souvent dans l'assaut. Il faut les faire exercer lentement et en détail, observant que la main passe la première et arrive au plus haut; sur-tout qu'il y ait de la vitesse et qu'on reste sur les temps; ayez soin d'écarter votre pointe le moins possible.

TRENTE-CINQUIÈME LEÇON.

DES CONTRE ET DOUBLES-CONTRE, ET DE TOUTES LES PARADES DOUBLES.

Les contres ont été démontrés plusieurs fois; on a présenté leur utilité pour le jeu de la main et la retenue du corps. Celui qui tire le premier passe la main la première quarte sur les armes, l'autre pare au contre de quarte; après quelques coups un des deux parera tierce, pour changer le contre de quarte en celui de tierce. La main sur cette parade pivote en se soutenant très haut et en changeant l'opposition. Le pareur ne doit pas voir la figure de l'adversaire sur la parade de tierce, il y auroit

alors un trop grand jour. Le tireur relevé et remis en garde, l'autre lui développera un coup de quarte en dedans à fond et bien soutenu, on le lui pare par le contre de tierce. Cette parade est plus lente que le contre de quarte, à cause du tourné de la main qui exige plus de temps. Cette difficulté de tourner la main assez vite donne aussi plus de brillant aux coups qui dans l'assaut se font souvent sur les armes.

Le pareur doit exécuter franchement en tierce, c'est-à-dire que la main seule doit conduire l'action de la parade, en rapprochant le mouvement des doigts sans remuer ou retirer en tournant le haut du corps : cela en effet ne s'appelle plus parer, mais seulement éviter le coup, et c'est un grand défaut pour l'assaut, attendu qu'on ne peut tirer en retirant le corps ou en le tournant, à cause des temps perdus. Venons maintenant à la parade du contre de quarte sur les armes. Les tireurs en présence, un des deux tire quarte en dedans, l'autre, au lieu du contre en tierce, pare le contre en quarte sur les armes.

Le pareur laisse le tireur se relever et se replacer, pour tirer à son tour dans les armes. On se rappellera de ne pas exécuter ces coups précipitamment, c'est-à-dire, de ne pas les tirer sans bien couper les temps. Après cet exercice on passe au double contre.

TRENTE-SIXIÈME LEÇON.

EXERCICE DES DOUBLES-CONTRE.

Les doubles-contre, après les contre-dégagements, sont également d'une grande utilité pour donner de la main et de la retenue de corps. Avant de tirer on convient toujours de celui qui doit partir le premier, pour éviter qu'en tirant tous deux à-la-fois, il n'arrive des accidents. Tant que les élèves ne sont pas bien au fait ils ne doivent point chercher à toucher : ils se gâteroient au lieu de s'avancer. Le maître écartera les maladresses en exigeant des élèves dans ces sortes d'exercices qu'ils soient hors de mesure ; quand l'action de la main précède bien le mouvement du corps, quand ils ont pratiqué quelque temps le mur à toucher, c'est alors qu'ils peuvent essayer à se gagner de vitesse.

Les élèves étant donc en présence, celui qui doit commencer contre-dégage quarte sur les armes, l'autre pare le double contre de quarte en dedans. Plus ce contre sera petit et plus il sera vite; tout le monde sait que moins un cercle a de diamètre et moins il faut de temps pour le parcourir. Ensuite on passe au double contre en tierce; (dont le mouvemeet est plus difficile comme on le sait) ou au double contre en quarte sur les armes. Celui qui doit tirer contre-dégage quarte en dedans; l'autre double

le contre en quarte sur les armes, mouvement d'autant meilleur qu'il est difficile.

Le pareur laisse relever et remettre en place son tireur, ensuite il contre dégage, c'est également passer la main quarte. Cet exercice donne la facilité de bien ramasser le fer en quarte sur les armes, pour tirer ou entrer droit sur un coup développé ou sur une marche. Si l'élève est en état de tirer à toucher, il passe le premier dégagement lentement, et presse le seconde vite, de cette manière il touchera infailliblement.

TRENTE-SEPTIÈME LEÇON.

EXERCICE DE LA PARADE DU DEMI-CERCLE ET DU DOUBLE DEMI-CERCLE.

On ne sauroit trop s'attacher à doubler cette parade, attendu qu'elle est de ressource dans le cas de désordre, et ramasse tout.

Lorsque les élèves sont en garde et engagés en quarte en dedans, l'un des deux tire une quarte basse, l'autre pare par un demi-cercle très achevé, et laisse à son adversaire le temps de se relever; quand ce dernier est remis en garde, celui qui a paré le demi-cercle passera seconde ou octave, qui sera de même parée au demi-cercle. Après quelques coups de suite, on double. Celui qui tire contre-dégage seconde que l'autre pare deux

fois au demi-cercle. Quand on est revenu en garde, le pareur contre-dégagera seconde, qui sera parée de même au double demi-cercle, ainsi de suite les jeunes gens après le déploiement de quelques coups s'animent ordinairement et vont trop vite. Comme c'est aux dépens de la régularité le maître y portera toute son attention. J'ai toujours entendu dire parez deux fois le demi-cercle, et que deux demi-cercles faisaient le cercle entier; il n'en est pas de même aux armes; qu'on trace un cercle sur le mur, et qu'on forme la parade du demi-cercle, on n'en parcourra que la moitié; que l'on double la parade, on aura parcouru le cercle entier; il seroit donc mieux de dire : Parez le demi-cercle et le cercle.

TRENTE-HUITIÈME LEÇON.

EXERCICE DE LA PARADE D'OCTAVE, ET MANIÈRE DE LA DOUBLER.

Les deux élèves étant engagés en quarte sur les armes, celui qui tire développe octave ou quarte sous l'épée, l'autre pare en octave, et le laisse relever. Le pareur dégagera à son tour quarte en dedans en passant par-dessus l'épée, et l'autre reprendra en octave, passant de même par-dessus l'épée. Ensuite on double en contre-dégageant octave. On aura soin d'achever le tourné de la main quarte pour bien former l'angle, sans

quoi la parade seroit fausse, puisque la pointe ne seroit point chassée de la ligne du corps.

TRENTE-NEUVIÈME LEÇON.

EXERCICE DE LA PARADE DE PRIME, ET MANIÈRE DE LA DOUBLER.

Les éléves étant engagés en quarte sur les armes, le tireur développera un coup de quarte en dedans, la main agissant la première et avec finesse, c'est-à-dire, conduisant le bouton très près du fort du pareur. Le coup sera paré prime avec la main très haute, de manière à ce que le pareur par dessous, voyant son adversaire, soit parfaitement couvert. Après la parade de prime, le poignet ne doit pas être ployé; indépendamment de la mauvaise grace, l'opposition en souffriroit. Que la pointe soit le plus bas possible, pour être moins éloignée du corps. Si dans la parade elle s'en est écartée, dans le déploiement elle s'y dirige naturellement, de même qu'au demi-cercle, quand on a eu l'attention de soutenir la main.

La prime étant parée, le pareur donne le temps à l'adversaire de se relever, et passe seconde, comme il l'eût fait sur la parade du demi-cercle. (On a dit que la parade de prime étoit un des demi-cercles qui sont au nombre de quatre.) Celui qui aura paré passera donc la pointe en seconde, et sera paré en prime. Après plu-

sieurs coups, on doublera la prime dans cette position avec la main extrêmement soutenue, autrement la pointe perd la direction du corps, et s'éloigne en fauchant.

QUARANTIÈME LEÇON.

EXERCICE DE LA PARADE DE SECONDE, ET MANIÈRE DE LA DOUBLER.

Les adversaires étant en présence et engagés en tierce, celui qui tire ayant la main très haute, passe en seconde, qui est parée par la même position en seconde. Le pareur, laissant l'adversaire se remettre en garde, passe en dedans sur le fer, la main tierce, et est paré de même. On double ensuite la parade de seconde d'après le contre-dégagement.

La parade de seconde doublée a un grand avantage contre les gens qui, ne sachant rien, viennent en redoublant la main tierce, et en fauchaut, puisqu'alors leur main est basse, comme dans tous les mauvais jeux.

La parade double en seconde; prise à la hauteur adverse, comme elle doit l'être, est un excellent demi-cercle extérieur; elle chasse la pointe en dehors, et, sous ce rapport, est préférable aux parades de prime et du demi-cercle qui la ramèneroient en dedans et exi-

geroient trop de temps. Il est difficile, contre des tireurs forts et vigoureux, de chasser leur pointe qui vient en fauchaut. Le moyen qui m'a le mieux réussi est la double-parade en seconde. Tout s'y trouve pris comme au demi-cercle en dedans. Au chapitre *des Assauts* il en sera question.

Le mur, ainsi que tous les exercices dans les armes, sont des jeux de convention pour donner de la main, de la retenue de corps, et procurer ce bel ensemble qui conduit à la perfection.

Le maître doit recommander à ses élèves de ne pas se surprendre, de se donner au contraire le temps de se relever, et de s'exercer beaucoup pour faire des progrès, et devenir forts. Un tireur placé avec grace est d'autant plus à son aise, et profite d'autant mieux de ses moyens, que ses positions et son ensemble sont justes. Quand au contraire les positions sont fausses, l'exécution est nécessairement mauvaise.

QUARANTE-UNIÈME LEÇON.

LEÇON QUI SE PREND A LA MUETTE ET AU SEUL TOUCHÉ DU FER.

Lorsqu'un écolier est assez exercé, et qu'il en est venu au point de prendre sa leçon avec aisance, et sans que le maître soit obligé de le reprendre ou de le faire

recommencer, ce maître alors lui apprend à tirer à la muette et au seul touché du fer; et, pour y parvenir, voilà les procédés qu'il emploiera; après avoir fait placer l'élève très régulièrement, il lui dit: « Engagez l'épée, frappez du pied; si je baisse la main, que faut-il faire? » On le laisse chercher; s'il est trop long-temps, on lui dit: C'est de tirer droit. Quoiqu'on ait nommé et expliqué les coups pendant long-temps aux élèves, il y en a beaucoup, dès qu'on les met à tirer à la muette, qui ne savent plus que faire; si on ne les dispose pas de cette manière avant de les livrer à l'assaut, leurs progrès seront plus lents. Les maîtres au surplus, dans le cours de leurs leçons, pourront s'en convaincre.

En garde, continue le maître, parez le contre de quarte, attendez ma retraite; si je serre l'épée en me relevant, que faut-il faire?... Dégager sur les armes. Le maître pare tierce, fait relever de suite, puis il riposte seconde, que l'élève pare au demi-cercle en se relevant et ripostant quarte; le maître pare quarte et fait parer le contre de quarte dans la retraite; il dit: J'ai paré tierce sur votre dégagement sur les armes, qu'avez-vous à faire sur ma parade de tierce?.... Retenez le corps, vous le verrez bientôt.... C'est la feinte une, deux que vous avez à marquer, tourner les ongles, enlever et partir quarte. Il faut prendre garde que l'élève ne se désunisse, avoir soin qu'il passe bien la main la première avant de partir. La chose essentielle est de gagner le foible. Le maître continue, et dit: Parez le contre de quarte, et, dans ma retraite, marquez la feinte une, deux; sur votre feinte, je pare tierce et

quarte, que faut-il faire?.... Marquer la double-feinte. Le maître prend le contre de quarte, l'écolier tire, le maître le fait relever, et lui dit : Sur votre double-feinte j'ai pris le contre de quarte, que faut-il faire?.... S'il a la maladresse de ne le pas trouver, parceque la double-feinte avec la parade du contre du maître sont déja un coup compliqué pour lui, on lui fera dégager quarte sur les armes, le maître parera au contre de quarte, et demandera alors à l'élève ce qu'il doit faire; il aura bien peu d'intelligence s'il ne voit pas que c'est le contre-dégagement sur les armes. En garde; parez le contre de quarte, contre-dégagez dessus; je prends le contre de quarte et tierce, que faut-il faire?.... Retenez le corps en arrière, vous le trouverez facilement..... La retenue du corps fait que l'élève voit le mouvement de la parade, et juge qu'il doit contre-dégager sur les armes et revenir dedans, tourner les ongles et enlever la main. En garde, dit le maître; parez le contre de quarte; dans ma retraite, contre-dégagez quarte dessus, et revenez dedans. Je pare le contre de quarte, tierce et quarte, que faut-il faire?.... On le laisse chercher quelque temps; il n'y a que ce moyen pour graver les choses dans sa mémoire. Si l'élève ne répond pas juste, le maître lui dit : Contre-dégagez, doublez, tournez les ongles, enlevez et partez quarte, et il le fait recommencer. Ensuite on revient aux coups droits et aux coups dégagés de vitesse. Le maître laisse un peu reprendre l'écolier qui est depuis long-temps la position. On se souviendra qu'il doit se reposer, le talon à la cheville.

Le maître fait remettre en garde et tirer des coups droits en enlevant la main au plus haut, la pointe fixée au corps, mais sans tirer. Cet exercice apprend parfaitement à faire agir la main avant de laisser partir le corps.

Le maître fait tromper le fer à la muette après le contre de tierce, comme ci-devant au contre de quarte. Parez le contre de tierce, dira-t-il, et, dans ma retraite, si je baisse la main en me relevant, que faut-il faire?..... Le coup droit, tourner les ongles, enlever et tirer. En garde. Parez le contre de tierce; dans ma retraite, si je serre l'épée en me relevant, que faut-il faire?.... Dégager quarte, tourner les ongles, et partir quarte; en garde.

Le maître change l'engagement de quarte en tierce: Parez le contre de tierce, continue-t-il, et, dans ma retraite, dégagez quarte, enlevez, tirez; j'ai paré quarte, que faut-il faire?.... La feinte une, deux, pour tirer quarte sur les armes; tournez les ongles, enlevez, partez quarte sur les armes. En garde; parez le contre de tierce dans ma retraite, doublez la feinte, tournez les ongles, enlevez, partez; je prends le contre de tierce; en garde. Parez le contre de tierce; dans ma retraite j'ai pris le contre sur votre double-feinte, que faut-il faire?.... Contre-dégager quarte en dedans, enlever et partir. En garde. On fait engager de suite à plusieurs reprises, en frappant du pied, l'épée en tierce et en quarte, pour dérouter l'adversaire dans ses attaques; car le moindre mouvement que celui-ci pourra faire se

trouvera nécessairement paré par le second engagement qui devient un contre.

Le maître change l'engagement de quarte en tierce. Parez le contre de tierce; dans ma retraite, contre-dégagez quarte en dedans; je prends le contre de tierce et quarte, qu'avez-vous à faire?... Contre-dégager et revenir quarte sur les armes, tournez donc les ongles, enlevez et partez quarte sur les armes. En garde. Parez le contre de tierce; dans ma retraite, contre-dégagez quarte en dedans et revenez sur les armes. Je prends le contre de tierce, quarte et tierce, que faut-il faire?... Contre-dégager dedans, revenir dessus et repasser dedans, tournez les ongles, enlevez et partez. Finir, comme on l'a recommandé, par des coups droits et des dégagements de vitesse.

CONTINUATION DE LA LEÇON QUAND L'ÉCOLIER S'EST REPOSÉ.

Après avoir fait parer le contre de tierce le maître dit: « Si je me relève en serrant l'épée, la main haute, que faut-il faire?... Tirer seconde; enlevez donc la main tierce et tirez. Je pare seconde, ou octave; en garde à l'épée de tierce; parez le contre de tierce. Comment tromperez vous la parade de seconde ou d'octave? Cherchez.... Par la feinte de seconde, une, deux; en garde; parez le contre de tierce. Si j'ai paré seconde et tierce, que ferez-vous?... Doublez la feinte en seconde, enlevez, partez. Si j'ai paré votre double feinte au demi-cercle, comment

le tromperez vous?... On ne vous le dira pas... Par le contre-dégagement en seconde; c'est cela: enlevez et tirez seconde. En garde à l'épée de tierce; parez le contre de tierce et sur votre contre, contre-dégagez seconde. J'ai paré le demi-cercle et octave, que ferez-vous?... Contre-dégager seconde et revenir sur les armes; tournez les ongles de quarte, enlevez au plus haut, lâchez les doigts, que le pommeau du fleuret fasse la bascule pour que la pointe plonge au corps; relevez-vous à l'épée de tierce; parez le contre de tierce. J'ai paré le demi-cercle, octave, tierce ou quarte sur les armes, sur tous les coups que vous avez dessinés, qu'avez-vous à faire pour me tromper?... Sur-tout retenez le corps... Contre-dégager seconde, revenir sur les armes et retomber seconde, autrement dit contre-dégager et doubler la feinte. On finit par des coups droits comme c'est recommandé.

CONTINUATION DE LA LEÇON A LA MUETTE.

Le maître fait parer le contre de quarte et dit à l'élève: « Attendez ma retraite; si je me relève en serrant de la pointe, que faut-il faire?... Serrant de la pointe avec la main basse, le passage de l'épée est plus court par-dessus que par-dessous; si vous preniez le plus long, en dégageant vous vous découvririez et vous vous exposeriez. Le même danger existe quand on coupe sur une pointe trop haute; on se fait prendre le temps ou le coup d'opposition: dans les dégagements prenez donc le plus court, comme cela a été expliqué. » Le maître continue et dit: « Parez le contre de quarte. Si je me relève en serrant

l'épée de ma pointe vous couperez. Si j'allois à la parade de tierce, que feriez-vous?... Coupez et dégagez quarte, tournez les ongles, enlevez, partez. En garde; parez le contre de quarte; dans ma retraite je serre de la pointe, vous allez couper. Je vais à la parade de tierce et quarte, que ferez-vous?... Vous couperez, dégagerez et reviendrez, autrement dit vous doublerez la feinte. En garde; engagez l'épée en tierce, frappez du pied, marchez à moi. Si vous perdez l'épée, que faut-il faire?... Prendre le contre de quarte. Si je me relève en serrant de la pointe?... Coupez et dégagez. Mais si je prends le contre de tierce, que faut-il faire?... Couper et contre-dégager dedans, tourner les ongles, enlever et partir. En garde; parez le contre de quarte; dans ma retraite, vous allez couper et contre-dégager dans les armes. Si je pare le contre de tierce et quarte, que faut-il faire?... Contre-dégager dedans et repasser sur les armes, tourner les ongles et partir quarte sur les armes. »

Le maître change l'engagement. « Parez le contre de quarte; dans ma retraite vous allez couper, contre-dégager dedans et revenir sur les armes. Si je pare le contre de tierce, quarte et tierce, que faut-il faire?... Contre-dégager dedans, revenir dessus et repasser dedans. Finissez par des coups droits et des dégagements de vitesse. »

AUTRE LEÇON A LA MUETTE.

Il faut que le maître ait l'attention que dans la chaleur de ces coups multipliés l'élève ne se désunisse pas

en se relevant trop droit sur ses jambes, ce qui diminue la vitesse du développement. Si la distance des pieds n'est pas bien observée, cela nuit au ployé; si elle est trop rapprochée, on est gêné; si l'écolier est trop fendu, le jarret gauche devenant plus roide, le déploiement et le coup seront moins prompts; l'élève sera trop près de l'adversaire, par conséquent exposé à être touché.

Une autre attention du maître en faisant tirer sur lui, c'est de ne pas porter le corps en avant sur le développement de l'élève. Cela nuit à la connoissance de la mesure. Il faut habituer l'écolier à aller chercher le plastron, et non pas à aller au-devant du coup. Le maître ne sauroit trop s'observer quant à l'exactitude de la position, pour fixer celle de l'élève et lui faciliter la parfaite connoissance de la mesure. Il aura soin aussi de ne pas retirer sa main trop près de son corps, ce qui donneroit trop de facilité à l'élève. À l'article du *mur* à toucher, il sera question de la mesure; c'est un grand avantage pour un tireur que de la bien connoître, et d'être en état par-là de défendre son terrain de manière à pouvoir le conserver.

SUITE DE LA LEÇON A LA MUETTE.

Le maître, après avoir placé l'élève avec attention, ayant l'épée engagée en quarte, lui dit : « Parez le contre de quarte; dans ma retraite, si je serre de la pointe en me relevant, vous couperez; si je vais à la parade de tierce la main haute, que faut-il faire?.... Après le cou-

pé, tomber en seconde, tourner les ongles tierce et enlever. En garde à l'épée de tierce. Engagez l'épée en quarte, frappez du pied, marchez; si vous perdez l'épée en marchant, que faut-il faire?... Parer le contre de quarte; si vous ne la trouvez pas au premier temps, que faut-il faire?..... Doubler le contre. Dans ma retraite, vous allez couper sur les armes et tirer seconde; si je vais à la parade de seconde, que faut-il faire?..... Marquer la feinte de seconde, tourner les ongles et enlever quarte sur les armes. En garde; parez le contre de tierce et quarte pour reprendre l'engagement quarte, à l'effet de faire la suite de la leçon; dans ma retraite, coupez quarte sur les armes, et marquez la feinte de seconde. Si je pare tierce, seconde ou octave, ensuite tierce ou quarte sur les armes, que faut-il faire?..... Doubler la feinte en seconde, tourner les ongles, enlever et partir seconde. En garde à l'épée tierce. Parez le contre de tierce et quarte; je me reléve en serrant de la pointe, vous coupez; si je prends le demi-cercle la main haute, que faut-il faire?..... Contre-dégager seconde, tourner la main tierce, et enlever la main au plus haut; car si elle baisse dans les coups de seconde, la pointe perd sa direction, en s'en allant à la droite du pareur, en fauchant, suivant l'expression consacrée. En garde à l'épée de tierce. Parez le contre de tierce et quarte; dans ma retraite, vous allez couper sur les armes et contre-dégager seconde. Si je pare le demi-cercle et octave, que faut-il faire?..... Contre-dégager seconde et revenir sur les armes, tourner les ongles de quarte, la main très haute, et partir quarte sur les armes. Res-

tez là. » (On doit toujours rester sur les temps.) Et alors le maître quitte sa place pour voir si l'élève est régulier sur son développement, lui fait relâcher ses membres, comme cela a déja été recommandé; et dit: « En garde d'un seul temps, l'épée bien devant vous, c'est-à-dire, en garde partagée et à même de défendre le dessus comme le dessous; parez le contre de tierce et quarte; dans ma retraite, si je serre de la pointe, coupez, contre-dégagez seconde et revenez sur les armes. Si je pare le demi-cercle octave, tierce ou quarte sur les armes, que faut-il faire?..... Contre-dégager seconde, revenir dessus et retomber dessous, autrement dit, contre-dégager et doubler la feinte : c'est ça; tournez les ongles, enlevez et partez. Restez là, relâchez les bras, baissez l'épaule, le jarret gauche bien tendu, le pied d'aplomb, le genou droit, perpendiculaire à la boucle. » S'il ne l'est pas, c'est que le pied gauche aura levé, et alors l'écolier n'est plus en force pour se relever.

« Ployez le jarret gauche, retirez le droit, que le bras gauche fasse balancier, relevez-le précipitamment; en garde d'un seul temps, et ployez beaucoup ; des coups droits et des dégagements de vitesse succèdent. »

Après quoi, le maître dit : « Tirez quarte en dedans. Je pare prime ou le demi-cercle, je ne riposte pas comme je le devrois, que faut-il faire?..... » La reprise de seconde que le maître fait répéter le plus souvent possible sur le développement de l'élève et sans qu'il se relève. Ce coup donne de la hauteur à la main et des doigts, et force à baisser l'épaule, toujours disposée à

monter sur les coups de tierce. Cette leçon à la muette, ou plutôt par demande, habitue les éléves à tromper le fer au simple touché. Quand on leur a fait tromper une parade sans leur rien dire, il faut avoir soin de leur demander ce qu'ils ont trompé; il est de la plus grande nécessité qu'ils le sachent; car, s'ils l'ignoroient, ils ne seroient pas en état de faire assaut, et ne seroient que des machines. Un bon tireur doit exécuter tout ce qu'il fait avec une parfaite connoissance.

QUARANTE-DEUXIÈME LEÇON.

EXERCICE GÉNÉRAL DES PARADES.

Pour apprendre à parer, il faut être bien placé, parfaitement sur ses jambes, et de manière à ce que rien ne puisse ébranler le corps. Le moindre faux mouvement suffit pour être touché. La main seule doit agir dans les parades et en liant des contre. Comme je viens de le dire, si le corps s'ébranle, il s'ensuit des faux temps, ou des temps perdus. Il en est de même des parades qui se font en reculant. Il est inutile d'apprendre à parer pour se sauver, et si on ne peut tirer en reculant, on ne le peut non plus en faisant des mouvements de corps; l'on manque l'instant de tirer à propos. Le tireur pétulant ne donne pas le temps à celui qui s'ébranle de se remettre en place. Il lui doublera

plusieurs coups avant de le laisser tirer et riposter. Le tireur doit donc être dans la position indiquée, c'est-à-dire inébranlable, sa main ne doit agir que par de très petits mouvements; plus on met de finesse dans un contre, ou toute autre parade double, plutôt on rencontre le fer, et ce n'est qu'après s'en en être ainsi assuré qu'il faut partir vivement avec un beau développement et une main bien soutenue.

Le maître, placé en garde avec la plus grande régularité, dit : « Ployez bien sous vous en tournant les hanches. Chargez la partie gauche, la garde étendue, relâchez la dureté du bras, de la main et des doigts, la pointe basse, la main demi-tierce, la pointe fixée au corps »; il prend ensuite l'épée en quarte, et ajoute : « Parez le contre de quarte encore une fois par un très petit mouvement; en achevant la parade, tâchez que la pointe reste fixée au corps; elle ne doit pas s'écarter d'une ligne; autrement il en résulte que dans les ripostes on manque le corps. » Dans une parade régulièrement faite, le fort agit davantage sur le foible adverse en formant bien l'angle. Le maître aura donc l'attention que l'élève ne fasse pas de mouvements convulsifs en parant; ce qui feroit des temps perdus. Il faut que la parade s'achève avec le plus de liant et de légèreté possible. Si l'épée est trompée, que le contre soit doublé sans interruption en laissant la pointe au corps, comme on l'a dit.

Parez encore le contre; si vous ne trouvez pas le fer, doublez légèrement, achevez et coupez le temps de la parade, pour voir si la parade est juste.

Un tireur qui a la main légère sait profiter de la moindre dureté de son adversaire, il l'amène par de faux temps à former des parades dures et convulsives, qui lui servent à dérober son fer du côté opposé avec vitesse et légèreté. C'est donc pour cette raison qu'un tireur, pour devenir fort, doit s'occuper sans cesse de relâcher la dureté du bras et des doigts. Et, pour y parvenir, le maître doit, quand l'élève fait preuve de trop de dureté, lui faire doubler sans interruption des contre à l'infini et sur tous les sens, pour l'amener, malgré lui, à se relâcher dans l'incertitude où il est de la rencontre du fer. Ce moyen m'a toujours réussi. Revenant à la leçon, le maître dit : « Parez le contre de quarte et tierce, parez le contre de tierce, et, si vous ne trouvez pas l'épée, doublez ce contre. » Le maître ne doit donner que la pointe sur le fort de l'élève, et tirer très doucement. Un maître qui feroit craindre son bouton avant que l'écolier fût habitué et bien réglé, seroit un maladroit, et l'élève ne feroit jamais ses parades justes. On n'augmente de vitesse qu'à mesure que ce dernier prend de la liberté, mais toujours sans toucher. De cette manière, l'écolier, prenant de la confiance et de l'habitude, arrive au but sans s'en apercevoir, et apprend à ne parer que de la main, sans que le corps remue. Quand le fer est trompé, l'élève voit bien qu'il n'a pas paré, le toucher est donc inutile.

Le maître dit : « Parez le contre de tierce et quarte, restez là. Ayez l'attention de bien achever votre parade. Parez le contre de quarte ; si vous ne trouvez pas l'épée, prenez le contre, le demi-cercle, octave, quarte sur

les armes, prenez quarte et le contre de quarte. Parez le contre de quarte et le demi-cercle, et revenez en quarte. » Remarquez que le mouvement du demi-cercle à quarte ne peut avoir lieu sans passer par octave.

Le maître fera un faux battement, l'élève n'étant pas au fait, s'ébranle, et ne fait plus de parade; on lui fait observer que le but de ce faux battement étoit de le faire tomber dans cette faute, que sur le faux battement il ne doit répondre qu'en liant l'épée au contre de quarte; en général, il faut avoir pour principe de ne jamais répondre au fer que par un liement d'épée, quand on ne juge pas. Parez le contre de quarte, je fais un menacé et un faux battement, liez l'épée au contre de quarte, ou changez l'épée en tierce et liez l'épée au contre de tierce, si je fais un faux battement sur cet engagement.

Le maître fait prendre le demi-cercle (c'est de même une parade double et triple). Parez, ajoute-t-il, le contre de quarte une fois, deux fois, le contre de quarte, et puis tierce; je force sur l'épée, parez prime, seconde, liez l'épée en quarte en dedans. Parez le contre de quarte, le demi-cercle et octave, quarte sur les armes; je force sur les armes, changez l'épée en quarte en dedans, je passe sur les armes, opposez quarte sur les armes, je force sur l'épée, changez l'épée en quarte en dedans, je passe dessus, prenez le contre de quarte en dedans. L'écolier doit tenir l'épée sur l'engagement en quarte en dedans avec les ongles demi-tierce, suivant le principe recommandé, et à la hauteur relative de son adversaire; il n'a que le dessus à défendre par un

petit contre, le plus fin possible. S'il se fait une loi sévère de ne répondre à aucun mouvement que par le liement au contre, comme cela vient d'être expliqué, il deviendra fort pareur. Il est bien difficile de toucher un homme qui pare avec cette régularité, qui, ferme sur ses jambes, est toujours prêt à partir; il faut pour y parvenir être un tireur d'une extrême vitesse. Le maître exercera donc souvent ses élèves à cette leçon pour les faire devenir d'habiles pareurs.

CONTINUATION DE LA MÊME LEÇON POUR AFFERMIR L'ÉLÈVE ET LE CONDUIRE A UNE GRANDE FORCE DE PARADE.

Si l'écolier suit le fer en tous sens, s'il ne s'ébranle plus sur les faux battements, mais leur oppose au contraire des liements de contre, soit en dedans, soit en dessus, il faut alors lui en faire de plus violents pour l'habituer à ne plus s'effrayer.

Le maître le fait placer avec toute la régularité possible, la garde bien étendue, et lui dit : Parez le contre; il doit souvent le tromper, pour que l'élève s'habitue à suivre le fer. Lui faisant ensuite engager l'épée en tierce, il ajoute : Frappez du pied, engagez l'épée en quarte; frappez du pied, liez-la en quarte, mettez du liant, de la finesse; car dans les armes, comme dans tous les exercices, la facilité et la souplesse sont indispensables. Liez l'épée donc légèrement, de manière qu'en finissant votre liement, il n'y ait pas de point d'appui sur mon fer; ce qui seroit un temps perdu qui nuiroit à la vitesse du liement qui doit suivre; le premier lie-

ment étant plus lent, par le point d'appui, expose à être touché.

Après plusieurs liements très fins, on change celui de quarte en tierce; pour cela on lie l'épée en quarte à moitié, et au moment où l'on est près d'achever le mouvement, la pointe basse près du fort, pour avoir moins de fer à passer, on change vite en tierce en soutenant la main, le fort dans le foible. Pour revenir de la position quarte en celle de tierce, l'action de la main doit être extrêmement vive. Le maître fait répéter ce mouvement très doucement et bien en détail, jusqu'à ce que l'élève puisse le faire plus vite.

Après le liement en tierce, on revient à celui de quarte; il faut à chacun marquer le temps de l'opposition, avoir la pointe fixée au corps; elle ne doit pas s'écarter d'une ligne, c'est une règle générale, et c'est en la suivant qu'on arrive plus promptement au but.

Le maître continue, et dit: Parez le contre de quarte, et tandis que l'élève achève sa parade, il fait un menacé accompagné de l'appel, du cri, du faux battement suivi de la feinte une, deux. Il est rare que les écoliers répondent tout de suite à ces temps par un contre, puisque de forts tireurs eux-mêmes souvent sont ébranlés.

Les élèves étant préparés par le faux battement et la feinte une, deux, ne seront pas longs à s'affermir sur la parade. Le maître ajoute le menacé pour tomber seconde, qu'ils doivent parer au demi-cercle, ou en changeant sur l'engagement tierce, l'épée en quarte en dedans.

Nous le répétons, ne touchez jamais l'éleve pour lui apprendre à parer; le contraire a lieu; il se désunit au lieu de prendre de l'aplomb et de la fermeté. Le maître doit se contenter, après avoir trompé le fer, d'approcher le bouton du corps de l'élève, sans y arriver; cela suffit pour lui prouver qu'il n'a pas paré.

Cette méthode donnera de la retenue de corps, de la main, et de la régularité au maître qui l'adoptera. Il est vrai que celui qui ne saura point retenir son corps, qui aura la main dure, ou tirera de l'épaule, aura de la peine à la suivre; c'est un malheur sans doute pour les élèves; car les maîtres qui ont ces défauts ne peuvent faire que des écoliers qui leur ressemblent.

Le maître revenant aux contre, dit : « Parez le contre de quarte et tierce, le contre de tierce, quarte et le contre de quarte. Je force, changez l'épée en tierce, et le contre de tierce; changez l'épée en quarte et prenez le contre de quarte, le demi-cercle, deux fois le demi-cercle, octave, et quarte sur les armes.

Je force, prenez prime, seconde, liez l'épée au contre de quarte. En supposant que vous formiez la parade les ongles de quarte en l'air, et que votre pointe soit hors la ligne de mon corps, je puis tirer le coup de quinte, la main tierce, en fauchant; il faut alors parer quarte, les ongles en dessous, et former l'angle, pour que ma pointe soit écartée de la ligne de votre corps. Je passe dessus, opposez quarte sur les armes; parez le contre de tierce. Je passe quarte en dedans sous la main, parez prime, seconde, liez l'épée au contre de quarte; parez le contre de quarte, doublez le

contre de quarte, le demi-cercle, doublez le demi-cercle. Je suppose que j'aie gagné sur vous du terrain, que nous soyons corps à corps, vous ne pouvez dans cette position serrée me riposter quarte, soutenez alors la main au plus haut en tournant les ongles de tierce, sans quitter le fer, et votre pointe qui, après la parade du demi-cercle, étoit derrière mon corps, se trouvera en prime, et nécessairement dans la ligne; il faut pour cela que le fleuret joue dans la main, et que les doigts soient souples.

Après quelques répétitions de parades doubles en tous sens, le maître fera des menacés, la main haute, pour obliger à serrer de la pointe; ensuite il coupera sur la pointe, si l'élève ne soutient pas sa main. L'écolier doit parer ces coups par des changements d'épée et le contre, la main haute. Le maître après fera des feintes larges sous la main; il y ajoutera le cri et l'appel pour ébranler tout-à-fait l'écolier, qui doit dans cette circonstance prendre le demi-cercle, parade convenable au jeu ou mouvement large.

Voilà la manière la plus sûre et la plus prompte pour former de bons pareurs : les maîtres doivent faire répéter toutes ces parades à la muette, et sur-tout faire attention à ce que les élèves cèdent à la force avec beaucoup de légèreté et de liant. Ces répétitions doivent être faites à la fin de chaque leçon, ou au moins très souvent pour faire de bons tireurs.

QUARANTE-TROISIÈME LEÇON.

EXERCICE DES FEINTES.

Lorsqu'on sera parvenu à faire tirer le mur passablement, à faire tromper l'épée à la muette, lorsque l'élève parera bien, et qu'en tirant, sa main passera la première sans retirer le bras, lorsqu'enfin il commencera à distinguer pourquoi il fait telle ou telle chose, alors on choisit un écolier plus fort que lui qu'on lui oppose, et qui l'aide de sa complaisance. Mais, nous le répétons, il faut, avant d'en venir là, que l'élève soit déja instruit, et en état de faire des feintes; autrement il s'habitue à n'être que ferrailleur.

Dans toutes les salles d'armes, les forts font travailler les foibles, en observant en tirant avec eux de proportionner leur force à celle des commençants; qui feroit exercer deux foibles élèves à des feintes, les habitueroit plutôt à ferrailler qu'à se perfectionner; le désordre s'établiroit, parceque chacun tirant pour soi, ne pourroit reprendre l'autre. On sent donc l'utilité de commencer par tirer le mur doucement et en détail, pour obtenir un bel ensemble, en ayant soin que la main précède bien le mouvement du corps. Au moyen de cette régularité absolument indispensable, le commençant se met de loin à une juste mesure de son pareur. Ce pareur,

étant plus fort, doit tenir la main un peu basse, pour donner des jours à l'élève, et lui faciliter les moyens de tirer.

Une faute dans laquelle tombent souvent les commençants lorsqu'on leur pare des feintes, c'est de quitter le fer au moment où on le leur lie soit en quarte, soit en tierce : lorsqu'un tireur fait cela dans l'assaut, il faut tirer droit sur le changement le long de la lame, et avec opposition, comme cela se pratique. Le contre ou le liement, nous l'avons déja dit, ne s'arrêtent que par un faux battement ou un menacé. En tirant sans faire une de ces deux attaques au fer, l'homme le plus vite peut être paré dans l'instant du liement. Pour réussir sans cela il faut le plus qu'on le peut, par une pression sur le fer, produire un intervalle avant de tirer. La réussite dépend de la grande habitude.

Le tireur doit faire tout ce qui lui viendra dans l'idée, mais de préférence des coups droits, qui touchent le plus dans l'assaut ; des dégagements, une, deux, trois. Si on prend le contre, il le trompera par un contre-dégagement ; il fera des faux battements pour interrompre les contre, ensuite des menacés. Après on exécute depuis la feinte jusqu'au contre-dégagé double. Si la pointe du pareur se trouve basse, le tireur coupera, le chemin par dessus la pointe étant plus court que de dégager sous le fort de l'épée. On prépare le coupé, par un menacé fait, la main haute, afin de gagner la pointe. Pour ces coups il faut retenir le corps très en arrière ; s'il étoit en avant, et que le bouton passât la garde du pareur, le fer seroit livré au battement ou au croisé. Un

autre inconvénient du corps en avant est d'obliger à raccourcir le bras pour pouvoir passer la pointe, ce qui vous expose à être touché.

L'élève doit toujours tirer de sa place sans que le pied gauche remue, car si le pied tourne ou traîne, les coups perdent plus de moitié de leur vitesse, le jarret gauche n'est pas tendu et le tireur se trouvant trop près du pareur, et ne pouvant être ferme sur ses jambes au moyen de ce qu'il s'est traîné en développant, pare difficilement la riposte. C'est donc au maître à redoubler ici d'attention, sur-tout dans les commencements : de sa sévérité présente dépend le mérite à venir d'un tireur. S'il laisse prendre à un élève de mauvaises habitudes, il est bien difficile ensuite de les lui faire perdre, et il est rare que les jeunes gens aient assez de patience pour se soumettre ainsi à tout ce qu'il faudroit faire pour s'en corriger. Je dis encore, dût-on me reprocher de me répéter, qu'un maître ne sauroit trop inspecter ses élèves, afin d'arrêter dans sa naissance le défaut que contracte un écolier. C'est pour parvenir à la plus grande régularité que dans notre académie nous avons toujours exigé que nos écoliers tirassent beaucoup au mur, et c'est pour y suppléer que dans la leçon nous leur faisons déployer beaucoup de coups droits et des dégagements de vitesse. Sur vingt écoliers, il y en a à peine deux qui s'attachent à tirer le mur à toucher, comme il sera démontré au chapitre où il en sera traité.

Le pareur a la complaisance de tirer des feintes à son tour. Le commençant doit être strictement placé, tenir l'épée bien devant lui, en garde partagée, défendant le

dessus et le dessous, le bras flexible et ayant toujours du jeu, la tenue demi-tierce, les doigt relâchés, la pointe basse fixée au corps, l'épée en quarte en dedans, formant l'angle, ainsi qu'on l'a recommandé à chaque leçon. Quand l'élève se trouvera, dis-je, ainsi placé, on lui tirera des coups à raison de ses moyens, en les dessinant, pour ainsi dire, et les dirigeant toujours dans le talon de son fleuret, pour lui faire mieux sentir l'effet des parades. Quand on lui trompe l'épée, il ne faut pas le toucher, à moins qu'il ue soit plus dans le cas de s'ébranler. On ne doit jamais faire craindre la pointe aux commençants, cela les fait sauver, et ils n'apprennent pas à parer. La chose essentielle et qu'on ne doit pas perdre de vue, c'est de leur faire régler la parade sur les mouvements de l'adversaire. L'écolier doit toujours lier l'épée au contre très vite et revenir avec la même vitesse du contre en quarte au contre de tierce, par un très petit mouvement, comme l'indique l'article des parades. Ensuite il liera l'épée au demi-cercle et reviendra octave pour ramener l'épée en quarte en dedans. Il changera l'épée en tierce, liera le fer en prime; de là il prendra seconde et ramènera l'épée en quarte en dedans. Pour que l'exécution soit prompte et précise, la main, les doigts doivent être liants, les mouvements fins et sans convulsion, ou pour mieux dire sans saccade. Chaque mouvement commencé doit être achevé sans secousse, autrement il y auroit temps perdu et le mouvement qui le suivroit en seroit ralenti. Une chose importante et sur laquelle on insiste beaucoup, c'est que les parades soient achevées sans force. C'est cette douceur ou plutôt cette précision de mouvements,

qui seule donne les moyens de toucher. La contraction et la dureté dans les parades ont tant de désavantage, qu'un tireur adroit et à main légère, qui s'aperçoit de ces défauts dans son adversaire, cherche continuellement à l'y faire tomber, à ce dessein il lui marque des temps pour l'obliger à parer, et au moindre point d'appui sur sa pointe, il la dérobe avec vitesse. C'est là une des finesses et une des grandes malices de l'art.

Après avoir fait faire des feintes quelque temps à l'écolier, il faut avoir l'attention de l'habituer à riposter et à parer sur la riposte qu'on lui rend. Règle générale, on ne doit tirer sur les élèves qu'à raison de leurs moyens; sans cette attention ils se décomposeroient trop facilement, et leur désordre seroit long à réparer.

Pour qu'ils ne prennent pas la mauvaise habitude de parer sans riposter, on leur recommandera de ne parer jamais deux fois de suite sans rendre la riposte, par la raison qu'il est des tireurs qui redoublent quand on ne leur riposte pas; à la vérité, celui qui redouble court risque de se faire blesser s'il ne se relève pas, motif de plus alors pour rendre la riposte dès qu'on a paré.

QUARANTE-TROISIÈME LEÇON.

PREMIER EXERCICE DE L'ASSAUT ENTRE LE MAÎTRE ET L'ÉCOLIER.

(*Avis aux maîtres.*)

Le maître a fait faire jusqu'à présent, et en détail, presque tout ce qui est nécessaire pour commencer de petits assauts, conformément aux principes exposés dans cet ouvrage. Ces sortes d'assauts ne sont autre chose qu'une leçon prise à la muette, dans laquelle le maître doit mettre beaucoup d'adresse, c'est-à-dire qu'il doit s'attacher à avoir une grande retenue de corps et un toucher de fer extrêmement léger.

Les tireurs qui ont la main dure appuient trop sur le fer, et à la moindre pression de leur part, une pointe légère se dérobe et reste au corps. Ces tireurs, dis-je, ne répondent au fer que par des mouvements convulsifs auxquels un adversaire exercé les amène facilement par de faux temps. Les maîtres ne doivent donc jamais perdre de vue ce principe de légèreté, leurs élèves et eux-mêmes ne sauroient qu'y gagner.

Si le maître est encore en âge d'acquérir tout en exerçant un élève, il a la facilité d'étudier; la lenteur même de cet élève lui laisse la faculté de détailler ce qu'il fait,

et d'observer. Il en est de même de l'amateur parvenu à une certaine force.

Une grande attention que le maître doit avoir, c'est de passer son bouton très près du talon du fer de l'élève, autrement celui-ci iroit chercher la parade trop loin, et il en résulteroit du désordre; il ne suffit pas seulement de parer ou de tromper le fer pour toucher, il faut encore que la pointe soit régulière, qu'elle soit fixe au corps, après un mouvement quelconque, et qu'elle ne s'écarte pas d'une ligne de la direction qu'elle doit avoir; la parade en est meilleure, le fort agit davantage, à raison de ce que l'angle est plus grand. Le maître, s'il a du goût et de l'intelligence, gagnera lui-même beaucoup de main à cette leçon. Il faudra aussi qu'il tire le mur en détail, et le fasse tirer à son élève, qu'il répète souvent à celui-ci d'enlever la main droite, et de baisser la main gauche sans tirer, en dessinant le coup seulement, et en retenant le corps extrêmement sur la partie gauche, ce qui oblige à creuser la hanche gauche, et à faire agir la main avant le corps. Avec ce travail, s'il est trop tard pour lui de devenir un fort tireur, il pourra au moins avoir le talent nécessaire pour exercer ses élèves avec succès, et les mettre en état de tirer avec d'autres écoliers. Il faut joindre à tous ces bons principes beaucoup de patience et de douceur.

Il a été dit que le maître doit mesurer sa force à celle de l'élève, et lui tromper le fer sans le toucher, puisqu'il suffit que l'écolier voie qu'il n'a pas paré; s'il craint le bouton, il fera encore moins de parade, et se sauvera sans en former aucune; il faut qu'il reste en

place sans crainte, sans faire aucun mouvement du corps, ni marquer le desir de s'en aller; tous ces faux temps seroient autant de temps perdus. Le maître ayant donc la précaution de ne pas toucher l'écolier, celui-ci sentira la nécessité de parer, et pour y parvenir il ne pensera qu'à faire agir sa main par des contre faits finement.

Le maître, après avoir fait placer en garde l'élève, tiendra la main basse pour appeler les coups droits, qu'alternativement il fera tirer en dessus et en dedans, en exigeant que l'écolier reste bien à sa place, et, marchant sur lui, il serrera sur les engagements, pour l'habituer à dégager sur les pressions, et le forcer à tirer. Si le maître marche la main basse, l'écolier enlève un coup droit; il tire ensuite quarte sur les armes, qu'on lui pare au contre de quarte, en lui rendant dans sa retraite quarte sur les armes, qu'il doit parer à son tour au contre de quarte.

Quand on remarque de la désunion, on fait remettre le talon à la cheville pour reprendre l'alignement, sans perdre de vue la position du corps, celle des bras, de la main, dont il ne faut jamais négliger d'examiner l'ensemble.

Le maître fait dégager en quarte sur les armes, pour parer tierce et riposter seconde, que l'élève pare au demi-cercle en ripostant quarte; le maître parera prime ou le demi-cercle sans riposter, pour donner à l'élève le temps de faire la reprise de seconde. S'il ne le saisit pas, il recommencera le coup jusqu'à ce qu'il le fasse passablement. Le maître fera souvent de faux batte-

ments pour ébranler l'élève, en lui faisant observer qu'il avoit eu l'intention de le faire tomber dans un piége, et alors il lui fait sentir l'avantage de ne répondre, soit à des faux temps, soit à d'autres mouvements, que par des contre petits ou serrés, le demi-cercle, ou des changements d'engagements suivis de parades doubles, et enfin de ne jamais prendre les simples que sur des coups jugés.

Après quelques coups, le maître, sur la fin d'une parade, marquera le faux battement et la feinte une, deux; si l'élève enveloppe le fer au contre, le maître pour l'affermir davantage fera plus, mais avant il lui replacera la main qui se dérange toujours, ainsi que le corps; après quoi, il le surprendra par un menacé, avec le cri, l'appel du pied, et le faux battement, et la feinte une, deux; le corps du maître, en dessinant ces coups, doit être retenu, d'autant qu'il ne s'agit pas de tirer, mais seulement d'enlever la main; si l'écolier ne prend pas le contre, il s'apercevra aisément qu'il n'a pas paré; mais lorsqu'à tous ces coups il ne s'ébranlera pas, et ne répondra que par des liements de fer ou des changements d'engagements, il sera avancé dans l'art de la parade, et saura pourquoi il se trouve touché, et ce qu'il doit faire pour éviter de l'être. Le maître contre-dégagera lentement pour lui faciliter l'opposition en quarte sur les armes; ce qu'on appelle *parade et riposte indivisées*. La même chose a lieu en tournant la main tierce tout-à-fait, et l'enlevant au plus haut; l'un et l'autre de ces coups sont ce qu'on appelle *le coup de temps*.

Le maître engage le fer en quarte sur les armes, retient bien son corps, et, faisant un faux battement sur les armes, il tombe seconde, pour obliger ainsi l'élève à parer le demi-cercle qu'il lui fait doubler en contre-dégageant seconde. Le maître répétera souvent ce coup, afin que l'écolier sente qu'après avoir paré le demi-cercle, si on lui contre-dégage seconde, et qu'il le juge, il peut arrêter en octave, en ayant l'attention de tourner les ongles tout-à-fait pour achever l'angle; cette opposition sera le *temps en octave*. Il y a un moyen plus simple; quand l'écolier ne saisit pas facilement, le maître donne le fer à prendre au demi-cercle; il reste un temps, et passe seconde lentement; il faut que l'élève ait peu d'intelligence pour ne pas aller à octave. Le maître ensuite engage le fer en quarte sur les armes, et tire ce coup le plus enlevé possible, en chargeant un peu le fer pour forcer son élève à primer; la main haute pour bien tenir la pointe adverse hors de la ligne du corps, il doit voir sous la main son maître, s'il ne veut pas donner de jour sur les armes après la parade, ce qui découvriroit au moins la figure. Le maître recommence à tirer droit pour faire prendre prime, et, sur la prime, il passe seconde, pour que son élève saisisse le temps en seconde par opposition. Après, le maître trompera prime, seconde, passera sur les armes, pour se faire prendre le temps en dessus, tierce pour tierce ou l'opposition, ce qui est la même chose. On peut de même, sur le demi-cercle, octave et quarte sur les armes, prendre le temps; mais il faut observer, quand on a pris l'opposition en octave ou en seconde,

qu'on touche ou qu'on ne touche pas, de se relever en liant le fer au contre de quarte, parcequ'il est indispensable dans tous les cas de s'assurer du fer et de le maîtriser en se relevant à la parade, par la raison qu'il y a des tireurs qui, touchés, ne sentent pas les coups, et qu'il est bon avec eux d'user de précaution.

Le maître dans le cours de ces petits assauts amène l'élève à faire beaucoup de contre, qu'il trompe souvent pour l'accoutumer à doubler dans tous les sens; par ce moyen, la parade double devient chez les écoliers une seconde nature; ils doublent et triplent même les parades. Un pareur qui pare, ce qu'on appelle bien, et toujours d'après les vrais principes, est très difficile à toucher. Le maître dans ses retraites serrera de la pointe pour donner la facilité de couper, et amènera graduellement l'écolier à l'exécution de tous les coups démontrés dans les leçons précédentes. Ce sont là les moyens que nous avons employés, et qui sont jugés les meilleurs pour faire faire des progrès rapides et assurés aux élèves.

Il faut bien se garder, avant qu'ils soient en état, de les faire tirer avec des écoliers plus forts qu'eux, cela les retarderoit au lieu de les avancer, parceque, comme nous l'avons déja dit, on trouve difficilement des écoliers assez complaisants pour ne tirer que d'après la foiblesse de l'élève qui s'exerce avec eux; il faut donc mieux pour ce dernier, en attendant qu'il ait acquis la régularité nécessaire, ne tirer qu'avec le maître.

OBSERVATIONS SUR LES DIFFÉRENTES SORTES DE LAMES PROPRES A FAIRE ASSAUT ET A TIRER LE MUR A TOUCHER.

Il faut à l'écolier parvenu au point de faire assaut un fleuret convenable; celui avec lequel il a commencé est trop foible, et ne convient qu'aux seuls commençants. Aujourd'hui il lui faut un fleuret à lame carrée, et voici la manière de choisir ces lames : on en place un paquet sur le comptoir du fourbisseur, les boutons en bas, et les soies en l'air, pour les égaliser et vérifier les longueurs. On en choisit une de 32 pouces qui sort de modèle; on la couche sur les autres; et en joignant les boutons, on voit facilement celles qui conviennent; et de cette manière on est dispensé de les mesurer les unes après les autres. Mais avant il faut avoir le soin de les examiner d'un bout à l'autre sur tous les sens, pour s'assurer qu'elles n'ont point de pailles qui les feroient rompre. Pour les essayer, on les fait ployer en baissant tant soit peu la main; si on la baissoit trop, on forceroit la lame dans son foible, et elle pourroit se casser.

Une bonne lame doit décrire son cercle depuis la pointe jusqu'au fort; celle qui ne le décrit qu'à partir du milieu est mal faite; pour qu'elle soit bonne, elle doit aller toujours en diminuant depuis le fort jusqu'à la pointe; quand elle ne ploie que du milieu, c'est qu'elle a trop de fer à son foible, alors elle fouette, et c'est un grand défaut qui empêche d'ajuster. Un peu

d'habitude fait aisément distinguer une lame bien faite, et l'on sent à la main si elle est lourde de la pointe. Il ne la faut pas non plus trop foible, elle ploieroit comme du plomb, ou finiroit par casser. Une lame d'assaut a besoin d'une certaine roideur, et si elle est molle, elle le deviendra trop encore par le tour qu'on est obligé de lui donner, et le travail de l'exercice achévera de l'amollir au point de ne pouvoir plus s'en servir. Il est des lames d'une trempe sèche dont l'expérience apprendra à se méfier; mais si pourtant on en rencontre une d'un joli cercle, et qui plaise, quoiqu'un peu roide, on pourra la prendre, en ayant attention pour l'assouplir de la passer un peu au feu.

MANIÈRE DE MONTER UN FLEURET D'ASSAUT.

On place en travers dans un étau la soie de la lame, sans la serrer toutefois, de crainte de la casser en la courbant, et l'on tire à soi, de manière que la courbure soit en dessous. Il faut qu'en ployant toute la soie obéisse, et pour cela les mâchoires de l'étau ne doivent que la toucher; en s'y prenant ainsi, on courbe la lame sans risque, depuis l'appui de la garde jusqu'au milieu, en y procédant par plusieurs temps. D'abord de la main droite on tient la barre de l'étau, et de la gauche la lame, au long de laquelle on met le bras pour avoir plus de force; puis sans serrer, comme on l'a déja dit, et les mâchoires de l'étau ne touchant que la soie, on courbe, on léve la main droite en retirant la soie, pour ployer la lame jusqu'au milieu. Plus de courbure n'est

pas nécessaire; s'il y en avoit trop on la redresseroit, on replaceroit la lame dans l'étau, la courbure en dessous, et on l'inclineroit en dedans de peu de chose.

On prend une poignée analogue à la main, à laquelle le fleuret est destiné; le choix de cette poignée n'est pas indifférent pour bien tirer. Grosse ou petite, elle doit avoir une forme unique, c'est-à-dire être aussi grosse du haut que du bas, et avoir les carres bien tranchants. Si elle est ronde, elle tourne dans la main. Une poignée bien faite doit pouvoir être tenue dans la main, sans qu'on soit obligé de serrer. Sa circonférence ordinaire est de 2 pouces 9 lignes, un peu plus, un peu moins, selon la main. La longueur en est à peu près la même pour tous les tireurs, c'est-à-dire de 4 pouces 9 lignes.

Pour monter le fleuret, on met la lame dans l'étau, le bout de la soie en l'air, et le courbe du côté du monteur; c'est le sens convenable pour voir l'effet du coup de marteau. La garde doit être forte; si le trou en est trop étroit, on l'ouvre avec une petite lime bien carrée, et on a l'attention de limer bien également; car si le trou n'étoit pas bien carré la garde seroit de travers.

Si la garde elle-même n'étoit pas percée juste dans le milieu, on mettroit le côté qui excéderoit en dedans des armes; car en dehors cela produiroit un vilain effet. On fait entrer la garde de force et à coups de marteau, pour qu'elle n'ait pas de jeu; une garde qui remue dans le cour d'un assaut contrarie infiniment un tireur.

Quand le trou de la garde se trouve trop large, on le rétrécit en en serrant les côtés dans l'étau. Cette garde étant bien chassée et portant d'aplomb sur les talons de la lame, on s'occupe de la poignée, qui doit être percée également dans le milieu de son épaisseur. Quand le trou ne s'en trouve pas assez grand, on l'agrandit alors avec un outil à cet usage qui se trouve chez les fourbisseurs; ensuite on présente la soie dans la poignée, en observant les vides où devront se placer les coins, ce sont de petits morceaux de bois blanc, plus ou moins épais et proportionnés aux vides qui sont entre la soie et le bois de la poignée. Dans le cas d'inégalité d'épaisseur aux côtés de la poignée, il est clair que les coins les plus forts se placeront aux côtés foibles et les minces aux plus épais. La longueur de ces coins est de 2 bons pouces; on en met un sous le courbe du fleuret, et on le choisit même un peu fort, parceque la courbure de la lame forme un creux qui gêne pour la tenue et fait paroître la lame plus pesante. On aura soin d'éviter également ce vide du côté gauche, qui est le dedans des armes, au moyen d'un coin semblable et un peu fort; ce côté fatigue beaucoup à cause des parades. S'il avoit moins de bois que l'autre, le fleuret feroit mal à la main; il est même préférable que le plus épais du bois soit à gauche, la raison qu'il s'y trouve un creux provenant du tour. Il faut le plus qu'on peut placer la soie du fleuret dans le milieu de la poignée. On met communément les coins dessous et de chaque côté, mais rarement dessus. Ces trois coins bien placés doivent maintenir la poignée droite, et l'empêcher de tourner.

Ils ne doivent pas être trop gros ; car en gonflant la poignée se briseroit. Pour éviter cet accident on prend un chasse-poignée ; c'est un morceau de bois rond, dur et percé, dans lequel passe la soie; quelques petits coups de marteau suffisent pour faire descendre la poignée, mais il faut avoir soin que cela ne soit que de très peu de chose à chaque coup de marteau, afin qu'en dégageant le fleuret de l'étau on puisse observer la direction de la poignée, et y remédier si elle est fausse. Pour peu qu'elle tourne d'un côté ou d'un autre, on la replace en travers dans l'étau, la courbure devant le monteur; on prend une lime forte comme le carreau, qu'on passe dans la garde du côté de la poignée. Le bout de cette lime porte sur la lame, qu'on retourne autant et si peu qu'il est nécessaire. On remet ensuite le fleuret dans l'étau pour rechasser la poignée. Quand les jours sont remplis, que la poignée ne tourne plus, on coupe les coins à fleur de la poignée. Le coin de dessous se coupe en dernier. La poignée doit toujours être bien soutenue en dessous, mais sans gonflement; si on s'aperçoit qu'il y en ait on coupe le coin de suite, on regarde très souvent le fleuret en le prenant à la main avant de faire entrer la poignée jusqu'à la garde; si on agissoit comme beaucoup d'insouciants qui, après l'avoir ajustée tant bien que mal, la chassent à grands coups de marteau, et sans intervalle, elle se gonfleroit et se briseroit nécessairement. Une poignée bien faite n'a pas de prix, et, comme un fleuret bien monté, elle ajoute à la force d'un tireur.

Il arrive souvent, quand les coins sont trop forts,

que la poignée se gonfle au premier coup de marteau; dès qu'on s'en aperçoit on coupe les coins à fleur de la poignée; on met la lame dans l'étau, quelques coups sur la garde ramènent la poignée; alors on fait d'autres coins plus minces, en observant que la soie va en augmentant d'épaisseur du côté de la garde, quand la poignée est enfin descendue sans gonflement jusqu'à la garde; car autrement il faudroit mettre l'endroit gonflé dans l'étau pour l'applatir; le fleuret se trouve monté, au pommeau près qu'il s'agit de placer; mais avant de s'en occuper, on regarde si la poignée est droite; si elle ne l'est pas, on la redresse, comme cela a été indiqué. On la met dans l'étau près de la garde, et on donne un peu plus de courbe en dessous; on retourne ensuite le fleuret pour incliner la lame en dedans; ce qui le rend plus agréable à la main, et lui donne de l'avantage pour aller au corps. Ce tour donné on reprend le chasse-poignée et le marteau dont on donne quelques coups pour raffermir ce qui a été ébranlé; on remplit les vides qui peuvent exister entre le bout de la soie et la poignée avec des petits morceaux de bois blancs, qu'on enfonce aux quatre côtés du trou, afin de bien assujettir la soie dans le milieu du trou de cette poignée; on prend ensuite le pommeau, qu'il faut présenter et ajuster avant de le garnir de bois. Si la soie est trop grosse, on met dans l'étau un morceau de bois plat, auquel on fait une rainure avec la lime pour y fixer le bout de la soie. La lime avec laquelle on abat les carres de la soie sert aussi à arrondir. On coupe un peu de la poignée du côté gauche, en dessous en biaisant,

pour pouvoir courber le pommeau de ce côté, pour qu'il ne gêne pas la main, et n'empêche la juste direction de la pointe. On ôte fort peu de bois, on aura soin que le pommeau soit d'une bonne force pour alléger la lame; ensuite on fait deux coins, chacun de la moitié de la circonférence de la soie; on les place aux deux côtés opposés, l'un sur la carre du dedans en dessous, et l'autre sur la carre du dehors en dessus; puis, à coups de marteau et à l'aide d'un gros pommeau destiné à cet usage, on chasse le pommeau à moitié descendu. S'il se trouvoit trop de bois, on le retailleroit avec le couteau. Après l'ajustement parfait, on coupe le bout de la soie qui peut être de trop, on n'en laisse qu'une ligne pour la rivure. Après qu'elle est faite, on donne un coup de marteau avec le gros pommeau pour plus de solidité. Le fleuret ainsi monté, on met le pommeau dans l'étau pour l'incliner à gauche, ainsi qu'on l'a recommandé. Il faut même avoir l'attention qu'il ne soit pas trop gros; car, dans ce cas, il feroit lever la pointe qui perdroit sa direction. Au fleuret d'assaut, on diminue le bouton qui est toujours trop large et mal arrondi; mais on se garde de le passer au feu, cela gâteroit la lame. Il vaut mieux se servir de vieilles limes. Un bouton ainsi diminué est plus joli, et donne la facilité de passer plus finement la pointe.

On se sert aussi d'une vieille lime pour abattre les carres de la lame, qui sont toujours tranchantes, et causent quelquefois des accidents.

Quand le fleuret est tout-à-fait monté, il ne s'agit

plus que de lui donner le tour, en passant la lame sous le pied et sous le bras. Quand on a fait prendre à la lame un pli déterminé, elle est moins sujette à se casser, est plus avantageuse à la main; en effet, la lame décrivant bien le demi-cercle, et le tireur tournant les ongles, on sent que la pointe gagne sur une ligne droite.

MANIÈRE DE TIRER PARTI D'UNE LAME TROP LONGUE, TROP LOURDE ET TROP MOLLE.

Comme nous l'avons déja dit, il y a beaucoup de choix à faire dans les lames. Quelques unes ont 33 pouces; mais à cette longueur, elles sont rarement bonnes. On les réserve pour le mur à toucher contre des adversaires qui donnent de la tablature, soit parcequ'ils parent bien, soit parcequ'en parant mal, ils esquivent le coup par un mouvement ou retraite du corps. On s'en sert aussi contre les mauvais jeux qu'il faut tenir de loin. Si cette lame de 33 pouces et d'un joli cercle se trouvoit un peu molle, on la réduiroit à 32 en ôtant un demi-pouce du côté du bouton, et un autre demi-pouce du côté du talon; en retranchant plus d'un demi-pouce du côté de la pointe, on gâteroit l'élégance du cercle. Sur une pointe foible, le demi-pouce supprimé ne fait que donner du corps à la lame. Voici la manière de la raccourcir par le talon: on commence par la mesurer à partir du bouton, et l'excédent de 32 pouces se marque avec une petite lime sur les carres près du talon; ensuite on place la lame dans l'étau; on y fait

une entaille de chaque côté; pour bien s'assurer de l'égalité des talons, on met la lame à l'endroit d'une des entailles, mais plus bas que le bord supérieur de l'étau ou mâchoire, pour fixer la lime, qui de cette manière ne gâte pas le talon, en le refaisant plus bas qu'il ne le faut. Comme la lame se rétrécit du talon à la pointe, on se gardera bien d'ôter beaucoup de fer, afin de ne pas trop affoiblir le talon. Un petit rebord suffit pour arrêter la garde; si elle passe, on y remédiera en y mettant un morceau de cuivre. Il est vrai que, comme on opère à froid, on a beaucoup de peine à limer; mais si on mettoit la lame au feu, en la détrempant, on la détérioreroit. Pour avoir des fleurets montés et bien à la main, il faut donc n'épargner ni bras ni lime, et on ne tardera pas à reconnoître quel avantage cela donne pour la belle exécution dans les armes.

Pour remédier à la garde qui se trouve trop large, il faut prendre un morceau de cuivre jaune, préférable pour sa dureté au cuivre rouge, assez épais pour résister aux coups de marteau; on y fait un trou de forme carrée; on adoucit les traits tracés par la lime sur la soie qu'on a préparée, afin que l'assiette de cuivre puisse passer fort juste. Si la garde se trouve encore trop large, on la resserre dans l'étau; ensuite on la fait entrer de force. Après son ajustement parfait, on lime l'excédent de cuivre qui la déborde, et pourroit blesser le pouce.

Les lames arrangées de cette façon sont ordinairement meilleures que celles où l'on croit n'avoir rien à faire. Je n'en monte guère que de cette manière; j'en

corrige les défauts, et par ce moyen elles se trouvent plus légères.

MANIÈRE DE METTRE UNE ROSETTE SOLIDEMENT.

On met le fleuret dans l'étau, en ne laissant passer que ce qu'il faut pour le pivot de la rosette. On a une petite lime plate et sans dents à l'un des petits côtés, et ce petit côté sert d'appui de la rosette, et ne lime pas l'étau. On lime de chaque côté sans arrondir; car cela ne seroit pas si solide; mais la rosette entrant avec force sur un pivot carré, les carres lui donnent la plus grande fermeté. Il faut avoir l'attention de ne limer qu'à froid, autrement le pivot détrempé plieroit sous la rivure. Il est presque impossible de mettre une rosette solide si l'on fait passer la lame au feu, à moins que ce ne soit une lame très forte et cassée de beaucoup.

On prend du cuivre jaune de l'épaisseur d'une pièce de deux liards, dont on n'emploie que la quatrième partie. On a un poinçon très petit, et fait exprès, bien pointu, bien trempé, on perce la rosette sur du bois assez tendre pour que le poinçon, en traversant, puisse y entrer sans s'émousser. Il faut que le trou soit très petit, on l'agrandit toujours assez. On met ensuite la rosette dans l'étau pour limer ce que le poinçon a fait lever. Après on redresse la rosette avec le gros marteau; on reprend le poinçon et la rosette qu'on met sur l'étau qu'on laisse exprès entr'ouvert pour laisser passer la pointe du poinçon sans l'émousser; on le repasse à petits coups de marteau dans le trou de la rosette pour

le faire de la grandeur convenable au pivot; ensuite on met le bout du fleuret dans l'étau à fleur des points d'appui de la rosette. Si le pivot étoit plus long, il pourroit se casser. On ajuste la rosette qui doit entrer de force à l'aide d'un petit pommeau neuf qui ne doit servir qu'à cela, et dont le trou sera fort petit. On doit faire entrer en entier et de force le pivot de la rosette, on en limera ce qu'il y aura de trop pour la rivure, ensuite on rivera avec un petit marteau. Cela étant fait, on arrondit la rosette, et on finit par quelques petits coups de marteau pour raffermir ce que la lime auroit ébranlé. Remarquez qu'on se sert du grand marteau pour percer la rosette et pour la redresser, mais que pour river on se sert du petit marteau, d'abord par le coin, et on finit avec la plane.

On n'a de bons marteaux qu'en les faisant forger par les serruriers, et en se donnant du soin pour s'assurer de leur trempe et de la bonne qualité de l'acier; ceux qu'on achète chez les quincailliers sont de fer, et ne valent rien.

MANIÈRE DE BIEN BOUTONNER UN FLEURET D'ASSAUT.

Le bouton étant réduit à 2 lignes de diamètre par la lime dont on s'est servi, on prend de la peau douce, on en tire une petite bande un peu plus large que le bouton, parcequ'en la tirant elle se rétrécit. On en fait quelques tours sur le bouton, et on couvre avec la peau qu'on met double. On tient le fleuret de la main gauche, passée à cet effet au haut du bouton pour l'as-

sujettir, et, avec de la ficelle extrêmement mince, on fait un nœud, appelé *nœud de marinier:* il se fait en tenant le bouton et l'un des bouts de la ficelle de la main gauche, tandis que la droite saisit l'autre bout qu'elle croise en dessous et recroise une seconde pour former un second anneau par-dessus le premier. Dans cet état, les deux bouts de ficelle qui doivent serrer le bouton se trouvent en dedans. Il faut que les deux brins en soient disposés de manière à ce que le bouton y passe bien juste, pour qu'en serrant, cela fasse tendre la peau. Il ne reste plus après qu'un nœud à faire. On tient à cet effet le fleuret dans ses jambes, le courbe devant soi, en sorte que le nœud étant fait en dessous ne paroisse pas. On finit par couper près de la ficelle la peau qui excède.

Ces détails paroissent minutieux, mais ils sont indispensables pour parvenir à bien boutonner un fleuret. Lorsqu'un bouton est bien fait, la pointe passe beaucoup mieux, et c'est un avantage auquel les bons tireurs ne sauroient être indifférents.

QUARANTE-QUATRIÈME LEÇON.

DU MUR A TOUCHER ET DU MÉRITE DE LE BIEN TIRER.

Le mur à toucher, comme nous l'avons déja dit, est ce qu'il y a de plus essentiel et de plus beau dans les armes; le bien tirer est le fini, la perfection de l'art, auxquels on ne peut atteindre sans connoître et suivre les principes qui y conduisent. Je peux assurer que j'ai vu peu de personnes le tirer comme il faut. On sentira par tous les détails où j'entre à cet égard combien les jeunes gens ont tort de ne pas s'y appliquer, puisqu'on peut toujours parvenir à le tirer, sinon très bien, du moins relativement à ses moyens, et qu'il est d'un avantage réel, comme nous le démontrerons.

On pourra trouver ces détails extrêmements longs; mais lorsqu'il s'agit d'approfondir un art quelconque, il se présente des difficultés et des défauts dont il faut expliquer les causes et les inconvénients, afin d'apprendre à surmonter les unes et à éviter les autres. C'étoit le principe de M. La Boëssière père, principe soutenu et bien justifié par le célèbre Saint-Georges, son éléve, et par tous ceux qui ont eu le bon esprit d'imiter celui-ci, sans cependant approcher de sa perfection.

Ce principe ne peut être contesté, trop de preuves en ont constaté l'excellence pour qu'il soit attaqué. Aussi

ai-je pris toutes les précautions nécessaires pour bien l'établir, et garantir ceux qui méditeront cet ouvrage du désagrément de tomber dans les fautes qui les éloigneroient de la perfection.

L'écolier arrivé au degré d'instruction convenable pour tirer le mur à toucher, c'est-à-dire quand il est bien assoupli, qu'il a la retenue du corps exigée, que sa main passe bien la première, peut commencer à s'y exercer. La plus grande difficulté que les tireurs ont de la peine à surmonter est le départ de la main la première. Quand on voit un élève retirer son bras dans l'exercice du mur, on peut juger alors qu'il n'est pas encore en état. Il faut l'exercer de nouveau en détail, à l'imitation des meilleurs tireurs. M. de Saint-George lui-même, quand il se remettoit aux armes, tiroit le plus lentement possible pour bien rétablir l'ensemble des mouvements, et les bien sentir.

Le mur à toucher exige un fleuret d'assaut, qu'on appelle *lame carrée*, dont on détermine la longueur une fois pour toutes. La bonne est de 32 pouces, 32 pouces et demi, et même de 33; mais à cette dernière longueur il est peu de lames convenables; elles sont rarement bien faites, et le plus souvent lourdes et roides. Lorsqu'on en rencontre de bonnes, il faut les bien conserver, parceque l'on trouve des pareurs et des tireurs plus difficiles à toucher les uns que les autres.

Les fleurets longs sont plus avantageux pour combattre les mauvais jeux qu'il faut tenir de loin. On parlera ailleurs du mérite de ces sortes de fleurets.

On met en présence deux élèves; ils prennent leur mesure, comme cela a été expliqué.

Celui qui se met à tirer commence par déployer quelques coups en détail pour s'assouplir et mettre le juste ensemble dans ses mouvements; à cet effet, il passe la main, la tourne, l'enlève, et prend l'opposition sans tirer. Quand il sera juste en mesure et à portée de toucher, il se mettra en garde, l'engagement en quarte ou en tierce une fois posé, il ne doit plus remuer; la garde doit être une garde d'assaut; il faut que le corps soit bien assis sur la partie gauche, que les hanches soient effacées pour procurer la vitesse du développement. Plus le jarret gauche est ployé, plus il fait ressort, et plus vite il chasse le corps. Le bras, la main assouplis doivent être continuellement relâchés et placés demi-tierce. La main dans cette position en a plus de tour et de jet, et conséquemment l'action plus de vitesse. La pointe doit être légère et basse, afin de n'avoir que le bouton à passer. Si l'épée est engagé en quarte pour tirer dessus les armes, le pareur doit prendre le fer du tireur près du bouton avec son fort, mais doucement et légèrement sans prendre de point d'appui. Il aura l'attention de donner un peu de jour. Cependant il en donnera plus ou moins, selon la force du tireur. Comme c'est un jeu de convention, si l'on ne donnoit pas de jour, il ne seroit pas possible de toucher; la ligne d'opposition y mettroit empêchement. Le tireur doit attendre que son fer soit joint, pour ne pas surprendre; mais quand il l'est, le tireur passe son bouton, en frisant

très près du fer et en y mettant autant de légèreté que de vitesse; l'élévation de la main doit être au plus haut, en tournant les ongles au plus vite, le pied droit doit raser le sol, et à l'instant qu'il se détachera de terre, le jarret gauche tendra et fera l'arc. Le pareur tournera la main tierce au plus vite; ce qui formera l'angle et maîtrisera de son fort le foible de son adversaire : il aura attention à ce qu'il n'y ait que la main qui agisse. Si le départ est précédé du moindre petit mouvement, ce n'est plus tirer le mur franchement; c'est une feinte, ou, comme on le dit communément, c'est tricher. Il faut alors recommencer le coup jusqu'à ce qu'il soit développé franchement; car le plus foible mouvement ébranlant un pareur, il n'y a pas de mérite à le toucher, puisqu'il y a surprise.

Après plusieurs coups tirés, comme la main baisse, et les jambes perdent leur ensemble, il faut revenir à tirer le mur en détail pour tâcher de regagner la précision et l'harmonie de tous les mouvements.

À cet effet, passez la main en tournant bien les ongles, enlevez, baissez le bras gauche, laissez la pointe au corps, le tout sans tirer, ne négligez pas non plus d'assouplir et de faire jouer les bras pour vous donner de la facilité dans le développement. Que le pied gauche sur-tout ne remue pas, et ne retarde pas ainsi la rapidité du développement. Il a déja été dit que la partie gauche ne pouvoit faire deux choses à-la-fois, tendre le jarret et lever le pied, ou le tourner. Il faut donc ne s'occuper uniquement que de cette tension du jarret,

puisque d'elle dépendent la chasse du corps et l'élastique rapidité du développement, après l'élévation de la main.

Le pareur n'est pas plus dispensé que le tireur d'être régulier. Il doit être ferme sur ses jambes, ne pas s'ébranler; s'il retire le corps en parant, ou tourne l'épaule droite à droite, il ne pare plus alors, mais il esquive, il n'y a pas de raison pour qu'on le touche, cela est même impossible si l'on veut considérer que le tireur n'a que bien juste la mesure qu'il faut pour toucher, et que le pareur, par ses faux mouvements et retraite de corps, met vraiment le tireur à un pied de lui. Il vaut mieux dans ce cas abandonner la partie que de continuer à tirer contre un tel adversaire. Il y a plus à gagner à s'exercer avec le plus foible écolier.

Il faut donc avoir soin que le pareur soit lui-même placé régulièrement, pour trouver, en s'exerçant aux parades du mur, les moyens de s'y affermir et d'acquérir du coup-d'œil. En prenant le fer en quarte sur les armes, qu'il pare la quarte en dedans uniquement de la main; que pour parer tierce il ne fasse que la tourner au plus vite pour former l'angle. La tierce ou le coup sur les armes est plus difficile à parer au mur à toucher, parceque le tourné de la main la rend plus lente qu'à la parade de quarte en dedans. Par cette raison, et parceque le dessus est plus difficile à défendre contre une main légère, on tient plus communément dans l'assaut le fer en dedans.

Celui qui devra parer quarte en dedans laisse mettre le tireur en garde l'épée bien devant lui. Quant à lui, il

s'affermira sur ses jambes; car, pour parer comme pour tirer, la position est la même, le corps plutôt un peu en avant qu'en arrière pour plus de solidité; il prendra le fer en quarte sur les armes, la main ni tierce ni quarte, mais les ongles légèrement tournés en dessus, afin que la main ait plus de tour et de jeu pour parer.

À peine le tireur, dont l'épée est tenue légèrement et sans appui, en quarte sur les armes, passe le bouton pour développer quarte en dedans, que le pareur détermine sa parade en tournant les ongles demi-tierce, et formant l'angle pour maîtriser le fer de son fort; cela s'appelle encore *trancher le fer*. Dans cette parade, la main seule doit agir. Le pareur comme le tireur doit s'occuper d'assouplir ses bras et sa main, et de mettre beaucoup de liant. Il faut mieux se décider à être touché que d'employer des moyens contraires aux principes.

Pour bien apprendre l'exercice du mur à toucher, on tire avec les différentes forces, et même avec des écoliers foibles; en parcourant ainsi tous les degrés, on arrive plus sûrement au but.

Quelques personnes qui croient bien tirer le mur ont le tort de se mettre trop près, ce n'est pas là s'exercer franchement. Il n'y a qu'une garde à prendre, c'est celle de l'assaut. Au surplus, toutes les licences qu'on peut prendre en tirant le mur ne servent à rien dans l'assaut, où, en général, il ne faut se laisser trop approcher. Il y a de mauvais tireurs de mur, qui pour toucher passent le coup sous la main en faisant des temps; quand on s'aperçoit de cette ruse, on passe dans

la garde du fleuret un mouchoir dont on laisse pendre le bout que ces *tricheurs* ne manquent pas d'attraper à chaque coup. Un bon tireur, au contraire, touche rarement le mouchoir, parceque son bouton passe sous le talon du fer adverse, et que l'action de sa main précède toujours le mouvement du corps. On laisse toujours mettre le premier en garde un tireur de mur, qu'il soit fort ou foible, afin d'éviter d'être surpris. On prend alors son foible juste à la hauteur où il se trouve. Avec toutes ces précautions, il est bien difficile d'être touché.

Avec les tireurs qui tirent mal le mur à toucher, passent en dessous et déploient le coup bas, le pareur doit avoir l'attention de tenir sa main plus basse encore que leur garde; comme ils n'ont pas l'art d'enlever la main, ils ne sauroient tirer que bas. On doit donc couvrir tout-à-fait le seul endroit où ils se dirigent, et donner tout le jour en dessus. Si au contraire on tenoit la main haute, il seroit possible que par habitude, tirant vite, il touchassent en passant dessous. Il y a plus de ces tireurs que de ceux qui sachent enlever et passer la main franchement. Pour cette raison, on avertit de les laisser mettre en garde les premiers, afin de n'engager leur fer que de la manière que l'exige leur tenue et leur garde.

RÉSULTAT DU MUR A TOUCHER.

Il est facile de concevoir qu'un élève habitué à tirer le mur franchement, et d'après les principes qu'on

vient d'exposer, doit avoir un avantage réel dans l'assaut. Il sera toujours ferme sur ses jambes, et saura par expérience qu'il ne peut tirer vite que dans cette position. Il n'emploiera en faisant assaut que les moyens indiqués au chapitre qui en traite. On ne le verra pas courir après un adversaire qui ne fera que se sauver; mais il aura l'art de défendre son terrain. Sa vitesse régulière le mettant à même de profiter des jours qu'on lui présente, il saura surprendre ou arrêter son adversaire dans ses marches; si on lui tend un piége pour l'engager à tirer et prendre sur lui un coup quelconque, loin de s'amuser à tromper, il prend le chemin le plus court, en développant de toute sa vigueur un coup de muraille qui touche, et déroute d'autant plus l'adversaire que celui-ci se croyoit sûr de la parade. Au chapitre *des Assauts* il sera question du développement.

QUARANTE-CINQUIÈME LEÇON.

DÉMONSTRATION DES BATTEMENTS EN QUARTE ET EN TIERCE.

Quand l'écolier aura fait assaut quelque temps, et sera parvenu à pouvoir se défendre avec tous les tireurs, le maître alors, s'il lui trouve assez de régularité, d'adresse et d'intelligence, et sur-tout beaucoup

de liant dans les mouvements, se disposera à lui montrer les battements et les croisés.

Cette instruction doit être tardive, comme nous devons l'avoir dit, parceque les écoliers auxquels on veut la donner trop tôt ne font les battements et les croisés que du bras et de l'épaule; ne s'occupant que de faire tomber le fleuret des mains de l'adversaire, ils mettent trop de force, ils se gâtent, et leur main devient dure; ils finissent ainsi par s'ôter les moyens d'être jamais dangereux pour de vrais tireurs. Attendez donc que vos élèves soient devenus forts; car plus ils le seroient, et plus ils auroient de facilité à bien faire ces battements et ces croisés. On n'arrive qu'avec peine à ce point, il est vrai; mais, lorsqu'on y est parvenu, tous les obstacles s'évanouissent. Tout semble alors un jeu; l'homme le plus foible est en état de fatiguer la main du plus robuste qui manque du liant nécessaire pour éviter l'effet de ces battements, dont la force équivaut à celle du levier. La leçon, comme nous l'avons tant de fois recommandé, doit toujours commencer par des coups droits, où l'on a soin de bien couper les temps pour s'assurer de la régularité de l'élève.

Le maître, jugeant donc que l'écolier a le liant nécessaire pour bien faire les battements et les croisés, lui dit: « Engagez l'épée en quarte, les ongles demi-tierce ou demi-quinte, comme je vous l'ai toujours dit; relâchez la main, les bras et les doigts, afin d'avoir plus d'élasticité. Dans cette position, mon foible étant sous votre fort, si j'ai la garde tendue, tournez légèrement la main quarte sans quitter mon fer, et retournez-la demi-

tierce au plus vite. » C'est ce tourné de main qui produit le battement, chasse ou écarte la pointe du corps, et vous donne un jour; alors la main demi-tierce a un grand jeu pour tirer quarte dans le jour qu'elle s'est fait.

On a dit et répété que c'étoit le tourné des ongles qui donnoit la vitesse de la main et la facilité de diriger la pointe. Celui qui éprouve le battement quand le fort est bien sur le foible ne peut y résister, eût-il la force d'Hercule, par la raison que ce battement est l'effet du levier. On fait recommencer ce battement jusqu'à ce que l'élève parvienne à l'exécuter bien près du fer, sans le quitter. Il doit être fait seulement de la main et avec élasticité, sans quoi la pointe s'éloigne de la ligne du corps. Après le battement, le maître fait enlever la main sans tirer, pour en bien régler le mouvement, ce qui demande une étude constante. Les écoliers dans les commencements montrent de la maladresse dans ces battements; c'est une raison de plus pour les leur faire faire lentement, autrement nous ne saurions trop le répéter, ils ne les feroient que du bras et de l'épaule; il sera donc bien de faire répéter le tourné de la main jusqu'à ce que la pointe soit chassée avec l'élasticité convenable, c'est-à-dire avec la seule élasticité de la main : il ne s'agit que d'un très petit mouvement qui consiste à tourner les ongles en dessus sans quitter le fer, et à les retourner vivement, comme ce la a déja été dit; la pointe restant au corps, le fort agira sur le foible adverse avec plus d'avantage.

Passant ensuite aux battements en tierce, le maître

dit : « Engagez l'épée en tierce, relâchez la dureté du bras et des doigts, que la main soit tout-à-fait tournée tierce, afin que votre fort maîtrise mon foible; j'ai la garde tendue, tournez la main quarte sans quitter mon fer, et retournez-la tierce très promptement, ce sera le battement en tierce. » Ce mouvement étant serré ou bien petit donnera un grand écart à la pointe au moyen de l'élasticité de la main, dont on doit, comme ci-devant en quarte, faire répéter le tourné jusqu'à ce que ce battement en tierce soit fait comme il faut. L'écolier, constamment sous lui, doit avoir la partie gauche chargée, les hanches effacées, et se mettre dans une position à être toujours prêt à partir.

QUARANTE-SIXIÈME LEÇON.

DU CROISÉ EN SECONDE.

Après des coups droits et des parades de contre et en retraite, le maître fera engager l'épée en quarte. Sur ma garde tendue, dira-t-il, croisez l'épée en seconde, en tournant vite la main tierce; l'épée se trouvant en quarte, la pointe passe par-dessus le fort adverse, le tourné de la main porte le fer en seconde, et produit naturellement le croisé; mais il faut pour cela avoir la main très haute; si on la laisse tomber, la pointe adverse peut se dérober par-dessus et rendre nul le

croisé; en effet, cette pointe ne peut être chassée dans le dehors qu'au moyen d'une élévation de main très soutenue et tournée en tierce; c'est elle seule, et non le bras, qui doit agir. À la vérité, plus celui-ci sera liant, et plus la main aura d'élasticité et de vitesse. Il est impossible de résister au croisé quand il est bien fait, c'est-à-dire amené à propos et fait avec un petit mouvement. On le répétera, en restant sur le temps, pour imprimer à l'élève la nécessité de bien soutenir la main et d'assouplir le bras.

QUARANTE-SEPTIÈME LEÇON.

DU CROISÉ AU DEMI-CERCLE.

Le maître, suivant l'usage, ayant disposé l'élève par plusieurs coups tirés en divers sens, lui fera engager l'épée en tierce. Si j'ai, lui dira-t-il, une garde tendue, croisez l'épée au demi-cercle; il ne s'agit pour cela que de tourner entièrement la main quarte à la hauteur de la bouche, comme si vous formiez la parade du demi-cercle. Ce tourné de la main forme un grand angle, enveloppe la pointe adverse et la chasse dans le dedans d'une manière violente, comme le croisé en seconde la chasse en dehors, et la main de l'adversaire en éprouve un ébranlement qui va jusqu'à la douleur. Si son fleuret n'en saute pas, la main au moins est tellement dé-

rangée qu'elle n'a pas le temps de revenir à la parade du coup qui suit le croisé. Aussi n'emploie-t-on ordinairement les croisés que contre les tireurs qui mettent beaucoup de force; plus ils en mettent au surplus, et plus ils donnent de prise et de facilité contre eux.

Il a été dit que les battements et les croisés font l'effet du levier; mais quand ils ne sont pas bien faits, ils durcissent la main; on recommandera toujours à l'élève de ne s'y exercer qu'avec son maître, et quand il est parvenu à les bien saisir au plastron, il ne devra encore les hasarder qu'avec de forts tireurs. Sans cette attention, comme on vient de le dire, sa main, qui n'a pas encore tout le liant nécessaire, court risque de se durcir.

Dans un bel assaut rarement on verra des battements et des croisés, parceque deux forts tireurs doivent avoir leur garde liante et flexible, avec la pointe légère. Le bon tireur sur lequel on tente un croisé ou un battement, non seulement évite la pression en cédant, mais il est prêt à partir aussitôt, et c'est là ce qu'on appelle avoir la pointe et la main légères, des jambes et de l'à-propos.

QUARANTE-HUITIÈME LEÇON,

D'APRÈS LES BATTEMENTS EN TIERCE ET EN QUARTE.

Le maître, après avoir fait tirer des coups droits, passer des dégagements de vitesse, prendre l'épée en quarte et en tierce, frapper du pied, marché, conduit l'élève à l'exercice des contre, afin de l'habituer à suivre l'épée en marchant, il faut que l'élève ait soin d'être bien ployé sous lui, d'avoir ses hanches bien effacées, que le maître de son côté lui donne le temps de se replacer dans ses retraites, point essentiel, et souvent trop négligé. Souvent dans la chaleur de sa leçon, le maître dans des coups de vigueur fait moins d'attention à la fermeté des jambes; il perd de vue que le pied gauche lève ou traîne, que le jarret alors n'est pas tendu, ou ne l'est qu'après coup ; ce qui ôte au développement toute sa valeur. Cette négligence, qui a lieu dans trop de leçons, me fait insister auprès des maîtres pour ne jamais interrompre leur coup-d'œil général sur le développement, qui est une des causes principales du coup touché.

L'écolier étant bien préparé par quelques coups simples et de vitesse qu'il aura tirés, le maître, l'épée engagée en quarte, lui dit : « Frappez du pied. Si j'ai la

garde tendue, battez mon fer en quarte, tournez les ongles, enlevez et tirez quarte droit dans les jours que vous vous êtes faits. » Votre adversaire, voyant que vous l'attaquez par des battements, prendra une garde plus liante; il donnera son fer pour vous provoquer au battement en quarte, et dans le dessein d'éviter votre coup en passant quarte sur les armes; battez alors légèrement, et, s'il passe dessus, opposez quarte sur les armes, ou tournez les ongles de tierce pour avoir plus de hauteur, enlevez la main en opposant tierce à tierce; c'est le coup de temps ou coup d'opposition, qui se tire en quarte sur les armes ou en tierce, comme il vient d'être expliqué.

Engagez l'épée en quarte; si ma garde est assez flexible, faites un menacé de quarte en retenant le corps bien assis sur la partie gauche; si alors je tends l'épée, battez-la en quarte, et tirez sur ma faute; car c'en est une, puisque, comme je l'ai déja expliqué, on ne doit répondre à tous les mouvements possibles que par des liements de fer et des changements d'engagement extrêmement fins et très justes du fort au foible. En garde. Le maître prend le fer en tierce, et dit: « Engagez l'épée en quarte. Si j'ai la garde tendue, vous batterez l'épée. »

Il y a des tireurs qui marchent ou serrent très vite en faisant le battement; si vous êtes dans ce cas, et que je n'aie pas le temps ni assez de vitesse pour passer sur les armes après votre battement, je laisse alors tomber ma pointe en dedans en tournant la main tierce, et je

me trouve en prime; c'est la parade la plus prompte, et la riposte en est, pour ainsi dire, imparable.

Chez le commun des tireurs qui serrent en battant le fer, le corps est ordinairement abandonné, et leur coup est à peine fini qu'ils ont déja la riposte. Les battements ne s'évitent qu'en cédant à la force, qu'en ayant la main extrêmement liante et une pointe si légère que l'adversaire la sente à peine. Celui qui hasarde un brisement de fer quelconque sur une telle pointe, est toujours pris avant que son battement ne soit achevé. Un tireur qui aura la retenue du corps sait que je puis prendre prime sur le battement.

Le maître reprend l'épée en tierce, et dit à l'élève: « Engagez-la en quarte et battez-la; je cède en prenant prime, retenez le corps et passez seconde. » Le maître peut mener cet exercice depuis seconde jusqu'à la feinte, la double-feinte, etc. Quand il voit beaucoup de régularité et de fermeté dans les jambes, il peut se donner le plaisir de compliquer les coups pour le bien de la main et la retenue du corps. Il aura soin aussi de faire replacer l'élève dans sa retraite et de l'assujettir à rester sur le développement; car il y a toujours quelque chose à corriger, soit dans la garde, soit dans quelques parties du développement, et la moindre négligence du maître à cet égard peut entraîner de graves inconvénients pour l'assaut, où, malgré la plus sévère attention, il se glisse toujours quelque désordre.

SUITE DES BATTEMENTS EN TIERCE.

Le maître, l'épée engagée en tierce, dit à l'élève: « Votre fort sur mon foible, et, si j'ai la garde tendue, battez l'épée en tierce sans écarter votre pointe. Si vous la tenez toujours bien fixée au corps, l'angle ou le fort de votre fleuret en agira davantage sur mon foible; le tourné de la main achevé comme il doit l'être, et le fer dérangé, rendez tierce pour tierce. » Quand le fer est livré, le battement est inévitable, et celui qui l'éprouve n'a pas le temps de revenir à la parade du coup qui doit le suivre.

Le maître, reprenant le fer en quarte, dit à l'élève: « Engagez l'épée en tierce, et, si j'ai la garde tendue, battez le fer en tierce. Si vous ne trouvez pas une grande résistance sur le battement, vous ne devez tirer que quarte sur les armes; il y auroit du danger à rendre tierce pour tierce, parceque le fer auroit été livré avec intention de changer l'engagement ou le demi-contre sur le battement; en effet, je pare quarte, et je riposte de même, ce qui seroit imparable pour vous si vous aviez tiré la main tierce; parez donc quarte dans votre retraite, et ripostez quarte: en garde. Engagez l'épée en tierce; si j'ai la garde tendue, battez l'épée en tierce; si j'obéis, retenez le corps, passez seconde, tirez, relevez-vous. Enveloppez ou liez le fer en quarte en dedans en vous relevant; en garde, replacez-vous bien sur vos jambes: engagez l'épée en tierce; si j'ai la garde tendue, battez l'épée en tierce; si j'obéis, marquez la feinte de seconde,

et tirez quarte sur les armes; en garde : dans votre retraite, si je ne suis pas couvert, développez-moi un coup de quarte sur les armes. »

Le maître change l'engagement, et dit : « Engagez l'épée en tierce; j'ai la garde tendue, battez le fer en tierce; j'obéis, doublez la feinte en seconde, tournez les ongles, enlevez et tirez seconde. En garde : liez l'épée au contre de quarte dans votre retraite. Si j'ai la main basse en livrant ma pointe, coupez et tirez; je pare tierce, et ripostez seconde; parez le demi-cercle, ripostez quarte. En garde : engagez l'épée en tierce; si ma garde vous paroît tendue, retenez le corps, effacez les hanches et assurez-vous bien sur la partie gauche, relâchez le bras, la main et les doigts, et battez alors le fer en tierce; si j'obéis en revenant au demi-cercle, contre-dégagez seconde, trompez le demi-cercle et le contre de quarte sur les armes. En garde : engagez encore l'épée en tierce; j'ai la garde tendue, battez l'épée en tierce; j'obéis en changeant l'épée, parez quarte et ripostez. » Un maître intelligent fait parer quarte, le contre et arrêter quarte sur les armes; l'exercice n'est jamais borné. Après avoir étendu sa leçon comme aux démonstrations précédentes, on revient aux coups simples, qui sont les coups droits et les dégagements de vitesse; tous ces coups doivent être méthodiquement tirés, parcequ'ils sont la base de la bonne exécution.

Le maître reprend, et dit : « Engagez l'épée en quarte, parez le contre de quarte; sur votre parade, je charge votre fer, comme font beaucoup de tireurs qui se relèvent dans l'intention de remettre l'épée au corps. Si

je ne me trouve pas trop près après votre parade, faites-moi de suite un battement, et tirez » ; ce qui empêche de faire coup pour coup ; si vous vous trouviez au contraire trop serré, et dans l'impossibilité par conséquent de faire usage du battement, vous opposeriez la main gauche, comme cela sera expliqué au chapitre qui traite de la manière de combattre les mauvais jeux.

« Engagez de nouveau l'épée en quarte, liez l'épée au contre de quarte ; si vous sentez de la résistance, battez l'épée en quarte, tournez les ongles, enlevez, partez ; en garde.

« Engagez l'épée en tierce, frappez du pied, engagez l'épée en quarte, et frappez du pied ; marchez à moi, liez l'épée au contre ; j'ai la garde liante et imposante, faites alors un menacé en retenant le corps ; je réponds au menacé en tendant le fer, au lieu de lier l'épée au contre ; sur ma faute, battez l'épée en quarte ; tournez les ongles, enlevez et tirez droit. Engagez l'épée en tierce, frappez du pied ; engagez l'épée en quarte, frappez du pied. J'ai l'épée tendue, battez le fer en quarte ; j'obéis, et je passe sur les armes : arrêtez-moi en quarte sur les armes en prenant l'opposition ; c'est le coup de temps que vous pouvez faire de même en tournant la main tierce, et tirant, au lieu de quarte sur les armes, tierce pour tierce. En garde : engagez l'épée en quarte, frappez du pied ; j'ai la garde tendue, battez le fer ; je marque la feinte, changez l'engagement, en quarte sur les armes, et tournez les ongles tout-à-fait quarte sur les armes ; c'est encore un coup de temps, ou, autrement dit, liez le fer en quarte sur les armes ; cela s'ap-

pelle aussi un *demi-contre*. À cet effet, dès qu'on sent le fer, on tourne la main, et on prend l'opposition; il n'y a là ni parade ni riposte, c'est seulement l'opposition en un temps. En garde : engagez l'épée en quarte; j'ai l'épée tendue, battez le fer en quarte; je passe sur les armes, prenez le contre de quarte, parez et ripostez quarte. »

Le maître, l'épée en quarte, dira : « Engagez-la en tierce, frappez du pied; si j'ai l'épée tendue, battez-la en tierce; je passe dedans en tirant quarte et chargeant le fer; parez quarte, et tirez flanconade, en opposant la main gauche, pour que la pointe ne revienne pas au corps; développez le coup, et liez le fer au contre de quarte dans votre retraite. En garde : si vous me voyez la main basse, tirez droit. » À ce dernier coup, le maître fait succéder plusieurs coups droits bien enlevés et des dégagements de vitesse; car c'est toujours là qu'il en faut revenir. Après quoi, le maître continue, et dit : « Si j'ai la garde tendue en quarte, battez l'épée en quarte; si j'évite le battement en dégageant sur les armes, prenez le contre de quarte; si vous ne trouvez pas le fer au premier temps, doublez le contre. » Rien ne forme la main comme ces trois temps; cela lui donne de la légèreté, du liant, apprend aux éléves à ne compter sur leur parade quand ils ont rencontré le fer, et leur fait sentir la nécessité de doubler le contre sans interruption jusqu'à ce qu'ils aient trouvé l'épée. Beaucoup de tireurs qui ne rencontre le fer au premier temps, au lieu de revenir à un contre bien serré, se décomposent et chassent, comme on dit, les mouches.

Il faut au contraire suivre le fer de très près en formant des parades doubles et serrées. Le maître doit insister auprès de ses élèves pour qu'ils ne s'écartent pas de ces principes en faisant assaut : plus ils serreront leur parade, et plus ils éprouveront combien ils opposent de difficultés au tireur qui voudroit les toucher.

« En garde, continue le maître : engagez l'épée en tierce; si j'ai la garde tendue, battez le fer en tierce; si j'évite le battement en dégageant dedans, prenez le contre de tierce; si vous ne trouvez pas le fer, doublez le contre. » On le répéte, il faut souvent répéter ces temps et doubler ces contre le plus près possible du fer et de la main seule; quand ce n'est pas elle qui agit, la parade n'a pas de mérite, et la pointe n'est plus dans la direction dont elle ne doit jamais s'écarter.

QUARANTE-NEUVIÈME LEÇON.

DES CROISÉS EN SECONDE ET DE TOUT CE QUI PEUT SE FAIRE D'APRÈS CES CROISÉS.

Le maître dit : « Engagez l'épée en quarte. Si j'ai la garde tendue, croisez l'épée en seconde, en tournant la main tierce très vite, et en la soutenant à la hauteur de la bouche pour empêcher ma pointe de passer dessus. On a déja dit qu'il falloit bien se garder de faire le croisé du bras et encore moins de l'épaule, par la raison qu'il

n'auroit pas d'effet, le mouvement étant trop large. Une main souple et liante, par un très petit mouvement, chasse la pointe d'un tireur qui met trop de force, et le croisé ainsi fait, engourdit et dérange la main du plus robuste, qui ne peut résister à la force du levier. La main étant donc soutenue au plus haut, partez seconde et remettez-vous en garde à l'épée tierce; engagez l'épée en quarte, frappez du pied; j'ai la garde tendue; croisez l'épée en seconde; si j'obéis pour parer quarte du talon de mon fer, tirez quarte sur les armes; marquez ensuite en répétant le croisé s'il y a lieu, la feinte et la double feinte pour déployer seconde. Engagez l'épée en quarte, frappez du pied, marchez à moi; j'ai la garde tendue, croisez; si j'obéis avec le liant nécessaire et que je revienne au demi-cercle, contre-dégagez seconde et tirez. Restez souvent sur les coups, et après le développement, afin de pouvoir rectifier ce que vous aurez fait d'irrégulier et vous replacer sévèrement. C'est avec cette attention que les coups ont toute leur valeur.

« En garde; engagez l'épée en quarte; j'ai la garde tendue, croisez en seconde; si j'obéis et que je revienne au demi cercle, contre-dégagez seconde; je prends le demi-cercle et octave, repassez quarte sur les armes, tirez, relâchez-vous, en garde; engagez l'épée en quarte, frappez du pied, marchez à moi plusieurs fois et rompez pour vous donner de la liberté et bien vous assurer sur vos jambes. J'ai l'épée tendue, croisez en seconde; si j'obéis et reviens au demi-cercle, trompez le demi-cercle et octave; je vais à la parade de tierce ou à l'opposition de quarte sur les armes, retombez seconde. On doit

remarquer qu'il est difficile de revenir au demi-cercle après un croisé, il faut que le maître pour y parvenir donne peu de fer et mette encore beaucoup de liant; l'exécution de ces sortes de coups a lieu au plastron pour exercer tous les moyens de l'écolier: le but du maître devant être de faire acquérir aux élèves de la main, de la légèreté et de la retenue du corps. »

Le maître continue l'épée engagée en quarte et dit: « Si j'ai la garde tendue, croisez le fer en seconde; si j'obéis pour retendre l'épée en dessus, battez l'épée en tierce. Ceux qui emploient de la force résistent difficilement au croisé et au battement en tierce faits de suite et avec souplesse près du fer.

« Engagez maintenant l'épée en quarte; j'ai la garde tendue, croisez en seconde et tirez; mais si j'obéis, relevez-vous en liant l'épée en quarte. Si à peine relevé vous me voyez de nouveau la garde tendue, rebattez l'épée en quarte par un mouvement bien achevé et les ongles en dessous comme cela a été recommandé. La main doit être extrêmement vite à porter le coup, puisqu'elle a beaucoup de tour et de jet. On peut compliquer le simple battement, ainsi qu'on l'a déja vu, et c'est pour cette raison qu'on se dispense se le répéter. »

CINQUANTIÈME LEÇON.

DES CROISÉS AU DEMI-CERCLE ET DE TOUT CE QUI PEUT SE FAIRE APRÈS CES CROISÉS.

Le maître, après quelques coups simples, des dégagements, des coups de vitesse, et tout ce qui peut assouplir et mettre en train l'élève, lui dit : « Engagez l'épée en tierce; si j'ai la garde tendue, croisez le fer au demi-cercle, en tournant la main comme si vous preniez cette parade, et en la portant au moins à la hauteur de la bouche; soutenez-la et partez quarte, en garde; engagez de nouveau l'épée en tierce; si j'ai la garde tendue, croisez le fer au demi-cercle, et si vous n'avez pas senti une grande résistance, rebattez-le en quarte et rendez quarte, en garde; engagez l'épée en tierce; j'ai la garde tendue, croisez le fer au demi- cercle; vous ne sentez pas assez de résistance après le croisé, liez le fer au contre de tierce, dans la crainte d'être paré, et battez le fer en tierce; enlevez, tirez, en garde : voilà un trio de battements foudroyant pour une main dure. Engagez l'épée en quarte, frappez du pied; engagez l'épée en tierce, et frappez encore du pied; asseyez-vous bien sur la partie gauche, qui doit toujours être extrêmement chargée, et effacez les hanches pour chasser vite; ayez sur-tout le bras, la main et les doigts très relâchés; marchez; si j'ai

la garde tendue, croisez le fer au demi-cercle, j'obéis ; le demi-cercle bien achevé, retournez la main tierce très promptement sans la baisser ; soutenez-la au contraire à la même hauteur, et cela forme le battement ou croisé en seconde, le fer ainsi chassé ou écarté, tirez seconde, en garde ; et en liant le fer en quarte vous pourrez, le pied à peine posé à terre, rebattre quarte et de suite tirer quarte. Il faut beaucoup de jambes pour que tout cet ensemble ait de la valeur. En garde ; engagez l'épée en tierce ; j'ai la garde tendue, croisez le fer au demi-cercle, j'obéis ; rebattez-le en seconde ; s'il n'y a pas assez de résistance, battez encore le fer en tierce. Un tireur qui met de la force et qui a la main dure ne sauroit résister à ces trois battements, sa main est dérangée de manière à lui ôter tous moyens de défense ; l'ébranlement est tel qu'il en ressent de la douleur dans la main et dans le bras. On fait faire la même chose en seconde et au demi-cercle, etc. »

Le maître dit : « Croisez le fer en seconde ; soutenez la main très haut, tournez-la en quarte pour rebattre le fer au demi-cercle et le rebattre en quarte.

« Voici d'autres battements qui ne sont pas moins désagréables à éprouver. Engagez l'épée en quarte, prenez ensuite le contre de quarte ou le liement d'épée, croisez l'épée en seconde, faites après le battement en tierce, l'épée étant écartée on peut rendre tierce, en garde ; parez le contre de tierce ou liez le fer au contre de tierce ; croisez le fer au demi-cercle ; tournez tout à-fait les ongles de quarte pour que l'angle soit achevé ; le fer ainsi chassé laissera un grand jour pour tirer.

« Partez, en garde ; engagez l'épée en tierce, parez le contre ou liez le fer au contre de tierce, croisez le fer au demi-cercle, j'obéis ; après le croisé liez le fer au contre de tierce et rebattez-le en tierce. Après avoir démontré ces battements, ces croisés ou brisements de fer à son élève, le maître doit s'attacher à lui enseigner les moyens de les éviter. »

CINQUANTE-UNIÈME LEÇON.

EXERCICE POUR PARVENIR A ÉVITER LES BATTEMENTS ET LES CROISÉS.

Le maître en garde dit à l'écolier de se placer en mettant le talon à la cheville. L'écolier étant parfaitement en garde, sa pointe légère, basse près du passage de l'épée, prête à se dérober à la moindre pression, la main demi-tierce ; dans cette position, le pommeau n'ayant pas de point d'appui, si la main est tout ce qu'elle doit être, c'est-à-dire liante, les battements n'auront pas d'effet. Je répète exprès l'ordre des positions, et j'insiste sur le développement, et je corrige après chaque coup tiré. Il ne faut rien négliger ; car si un maître laisse prendre de mauvaises habitudes il n'y a plus de remède, et l'écolier ne peut jamais revenir à la bonne manière sans laquelle on ne sauroit être de la force à laquelle on seroit parvenu. (Cet avis est pour les maîtres.)

Le maître fera des battements légers selon les moyens de l'élève, c'est-à-dire que ses battements ne seront pas trop forts, dans la crainte de donner de la dureté à l'écolier et de manquer ainsi le but de l'instruction. Sur le battement l'élève doit passer le bouton, enlever la main au plus haut en tournant les ongles, tenir sa pointe fixe au corps sans tirer. Cet exercice doit être souvent répété.

Le maître augmentera la force des battements à mesure que l'élève parviendra à éviter le fer sans en avoir éprouvé l'appui, et il ne le fera tirer que lorsqu'il lui verra la main au plus haut degré d'élévation.

Au moyen de ces leçons données avec la patience et l'attention qu'un bon maître doit toujours avoir, les écoliers gagnent de la main, de la vitesse et acquièrent la retenue du corps, une des choses les plus difficiles à obtenir. Un autre avantage qui résulte de ces leçons pour l'écolier qui sait les mettre à profit, c'est la régularité et la justesse dans tous ses mouvements. Avec une pointe légère il sait ne pas appuyer sur le fer, il ne s'y fie plus pour déterminer l'écart de la parade; s'il le manque il le suit sans interruption. Il apprend aussi à l'éviter dans les engagements et à tirer droit dans les faux engagements où le fort de l'épée n'est pris qu'avec le foible. La légèreté met à même de profiter de toutes les fautes et de l'exécution mal raisonnée d'un tireur.

Dans le courant de la leçon le maître faisant parer le contre a soin de tromper l'élève par un contre-dégagement; celui-ci, ne trouvant pas le fer au premier temps, s'ébranle dans les commencements, par la suite ses mouvements convulsifs sont remplacés par des mouve-

ments plus petits et plus réguliers, et l'habitude, comme nous avons eu déja occasion de le faire observer, les lui rend naturels, Il doublera ses parades jusqu'à ce qu'il ait trouvé le fer, et l'écart sera réglé comme celui des battements, ce qui est un grand point; c'est alors qu'il saura mettre de l'élasticité dans les temps violents, il ne perdra jamais de vue que dans tous les temps et après tous les temps, sa pointe doit toujours rester dirigée au corps; c'est un principe sur lequel un maître ne sauroit trop insister.

La manière d'éviter les croisés est plus difficile qu'on ne se l'imagine, attendu que ce sont les plus violents brisements de fer. Il faut que le bras, la main, les doigts soient souples au point d'obéir facilement, il faut de plus être bien sur ses jambes, ployer le plus possible et avoir le corps en arrière; par ce moyen le tireur est plus loin de l'adversaire, son fer est moins livré et sa pointe passe plus facilement. Les hanches doivent aussi être extrêmement effacées pour partir comme un trait aussitôt qu'on aura évité le croisé.

Pour l'éviter on a soin de donner peu de fer, qu'on dérobe sur le croisé en retirant la main qu'on maintient demi-tierce avec le liant qu'on a tant de fois recommandé. Etant bien sur ses jambes et ayant le corps en arrière, la position de la main a un grand jeu, et c'est alors qne le tireur jette un coup de vitesse qu'il développe avec vigueur dans le jour présenté par l'adversaire qui a fait le croisé. Ce dernier n'ayant pas rencontré le fer sur son croisé se décompose, et le jour étant plus grand, le tireur en a plus d'avantage.

Un tireur n'ayant pas assez de légèreté et de vitesse dans l'assaut pour dérober sa pointe de sur le croisé de seconde, il faut, d'après le liant que la main doit avoir, qu'elle obéisse en tournant la main tierce et parer quarte du talon du fer. Pour peu qu'on ait d'habitude cela se fait naturellement dessus le croisé au demi-cercle, c'est de céder et de prendre prime comme dessus les battements de quarte et de tierce.

CINQUANTE-DEUXIÈME LEÇON.

MANIÈRE DE TIRER SUR CEUX QUI CHANGENT LE FER, SOIT DANS LEUR RETRAITE OU EN SE RELEVANT, SOIT DANS LA GARDE.

On débutera suivant l'usage par faire développer des coups droits bien enlevés et des dégagements de vitesse. On tiendra à ce que dans le développement le jarret gauche soit bien tendu et que le pied conserve son immobilité et son aplomb. Il a déja été dit qu'on ne pouvoit faire deux choses à-la-fois, lever le pied et tendre le jarret; mais cette dernière action est préférable, puisque c'est de la détente du jarret gauche que dépend la vitesse du corps après l'élévation de la main. Le maître fait faire ensuite des contres et tirer des dégagements; il pare lui-même le contre et dégage, et exerce ainsi l'élève pendant quelque temps pour le disposer. Il pare le contre de

quarte et dit : « Attendez ma retraite ; je change l'engagement en me relevant ; ne prenant pas votre foible avec mon fort, ma tenue étant fausse, défaut assez ordinaire à ceux qui changent le fer en se relevant, et n'ont pas le temps, devant une main vite et légère, de parer le coup droit. Tournez les ongles, enlevez, prenez l'opposition et partez. Ce coup est superbe dans l'assaut, il se fait en dedans comme en dessus. Il est encore difficile à parer dans la garde. Il y a des tireurs qui changent l'engagement trop souvent ; celui qui est bien sur ses jambes et prêt à tirer, qui a la main vite et légère, celui-là, dis-je, à peine sent-il quitter le fer, n'a qu'à tourner les ongles, enlever et opposer. Il est rare de ne pas réussir en y mettant la légèreté nécessaire, d'autant plus que ce n'est pas un tireur rusé qui change coutinuellement l'engagement : un tireur consommé ne change jamais qu'avec l'intention de faire un coup combiné, et encore use-t-il de la précaution d'assurer son fort sur le foible de l'adversaire ; le fer étant bien tenu il n'aura rien à craindre au lieu qu'il y a toujours du danger à passer d'un côté à l'autre sans précaution.

SUITE DE LA LEÇON.

Le maître, étant en garde, dit : « Parez le contre de quarte ; si je change le fer en me relevant la main haute, évitez le changement en passant dedans, tournez les ongles, enlevez et tirez. En garde : parez le contre de quarte ; si je change l'épée en me relevant, marquez la feinte une, deux. » Le reste se fait de suite,

comme aux leçons précédentes, depuis la feinte jusqu'au contre-dégagement doublé; tromper les deux contre. « En garde, continue le maître: parez le contre de quarte; si je me reléve en changeant l'engagement, faites le faux battement, et, sur la pression adverse, dégagez dedans. » On suit encore depuis le dégagement jusqu'au contre-dégagement doublé pour tromper les deux contre. En garde : parez le contre de quarte; si je change l'épée en me relevant, battez l'épée en tierce, ou croisez le fer au demi-cercle. En garde : parez le contre de quarte; si je me reléve en changeant le fer, menacez quarte sur les armes. » On donne de la suite à la leçon en faisant succéder au menacé les coups compliqués.

CINQUANTE-TROISIÈME LEÇON.

POUR ÉVITER L'ENGAGEMENT SUR CEUX QUI VEULENT PRENDRE LE FER EN MARCHANT.

Il y a des tireurs qui tirent sans s'assurer du fer et le quittent même en marchant; c'est un des plus grands défauts, cela expose à être blessé en se faisant arrêter sur la marche; dans ce coup, il y a vraiment du danger; car les deux actions, celle de celui qui serre en courant, et celle de celui qui tire, font que le coureur se trouve baiser en quelque sorte la garde de celui qui

prend le coup d'arrêt, et si dans ce moment le fleuret vient à casser, il en peut résulter de graves accidents, qui sont moindres à la vérité quand le tireur qui développe le coup d'arrêt enlève bien la main.

Il y aussi à craindre le coup pour coup avec les tireurs qui hasardent le coup d'arrêt sans savoir le prendre; il est vrai que le coureur appelle le coup d'arrêt; mais, s'il est mal pris, l'assaut devient des plus vilains, et présente l'image d'un affreux combat de gladiateurs où les deux antagonistes sont blessés à-la-fois. Et l'art des armes, comme nous l'avons déja dit, consiste à toucher sans être touché.

Le maître commence, et dit : « Tirez dessus, je pare le contre. En garde : parez le contre de quarte dans votre retraite; rompez et dégagez; vous me faites ainsi perdre la mesure par une fuite simulée (observez bien alors vos positions); je marche pour la regagner, la main basse; tournez vite la main, enlevez, détachez le pied droit, tendez le jarret gauche et tirez; c'est le vrai coup d'arrêt; en garde, en relevant précipitamment le bras gauche, qui, faisant balancier, aide beaucoup à la retraite. » Le maître ajoute : « Tirez quarte en dedans; je prends le contre de tierce. En garde : parez le contre de tierce et quarte dans votre retraite; rompez et dégagez sur les armes, assurez-vous bien sur vos jambes, et, si je regagne la mesure la main haute, tirez seconde avec opposition, et la main aussi très haute. En garde à l'épée de tierce; si vous ne la trouvez pas, suivez-la au contre de tierce et quarte, puis rompez et dégagez tierce; je marche pour regagner la mesure en prenant

l'épée quarte en dedans, sans m'assurer du foible adverse; tirez droit, en tournant les ongles tout-à-fait, la main au plus haut; partez, restez là un temps, dessinez-vous sur le développement, la tête et le corps droits en cavant la hanche gauche, le jarret bien tendu, le pied d'aplomb. » Il faut que l'œil du maître soit partout. « En garde à l'épée tierce; parez le contre de tierce, rompez, dégagez quarte. Je regagne la mesure en marchant et en prenant le fer sur les armes la main haute; dès que je quitte l'épée, évitez l'engagement en passant dedans, tournez les ongles, enlevez, prenez l'opposition, développez-vous à fond sur ma marche; c'est un des plus beaux coups d'arrêt qu'il y ait. En garde: tirez quarte sur les armes; je pare le contre. En garde : parez le contre dans votre retraite, rompez, dégagez sur les armes ; je marche pour regagner la mesure en passant l'épée en dedans, évitez l'engagement en passant sur les armes, tournez les ongles, enlevez et tirez. En garde: tirez quarte en dedans; je pare le contre de tierce. En garde : dans votre retraite, parez le contre de tierce, rompez, dégagez quarte; je marche pour regagner la mesure en prenant votre fer en quarte sur les armes; faites-le-moi perdre par la feinte une, deux, tournez les ongles, enlevez, prenez l'opposition, et ainsi de suite; car sur ce changement on peut faire la double-feinte, le contre-dégagement, etc. »

CINQUANTE-QUATRIÈME LEÇON.

AUTRE MANIÈRE D'ARRÊTER LES TIREURS QUI COURENT ET QUITTENT LE FER EN MARCHANT.

Pour prendre des coups d'arrêt le long de la lame, et sur les pressions par un simple dégagement, pour marquer une feinte sur une marche et éviter l'engagement, il faut une grande habitude, un coup d'œil juste, une vivacité réfléchie. Tous les tireurs n'ont pas les mêmes moyens; celui qui se trouve en avoir doit s'occuper de parer long-temps avant d'entreprendre de tirer sur les marches, autrement il court le risque du coup pour coup. Un moyen moins brillant, mais plus certain, et que je conseille aux commençants d'employer, est le liement du fer, comme on l'a démontré en attaque. On revient toujours au principe en prenant les parades simples par jugement et les contre par habitude.

Le maître, à la suite des coups droits, des dégagements et des coups de vitesse, enfin de tout ce qu'il juge nécessaire, dit à l'élève : « Tirez sur les armes, je pare le contre de quarte ; dans votre retraite, rompez et dégagez pour me faire perdre la mesure par une fausse fuite; je cours sur vous en marquant des feintes, liez l'épée au contre de quarte sur les armes ; à la fin du liement, vous rencontrez le fer; aussitôt que vous le

sentez, formez l'opposition en quarte sur les armes (vous pouvez de même tourner la main tierce, le coup en aura plus de hauteur, et c'est un avantage pour les petits hommes contre les grands); soutenez la main et partez. » Le coup est d'arrêt s'il est pris dans le mouvement d'une marche; car il se peut qu'après sa marche, le coureur ait le temps de développer; ce coup alors ne sera plus un coup d'arrêt, mais bien un coup de temps, puisqu'il aura été pris sur le développement. La cause en est qu'en formant la parade double, on peut donner à l'adversaire le temps de finir sa marche et de développer; le coup saisi est donc alors un coup d'opposition pris sur le développement du tireur.

« En garde : tirez quarte en dedans; je prends le contre de tierce. En garde : parez le contre de tierce; dans votre retraite, rompez et dégagez; je marche en formant de grands mouvements, prenez le demi-cercle qui vous fera rencontrer le fer, et liez-le en quarte sur les armes; enlevez la main au plus haut en prenant l'opposition en quarte sur les armes. En garde : engagez l'épée en quarte, frappez du pied sans que le corps remue, marchez et rompez. De même, cela vous affermira sur la partie gauche, tirez sur les armes; je prends le contre de quarte. En garde : parez le contre de quarte; dans votre retraite, rompez, dégagez; je cours sur vous pour regagner la mesure, en formant de grands mouvements; prenez le contre de tierce, prime, si vous ne trouvez pas le fer en prime, arrêtez en seconde, ensuite tierce; si on ne trouvoit pas l'épée en seconde, il est difficile de ne pas la rencontrer dans une de ces

trois parades, d'autant qu'ayant coupé toutes les lignes, la parade a passé par-tout. Si cependant il arrivoit que le coureur trompât le contre de tierce, prime et seconde, et tierce, il faudroit de la parade de seconde lier l'épée au contre de quarte par un mouvement très petit et rapproché des doigts; mais il est rare et presque impossible qu'un coureur trompe encore le fer après le dernier mouvement de seconde; car, se trouvant trop près, il ne sauroit passer sa pointe, à moins d'avoir un fleuret extrêmement court; d'ailleurs ces coups étant trop longs et trop compliqués, ne se font guère à l'assaut; on en fait la répétition au plastron pour donner de la main et de la retenue de corps à l'élève. On doit donc trouver le fer après les parades de prime et de seconde, et en employant le moyen de parades doubles sur les marches, on ne risque jamais de faire de coup pour coup. Les coups d'arrêt qui en sont la suite sont moins difficiles à prendre que les premiers que nous avons démontrés précédemment; il faut être un grand connoisseur pour en savoir faire la différence; au surplus, la grande habitude et l'exercice donnent la facilité de bien faire les uns et les autres, et à juger sainement de l'ensemble d'un assaut.

DE LA LONGUEUR CONVENABLE DES FLEURETS POUR L'ASSAUT.

J'ai dit et répété qu'un avantage réel dans les armes étoit la longueur ou la grande mesure. Une personne qui joint à cet avantage une pointe légère, qui la passe

près et vite, possède un beau développement, et tire bien le mur, régulièrement tel qu'il a été démontré; cette personne, dis-je, peut se servir d'un fleuret de 32 pouces, 32 et demi, et même de 33 pouces; mais je fais observer qu'il faut être un tireur fini pour se servir de cette dernière longueur; car l'avantage d'enlever des coups droits avec un fleuret bien long ne s'obtient pas sans beaucoup d'adresse. Il est prouvé que celui qui sait employer les moyens indiqués tiendra son adversaire hors de mesure; il défendra son terrain de manière à l'empêcher d'en gagner sur lui sans s'exposer à être arrêté sur la marche; il l'obligera au moins à deux temps; en sorte que s'il ne le prend pas au premier, il ne le manquera pas au second. En un mot, on échappe difficilement à un bon tireur, dont l'occupation continuelle est de tenir l'adversaire hors de mesure, pour prendre un coup d'arrêt, dès qu'il marche sur lui sans précaution. Par cette raison, dans l'assaut un fleuret long est préférable.

On a dit au chapitre *de la démonstration des coups d'arrêt*, qu'on ne pouvoit marcher ni tirer à-la-fois. La marche fait toujours perdre des temps, et elle expose à être touché; par la raison que si on se couvre d'un côté, on est nécessairement découvert de l'autre, et que dans l'ébranlement presque inséparable de cette marche, un tireur adroit qui sait profiter des fautes et du jour qu'il aperçoit développe un coup de longueur.

Pour tirer de loin, l'avantage d'un fleuret long est donc incontestable; il est impossible d'enlever des coups aussi brillants avec un fleuret court. Les coups de

ce dernier, qui ne peuvent gagner en avant, sont d'ailleurs faciles à parer.

Un tireur connoissant sa mesure comme il doit la connoître, ayant un beau développement, trouvera bien du désavantage, si par hasard il se sert d'un fleuret ayant un demi-pouce de moins que la longueur accoutumée; il n'osera plus entreprendre ni coups droits, ni dégagements de vitesse. Son coup-d'œil lui indiquera que la mesure est incertaine, et son assaut alors ne sera pas aussi beau qu'il devoit l'être. Obligé de recourir à d'autres moyens, il se réservera la parade et la riposte, et attendra que l'adversaire soit assez près pour pouvoir développer quelques coups droits; mais on sent bien qu'ils ne seront pas aussi fréquents qu'ils l'auroient été avec un fleuret plus long.

Le moins donc qu'il puisse avoir est 32 pouces de lame, longueur calculée depuis la garde jusqu'au bouton, et 32 pouces et demi en grand exercice. On peut la porter jusqu'à 33. Une main vite et légère est dangereuse avec cette longueur, dont on ne se sert pas souvent par la difficulté de trouver des lames assez légères dans cette dimension.

Comme un fleuret trop lourd rend la main paresseuse, nous nous sommes plus souvent fixés à 32 pouces de lame; Saint-Georges se servoit plus fréquemment de cette longueur que de celle de 33, par la raison que nous en avons donnée.

Un professeur doit avoir la précaution de se pourvoir de beaucoup de fleurets, et s'attacher à les monter lui-même; car ils ne peuvent être bien montés que par

qui sait s'en servir. Un fourbisseur, comme nous l'avons déja fait remarquer, ne les monte pas, il les emmanche. Un tireur doit aussi conserver la même grosseur pour toutes ses poignées; quant à la forme, on sait qu'elle est toujours la même. On sent la nécessité de ces précautions; car si un fleuret vient à casser dans un assaut, on ne se trouve pas exposé à se servir d'un fleuret dont la poignée, différente en grosseur, peut donner du désavantage. Celui qui prend donc l'habitude de monter ses fleurets lui-même a bien plus d'agrément dans ses assauts; son exécution est plus facile, parcequ'il a mis son fleuret parfaitement à sa main. Si l'on ne peut prendre sur soi de les monter, il faut au moins les faire arranger devant soi par un fourbisseur adroit. On ne sauroit trop le répéter, il est aussi indispensable à un tireur d'armes d'avoir un fleuret bien à sa main qu'au musicien d'avoir un violon bien monté, et un archet à sa convenance. Il faut en monter beaucoup, et si dans la quantité on a mieux réussi pour quelques uns, on les mettra de côté pour les assauts de prédilection. La confiance dans la bonté de son fleuret est beaucoup pour un tireur. Quand on a le bonheur de rencontrer des lames de 33 pouces, il faut s'en emparer; si elles sont bien proportionnées et de la légèreté convenable, elles sont précieuses contre certains jeux, surtout contre les tireurs qui courent, et sur lesquels il faut développer de toute la longueur possible, et encore contre ceux qu'on a de la peine à joindre par l'habitude qu'ils se sont faite de s'enfuir; on surprend les uns avant qu'ils ne pensent à la retraite, et on arrête

les autres quand ils se disposent à prendre leur course ou à s'enfuir.

Ces lames de 33 pouces sont bonnes aussi pour tirer le mur, à toucher sur ceux qui ne parent pas franchement, mais qui esquivent le coup en retirant le corps ou en le tournant, ce qui n'est pas parer. On parvient à les toucher facilement avec une longue lame, et on en viendroit difficilement à bout avec un fleuret court. Il est donc bien d'avoir toujours des fleurets de réserve pour les assauts urgents. Il y a des personnes qui rejettent les longs sous le prétexte que si l'on est serré leur longueur devient gênante ; je conviens que cela peut être pour le tireur borné, mais le vrai tireur n'en sera point embarrassé, parcequ'il se laissera rarement serrer, et que son attention continuelle est d'empêcher qu'on ne gagne son fer et son terrain. Il doit connoître toutes les ressources de l'art : trop serré il aura prime et seconde, ces positions rapprochant la main du corps, et en la soutenant extrêmement haute le bouton se trouve sur le corps du coureur ou serreur ; il y a en outre les oppositions de main gauche qui garantissent de tout. Supposeroit-on qu'un tireur veut serrer, loin de lui laisser l'épée devant soi on la lui dérange par des battements ou des croisés ; s'il ne donne presque pas de fer, il cherchera alors à gagner la mesure par des petits pas, on le laisse approcher et ensuite on lui développe des coups de longueur et de vitesse : rien ne résiste à ce moyen. Au chapitre *de la manière de combattre les mauvais jeux* on trouvera plus de détails.

L'opinion de ceux qui rejettent les fleurets longs tient

à ce qu'ils n'ont pas l'art de s'en servir, ou à ce qu'ils manquent des facultés physiques: leur objection n'est qu'une partialité qui se détruit par le sentiment du plus grand nombre des tireurs. En insistant ils prouveroient qu'ils ne savent pas tirer le mur dans son vrai principe. Le mur seul donne la manière de développer de loin sans que le pied gauche traîne ou tourne; le mur seul procure l'élévation de la main dans la perfection et conduit à l'entière connoissance de la mesure, réunion d'avantages qui fait le mérite du tireur proprement dit; car il y en a qui connoissent la mesure sans l'observer.

DES AVANTAGES DU FLEURET COURT.

Il nous reste à parler du fleuret court que quantité de personnes préfèrent parceque, disent-elles, on pare mieux avec. A cela je réponds : il ne suffit pas de parer, il faut encore pouvoir tirer de loin comme de près. En effet, si après la rencontre du fer on n'a pas fait suivre la riposte sur la première parade, comment pourra-t-on sans l'aide d'un fleuret long toucher d'un second coup et empêcher au moins le redoublement? J'observe en outre qu'un homme grand, qui après une parade ne sera pas en mesure, par l'inconvénient du fleuret court, de riposter dans la retraite, cet homme assurément se voit dans la nécessité de marcher, il perd ainsi l'avantage de son physique et n'a presque plus de supériorité sur un petit homme. Il est également faux en principe que le fleuret court convienne particulièrement au petit homme, puisqu'il est dans la nature de tenir l'adversaire le

plus loin qu'on peut; moins on est à la portée de ses coups et moins il est à craindre.

Les partisans du fleuret court diront que moins il y a de longueur et plus la pointe passe facilement et près; mais la difficulté est d'arriver sur un tireur qui, fort et vigoureux, possède l'art des armes dans son principe; j'en ai expliqué le danger. Rien d'ailleurs n'est plus effrayant pour des spectateurs que de voir dans un exercice où l'on doit montrer de la grace et de l'agrément, deux tireurs corps à corps se redoubler avec leurs fleurets courts, comme s'ils se poignardoient ou s'alloient prendre aux cheveux; n'est-il pas plus beau et plus noble de voir des assaillants tirer de leur portée, se relever et riposter, cela intéresse davantage et n'inquiète pas. Tout le monde peut tirer en marchant et en courant, on n'a pas besoin d'apprendre long-temps pour cela. Le fleuret long n'est pas plus incommode que le court pour ceux qui ont l'art et l'habitude de s'en servir. Tel qui tirera continuellement avec un fleuret long, mais toujours de la même longueur, pour bien connoître sa mesure ne tirera que de sa place et ne se laissera que rarement serrer. Moi qui suis d'une petite taille j'ai enlevé des coups aux adversaires les plus forts et les plus grands, et il m'eût été impossible de les toucher avec un fleuret court. C'est pour cette raison que même à la leçon je me suis toujours servi d'un fleuret long; la démonstration en est plus savante et plus belle, le maître approche, atteint l'écolier plus facilement, et lui prouve, en effleurant quelquefois le gilet, qu'il auroit été touché, chose qu'on ne peut faire avec un fleuret court sans marcher. Le

maître en use ainsi avec des écoliers qui s'obstinent à vouloir avoir raison en se fondant sur leur mauvaise méthode.

La démonstration des coups droits devient aussi plus évidente avec le fleuret long, et les élèves en sentent mieux l'effet par la légèreté que le maître doit employer. Avec le fleuret court, au contraire, on ne se permet guère de tirer des coups droits, faute d'être en mesure, et si parfois on veut les risquer on y met de la force, ce qui oblige l'adversaire, si le coup est tiré sur les armes, à venir à la parade de prime ou à changer l'épée, ce qui se fait sur les deux engagements.

Les écoliers ne peuvent même apprendre l'usage du fleuret long et du jeu de longueur que par la démonstration faite par le maître avec un fleuret de cette dimension. Je crois donc que d'après cet exposé on donnera la préférence au fleuret long, dont l'avantage paroît d'autant moins incontestable qu'on s'en est servi pendant près de soixante ans dans notre académie, où il a fait en quelque sorte la réputation de notre école. Cette autorité me paroît suffisante pour soutenir que le fleuret long fait la gloire, la beauté et la grace des assauts.

CINQUANTE-QUATRIÈME LEÇON.

DES ASSAUTS, DE LA MANIÈRE D'Y PARVENIR, ET DE CE QUI EN FAIT LA BEAUTÉ.

Avant de mettre les élèves à l'assaut, le maître a l'attention de les prévenir qu'ils doivent mettre de côté un amour-propre ou une ambition mal entendue; s'ils ont l'un de ces défauts, ils peuvent renoncer d'avance à l'avantage de devenir forts : ils seront tout au plus des ferrailleurs. Pour recueillir le fruit de leur travail, il faut moins chercher à toucher que s'attacher à bien conserver les positions dont les écoliers, même avancés, ne sont pas exempts de s'écarter.

D'après cet avertissement, ceux qui commencent à faire assaut doivent principalement s'assurer de la fermeté de leurs jambes, et de parer en ramassant le fer par des parades serrées et très petites, sans que la pointe s'écarte d'une ligne de la direction du corps; ils doivent aussi rendre la riposte chaque fois qu'ils auront trouvé le fer, et sur-tout ne jamais parer deux fois de suite sans riposter, attention nécessaire pour empêcher l'adversaire de redoubler.

En attaque on peut faire tout ce qui vient dans l'idée et tirer sur-tout beaucoup de coups droits et des dégagemets de vitesse. Si les fleurets sont tranquilles, si l'ad-

versaire forme des liements, il ne faut pas tirer dedans sans faire une attaque au fer, parceque, sans cette attention et quelque vite que l'on soit, on est exposé à partir au moment du liement et à tomber dans le talon du fer adverse. De cette manière on voit une masette parer souvent un tireur très fort et très vite. Il faut donc, ainsi qu'il vient d'être dit, faire une attaque au fer, comme faux battements, menacés, une feinte que l'on fait quelquefois même un peu large d'après la connoissance que l'on a de son adversaire. Il faut aussi retenir le corps bien en arrière pour attendre la jonction de son fer, qui a lieu souvent avec force, accompagnée presque toujours d'un mouvement convulsif. Au moment de cette jonction, on développe un coup de vitesse du côté opposé à la prise du fer, coup qui ne peut réussir qu'à la suite et au moyen de la ruse employée qui produit l'interruption du liement par le point d'appui trop fort de l'adversaire à l'instant de la prise du fer.

Dans l'étude de l'assaut, il faut s'armer de beaucoup de sang-froid, et ne pas s'emporter, comme quelques ignorants, qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à tomber sur l'adversaire pour le toucher.

La combinaison sert à examiner le jeu, les positions de son tireur, à voir ce qu'on peut opposer de mieux à tel ou tel coup qu'il se plaît à répéter. Peu importe d'être touché à celui qui a bonne envie d'apprendre pourvu qu'il finisse par parer les coups qui l'avoient d'abord embarassé; une difficulté surmontée mène à en vaincre d'autres.

Quand le principe est bon, rien n'est impossible, et il

n'y a pas de coup qui ne puisse être paré. Il n'y a eu qu'un Saint-Georges contre lequel l'art a été insuffisant; mais comme il faisoit exception et que son second ne se psésentera pas de long-temps, je suis fondé à soutenir qu'il n'y a pas de coups qui ne puissent toucher quand ils sont tirées de la manière et au moment convenable, et alors tous sont bons, et tous sont mauvais d'après l'à-propos ou le manque d'à-propos.

Il faut de la patience, du zèle et se mettre en tête que les plus forts ont été battus long-temps avant d'en battre d'autres. C'est un tribut à payer dans presque tous les arts.

Le point principal est d'avoir les mouvements réglés; s'ils sont convulsifs, la pointe s'écarte du corps, on perd du temps pour revenir au corps, et l'on ajuste mal. Il ne suffit pas de tromper le fer pour toucher, il faut encore ajuster. J'ai vu des tireurs le tromper souvent et ajuster fort peu; qu'arrivoit-il alors, ils étoient touchés sans pouvoir se plaindre, et quoique l'adversaire n'eût pas paré; le coup passoit, celui-ci étoit autorisé à leur mettre le bouton sur le corps. En général, dans tous les mouvements d'attaque, comme dans ceux des parades, la pointe doit toujours se montrer fixée au corps. Tout en étant pétulant, il faut avoir une vivacité réfléchie et ne jamais s'écarter du principe. Un tireur ferme sous lui, comme on l'a recommandé, sera toujours prêt à partir; sa main seule agira, et comme il ne fera aucun faux temps, il aura la facilité de saisir les jours qu'il obtiendra d'un tireur en désordre et qui se verra atteint avant qu'il lui fût possible de se développer.

DES PRÉCAUTIONS QUE LES TIREURS DOIVENT PRENDRE AVANT DE FAIRE ASSAUT, ET DU GENRE D'EMPLACEMENT ET DE TERRAIN CONVENABLES.

Pour faire un bel assaut, il faut nécessairement avoir confiance dans son terrain. Celui qui convient le mieux pour une salle d'armes, c'est le salpêtre battu. A défaut du premier, c'est le carreau sur lequel, quand il est humide, on jette de la cendre ou de la poix-résine mêlée de blanc par parties égales ; mais ce mélange finit par porter à la gorge et incommode beaucoup. Si on ne veut pas faire les frais de mettre en salpêtre une salle carrelée, on y supplée avec du plâtre que le maçon étend dessus avec une truelle, et la sandale alors tient parfaitement.

Avant l'assaut, on doit se précautionner de blanc pour mettre dans le gant; car, quelque bien choisie que soit la poignée du fleuret, elle devient lisse et tourne dans la main et, si on est obligé de serrer le fleuret, une grande partie de l'exécution est manquée, la main perd de son élévation, et la pointe s'écarte de la direction du corps, par le défaut de jeu dans les doigts.

La peau du gant doit être fine et moelleuse, si elle étoit épaisse ou dure, on ne sentiroit pas le fleuret. Le gant doit être étroit, long et juste à la main ; il s'élargit toujours assez. L'usage des sandales est de faciliter à tirer plus vigoureusement sans se faire de mal, le bruit qu'elles font anime dans l'action. Saint-Georges n'auroit pas tiré sans sandales : d'après la vigueur qu'il mettoit dans cet exercice, il se seroit fait beaucoup de mal en

tirant avec des souliers. En général, et comme tous les bons artistes, il étoit très difficile dans le choix de tous les ustensiles dont il se servoit.

Dans un assaut, deux bons tireurs doivent commencer par se présenter avec grace; ils tirent ensuite le mur, et dans cet exercice, qui est le prélude de l'assaut, ils ont soin que le mouvement de la main précède toujours celui du corps. Leur main parvenue une fois au plus haut, ils développent à fond et tombent d'aplomb en demeurant sur les temps pour laisser voir la beauté du développement. Ils resteront aussi un temps dans la garde après la retraite, ensuite faisant le salut, ils en marqueront ensemble tous les temps. S'il y a une personne de distinction à droite de l'un des tireurs, celui-ci commencera contre l'ordinaire par saluer en tierce, ensuite en quarte, et retournant la main tierce pour repasser l'épée devant lui, il remettra le chapeau. Le salut fini, les tireurs se mettent en garde hors de mesure pour éviter les surprises, ils la regagnent par de très petits pas. Une fois en mesure, de vrais tireurs ne doivent marcher ni rompre d'une demi-semelle, mais de leurs places faire franchement des attaques qui peuvent être précédées d'engagements et de quelques petites attaques au fer avec finesse, qui doivent finir par un coup tiré à fond. Ce coup parti, à peine est-il paré que la riposte est rendue de suite. Plusieurs coups bien attaqués et disputés se succèdent comme une balle de paume envoyée et renvoyée par la raquette. Les forts tireurs se touchent peu. Au surplus, le véritable intérêt d'un assaut est de voir dis-

puter les coups par tout l'art possible, aussi les personnes d'une grande force n'en tirent-elles guère plus de trois ou quatre de suite : comme elles font usage de toute leur vigueur, elles ne pourroient la soutenir long-temps en faisant succéder sans discontinuation des coups qui dégénéreroient dans leur quantité de vitesse et de régularité.

Les tireurs suspendent un moment et remettent le talon à la cheville gauche; c'est toujours à cette position qu'ils doivent prendre leur repos; par ce moyen l'alignement est parfaitement conservé, et le pied gauche, à la fin d'un assaut, se trouve être à la même place que celle qu'il occupoit au commencement. Sans cette attention, il y a toujours du désordre.

Dans le temps où il se faisoit beaucoup d'assauts dans notre académie, j'ai vu la salle si remplie de spectateurs, que les deux assaillants n'avoient au juste que l'espace nécessaire pour tirer, aussi ils commençoient et finissoient leur assaut à la même place, sans avoir touché ou dérangé les personnes qui étoient derrière eux. Il suffit qu'un tireur soit régulier pour que l'autre le soit et ne remue pas.

De bons tireurs dissimulent toujours ce qu'ils veulent faire, loin d'indiquer, comme il y en a beaucoup, par des préparatifs qu'ils vont attaquer de telle ou telle manière. J'ai dit qu'il falloit toujours être prêt à tirer; si l'on trouve la position trop fatigante, il faut alors se reposer plus souvent; mais dès qu'on voit un tireur se préparer c'est le moment de le surprendre par une atta-

que vigoureuse, la réussite en est rarement incertaine. A-t-il l'air de vouloir parer, on retient le corps très en arrière, on fait des engagements et on gagne la mesure par de très petits pas en s'assurant bien du fer dans le cas où il viendroit à tirer; car on ne doit se dissimuler que ces petites marches et ces engagements peuvent l'exciter à partir et à tirer dans les jours; c'est pourquoi il faut être sur ses gardes pour être en mesure de parer et de riposter, ou même de prendre le temps, si on est assez heureux pour le juger; mais s'il ne se décide pas, une fois en mesure on profite des circonstances en enlevant des coups droits dans les jours qui se présentent ou dans ceux qu'on est parvenu à se faire par quelques petits faux temps. Les grands tireurs se distinguent toujours par une belle simplicité, ne font des coups que le long de la lame ou de simples dégagements; cela a toujours été reconnu pour la belle manière.

Quand on tire avec un tireur qui enléve bien le coup droit, il ne faut pas laisser son fer tranquille; le tourmenter par des changements d'engagements, des liements de fer et des battements, le tout exécuté finement, c'est le moyen d'éviter quelques coups droits.

Lorsque de deux bons tireurs, l'un a du désavantage, cela peut être l'effet d'un peu plus de nerf de l'adversaire, ou de plus de malice; peut-être aussi celui-ci a-t-il plus de régularité, et par-là plus d'occasions de tirer en faisant moins de temps perdus. Un maître doit avoir toutes ces qualités; ce jeu tient à l'art, et c'est celui qu'il doit enseigner et donner à ses élèves, et non un

jeu qui dépende du physique et de la force, qu'on appelle *jeu de tempérament*, dont l'art vient toujours à bout.

Vous trouvez des personnes qui, faute de connoître les arts, disent qu'il est impossible de tirer aussi régulièrement qu'on l'exige dans la leçon; elles vont même jusqu'à soutenir que deux tireurs qui sont animés ne pensent plus aux principes; autant dire qu'un mucisien ne peut jouer à livre ouvert, ou qu'un écuyer ne sauroit venir à bout d'un cheval qui fait une faute ; l'art ne donne-t-il pas les moyens de le corriger et de l'amener adroitement à son but. Tous les arts ont, il est vrai, leurs difficultés; mais par le travail on s'accoutume à les vaincre, et cette habitude devient une seconde nature. Dans l'assaut, il faut que le coup-d'œil commande à la main, et que de suite les jambes obéissent. On se souvient encore de tous les forts tireurs qui ont été faits dans notre académie; j'ai déja cité M. de Saint-Georges le phénix des armes, et par cela même hors de la ligne; mais parmi ceux qui, quoiqu'après lui, se sont distingués par une très grande force, on citera MM. Cauvin et Pomard, gendarmes de la garde du roi, et de La Magdeleine, gentilhomme polonois. Ces messieurs combattoient un jeu quel qu'il fût, et dès la première fois comme s'ils eussent tiré dix fois avec les adversaires.

M. de La Magdeleine sur-tout étoit un des plus beaux pareurs; il rendoit la riposte avec autant d'intelligence que d'à-propos. Un tireur qui s'avisoit de vouloir redoubler sur lui se faisoit casser des fleurets sur le corps,

et se voyoit obligé de se relever pour ne pas courir le risque de se faire blesser. Il ne paroit jamais qu'une fois; il étoit un de ceux qu'on voyoit avec plus de plaisir tirer contre M. de Saint-Georges.

Ces trois messieurs étoient élèves du même maître, M. de La Boëssière. J'aurois une trop longue liste à faire si je citois tous les écoliers qui ont marqué dans notre école, sans y comprendre même les jolies forces courantes, dont les talents reconnus ont prouvé que le principe seul constamment pratiqué donne un avantage décidé dans l'exercice des armes.

Ceux qui douteroient de la possibilité de cette belle exécution, de cette régularité, peuvent, pour savoir à quoi s'en tenir, venir voir mes élèves; ils leur trouveront de la grace et un beau développement; ils s'apercevront que leur pied gauche ne remue jamais, qu'ils se replacent d'un seul temps et sont toujours prêts à partir. A la vérité, je ne les garde pas assez long-temps pour qu'ils soient encore d'une grande force; mais formés dans les bons principes, ils peuvent continuer avec l'espoir fondé de devenir forts. Beaucoup m'ont fait honneur dans les régiments où on les a placés; l'on s'est bientôt aperçu qu'ils étoient élèves de la bonne école.

L'exercice de l'assaut mène à tout faire et à combattre tous les jeux; un tireur doué d'intelligence a la facilité de varier le sien autant de fois qu'il se présente de nouveaux adversaires; car le mérite est de savoir opposer à tel ou tel jeu celui qui lui convient; pour bien tirer, il ne faut jamais être le même.

Lorsqu'on se dispose à faire l'assaut un jour ou l'autre avec un tireur dont on ne connoît pas le jeu, on a soin de prendre des informations sur sa manière de tirer; si l'on apprend que c'est un jeu monotone, d'habitude et qui se répète, pour peu qu'on ait de talent un tel adversaire ne peut être que battu; il n'en est pas de même et on n'aura pas si bon marché de celui qui n'a pas de coups d'habitude, mais fait indistinctement tout, celui-là est véritablement un tireur.

Pour acquérir et conserver même une belle exécution, il faut être fidèle au plastron. M. de Saint-Georges a pris leçon tout le temps qu'il a tiré des armes; de quelque force que l'on soit, si on néglige de plastronner, le corps, la main, la pointe se dérangent. Le tireur sur-tout qui n'est pas fini ne devient plus supportable s'il fait assaut sans continuer à prendre leçon. Nous n'avons cessé de répéter qu'il falloit toujours en revenir au principe pour resserrer le jeu de la pointe, replacer le corps, et remettre de l'ensemble dans les mouvements qui plus ou moins dégénèrent toujours dans l'action de l'assaut. Il faut joindre à cet exercice celui du mur, strictement tiré et bien décomposé.

OBSERVATIONS SUR LES PETITS HOMMES.

Le petit homme a bien des difficultés à surmonter en tirant avec un homme de grande taille, fussent-ils tous deux d'un mérite égal. Je ne devrois pas toucher cette corde, moi qui suis petit; mais les leçons et les principes d'un maître célèbre m'ont mis à même de me

défendre contre des hommes plus grands que moi, et l'art a suppléé au désavantage du physique.

Les petits hommes pour la plupart sont bien proportionnés, nerveux et vigoureux. Les hommes d'une grande taille communément ne peuvent pas en profiter, leur physique s'y oppose et les empêche de développer et de se relever avec facilité. Il arrive souvent qu'un homme d'une petite taille a autant d'étendue qu'une grande personne, par l'art et par l'usage du fleuret long. Je l'ai éprouvé pour mon compte fréquemment.

Le petit homme d'ailleurs peut devenir aussi bon pareur que le grand; il est même de son intérêt particulier de s'attacher à cette partie de l'exercice et d'y exceller; il peut être encore plus régulier et plus dangereux que celui-ci, après avoir rencontré le fer, ainsi qu'on le verra expliqué aux assauts suivants.

Indépendamment de ce que par erreur les hommes grands sont pour la plupart partisans du fleuret court, ils ont encore le désavantage de manquer de reins et de jarret pour la retraite. Comme on trouve plus souvent de belles proportions dans les moyennes tailles, il n'est pas étonnant que de petits hommes dans l'assaut se trouvent de pair avec des personnes d'une grande taille; au surplus, l'homme grand qui manque de jambes, et le petit qui n'a pas de moyens, doivent l'un et l'autre avoir recours à l'art et à l'usage du fleuret long.

Nous avons eu dans notre école M. le comte Dolcy. C'étoit un homme de moyenne taille, manquant de jambes; par un défaut de conformation il étoit croisé dans sa garde; à peine pouvoit-il se soutenir, c'étoient

là de grands désavantages : il en étoit dédommagé par une main et des doigts d'une qualité rare, par un coup-d'œil, de la tête et infiniment de malice, et comme on n'en a vu à personne après M. de Saint-Georges. Il ne faisoit jamais d'assaut sans faire tomber l'adversaire dans des pièges et sans se distinguer par quatre ou cinq coups marquants. Si ses jambes eussent répondu à sa main, il eût été étonnant; l'art et le fleuret long faisoient sa force; il en tiroit parti, et avec une légèreté de main admirable il enlevoit des coups droits superbes; on le mettoit en avant lorsqu'il se présentoit des étrangers pour tirer, et il étoit pour eux toujours un adversaire dangereux.

Le petit homme doit toujours se tenir sur la défensive. Si, conformément aux principes, il ramasse le fer en tous sens, et riposte de même, si muni d'un fleuret long il sait développer à fond de sa place, si pourvu d'une bonne tête il ne fait son développement qu'à-propos, en attendant les emportements de son adversaire et saisissant le moment où il en est trop serré, alors certes il étonnera l'observateur par la quantité des occasions qu'il trouvera de tirer. De cette manière, le petit homme fait partager le danger, et c'est ce qui m'est toujours arrivé. Si mon tireur tenoit, je me fiois à ma parade, et lui faisois des faux temps pour le faire partir; quand je ne sentois pas une grande légèreté dans sa pointe après avoir donné son fer, l'épée livrée, je l'attaquois vigoureusement par des croisés et des battements pour parvenir à toucher les premiers coups. Si je remarquois au contraire qu'il eût la pointe légère, je

l'attendois et faisois le jeu détaillé précédemment; je tirois bien les coups droits et à fond; j'avois beaucoup d'étendue. S'il lui arrivoit de me tirer des coups à demi développés, au lieu de riposter je brisois son fer d'une manière vigoureuse par des croisés ou des battements. Observez qu'il n'y a pas de riposte contre celui qui ne développe pas à fond; il y auroit même du danger à la rendre. Toutes les fois qu'un tireur ne finit pas son développement, il faut battre son fer ou le croiser, pour éviter les remises et l'inconvénient de se voir serré; la vivacité est nécessaire dans ces cas-là, et les tireurs qui se sauvent en se relevant sont touchés nécessairement avant d'avoir pu effectuer leur retraite. Je vais parler ici d'un coup qui m'a parfaitement réussi, ainsi qu'à tous ceux à qui je l'ai fait faire; il donne une grande facilité pour exécuter en tierce les coups droits, pourvu qu'on les tire avec légèreté, et qu'on soit en mesure. Le voici : Les épées étant tranquilles, et l'épée fixée au corps prête à entrer, je faisois un mouvement très fin en tournant la main demi-tierce; puis, la remettant en place et feignant de quitter le fer sans déranger la pointe, j'enlevois et partois dans le jour que l'ébranlement me fournissoit. Ce simple mouvement en demi-tierce produit assez volontiers ce dérangement de la part de l'adversaire, attendu que le temps n'est pas assez grand pour qu'il puisse s'en méfier, et par suite lier l'épée. Ce petit ébranlement donne la facilité d'enlever un coup droit à la surprise de celui qui le reçoit. Cela prouve combien les coups droits ont d'avantage et de promptitude. J'avois également bien en main un me-

nacé du fort au foible pour passer un coupé que je jetois et tirois très vite. Je le faisois en attaque comme en retraite. C'est un bon coup à faire répéter aux élèves; il exige une grande retenue de corps, sans cela il est manqué; il est presque imparable par celui qui se relève en présentant son foible avec la main basse, celle du tireur a alors un jeu très vite. Je faisois aussi beaucoup d'attaques au fer, comme menacés, croisés, et dans mes mouvements je mettois beaucoup de prestesse et de vivacité, c'est la ressource des petits hommes. Le coup droit en quarte sur les armes m'étoit familier. Je me servois beaucoup des parades de prime et de seconde. On a fait l'éloge de ces deux bonnes parades, et on a fait sentir de quel avantage elles étoient pour combattre ceux qui serrent. Tous les tireurs doivent indistinctement s'en servir, et dans bien des circonstances on ne peut leur en substituer d'autres; si l'on est serré et surpris, elles sont d'autant plus utiles que la main se rapprochant du corps, le fort du fleuret du pareur se trouve au foible adverse.

Le menacé en quarte sur les armes pour tirer seconde me réussissoit aussi parfaitement. Ce coup, quand il est fait avec vitesse, surprend et touche presque toujours, sur-tout les tireurs médiocres, qu'il est rare de ne pas voir répondre au fer, soit en attaque, soit en retraite. J'ai imité ce coup de M. de Saint-Georges qui le faisoit souvent. Comme j'avois beaucoup de régularité, je me relevois très vite et me mettois en garde d'un seul temps, toujours prêt à repartir si l'adversaire laissoit un jour après ma retraite. Bien des tireurs ne se méfient pas

d'un homme qui se relève devant lui ; mais si celui qui fait sa retraite est ferme sur ses jambes, alerte à profiter du moindre jour, il développe un coup à fond.

Le tireur qui se relève en se sauvant ne peut tirer un coup dans sa fuite ; il ne le peut pas davantage s'il remue les jambes dans sa garde ; quoi qu'il veuille faire, il ne sauroit tirer à propos, parceque, ne pouvant faire deux choses à-la-fois, il tombe dans ce qu'on appelle les temps perdus. Il est inutile d'apprendre pour se sauver, c'est la ressource de ceux qui ne savent rien. Le vrai tireur s'oblige à parer en place pour riposter de suite. On doit parer de la main seulement, sans que le corps remue, pour éviter les temps perdus. Autant de fois qu'un tireur, parvenu à cette régularité, rencontre le fer qui doit tomber dans le talon du sien, autant de fois il faut qu'il rende la riposte comme un coup de foudre : c'est le chasseur qui met à temps le doigt sur la détente du fusil.

Cette fermeté, cette précision mène au coup-d'œil, habitue à ne s'effrayer de rien, et la parfaite connoissance que l'on a de la mesure enhardit à fondre sur l'adversaire dans des positions où il ne peut ni parer, ni tirer à cause des ébranlements. Lorsqu'on a acquis cette fermeté, on est étonné des occasions qui se présentent de tirer et d'arriver au corps. Cela fait voir qu'il vaut souvent mieux attendre qu'attaquer ; un tireur qui pare bien, finit par toucher et est très difficilement touché.

Observations.

Un tireur à-peu-près formé, mais qui n'est pas à même de prendre leçon d'un bon maître, peut s'exercer devant un mur. Il y fixera un point à la hauteur de la poitrine d'un homme d'une bonne taille ; il se mettra bien en garde et formera des contre, en se rappelant le principe qui prescrit de les faire serrés et très petits ; il restera sur les temps pour s'assurer qu'ils sont bien achevés. Qu'il s'attache sur-tout à ce que sa pointe ne se dérange pas d'une ligne du point fixé, en tournant les ongles et en enlevant la main ; qu'il y prenne garde, le plus petit mouvement convulsif l'en éloigneroit considérablement.

Il a déja été observé qu'il ne suffisoit pas de tromper le fer pour toucher, il faut encore que la pointe soit réglée : sur dix fois que des tireurs l'auront trompée, à peine en toucheront-ils trois, par la raison que leur pointe s'écarte de la ligne du corps. Ce défaut vient des leçons trop précipitées. Les mouvements trop larges ont le même inconvénient. Ainsi, dans tous les temps que le tireur fera devant le mur, il faut que sa pointe soit fixée au point marqué ; que sa main arrive au dernier période de hauteur ; que le corps soit bien assis sur la partie gauche pour que le jarret fasse ressort ; ce qui produit la grande vitesse du développement, les hanches étant extrêmement effacées et le pied droit légèrement détaché de terre et ne faisant que la raser ; le jarret gauche doit chasser comme un arc par une vigoureuse tension,

en observant que l'action du départ doit se passer sous le tireur sans s'enlever avant de partir, ce qui arriveroit nécessairement si l'on tendoit le jarret gauche avant de lever le pied droit ; ce dernier mouvement est faux, ôte le ressort et fait faire deux temps au lieu d'un seul nécessaire à la promptitude du développement. Il faut rester sur ce développement, maintenir sa main au plus haut en observant les positions, baisser l'épaule droite et remuer le bras droit pour se donner du liant et de l'élasticité. La retraite se fait d'un seul temps, en retirant le genou droit et pliant le jarret gauche, et en relevant précipitamment le bras gauche en forme de balancier, le bras droit revient en même temps en place au milieu de soi en garde partagée, le pied droit posé à terre; on doit se trouver en garde d'un seul temps et prêt à repartir sans être obligé de faire le moindre mouvement pour être plus à son aise ; c'est un grand point que de savoir abréger les temps.

Un exercice bien nécessaire est celui d'enlever la main droite en baissant la gauche sans tirer ; on parvient par là à la retenue du corps, et on s'habitue ainsi à ne le faire agir qu'après la main. Le mouvement des doigts est aussi à observer ; le petit et l'avant-dernier doivent seuls tenir le fleuret, le pouce, l'index et le doigt du milieu ne font que toucher la poignée très légèrement et uniquement pour conduire la pointe. La main droite doit être inclinée demi-tierce, les mouvements en seront bien plus petits que si on ne l'avoit ni tierce ni quarte. Si l'on serre la poignée, les mouvements deviendront très larges, la main se fatiguera promptement. Il faut donc que le fleu-

ret jouc dans les doigts, que la main soit inclinée demi-tierce; de cette manière, le pommeau n'ayant pas de point d'appui, la main obéira plus facilement aux battements et aux croisés. Dans l'élévation, à mesure que les ongles tournent, il est nécessaire, pour laisser la pointe dans sa juste direction, que les doigts obéissent; le pouce, l'index, et le doigt du milieu doivent l'assurer; le petit doigt et le quatrième cèdent, de manière que le pommeau monte dans la main et que la pointe reste dans sa direction et gagne le corps. La main arrivée à son dernier dégré de hauteur, on ne tient le fleuret que des trois premiers doigts, et dans cet état on maîtrise le foible adverse qui ne peut faire tomber le fleuret de celui qui tire, par la raison qu'il n'y a pas de force dans la pointe.

On ne sauroit trop répéter tous ces temps-là lentement et en détail, pour les sentir et en prendre l'habitude.

DE LA GARDE ET DE CELLE RELATIVE AUX MAUVAIS JEUX.

Nous avons dit que la première garde étoit celle du plastron; elle doit être la plus belle puisqu'elle est celle du principe; elle donne aux tireurs la grace, et leur apprend à tirer parti de tous leurs moyens de longueur et de vitesse. La position en est raisonnée et calculée, et met à même de prendre toutes les gardes possibles, parceque, d'après le plastron même, il n'y a pas de garde fixe dans l'assaut: la garde doit donc être relative à celle

de l'adversaire et varier suivant le jeu des différents tireurs qu'il faut savoir combattre.

Si l'adversaire a cette belle garde qu'on appelle garde partagée, propre à défendre le dessus comme le dessous, on doit prendre son fer à la même hauteur. Il y a quelquefois des jeux si bizarres, qu'on est obligé pour les combattre de baisser sa garde et de ployer le corps au point que la poitrine se trouve à très peu de distance du genou. En général, les mauvais jeux tirent extrêmement bas : si vous preniez avec eux une garde plus haute que celle qu'ils présentent, leur fer vous échapperoit; régle générale, pour les beaux comme pour les vilains jeux, il ne faut les combattre que par les mêmes positions. Les tireurs mal placés n'ont pas l'avantage de cette ressource, leur garde est toujours la même et ils n'ont pas les moyens de la varier à volonté. J'ai remarqué que les tireurs qui se sont fait l'habitude d'une garde raccourcie ne peuvent en prendre une étendue quand il le faut. Il en est de même pour se défaire de toutes les mauvaises positions auxquelles on s'accoutume.

Le talent d'un tireur est de savoir prendre le jeu convenable pour combattre celui qu'on lui oppose. Celui qui fait tout au plastron, qui attaque le fer en tous sens, le ramassant et le rendant de même, ne trouvera rien qui puisse l'embarrasser. Il peut arriver pourtant que tel bon tireur manque de tête, mais il n'est plus alors qu'une belle machine, propre à tirer uniquement contre des jeux qu'il connoît bien. Un foible écolier qu'il aura en tête pour la première fois l'embarrassera.

Dans une salle d'armes au surplus on n'oppose jamais de semblables tireurs aux étrangers qui se présentent; on choisit au contraire un tireur plein de confiance, malin et rusé.

Le maître ne sauroit donner l'intelligence et le goût, ce sont des dons de la nature; l'art fait le reste. Dans les assauts on ne doit jamais se répéter, mais varier son jeu de manière à tromper son adversaire sur les intentions qu'on peut avoir; un tireur qui n'a que des coups d'habitude auxquels il revient sans cesse est à moitié battu par qui l'aura vu tirer ou seulement sera instruit de son jeu avant de tirer avec lui.

Un élève d'une bonne force, et qui y est parvenu par un travail méthodique, ne doit pas choisir les jeux qui lui conviennent davantage, mais tirer indistinctement contre tous ceux qui se présentent. S'il rencontre un jeu difficile, qu'il s'attache à le combattre jusqu'à ce qu'en s'y familiarisant, il finisse par n'avoir plus rien d'embarrassant pour lui. La première fois, et lorsqu'on ne s'est exercé qu'avec de bons tireurs, ces sortes de jeux étonnent par leur irrégularité; mais on n'est pas long-temps à s'y faire, et bientôt on en vient à bout d'autant mieux que les difficultés qu'ils présentent ne consistent qu'en des mouvements larges, des coups répétés et des grandes marches, qui plus ou moins donnent lieu à des jours, et appellent le franc développement. Dans l'article consacré à la manière de combattre les mauvais jeux, on peut voir que le tireur exercé doit facilement sortir vainqueur de cette lutte. Mais lorsqu'on y est parvenu, ces sortes de jeux n'ont plus rien

d'intéressant, attendu qu'ils n'offrent pas de coups brillants à faire, mais des coups bas et de raccroc, effets inévitables d'une garde basse; il seroit vraiment dangereux d'en développer d'enlevés; car si l'on tiroit haut, l'adversaire toucheroit dessous. On ne fera pas mal, pour s'habituer au désordre et à l'irrégularité de ces jeux, de faire tirer sur soi des personnes qui ne savent rien. C'est une précaution qu'il ne faut pas négliger; si l'on s'exposoit à tirer sans avoir fait cette étude préalable, on pourroit se trouver bien embarrassé. Ma recommandation fera dire à ceux qui ne connoissent pas les armes qu'un homme qui ne sait rien peut bien tirer, et même battre un fort tireur; cela n'est pas tout-à-fait exact, le vrai est seulement que souvent l'ignorant étonne celui qui est habitué à un jeu régulier. Au surplus, pour bien apprendre à tirer, on ne doit s'occuper des mauvais jeux que lorsque l'on est arrivé à un fort degré, autrement on ne fera jamais que ferrailler.

DES PRÉCAUTIONS A PRENDRE EN FAISANT ASSAUT AVEC UN TIREUR DONT ON NE CONNOÎT PAS LE JEU.

Après avoir tiré le mur et fait le salut, on met le talon à la cheville du pied pour bien prendre l'alignement, en se tenant un peu loin; ensuite on se met en garde en reculant du pied gauche. Cette précaution a pour objet d'empêcher qu'un tireur de mauvaise foi, et bien aise de profiter de tout en voyant son adversaire se mettre en garde du pied droit, et en mesure, ne vienne à tirer, le pied à peine posé, et à toucher; c'est

ce qui s'appelle *tirer de surprise;* mais ces tireurs alléguent pour raison que le fer étoit devant eux. Il est donc prudent, et sur-tout quand on ne connoît pas celui avec qui l'on va tirer, de se mettre en garde toujours hors de mesure; règle générale, il faut se placer de loin, et ajuster sa garde à la hauteur de celle de son adversaire en donnant très peu de fer. On tâche ensuite, et le plus légèrement possible, de croiser le fort dans son foible, et la pointe très près du talon ou du passage de l'épée, ayant la main droite demi-tierce; on place la gauche de manière à ce qu'elle puisse venir à l'opposition, et pour cela le bras doit être ployé et la main à la hauteur du milieu du corps. Dans le cas que l'on soit surpris et gagné par une grande marche de l'adversaire, cette position de la main gauche met à même de répondre à tout ce que le moment de crise semble exiger, comme cela va être expliqué. On a soin après de gagner la mesure par de très petits pas; d'abord pour ne pas s'exposer, et encore pour ne pas faire sauver l'adversaire. On l'amorce par des faux temps qui sont des feintes faites finement près du talon du fer, en observant de retenir strictement le corps. Ces faux temps sont pour voir s'il se sauve, ou pour l'exciter à tirer; s'il est du nombre de ceux qui se plaisent à tirer sur les mouvements, il donnera dans le piége; le tireur qui aura employé cette ruse prendra la parade dans laquelle il a le plus de confiance, le contre de quarte, par exemple, et il ripostera du tac au tac; mais si cet adversaire résiste après la parade, comme il charge l'épée et que sa pointe n'a point d'écart, il faut

dans ce cas lui tirer flanconade. S'il a traîné le pied gauche, il en résulte qu'au moment où il charge le fer, ou qu'il veut remettre l'épée au corps sans se relever, il se trouve un peu trop près, alors on oppose la main gauche en rendant la riposte qui le fait relever. Si sa pointe se trouve haute, on oppose la main gauche, le bout des doigts en l'air, à la hauteur de son fer; si au contraire le coup est bas, le bout des doigts sera incliné vers la terre. On pare encore les tireurs qui dégagent dessous la main en les arrêtant en octave, de l'engagement de quarte sur les armes pour tirer quarte basse en dedans.

S'il ne fait pas des mouvements trop larges, on peut lui lier le fer en quarte sur les armes, et tirer le long de la lame avec opposition, ce qui peut, comme je l'ai déja fait sentir, se trouver un coup d'arrêt, ou de temps.

Mais si ce tireur inconnu fait au contraire des mouvements larges, il faut avoir recours au demi-cercle, riposter quarte ou lier le fer en quarte sur les armes, enlever la main et développer. Si après la parade du demi-cercle on se trouvoit serré au point de ne pouvoir riposter facilement en soutenant toujours la main au plus haut, on la feroit pivoter en tierce. Par ce moyen on est en prime; dans cette position, quelque serré que l'on soit, la pointe se trouvera toujours au corps du serreur, et plus la main sera haute, plus le coup deviendra sûr. D'un autre côté, il ne faut pas négliger les oppositions de main gauche contre ceux que nous appelons tireurs de jeux difficiles; ils profitent de

tout, remettent l'épée au corps après avoir été paré, sans s'obliger à parer la riposte. Une excellente manière de les combattre, c'est de les tenir de très loin en quarte en dedans, la garde un peu écrasée, un peu plus fendu que de coutume, avec le corps incliné en avant pour être plus à même de ramasser les coups tirés bas. On forme à cet effet des contres extrêmement petits et vites sans écarter la pointe de la direction du corps, en ramenant tout au même point. J'observe qu'il est plus sûr de ramener les mauvais jeux en quarte en dedans, par la raison que la main gauche vient alors au secours pour empêcher les remises.

Cette manœuvre est sévère et la seule à employer contre ceux qui veulent toujours remettre l'épée au corps ou redoubler; ils risquent avec celui qui entend bien ce jeu-là, sur-tout s'il est vif et vigoureux, de se faire briser des fleurets sur le corps; ils sont même exposés à se faire blesser par la garde lorsqu'ils se sont trop avancés.

Une autre tactique qui n'est pas moins dangereuse pour le serreur ou le redoubleur est la suivante; elle leur abyme la main, s'ils mettent trop de dureté et opposent une résistance mal entendue.

Après une parade du contre, n'importe laquelle, si ces tireurs résistent, on leur fait un battement ou un croisé et un battement; il est impossible qu'ils continuent de résister avec succès, leur main est tellement froissée qu'elle devient incapable de la moindre chose, et qu'on se donne le plaisir de les battre comme des en-

fants. Ces battements sont encore la ressource des petits hommes contre les grands.

Si ces tireurs tirent très bas, il faut alors leur opposer une garde encore plus basse que leurs coups, et on leur ferme ainsi l'endroit où ils peuvent toucher en les appelant en dessus, où ils ne sauroient arriver, n'ayant pas l'art d'enlever la main ni assez haut, ni assez vite.

Il se peut qu'un tireur médiocre, après avoir donné plusieurs fois dans de faux temps, n'y réponde plus; il faut alors que le vrai tireur fasse usage contre lui de sa longueur et de sa vitesse, qu'il développe dans le jour un coup tiré jusqu'aux dents. Ensuite on revient aux faux temps, pour ôter à l'adversaire l'envie de repartir. On a aussi recours aux menacés pour faire tendre le fer, et le battre de suite. Il arrive quelquefois qu'un tireur bien battu court en désespéré; on emploie alors contre lui tous les moyens des coups d'arrêt et des coups de temps, et sur les mouvements larges qu'il fait en marchant on fait un menacé, accompagné de l'appel et du cri, le tout avec violence; il est rare que cela ne produise pas un étonnement chez l'adversaire qui le fasse répondre au fer; c'est un mouvement assez naturel à la suite du menacé dont on profite pour tirer de vitesse dans le jour qui se présente. En rejoignant le fer, on le bat. En général, pour attaquer ces sortes de tireurs quand on parvient à les joindre, il ne faut jamais laisser leur pointe devant soi, mais toujours la déranger avant de tirer, afin d'éviter le coup pour coup; toutes choses dont l'ensemble et l'exécution ne laissent

pas que de présenter de grandes difficultés. On est trop heureux au surplus de venir à bout de pareils jeux, qui ne fournissent point par leur irrégularité l'occasion de développer de beaux coups.

Si l'adversaire pare mal en retirant le corps, mais ne recule pas, sa hanche reste en mesure, et, comme il ne peut que revenir lentement à la parade, après que son fer a été croisé et écarté vigoureusement, on a le temps de développer sur lui un coup de longueur et de vitesse. À cet effet, on jette la main en avant et la pointe à la hanche, en baissant le haut du corps; ce qui donne dix-huit pouces de plus d'extension. On se relève promptement, et dans la retraite on prend le demi-cercle, et on lie le fer en quarte sur les armes, et si l'adversaire ose marcher pour riposter, il est surpris par un coup d'arrêt ou de temps; tous ces coups qu'on ne pourroit tirer avec un fleuret court sont autant de preuves de l'avantage et de l'utilité du fleuret long, qui vous dispense de vous exposer en marchant. Pour plus grande sûreté on donne très peu de fer, et que ce qu'il en faut pour obliger l'adversaire à serrer, en joignant au menacé qu'on lui fait le cri et l'appel tout à-la-fois pour l'ébranler. Il faut nécessairement appuyer pour le forcer à répondre; ensuite on dégage, on fait la feinte une, deux, tirée de vitesse, en tournant beaucoup la main qui doit pivoter et être soutenue au plus haut. Sur le menacé, la pointe doit toujours se montrer fixée au corps de l'adversaire; on a bien soin de retenir le sien, pour être en mesure et sur ses gardes contre une mazette qui viendroit à

tirer sur le mouvement du menacé; c'est pourquoi plus un tireur est mauvais, et plus il faut le faire appuyer sur le fer quand on veut l'attaquer, afin qu'il ne tire pas en même temps. Un homme adroit sait éviter les accidents en ne donnant point de fer. Il a la main et la pointe voltigeantes, et après un menacé quarte sur les armes, accompagné de l'appel et du cri, il tombe seconde. Ce coup excellent contre presque tous les tireurs réussit encore mieux contre un adversaire qui n'est pas fort. Je crois assez me faire entendre par les expressions de main et de pointe voltigeantes; j'ai dit aussi que la grande habitude et le jugement dispensoient de suivre le fer, sur-tout quand on savoit déployer un jeu de longueur, au moyen duquel on est à même de juger la distance de l'adversaire. Mais le coup-d'œil, un maître ne peut donner ces qualités à l'écolier; c'est le fruit du temps, du travail et de la réflexion.

La garde la plus redoutable à opposer aux tireurs ordinaires, est celle qui ne présente pas de fer, parceque n'ayant communément ni main ni jambes, et ne trouvant point d'appui sur le fer, ils ne peuvent plus rien faire. Le bon tireur seul est habile à tirer de loin et vite, lui seul peut attaquer une garde si imposante. Celui qui sait tenir hors de mesure avec un fleuret long, qui défend bien son terrain, qui juge bien et combat un adversaire digne de lui, n'a rien à redouter des tireurs dont nous parlons. Avant d'arriver à son corps ils ont trois grands dangers à courir : le coup de temps, le coup d'arrêt, la parade et riposte. Leur pied sera à peine à terre, qu'ils auront reçu, et franchement développé, un de ces trois

coups. Tel est l'avantage du tireur prompt et exercé qui donne peu de fer, et dont la pointe ne cesse de voltiger. Il fera même à dessein des feintes un peu larges; si l'adversaire ne tire pas dessus, mais au contraire s'oblige à parer, au moyen de ce qu'il ne viendra à la parade que par des mouvements convulsifs; le tireur malin, ayant ébranlé cet adversaire, laissera sa pointe immobile fixée au corps et retenant le sien, la main liante et légère, et demi-tierce pour attendre la jonction de son fer, qui se fait toujours avec force après un ébranlement. Il passera aussitôt un coup de légèreté du côté opposé à la prise du fer. Ces sortes de temps se font sur tous les tireurs, et on s'en sert aussi pour interrompre des contres ou des liements de fer. Comme nous ne saurions trop le répéter, si l'on tiroit un dégagement sur un liement, quelque vite que l'on fût, on pourroit être paré par un tireur médiocre, par la raison que le liement auroit pu précéder l'instant du départ du coup; il faut donc avant de le tirer faire un temps qui force l'adversaire à s'appuyer sur le fer, tels que menacé vigoureux, faux battement, enfin un temps quelconque. Quand les épées sont tranquilles, on peut se dispenser de marquer ces temps et tirer des coups droits, ou si l'adversaire, est couvert, faire dans ce cas des dégagements de vitesse. S'il a la main basse, et qu'on soit en mesure, on jette son fort dans le foible jusqu'au bouton, en faisant un menacé accompagné de l'appel et du cri. Le menacé, plus particulièrement, exige une grande retraite du corps en arrière, et il est rare quand le tout est bien fait que celui contre lequel on emploie les menacés ne serre pas de la

pointe, et ne vous donne ainsi la facilité de lui jeter des coupés comme des balles, et avec d'autant moins de danger, que son foible est tenu. On sait toutes les fois qu'il y a moins de chemin à faire en passant sur la pointe, qu'en dégageant dessous, on doit toujours tirer le coupé. J'insiste sur ces coups, qu'on a constamment démontrés dans notre académie, parcequ'ils sont excellents à employer fréquemment contre des adversaires lents à la parade. Saint-Georges en a donné l'exemple.

Ils sont encore un moyen sûr contre les jeux dangereux, et contre ceux qui cherchent à faire le coup pour coup. Commencez donc toujours par une attaque au fer; avant de tirer, faites un menacé ou un faux temps pour que l'adversaire prenne un point d'appui et ne puisse pas tirer; comme nous l'avons souvent dit, on ne peut faire deux choses à-la-fois, et dès qu'il appuie, il ne tirera pas. Développez au moment de sa jonction sans craindre qu'il en fasse autant : s'il se sauve, vous serez obligé de l'attendre. J'ai déja remarqué qu'il n'y avoit pas de raison pour toucher celui qui s'enfuit, tirer sur lui c'est s'épuiser et tirer en pure perte.

Cependant il est un moyen de gagner 6 pouces sur celui qui s'est mis et se croit hors de portée. On tient l'épée devant soi, la garde bien liante, prêt à parer ou à tirer; on frappe plusieurs fois du pied, en le portant en avant par de très petits pas, on s'assure de la fermeté de ses jambes, et on tient le fer légèrement dans l'engagement où il se rencontre pour être prêt à tout; ensuite on fait un fort appel avec le cri pour occuper l'adversaire et l'empêcher de s'apercevoir de la ruse. Dans le temps

et au moment de l'appel, on a soin de plier beaucoup sous soi, et de rapprocher le pied gauche du droit à distance convenable pour pouvoir tirer vite : en s'y prenant ainsi, on a avancé au moins de 6 pouces, ce qui est un avantage considérable. Ce mouvement est difficile, il demande une étude particulière. On recommande de ployer extrêmement au moment de l'appel, afin d'éviter en rapprochant le pied gauche, le moindre mouvement de corps qui puisse faire connoître que l'on gagne la mesure.

Voici un autre coup à employer contre les mauvais jeux : on fait un menacé quarte en dedans, si l'adversaire répond avec la pointe hors de la ligne du corps, on lui tire quarte basse, et l'on se relève vite à l'épée de tierce pour ne pas faire passer la pointe adverse devant le corps. Quoique ce coup soit reconnu dans les armes, cependant, comme il n'est ni beau ni brillant, rarement on s'en sert dans un assaut ; les bons tireurs ne l'emploient qu'en riposte contre un tireur lent dans sa retraite et qui soutient sa main très haut, il n'y a même que cette riposte qui se rend du tac au tac ; de même qu'après la parade de tierce on ne peut riposter que seconde, si celui qui est paré se relève lentement.

Un tireur qui se relève en quarte en dedans, les ongles en l'air, serrant ou écartant la main, et sa pointe s'éloignant de la ligne du corps, on peut tirer le coup de quinte et revenir promptement à l'épée de tierce.

Voici un autre coup bien traître, bien dangereux, et qui n'est pas facile à parer parcequ'il surprend. On tire quarte en dedans à demi, en chargeant le fer, en

ayant l'attention de bien retenir le corps ; si l'adversaire résiste et répond au fer, on achève le coup en tournant la main tierce. La seule parade est celle de quinte, et la riposte en quarte qui suit cette parade est d'autant plus terrible et plus prompte, que les ongles tournés en dessous et en quinte, donnent un jeu et une élasticité infinis à la main. Cette riposte est difficile à parer autrement qu'en prime.

On ne montre aux élèves ces sortes de coups que fort tard, et lorsqu'ils en sont au point de ne pouvoir gâter leur jeu; si on les leur enseigne trop tôt, ainsi que les croisés et les battements, comme en général les jeunes gens aiment à ferrailler, ils en font leur seule occupation, leur main devient dure et ne fait plus que des mouvements larges.

Certains tireurs, après la parade de quarte, ont la mauvaise habitude de riposter en dedans la main tierce. On convient qu'ils peuvent toucher un adversaire qui s'oblige à parer quarte, mais leur manière n'en est pas moins mauvaise et contre le principe, puisqu'elle ne présente pas d'opposition, et que si celui contre lequel ils ripostent la main tierce ne s'oblige pas à la parade, il y aura décidément coup pour coup. Le seul moyen contre une telle riposte est de prendre la parde de seconde à une bonne hauteur : je recommande une bonne hauteur pour éviter que la pointe adverse ne passe sur la main.

La parade de seconde est celle aussi qu'il faut prendre contre ceux qui redoublent en dedans la main tournée, en perdant la ligne, ce qui a lieu au moyen d'une espè-

ce de volte du pied gauche, à la suite de laquelle ils font faucher leur pointe. Contre ces mauvais tireurs, les parades du dedans écartent difficilement leur pointe; celle de seconde, étant un demi-cercle en dehors, convient mieux; on ne sauroit donc trop s'habituer à la doubler contre les jeux difficiles.

La tenue ordinaire des gens qui ne savent pas tirer est celle de la main tierce et basse. Ils tirent à bras raccourci et en fauchant. Les parades du dedans sont incertaines contre cette espèce de jeu; la parade de seconde est la meilleure opposition à tout coup tiré en fauchant; elle présente l'avantage de ne pas faire passer la pointe adverse devant le corps, mais de la tenir toujours en dehors; une telle pointe d'ailleurs se trouve rarement au corps, parceque la main étant tierce et basse, le tireur peut difficilement ajuster son coup, et le faire arriver au corps; c'est par cette position que sa pointe est toujours très loin : la preuve est qu'un tireur qui riposte seconde et laisse tomber sa main dans l'action de l'assaut, n'ajuste pas, mais s'éloigne du corps en fauchant.

La parade de seconde, excellente contre tous ces mauvais jeux à main basse ne seroit pas sans danger si on s'en servoit indiscrètement contre un fort tireur qui sauroit à propos tirer sur les armes. On sent bien qu'avec un tel adversaire elle ne peut être que mauvaise, puisqu'elle découvre entièrement le dessus; ce qui n'a pas d'inconvénient avec les tireurs à main basse et qui n'ont ni l'art ni la manière d'enlever un coup à propos. C'est au tireur consommé à juger des moyens

qu'il doit préférablement employer contre tel ou tel adversaire.

Les armes, comme tous les autres arts, ont leurs licences, et les forts seuls peuvent se les permettre; par cette raison, elles n'entreront pas dans le plan de notre démonstration. Nous aimons mieux n'en pas parler que d'exposer les écoliers à abuser de ce que nous pourrions dire, sinon pour autoriser ces licences, du moins pour les tolérer. Les élèves ne doivent se pénétrer que de cette vérité, c'est que l'art vient à bout de vaincre tous les jeux de routine et irréguliers, jeux basés sur un faux principe; il n'y en a qu'un de véritable, et c'est celui qu'il faut constamment suivre.

On a vu autrefois un tireur très fort, dont le jeu étoit fondé sur beaucoup d'habitude. Grand, bel homme, il étoit vif et vigoureux, mais coureur. Il avoit l'habitude d'un battement en quarte en dedans qu'il faisoit parfaitement; malheureusement il y joignoit une grande faute, le battement fait, il se trouvoit corps à corps avec son adversaire; au moyen de son extrême vitesse, le coup touchoit et étoit même très difficile à parer. Je tirois souvent avec lui; comme je n'étois pas aussi vite qu'il auroit fallu l'être, il ne m'étoit pas possible sur sa marche de passer ma pointe sur les armes : cependant la fréquente répétition de son coup fit trouver cet unique moyen de le parer; je l'attendois engagé en quarte en dedans, avec une garde étendue et liante, et une main légère. Dans cette position, je le tenois de loin, et à peine faisoit-il un mouvement pour battre mon fer en marchant, que,

laissant tomber ma pointe en dedans, je prenois prime extrêmement haute, et par ce moyen il se trouvoit touché avant que son pied fût à terre.

La première fois que Saint-Georges, qui ne se trouvoit point alors en exercice, tira avec lui, il l'arrêta sept fois de suite sur son battement et sa marche, en dérobant adroitement sa pointe sur le battement; il développoit un coup superbe de quarte sur les armes, qui n'étoit qu'un coup d'arrêt, puisque le battement avoit lieu dans la marche; l'adversaire qui serroit trop, au lieu de pouvoir développer, se trouvoit surpris, au point de baiser la garde du fleuret.

Contre des tireurs ordinaires, il lui arrivoit même fréquemment de manquer le corps, parcequ'ayant marché, il s'en trouvoit trop près et se faisoit toucher. Il eut une affaire malheureuse où, se trouvant avoir manqué son coup étant corps à corps, il fut victime du jeu et du faux principe qu'il s'étoit fait. Cet événement a fait dire qu'un fort tireur peut être tué par un foible; cela prouve seulement que souvent un coup qui touche est faux dans son principe, et que toutes les fois qu'on a tiré il faut, soit qu'on touche, soit qu'on ne touche pas, se relever promptement pour éviter le danger, et c'est ce que ne faisoit pas le tireur dont nous parlons.

Des hommes ont été tués de coups d'épée dans le dos, sans témoins, et des maîtres d'armes appelés pour juger le coup n'ont pas osé prononcer, parcequ'ils savoient que beaucoup de tireurs ont la mauvaise habitude de courir et de rester sur le coup, et que, s'aper-

vant trop tard du danger, par un mouvement naturel dans la peur, ils tournent le dos, ou ils reçoivent la riposte du tac au tac qu'on n'a pas été maître d'arrêter; c'est ce qui arrive souvent dans les assauts, et prouve doublement le danger que l'on court à s'éloigner des principes.

On éprouve de grandes contrariétés pour combattre les jeux d'habitude ou de tempérament qui tiennent plus à la force qu'à l'art, et présentent souvent de l'un à l'autre beaucoup de différence. Avec ces jeux qui battent des tireurs qui en battent d'autres, ces derniers ont à leur tour l'avantage sur les premiers battants, et souvent battus par les tireurs les plus foibles. Ces différences tiennent à la mauvaise routine qu'on s'est faite, et confirment les remarques que j'ai été à même de faire que le plus fort, souvent pèche contre les principes, et par cet écart donne prise sur lui.

J'ai indiqué avec détail les précautions et la position à prendre, les moyens à employer pour combattre un mauvais jeu; mais si l'on s'aperçoit que l'adversaire que l'on a en tête est un tireur qui a la belle manière, on se replace avec la grace qu'exige un bel assaut, en tâchant, autant qu'il est possible, de toucher la première botte. À cet effet, quand on s'est assuré que ce tireur reste en place, on lui fait un battement ou un croisé vigoureux pour avoir l'honneur de cette première botte; l'art et l'intelligence guident pour le reste.

Ce sont là les précautions que j'ai cru devoir recommander pour les assauts, et c'est en ne les négligeant

pas qu'un tireur peut aller loin, parceque l'art n'a pas de bornes; cent adversaires différents offriront en effet cent manières différentes de tirer.

Pénétré des difficultés de mon état, que j'exerce depuis que j'ai eu la force de tenir un fleuret, peut-être me suis-je répété souvent; en réclamant l'indulgence du lecteur à cet égard, je dois le prévenir que je m'y suis cru obligé, ayant remarqué dans le cours de mon long enseignement que, malgré les plus grands soins, les écoliers tombent sans cesse en faute; ce qui prouve que dans les armes, de même que dans les autres arts, on ne peut sortir de la médiocrité qu'à l'aide d'une démonstration aussi sévère que suivie.

DU GAUCHER.

Les anciens maîtres ne se sont pas assez occupés de la manière d'exercer les droitiers à tirer contre les gauchers. Cette insouciance dans cette partie de l'enseignement ne laisse pas que de causer de l'embarras à celui qui n'a pas reçu des leçons de la main gauche.

Un droitier bon tireur, pour écarter les difficultés que lui présente un gaucher, est obligé d'avoir recours continuellement à des battements, des croisés, qui rentrent dans ce qui constitue proprement les jeux durs; mais si le gaucher est fort malin il ne donnera point de fer, et le droitier, ne trouvant point d'épée à battre, n'a pour s'en tirer que les ressources réelles du talent et de l'exercice, qui sont le développement et la vitesse, ou,

pour mieux dire, des coups de mur, le fond et la base des armes.

Le tireur qui n'a que de la main se trouve continuellement dans le fort adverse, et quelque fort qu'il soit, celui qui voudra être vrai conviendra que quelque bien qu'il puisse avoir tiré avec un gaucher, il a eu beaucoup à desirer. En effet, ce ne sont plus les mêmes à-propos que de droitier à droitier; c'est toujours au contraire un livre à l'envers, le toucher du fer est absolument différent; on a dit, et il est même prouvé, que le droitier, qui dans l'assaut se montre l'égal du gaucher, est par le fait et sous le rapport de l'art et de l'exercice, beaucoup plus fort que lui. Le grand avantage du gaucher est de n'avoir jamais ou presque toujours que des droitiers à combattre, tandis que ces derniers au contraire ne trouvent que très rarement à tirer contre un gaucher; l'avantage de celui-ci tient tellement à cette cause que s'il arrive à deux forts gauchers de faire assaut ensemble, ils se trouvent très embarrassés, et que leur assaut est ordinairement aussi détestable que cette espèce de rencontre est rare. Aussi voit-on difficilement deux gauchers aimer à tirer ensemble. Leurs positions de gaucher à gaucher sont les mêmes que celles du droitier au droitier.

Il résulte de tout ce que nous venons d'observer qu'il est indispensable à un maître qui embrasse toutes les difficultés que présente son état de savoir donner leçon de la main gauche.

Un droitier ne tirera jamais bien avec un gaucher, à moins d'avoir appris à tromper le fer en tous sens sur

une main gauche, comme il sait le tromper sur une main droite; autrement dans l'assaut, au moyen de ce que le toucher du fer est contrariant, après la parade il ne sait où rendre la riposte; la plupart du temps il tire dans le fer, et cette indécision, donnant au gaucher le temps de redoubler ou de se relever en défense, ne laisse plus rien à faire au droitier; si le gaucher est attaqué, son contre de quarte et son demi-cercle qui se trouvent dans la position de la quarte sur les armes du droitier dérangent beaucoup la main de ce dernier, attendu que son pommeau y trouve un point d'appui; aussi une attention particulière du droitier contre le gaucher est de tenir toujours la main demi-tierce pour diminuer l'effet de ce point d'appui. Les droitiers ont sur les gauchers le même engagement. Quant à la position, l'avantage est le même; mais le gaucher, par une plus grande habitude de cet engagement, en est moins surpris que le droitier auquel le fleuret échappe souvent de la main. Les reprises et la manière de tromper le demi-cercle ont aussi pour lui des difficultés, puisque ces mouvements se font dans le sens contraire du droitier. Il faut donc beaucoup de travail et d'exercice pour parvenir à employer avec prestesse dans l'assaut les moyens à opposer au gaucher.

C'est pour vaincre et faire surmonter à mes écoliers ces difficultés bien reconnues, que je me suis décidé à donner leçon de la main gauche, et plus j'ai été en avant, plus cela m'a intéressé. On conçoit qu'un maître ne peut tirer aussi vite de cette main que de la droite;

mais il suffit qu'il parvienne, comme gaucher, à bien tromper et bien faire tromper le fer.

CINQUANTE-CINQUIÈME LEÇON

DONNÉE DE LA MAIN GAUCHE AU DROITIER.

Le maître dit : « En garde ; ployez sous vous, effacez les hanches, chargez la partie gauche, la garde au milieu de vous, et à même de défendre le dessus comme le dessous. »

Le maître tient le fer de l'élève en quarte sur les armes, et celui-ci alors se trouve engagé en dedans, par rapport à son maître qui représente un gaucher, et lui dit : « Frappez du pied, sentez le fer légèrement, couvrez-vous ou formez la ligne d'opposition, ce qui tient ma pointe hors de votre corps.

Après beaucoup de coups droits et de dégagements de vitesse tirés très près du fer, le maître continue, et dit : « Parez le contre de quarte, et s'il y a écart après la parade, ripostez du tac au tac, dans le cas contraire, et si je charge sur votre fer, ne tirez pas, de crainte que je ne remette l'épée au corps ; mais attendez ma retraite, et si je me relève, la main basse, tirez quarte droite et haute. En garde : parez le contre de quarte, attendez ma retraite ; si je me relève, la main haute, offrant du jour

en dessous, tirez quarte sous les armes, et formez l'opposition, de même que si vous développiez un coup de quarte basse à un droitier. (De gaucher à gaucher, le coup seroit seconde, comme de droitier à droitier.) En garde à l'épée de quarte sur les armes.

« Si vous perdez le fer, suivez-le en prenant le contre de quarte; dans ma retraite, j'ai l'épee devant moi, marquez la feinte une, deux sous le fer, la main quarte, et revenez quarte sur les armes, et tirez. En garde, l'épée devant vous; parez le contre de quarte, attendez ma retraite, et quand je me reléve, marquez la double-feinte, et retombez quarte sous l'épée, enlevez, partez quarte, et restez sur le coup; ne poussez pas sur le plastron, cavez la hanche gauche, vous en serez plus droit, relâchez-vous, que le jarret gauche soit tendu et le pied gauche d'aplomb. En garde à l'épée de quarte sur les armes; parez le contre de quarte; si je me reléve en serrant de la pointe, comme alors il y a moins de fer à passer dessus qu'à dégager dessous, coupez dans les armes. » Ce coupé se fait avec la main quarte, qui doit être liante pour passez le fer extrêmement près de la pointe adverse. Le gaucher, comme le droitier, revient plus volontiers et plus facilement au contre de quarte qu'à toute autre parade; ainsi il est donc très utile que la main du droitier obéisse promptement à la parade de quarte du gaucher, en tournant la main tierce; autrement le droitier, par défaut de souplesse, est exposé à voir son fleuret lui échapper de la main; le moins qui puisse lui arriver est que sa main dérangée, parcequ'elle n'a pas cédé à-propos, n'ait pas le

temps de revenir à la parade de la riposte, sa seule ressource alors est la parade de prime. On peut couper la main tierce, attendu que le gaucher, ramenant plus souvent en quarte qu'en tierce, il y a un avantage pour le droitier à couper tierce de l'engagement de quarte sur les armes pour tirer tierce en dedans, s'il n'a point à craindre, au moyen de la vitesse de son développement, que le gaucher prenne la parade du contre de tierce, toujours plus lente que celle du contre de quarte.

Le maître prend le fer de son élève en dedans pour lui faire faire avec ordre et dans leur suite les différents coupés. « Parez le contre de quarte, dira-t-il, attendez ma retraite, coupez et dégagez quarte sur les armes, enlevez et tirez, en garde. » On examine avec attention à chaque temps les positions de l'élève, et au moindre désordre apparent, on le ramène aux coups simples. « En garde; en ligne, lui recommande-t-on, moins de dureté dans le bras et les doigts, la pointe légère et basse, la main demi-tierce; votre fort dans le foible le plus possible. Parez le contre de quarte, continue le maître, attendez ma retraite; quand ma pointe est près de votre fort, il faut, pour que le coupé que vous avez à faire ait toute sa valeur, ne soit absolument fait que de la main sans remuer le bras ; pour cela vous devez passer votre fer le plus près possible de la pointe adverse et tenir le bras immobile, coupez donc, dégagez sur les armes et retombez dessous la main quarte. en tournant les ongles, enlevez et tirez; restez sur le développement; relâchez-vous. » Cela demande à être souvent répété; car le droi-

tier éprouve de la difficulté à tromper dessous, en dehors du gaucher avec la main tournée quarte, il en trouve également pour la reprise et les contre-dégagements dessous. « En garde; relevez-vous à l'épée quarte sur les armes; parez le contre de quarte; attendez ma retraite, et au moyen de ce que je serre votre fer, tirez en dedans; je prends le demi-cercle et je ne riposte pas; faites la reprise en dessous avec la main quarte, les ongles bien tournés et la main au plus haut. Attachez-vous à ce que le bras soit souple et l'épaule basse, de manière que la main ou les doigts fassent seuls le mouvement de la reprise près du fer. « On repétera cette reprise plusieurs fois en restant sur le développement, afin d'habituer et de fixer la main à la hauteur nécessaire, attendu que dans les assauts on la manque assez ordinairement, parce que dans l'action la main tombe, et que le coup, au lieu de pointer, ne fait que fouetter, comme il arrive entre droitiers à la reprise de seconde, plus difficile encore à faire sur le gaucher, par le manque d'habitude de la faire en quarte. Pour y habituer l'élève, le maître aura l'attention, en donnant leçon de la main droite, de parer octave et de faire faire la reprise en quarte en dedans, ce qui par la suite ne peut être que très utile pour tirer avec un gaucher.

Après la reprise du droitier sur le gaucher, le maître reprend l'épée au demi-cercle pour faire répéter la reprise en quarte, de même que de droitier à droitier. Il reprend le fer en octave pour faire faire la reprise en quarte en dedans. Le maître ne se lassera pas de faire répéter cette reprise, jusqu'à ce que la main soit bien

placée, exercice qui donne à l'éléve la connoissance de tous les moyens qu'il doit employer pour bien ajuster le corps.

Le maître revenant aux coups droits et aux simples dégagements dit : « Engagez l'épée en quarte sur les armes; frappez du pied, parez le contre de quarte, et attendez ma retraite; je serre de la pointe en me relevant, coupez et contre-dégagez sur les armes et tirez. En garde; ployez bien sous vous; effacez-vous la main bien au milieu de vous, relâchez la dureté du bras et des doigts; parez le contre de quarte et attendez ma retraite; je serre de la pointe, coupez, contre-dégagez sur les armes et contre-dégagez dessous; vous trompez par-là quarte, le contre de quarte et le demi-cercle.

Les menacés ont donc leur usage et leur valeur contre les gauchers. Le maître, comme aux leçons précédentes, insiste pour qu'ils ne soient faits que de la main, le corps très en arrière et bien assis sur la partie gauche; la main qui a l'air de menacer doit rester et revenir en place, tandis qu'à l'instant du mouvement le corps s'efface et que l'on charge la partie gauche; par ce moyen, la pointe n'étant point engagée dans la garde, rien ne l'empêche de passer après le menacé. On ajoute à ce menacé le cri et l'appel du pied, pour forcer l'adversaire à y répondre. Ce coup, nous avons été déja à même de l'observer, doit être appris et exercé particulièrement et doucement, afin de ne le pas manquer dans l'assaut; sans cette attention le corps est entraîné et se porte en avant, l'épée est livrée au battement, et par suite on est exposé à être touché.

Le maître continue et dit : « Engagez l'épée en quarte ; frappez du pied, parez le contre de quarte, attendez ma retraite, et quand je me relève, menacez quarte sur les armes ; je serre l'épée la main haute, tirez quarte sous les armes. On continue de suite depuis le dégagement une, deux et trois, jusqu'au contre-dégagement, etc.

Engagez l'épée en tierce ; frappez du pied, menacez quarte en dedans ; si je serre l'épée, dégagez quarte sur les armes ; tournez les ongles, enlevez et partez : cela va encore de suite et se complique comme nous venons de l'observer. En garde ; engagez l'épée en tierce, frappez du pied, menacez quarte ; votre fort dans mon foible jusqu'à mon bouton, qu'il n'y ait plus que la main à passer, dans cette position le dégagement ou plutôt le coupé peut se faire finement sur la pointe ; on peut faire suivre ce coupé du dégagé de la feinte, double-feinte, etc.

En garde ; parez le contre de quarte, attendez ma retraite ; quand je me relève, menacez quarte sur les armes, votre fort dans mon foible ; je serre de la pointe, coupez dedans, la main tierce. Ce coup réussit souvent quand il est fait légèrement et de la main seule, ce qui le rend plus vite.

En garde ; engagez l'épée en quarte en dedans, ou plutôt tierce en dedans ; parez le contre de tierce, et dans ma retraite, menacez quarte ; sur le menacé je change l'épée, tirez alors quarte sur les armes, en prenant l'opposition et la main enlevée au plus haut ; sur le changement, marquez après la feinte une, deux ; faites même le faux battement que vous pourrez faire suivre du con-

tre-dégagement et de tous les coups compliqués dont l'énonciation détaillée devient ici inutile.

Engagez l'épée en tierce ; frappez du pied ; je serre de la pointe, coupez en appuyant de votre foible sur mon fort ; vous ferez en même temps le cri et l'appel, en retenant bien le corps en arrière, ce qui forme un menacé en quarte en dessus. Ce coup fait, avec la vitesse qui est nécessaire, réussit ordinairement ; il est rare que le point d'appui que le tireur donne ne produise pas une pression qui le mette à même de développer un coup, comme le menacé de quarte sur les armes lui donne l'occasion et la facilité de tomber quarte sous les armes. Il est à remarquer que ce coup est combiné du coupé et du menacé, et que c'est d'après le produit de ce dernier que vous tirez le coup auquel l'ébranlement donne lieu. Il ne faut pas faire beaucoup de ces coupés de suite sans recourir aux coups simples, il en résulteroit du désordre et de l'irrégularité dans l'exécution, et dans la position, base unique de cette exécution.

En garde à l'épée de quarte sur les armes ; engagez l'épée en tierce, parez le contre de tierce ; rendez tierce pour tierce, ou quarte. En garde ; parez le contre de tierce, rendez tierce dessous, de même que si vous tiriez seconde au droitier ; en garde à l'épée de tierce ; si je force votre fer pour déployer quarte sur les armes, changez l'épée, parez quarte ; si ma main est basse, enlevez un coup de quarte sur les armes, si au contraire elle est haute, tirez quarte dessous. En garde à l'épée quarte ; engagez l'épée en tierce ; parez le contre de tierce ;

dans ma retraite menacez quarte ; je serre, marquez quarte sur les armes et passez quarte sous les armes. En garde à l'épée quarte ; engagez l'épée en tierce ; menacez, je serre ; marquez quarte sur les armes et contre-dégagez dessous : la suite est la même jusqu'au contre-dégagement. Vous pouvez doubler et tromper les deux contres, c'est-à-dire le demi-cercle et le contre de quarte. En garde à l'épée quarte, engagez l'épée en tierce, parez le contre de tierce ; dans ma retraite menacez quarte, marquez la feinte une, deux ; contre-dégagez dessous, ce qui est, après la feinte, tromper le demi-cercle. En garde à l'épée quarte ; parez le contre de quarte ; dans ma retraite, menacez, marquez la feinte une, deux, et contre-dégagez sur les armes : la suite est la même ; contre-dégagez et trompez le demi-cercle, octave et le contre de quarte sur les armes ; parez tierce et le contre de tierce ; dans ma retraite coupez, passez dessous ; si je prends le demi-cercle au dessous de la hauteur de ma bouche, retenez votre corps et passez votre pointe sur ma main ; c'est un joli coup, mais il faut se relever vite au demi-cercle, parceque le coup n'a pas d'opposition. Les menacés se font en attaque après l'engagement et dans les ripostes à temps perdus comme aux leçons précédentes.

CINQUANTE-SIXIÈME LEÇON.

DES BATTEMENTS ET DES CROISÉS QUI SONT D'UNE GRANDE RESSOURCE POUR LE DROITIER QUI N'A PAS L'HABITUDE DE TIRER AVEC LES GAUCHERS.

Le maître tenant en quarte sur les armes l'épée de l'élève qui, lui-même se trouve en quarte en dedans, dit: « Engagez l'épée en quarte sur les armes; si ma garde est tendne, battez l'épée en quarte, et si le fer en est écarté, tirez quarte droit. (Voyez à l'article *des battements* la manière de les faire avec régularité.) En garde; engagez l'épée en tierce; si ma garde est tendue, battez le fer en tierce et rendez quarte; on peut rendre également la main tierce, car la pointe étant écartée par le battement, elle n'a pas le temps de revenir devant un tireur vite. En garde l'épée en quarte sur les armes; si j'ai la garde tendue, battez le fer en quarte sur les armes; si j'obéis la main haute, tirez dessous. On peut étendre cette leçon depuis la feinte jusqu'au contre-dégagement double, ce qui donne de la main, des doigts, et la retenue du corps. En garde à l'épée quarte; engagez l'épée en tierce; si ma garde est tendue, battez le fer en tierce, et si ma main est haute, tirez dessous. En garde à l'épée tierce; liez l'épée au contre de tierce, et si j'ai l'épée tendue, battez-la et tirez droit; mais si ma

main est haute, tirez dessous. En garde à l'épée tierce; engagez l'épée en quarte; liez l'épée en quarte sur les armes; si ma garde est tendue, battez le fer et tirez quarte. Quand le fer du gaucher n'est pas assez livré, on essaye des menacés vigoureux qui produisent souvent une tension telle qu'on peut les battre.

Contre un gaucher, de même que contre un droitier qui tire un coup quelconque, sans se relever, on fait usage des battements et des croisés après la parade.

Pour continuer, le maître, après avoir fait tirer des coups droits et des dégagements de vitesse, dit: « Engagez l'épée en tierce, et si la mienne est tendue, croisez-la au demi-cercle, tournant les ongles et tenant la main au moins à la hauteur de la bouche, pour former un grand écart; plus le mouvement du croisé est rapproché des doigts ou de la main, et plus il est violent. À la suite du croisé, on tire dans le jour. En garde à l'épée en quarte sur les armes; engagez l'épée en tierce, frappez du pied; engagez-la en quarte, frappez du pied. Si j'ai l'épée tendue, croisez-la en tierce, comme si vous croisiez en seconde avec un droitier. » Ce mouvement produit le même effet contre le gaucher que le croisé au demi-cercle contre un droitier. « Soutenez la main et tirez tierce. En garde, liez l'épée au contre de quarte en vous relevant. Engagez l'épée en tierce, croisez l'épée au demi-cercle; si j'obéis, tirez quarte sur les armes; après le croisé, faites la feinte, la double-feinte, etc. En garde à l'épée quarte, et liez-la en quarte sur les armes, croisez en tierce; si j'obéis, croisez au demi-cercle, et dans le cas où le fer ne seroit pas encore

assez dérangé, rebattez-le en quarte sur les armes. » Il n'y a pas de main qui puisse résister à ces trois brisements réunis, pour peu que le fer ait été livré.

Il ne faut faire faire tous ces temps-là avec vitesse que lorsque la main de l'élève est bien formée; car quand dans ces battements les angles ne sont pas bien achevés par le tourné entier de la main, l'exécution ne peut rien valoir. Il a déja été observé que ce qui est mal fait au plastron est encore moins bien exécuté dans l'assaut.

On fait aussi avant les croisés des menacés, pour faire tendre ou livrer le fer. Par exemple: Engagez l'épée en quarte en dedans, frappez du pied, et menacez quarte en faisant un second appel; si je réponds en tendant l'épée, croisez au demi-cercle; si j'obéis, rebattez le fer en quarte sur les armes, tournez les ongles, enlevez et tirez.

L'épée se trouvant engagée en quarte sur les armes, le maître dit: « Menacez; je tends le fer, croisez-le en tierce; si j'obéis, rebattez-le en tierce et rendez. » On peut tirer tierce le fer étant écarté, par la raison que la parade du contre n'est pas à craindre.

Après une leçon comme celle-ci, qui entraîne avec elle quelque dureté, on revient aux coups simples et de légèreté. On ne doit jamais finir par des croisés ni des battements.

CINQUANTE-SEPTIÈME LEÇON.

DES COUPS D'ARRÊT.

Le maître fait tirer des coups droits sur les armes et en dedans, ensuite des dégagements de vitesse; le tout exécuté avec la retenue de corps et la régularité que le principe exige. Après quoi, tenant le fer de l'élève en quarte sur les armes, et celui du tireur par conséquent se trouvant l'avoir en quarte en dedans, le maître, qui représente un gaucher, dit : « Tirez sur les armes; je prends le contre de quarte, relevez-vous, rompez et dégagez; je marche pour regagner la mesure, la main basse, tirez quarte droite sur les armes. » C'est ce qu'on appelle *prendre un coup d'arrêt au pied levé.* Ce coup est d'autant plus sûr, que celui qui se trouve dans la nécessité de marcher ou de courir ne peut tirer en même temps; cela a déja été prouvé. « En garde, tirez dedans; je prends le contre de tierce, relevez-vous, rompez et dégagez pour me faire perdre la mesure; j'avance pour la regagner, la main basse, tirez quarte droite en dedans au pied levé en prenant l'opposition. En garde : tirez sur les armes; je prends le contre de quarte, relevez-vous, rompez et dégagez pour me faire perdre la mesure; je marche pour la regagner, la main haute, tirez quarte sous les armes en prenant l'opposi-

tion, comme dans la quarte basse, de droitier à droitier. En garde à l'épée de quarte sur les armes; tirez quarte en dedans, je pare le contre de tierce, relevez-vous, et parez le contre de quarte; puis, rompez, dégagez quarte en dedans; je viens pour regagner la mesure, la main haute, tirez dessous en formant l'opposition, comme en tirant seconde sur un droitier. En garde; liez l'épée au contre de quarte sur les armes. » Le maître, tenant le fer en dedans, peut faire tromper le fer sur la marche par la feinte une, deux; ou par la feinte en dessous, pour tirer sur les armes, soit pour faire marquer la double-feinte, le contre-dégagement en dessous la feinte et la double-feinte; ensuite faire tromper le demi-cercle, octave, quarte et le contre de quarte. Ces divers coups donnent de la main, et obligent à la retenue du corps. Ce qui suit est fort difficile à exécuter sur la marche du gaucher qui tient le fer, relativement au droitier en quarte sur les armes; s'il marche, la main haute, et qu'on tire dessous, il n'aura point de parade plus prompte que le demi-cercle, que le maître fera tromper de même que si le gaucher tenoit l'épée en dedans, c'est-à-dire qu'on trompe le demi-cercle au gaucher sur les deux engagements. Le maître dit donc: « Tirez quarte en dedans; je prends le contre de tierce, relevez-vous, et parez le contre de quarte, rompez, dégagez dedans; si je regagne la mesure en appuyant sur votre fer, ayez le bras assez souple, tenez les doigts et la main assez liants, avec la main demi-tierce et la pointe extrêmement légère, pour qu'à la moindre pression, votre pointe passe dessus très vite

en tournant les ongles et la main au plus haut. » J'ai remarqué qu'on prend plus souvent sur le gaucher le coup d'arrêt en dedans qu'en dehors; effectivement le gaucher ne défend pas aussi bien le dedans que le dessus et le dessous; par la raison qu'on lui tire plus fréquemment quarte sur les armes, et quarte basse que quarte en dedans; aussi néglige-t-il la plupart du temps de se couvrir suffisamment en dedans, sur-tout sur la marche.

Après les dégagements, on fait faire sur la marche une, deux au pied levé, une, deux et trois, les contre-dégagements, puis la feinte et la double-feinte; on fait aussi tromper les deux contres; après quoi, on revient aux coups simples et aux dégagements pour rétablir le juste ensemble.

Le maître reprend, et dit : « Tirez quarte en dedans; je pare le contre de tierce. En garde : parez le contre de quarte et tierce, rompez et dégagez; je veux regagner la mesure en prenant l'épée en quarte en dessus, évitez l'engagement en passant dessus les armes par un petit dégagement, le plus près possible de mon fer. Ayez soin que l'action de la main précède bien le mouvement du corps en formant l'opposition, partez; en garde, engagez l'épée en tierce, frappez du pied, marchez à moi; si vous perdez l'épée, prenez le contre de tierce, tirez; en garde, engagez l'épée en quarte, frappez du pied et marchez; si vous perdez le fer en marchant, prenez le contre, tournez les ongles, enlevez et partez. En garde : tirez quarte en dedans; je pare quarte, relevez-vous; dans votre retraite, parez le contre de

tierce et quarte, rompez, dégagez quarte en dedans; je fais mine de regagner la mesure en reprenant l'épée en dedans, évitez l'engagement en repassant dedans par un dégagement extrêmement fin. La suite est la même que celle qui a lieu et a été démontrée de droitier à droitier.

« Si je prends l'épée en marchant, faites-moi perdre le fer par une, deux sur le changement. Faites la double-feinte, puis contre-dégagez, revenez, doublez la feinte et trompez les deux contres. »

On revient aux coups simples et aux dégagements. Le maître s'occupera ensuite de faire parer des contres, et se fera tirer des coups que lui-même parera au contre; par ce moyen, il familiarisera l'élève avec les parades du contre du gaucher, parades qui surprennent et déroutent un droitier qui n'en a pas l'habitude, et lui dérangent la main.

Observation.

Le lecteur remarquera que je ne fais pas prendre le coup de temps en dessus, comme de droitier à droitier, par la raison que l'opposition est fausse main en octave. On peut même opposer le demi-cercle au coup de quarte basse.

CINQUANTE-HUITIÈME LEÇON.

SUITE DE LA PRÉCÉDENTE.

Le maître commence, et dit : « Engagez l'épée en quarte sur les armes, tirez dedans; je prends le contre de tierce, relevez-vous; dans votre retraite, parez le contre de quarte et le demi-cercle, tirez quarte. En garde : liez l'épée au contre de tierce en vous relevant, et vous pouvez, le pied posé à terre, rentrer tierce ou quarte. »

Si, après sa retraite, le droitier voit la main du gaucher basse et serrant son fer de la pointe, il peut encore, le foible adverse étant livré, rentrer par un coupé de quarte sur les armes. Cela peut s'étendre fort loin; car il n'y a jamais de bornes. « En garde : tirez dedans; je prends le contre de tierce; en garde, parez dans votre retraite le contre de quarte, demi-cercle et octave, tirez; en garde, liez l'épée en quarte sur les armes, et, le pied posé à terre, rentrez par un beau coup de quarte sur les armes très élevé, et les ongles bien tournés. » Dans ces deux liements, opérez en retraite. On peut encore, le pied posé à terre, si le fer du gaucher se trouve tendu, le battre sur l'engagement de tierce ou de quarte, ou faire le croisé et les commotions, tant du liement et du battement que du croisé, rendront le coup qui s'ensuivra impossible à parer.

Le maître continue, et dit : « Engagez l'épée en quarte en dedans, engagez-la en quarte sur les armes, passez quarte en dedans, tournez les ongles, enlevez et tirez; je prends le contre de tierce, relevez-vous et parez le contre de quarte et le demi-cercle, tournez les ongles, enlevez, tirez, liez le fer dans votre retraite; sur votre liement, je passe dedans; si je suis trop près, votre plus prompte parade est celle de prime en opposant la main gauche; relevez-vous à l'épée quarte pour ne point faire passer la pointe adverse devant le corps. » À la suite de la parade de prime prise sur un coup tiré de près, il seroit dangereux de lier l'épée au contre de tierce. Ce liement n'est bon que dans le cas où la prime est parée et ripostée de loin, et c'est alors seulement qu'on peut lier au contre de tierce en retraite. Il en est de même après les parades d'octave et de seconde, et leurs ripostes. Si elles sont tirées de loin, on peut lier le fer en quarte pour rentrer quarte, sans la crainte que la pointe adverse ne vous frise le corps. Le maître, en continuant, dit : « En garde, parez le contre de quarte et tierce, rendez tierce; en garde, l'épée devant vous, parez le contre de tierce et quarte, enlevez et tirez très vite; en garde, finissez par des coups droits et des dégagements de vitesse, tirez avec le plus de régularité que vous pourrez. »

Il y a aussi la flanconade que bien des droitiers ne pensent pas à faire au gaucher, et cependant ils peuvent s'habituer à la lui tirer; la position à la vérité est inverse, et c'est ce qui leur présente des difficultés.

Le maître fait parer le contre de quarte et opposer la

main quarte en dehors, comme en quarte sur les armes, par rapport au droitier; ensuite il fait diriger la pointe au flanc et soutenir la main à la hauteur convenable. Le tireur oppose la main gauche dont il présente le dos, et non le dedans; ce qui seroit impraticable. Cette position n'est pas belle; mais elle a l'avantage d'être excellente. Dans la répétition des parades, on n'oubliera pas celle de prime et de seconde, qui sont les mêmes qu'à l'égard des droitiers, et sont d'une grande utilité contre les jeux larges.

Un gaucher auquel on pare prime, et riposte de même, vient facilement à la parade de quarte et embarrasse; pour éviter cela, on oppose la main gauche, comme c'est d'usage sur la riposte de prime, et dans le cas où il n'y auroit pas de jour, d'après l'opposition de la main gauche, on peut passer tierce ou quarte sur les armes, et se relever à l'épée de quarte sur les armes du gaucher.

Voilà à-peu-près, je crois, tous les moyens à employer pour enseigner aux élèves à tromper le fer du gaucher. Le maître intelligent, d'après ces principes, peut étendre cela plus loin, suivant les individus. Un écolier adroit, bien formé, voit ses idées se développer peu-à-peu, et les leçons deviennent ainsi intéressantes et pour le maître et pour l'élève.

ESPADON.

L'espadon est un jeu qui a ses difficultés; il n'est pourtant pas aussi compliqué que celui de la pointe; car il n'a que quatre positions, et les armes en ont huit. La garde en est bien moins difficile. L'espadonneur est droit sur ses jambes, le corps incliné sur la partie droite; c'est la position qui convient pour marcher en passe et rompre la mesure. On ne tire pas de cette position pour la pose et la grace du corps les mêmes avantages que des positions obligées dans le jeu de la pointe. Il est néanmoins très important d'apprendre cet exercice lorsqu'on est déja parvenu à un bon degré de force dans les armes, plutôt un élève se gâteroit. L'espadon est dangereux pour ceux qui ne le connoissent pas; c'est un jeu fort traître. L'espadonneur ne combat ou ne doit combattre que la main; il s'exposeroit en tirant au corps; le danger est partagé par le pointeur qui doit opposer un même jeu, et tirer par conséquent à la main.

Il y a dans l'espadon deux temps, celui de lever, et celui de donner le coup. Le pointeur n'en fait qu'un, et comme physiquement celui-ci a un avantage quant à la vitesse, il s'ensuit moins de danger pour lui.

Un tireur d'armes qui apprend le jeu de l'espadon, le sait en très peu de temps; il devient même très à crain-

dre en mêlant les deux jeux, qui lui donnent la facilité de se servir adroitement d'une canne dans un cas d'urgence et de nécessité.

Le bon tireur aura toujours le coup-d'œil plus fin, et sera plus rusé que celui qui ne saura que l'espadon. L'écolier qui aura commencé par l'usage des paniers aura beaucoup plus de peine à réussir au fleuret; les positions sont différentes et les mouvements larges de l'espadon sont difficiles à vainnre pour parvenir à l'usage de la pointe, dont les mouvements au contraire sont fins et serrés; c'est pour cette raison qu'un bon maître fait souvent recommencer une feinte ou d'autres coups, afin d'amener l'écolier à les faire le plus près possible du talon de l'épée sans le toucher.

J'engage donc les jeunes gens à commencer par la pointe; ils en tireront un véritable avantage pour parvenir à l'espadon; et comme un bon espadonneur doit être liant et leste, il doit volter, faire des passes en avant, en arrière, le tout avec vitesse et légèreté; or, cela est de difficile exécution pour quiconque n'a pas le corps souple.

Observation importante.

Il seroit bien dangereux pour un pointeur et pour un espadonneur de courir l'un sur l'autre pour se toucher le corps; le pointeur courroit risque de se faire couper le bras ou la figure; l'espadonneur en levant la main pourroit se faire arrêter en seconde sur sa marche, son coup de taille tomberoit sur la monture du fleuret de l'adversaire. L'espadon demande des connois-

sances et de la prudence, et le pointeur en a également besoin devant l'espadonneur. J'ai dit, à l'article *des assauts*, qu'on ne pouvoit combattre un jeu qu'en en prenant les mêmes positions. D'après ce principe, il faut suivre l'espadonneur qui ne tirera qu'à la main; le tireur d'armes dans ce cas a l'avantage, puisque le coup de pointe est bien plus vite que le coup de taille, qui exige deux temps. Le pointeur, sans donner de fer, doit avec sa garde basse attaquer la main et employer des faux temps à dessein de la faire présenter. Tous les coups de pointe doivent être lancés comme des coups de patte de chat, c'est-à-dire en retirant la main de suite; si le pointeur s'avisoit de développer pour toucher le corps, l'espadonneur, toujours droit et prêt à volter ou à faire des passes, feroit l'un ou l'autre en arrière, et le bras ou la figure du pointeur se trouvera à découvert; il est donc essentiel de prendre connoissance de tous les jeux pour savoir s'en préserver. D'après cette instruction, en voyant un tireur se mettre en garde, on devra sur sa position juger ce qu'on aura soi-même à faire.

Observations sur la manière de faire travailler les enfants et les jeunes demoiselles qui ont des défauts de conformation, et qui tiennent mal leur tête, etc.

Lorsqu'un enfant, une jeune demoiselle, sont menacés d'avoir une épaule plus forte que l'autre, on leur

fait exercer la main opposée à l'épaule qui prend trop de force. Le maître les place droits, le talon à la cheville, les pieds formant l'équerre, le fleuret dans la main, les bras tombant le long du corps, les yeux fixes et dirigés sur l'adversaire, et, après leur avoir fait porter en arrière, et le plus possible, la tête, il la leur fait tourner à droite et à gauche par des mouvements très doux; c'est le seul moyen d'assouplir les muscles du cou, quand ils ont contracté de la dureté; on assouplit aussi les membres en insistant, et on parvient en forçant un peu au maintien et à la position desirée. Quand on dit à un enfant de se tenir droit, il se redresse pour l'instant, mais la roideur le raméne bientôt à sa première position.

Après avoir obtenu le redressement de la tête, on la fait tourner à droite; on fait ouvrir la poitrine et mettre le pied droit à une distance convenable, et selon la force de l'enfant. On peut placer la main qui ne travaille pas sur la hanche, pour forcer l'épaule à rentrer davantage; on place la main qui tient le fleuret à la hauteur convenable. On n'exige pas de développement des enfants, encore moins des petites demoiselles qui n'ont pas assez de force. On y supplée par des passes, c'est-à-dire, qu'étant en garde et un peu ployés, on leur fait porter le pied gauche devant le droit (en supposant qu'ils soient en garde du pied droit), à la distance de quatre doigts, plus ou moins, selon la force; car l'exécution est toujours subordonnée aux moyens. Le talon doit raser le pied droit.

Après avoir examiné la position, le maître fait re-

mettre en garde et tirer quarte en dedans en volte. À cet effet, la main se porte au plus haut, tandis que le corps pivote sur le pied droit, et que le gauche revient derrière. Dans cette position, le corps se trouve effacé, de manière à laisser passer un coup développé. Ce coup étoit bon jadis, qu'on se tenoit à-peu-près aussi droit sur ses jambes que dans l'espadon; mais aujourd'hui, que la position des armes est d'être extrêmement ployé pour favoriser la vitesse, ce coup ne pourroit avoir lieu, attendu que pour volter, le tireur, devant d'abord se redresser, se verroit obligé à deux temps. Le premier empêchant l'effet du second qui par lui-même est déja lent, on seroit touché. En supposant qu'on ne le fût pas après la volte, au moins ne seroit-on pas en position de défense; or, tout coup tiré et manqué qui dans la retraite interdit tous moyens de défense, n'est point admissible dans l'assaut.

On ajoute à l'exercice des enfants le salut tel qu'il est démontré, ce qui leur donne de la grace quand ils y mettent de l'intelligence. De là on passe aux désarmements qui ne se pratiquenr plus dans les assauts, mais qui, étant exécutés par de jeunes personnes, sont néanmoins fort jolis et perfectionnent leurs graces naturelles.

Premier désarmement.

Après la parade de quarte, l'écolier exécute la première passe en portant le pied gauche en avant, et en pivotant sur la pointe du droit pour se trouver effacé, alors saisissant la main du maître en dedans, il présente sa pointe

au corps en levant le coude. Il faut avoir la tête extrêmement haute dans ce mouvement pour donner de la grace, de la fierté et du mérite à la position. En garde.

Deuxième désarmement.

Après la parade de tierce, la même passe se fait en avant. L'élève prend la main du maître en dehors, et pour varier, au lieu de présenter sa pointe comme précédemment, il la dirige bien au corps, mais en la passant derrière son dos. Ces deux positions sont fort jolies étant exécutées par de petits enfants.

Troisième désarmement.

Ce désarmement est appelé désarmement du manchot. Après la parade de quarte, l'élève, portant le pied droit en avant de la valeur d'une semelle, se trouve plus à portée de prendre le fer du maître et de le placer sous son bras droit en le serrant; tournant ensuite à gauche en pivotant sur les deux pieds, il arrache le fleuret et le fait tomber.

Quatrième désarmement.

L'élève, après la parade de prime, fait une passe du pied gauche, prend le fleuret du maître sous son bras gauche et repasse la main dessous le fort du fleuret pour s'assurer de la garde, ce qui fait un entrelacement, ensuite il présente la pointe au corps.

Cinquième désarmement.

Après avoir fait parer quarte, la passe en avant ne se fait que dans le cas où le coup est développé de loin par un tireur qui ne se relève pas; le pareur ne quitte pas le fer avec le sien, et saisit le talon du fleuret de son adversaire tout près de la garde, tire à soi en appuyant avec le fort de son fleuret sur le foible du fleuret adverse et le désarmement s'ensuit. Il faut qu'il s'opère la main gauche haute, et que la main droite présente la pointe au corps en tierce, le coude haut.

Ce désarmement produit de l'effet au théâtre, et est très joli, sur-tout exécuté par des enfants. Il faut toujours leur faire faire la passe du pied gauche, parcequ'ils auront plus de force.

Sixième désarmement.

L'élève, après la parade de quarte, fait une passe du pied gauche, passe son bras gauche sous le fort du fleuret adverse, tout près de la garde, ce qui forme la croix; il lève le bras en appuyant avec son fleuret sur le foible, ce qui produit encore l'effet d'un fort lévier. Ce désarmement n'est pas aussi remarquable que le précédent; il termine à-peu-près tout ce qu'on peut montrer à des enfants, en proportionnant l'exercice à leurs forces. Tous ces désarmements conviennent dans les combats de théâtre, pourvu qu'on les y employe avec adresse.

COUP ITALIEN.

Ce coup se tire sur une passe qui se fait en avant en dégageant quarte, de même que si on tiroit quarte sur les armes; le tireur laisse glisser le pied gauche en arrière, c'est ce qu'on appelle échapper, et il plonge la pointe au corps, la main tierce en couchant le corps en avant.

Les Italiens font aussi quelquefois des voltes en sautant pour esquiver les coups; la manière de les combattre est de faire de faux temps pour les forcer de tirer, on pare et on riposte; quand leurs coups sont manqués il leur reste peu de défense. On combat leurs jeux comme il est indiqué à l'article des *jeux difficiles*.

DES ÉPÉES.

COMMENT ELLES DOIVENT ÊTRE POUR QU'ELLES SOIENT BIEN EN MAIN; DE LEUR DÉCENCE.

Autrefois l'épée faisoit en France partie de la parure. On n'étoit point habillé décemment sans avoir l'épée au côté : aussi y avoit-il des épées de bien des façons différentes. Celles dont on faisoit le plus de cas étoient celles d'acier incrustées en or et sculptées en relief; il y en avoit d'un très grand prix : nous avions alors en ce genre des artistes fort habiles qui coupoient l'acier avec

une étonnante dextérité ; mais l'usage de porter l'épée ayant cessé, ces artistes ont été obligés de changer d'état ou d'appliquer leur industrie et leurs talents à d'autres objets. Après cette sorte d'épée venoit l'épée d'argent, étendue d'or moulu ou d'or de couleur, par conséquent imitant l'épée d'or. L'épée blanche venoit ensuite et étoit regardée comme la plus riche après l'épée incrustée. C'étoit l'épée ordinaire des officiers. Elle se fabriquoit sur des proportions fixes et très bien conçues. La grandeur décente de la garde étoit de 16 lignes de chaque côté, à l'endroit le plus large, en mesurant du côté de la lame ; plus de grandeur étoit un défaut, et on appeloit ironiquement les gardes trop grandes des *plats à barbe*. Le corps de la branche doit être fort bas, épais, pour que la soie de la lame puisse y passer dans toute sa force sans qu'on soit obligé de limer. Pour conserver la solidité, l'épaisseur du corps est aussi d'une grande nécessité ; il faut qu'il soit de niveau avec la poignée, autrement cela causeroit un faux point d'appui au pouce. La solidité de la soie est la partie essentielle, étant aussi la partie qui fatigue le plus. Le pommeau ne doit pas être trop gros ; il faut qu'il soit en forme d'olive. Trop gros, il feroit un appui là où il passe à l'extrémité de la main et empêcheroit la direction de la pointe au corps. C'est pour cela que, malgré le calcul de la forme du pommeau, on le renverse en dedans pour qu'il touche le moins possible la main.

MANIÈRE DE CHOISIR UNE LAME D'ÉPÉE.

Pour qu'une lame d'épée soit bonne, il faut d'abord que la soie ait beaucoup de force, parceque c'est là que porte tout l'effort des parades, battements et croisés; il faut aussi que la lame ne soit pas trop large, qu'elle ait de la force et de l'épaisseur, de la solidité, en un mot, qu'elle soit bien affilée jusqu'à la pointe, qu'elle prenne son pli depuis la pointe jusqu'au fort, et qu'elle soit en même temps roide et liante. Il faut bien examiner tout le long dessus et dessous s'il n'y a point des pailles ou des piqûres indiquant quelque paille interne. L'épée se monte de la même manière que le fleuret. Sa longueur ordinaire varie de 32 à 33 pouces ; si l'on passe cette dimension, il faut du moins qu'un fourreau noir corrige l'effet désagréable résultant d'un surcroît de longueur.

Observations sur les nouvelles épées.

Les épées que l'on fabrique actuellement sont, je ne crains pas de le dire, on ne peut plus défectueuses ; les poignées sont trop courtes, d'une forme mal raisonnée, et d'une grosseur hors de toute juste proportion. Le pommeau qui représente un casque ou un vase est trop gros à l'endroit où il appuie dans la main, ce qui fait écarter la pointe de près d'un pied de la direction du corps. Des défectuosités non moins blâmables sont celles que présente la garde. Cette pièce qui doit garantir la

main et les doigts de tous les coups qu'ils sont exposés à recevoir, cette piéce, dis-je, dans les nouvelles épées, laisse à découvert les doigts et tout le dessus de la main. On conçoit tout le danger qui en résulte. On objectera que ces épées ne doivent point servir pour se battre : objection frivole ; un homme d'honneur ayant l'épée au côté pourra se trouver dans la nécessité d'en faire usage, au moment où il s'y attendroit le moins ; tant qu'il existera des impertinents, des brouillons, des querelleurs et des méchants qui, le cas échéant, profiteront des défauts de l'arme qu'ils auront fait tirer contre eux, et estropieront la main restée à découvert. Les anciens fourbisseurs, qui savent ce que c'est qu'une belle et bonne épée, conviendront sans doute que c'est avec raison que je blâme les nouvelles épées, et que c'est à tort qu'on a changé la forme à laquelle l'art s'étoit arrêté, et qu'il étoit impossible de rendre meilleure.

J'observerai encore que les poignées de sabre, surtout celles des sabres de cavalerie, sont actuellement trop courtes et trop rondes. Une main forte ne peut point s'étendre sur ces poignées, et leur rondeur fait qu'elles tournent même lorsqu'elles sont fortement serrées, si on vient à porter de violents coups. Elles devroient être carrées, garnies d'un fil de cuivre ; autrement, lorsque le cuir est mouillé, il est impossible d'empêcher qu'il ne glisse et ne tourne dans la main ; enfin, toute poignée, pour peu qu'elle soit ronde, n'a pas de tenue.

RÉSUMÉ.

En suivant méthodiquement la marche tracée dans cet ouvrage, et avec quelques connoissances et de pratiques dans l'art des armes, le goût de cet art et de l'intelligence, on pourra se rendre capable de donner leçon. Il faudra d'abord prendre des élèves qui ne sachent absolument rien; le maître aura la facilité de se former lui-même à mesure que les élèves apprendront, d'autant mieux que pour bien saisir et suivre tous les principes exposés, la régularité des positions, l'ensemble des mouvements, il faudra user d'une lenteur sage et ne rien précipiter. On peut être un excellent démonstrateur sans être un tireur fort, et tel tireur qui touche beaucoup ne sera qu'un mauvais maître si sa force n'est fondée que sur ses moyens physiques et sur de faux principes. Toutes les fois qu'il aura affaire à un tireur d'un vrai talent, il éprouvera de grandes contrariétés. Pour se rendre bon démonstrateur il faut plus de temps, d'étude et d'observations que pour devenir bon tireur.

Tillagorie qui a formé les plus forts élèves de son temps, entr'autres Donnadieu, étoit d'une petite taille, mal fait et dépourvu de moyens pour tirer; il s'est néanmoins rendu célèbre dans la démonstration.

Rien de plus utile à un tireur que de se faire un amusement de donner leçon. C'est ainsi que se sont formés

Saint-Georges et les plus forts tireurs de notre académie. Tous ils donnoient leçon à des commençants et les exercoient à l'assaut. Toutes les fois qu'on a l'habileté de proportionner sa force à celle du tireur qu'on exerce, on est à portée de faire des observations sans nombre, et d'acquérir des connoissances infinies, qu'on n'eût point acquises autrement. Il y a du mérite et de l'art à battre un tireur bien plus foible que soi, en le battant d'après son jeu même; et il faut beaucoup d'aptitude et un talent très étendu pour bien tirer avec tous les jeux indistinctement; le plus fort tireur enfin peut faire quelque école profitable en travaillant avec le plus foible.

Il n'y a qu'une manière de tenir le fleuret, c'est celle qu'une longue expérience a fait adopter. Ceux qui mettent l'index sur la garde, qui s'entourent la main d'un mouchoir pour mieux tenir, et qui serrent leur fleuret, sont des tireurs qui n'ont ni main ni doigts; ils sont obligés de marcher ou de serrer la mesure, et comme ils n'ont point de doigts, la pointe s'écarte. Tout cela est contraire à un beau et fort jeu.

Dans la démonstration des coups, j'ai expliqué les huit positions dans lesquelles la main pouvoit tirer et parer; elles sont raisonnées, calculées et pratiquées depuis des siècles, sans qu'on ait trouvé le moyen d'y ajouter, encore moins d'en ôter quelque chose. Ces huit coups ont leur huit parades et leur huit oppositions. L'homme savant en fait d'armes, et celui qui sans rien savoir s'amuse à ferrailler, quelque coup qu'ils puissent tirer, ne tirent jamais qu'un des huit coups démontrés. Il est également impossible de rien changer aux parades, et je ne crains

pas de dire, qu'après Saint-Georges et son maître, il est impossible d'innover en ce genre avec succès.

Les coups droits sont les premiers qu'on fait tirer aux élèves. Dans l'assaut, ces coups sont les plus beaux, les plus simples et en même temps les plus difficiles, ceux qui décèlent le plus de grace et qui exigent le plus de moyens. On ne parvient à les bien tirer que par beaucoup de travail et d'application. Rien de plus beau que le jeu d'un tireur qui est parvenu à les bien développer de sa place. Si on lui fait un dégagement, sans être bien assuré de son foible, il est toujours prêt à enlever la main et à partir : qu'il fasse un petit faux temps de la main, il en résulte un ébranlement qui suffit pour tirer le long de la lame; c'est alors qu'on reconnoît tous les avantages du mur tiré dans son vrai principe, qu'on ne sauroit trop détailler.

Viennent ensuite la feinte, la double-feinte, les faux battements, les contre-dégagements, puis les coups compliqués, qui ne sont guère d'usage dans l'assaut, mais de la plus grande utilité au plastron, pour donner de la main et la retenue du corps dont manquent assez souvent les meilleurs tireurs. Des coups compliqués il faut revenir aux coups simples : après tel coup que ce soit on ne peut finir que par un coup de quarte ou de tierce, qu'on doit tirer vite, le principal mérite consistant dans la vitesse.

Si les coups compliqués ne peuvent se faire trop près du talon adverse, les coupés exigent aussi la plus stricte attention. On ne doit faire un coupé que dans le cas où il y auroit moins de fer à passer par-dessus la pointe qu'à

dégager dessous; autrement on est exposé aux coups de temps ou d'opposition. Il est toujours dangereux de lever la pointe sur un tireur qui a le fer bien devant soi, et qui est toujours prêt à enlever la main; c'est pourquoi nous n'avons jamais fait faire de feinte de coupé.

La pointe en l'air appelle trop le coup au corps, et rien n'est plus hasardeux devant une main légère qui sait prendre l'opposition juste.

L'engagement, ou attaque au fer, veut autant de légèreté que de justesse; il peut en résulter le plus grand avantage ou le plus grand désavantage, selon l'aptitude ou l'inaptitude avec laquelle il est exécuté.

Le salut donne au corps certaine grace d'attitude et aux membres de la souplesse. Il est bon de le faire répéter à la fin de chaque leçon, sur-tout par les jeunes enfants. Lorsqu'ils l'exécutent avec goût, ils ne peuvent être qu'intéressants.

Le mur est le premier exercice des élèves; celui qui leur paroît le plus simple et le plus ennuyeux, c'est pourtant le plus difficile et le plus étendu: il mène à tout. Celui qui ne sait pas bien tirer le mur ne connoît pas jusqu'à quel degré de force il auroit pu s'élever. Le plus grand secret des armes est de tirer vite tierce et quarte.

Les ripostes du tac au tac sont les moins difficiles et les plus naturelles. L'homme même qui ne sait rien, dès qu'il a paré un coup en rend un autre. La riposte en temps perdu est une combinaison de l'art. Après avoir paré on ne peut pas toujours riposter; quand l'adversaire ne se relève pas de suite, et qu'il charge le fer, il faut attendre la retraite pour tromper le fer; cela ne

s'opère pas sans une grande retenue du corps et beaucoup de main, parceque celui qui se relève doit toujours se relever en défense. La riposte en temps perdu équivaut à un coup d'attaque. Dans cette riposte, dont on ne sauroit trop faire l'éloge, on acquiert la parade, la retenue du corps, de la main, et le développement.

Après avoir fait mettre en garde, et sur-tout dans la retraite, un maître est obligé de répéter tout ou une partie de ce qui suit : En ligne, étendez la garde, couvrez-vous, relâchez le bras à la saignée, la main demi-tierce, le fort dans le foible, la pointe basse, légère, relâchez la dureté du bras, de la main, des doigts, effacez-vous, ployez sur la partie gauche, soulagez-la aux dépens de la droite en tournant les hanches, le bras gauche en place, tournez les ongles, enlevez la main, partez, prenez l'opposition, relâchez la dureté, baissez l'épaule, la pointe au corps, la tête droite, le bras gauche détaché de la cuisse, le pied gauche d'aplomb, le jarret tendu, le genou droit perpendiculaire au cordon de la sandale; en garde d'un seul temps, ployez sous vous, etc. Le coup-d'œil réglera ces diverses indications.

Il y a quatre demi-cercles : prime, seconde, demi-cercle en dedans et octave; employés à-propos, ils sont d'une grande utilité. La parade de prime est excellente contre les mauvais jeux, d'autant meilleure qu'en la formant, la main se rapproche du corps, et que le fort vient au-devant du foible.

Le dégagé sous la main est vicieux, quoique difficile à parer. Pour l'opérer, on se découvre, et l'adversaire

tirant aussitôt qu'il sent quitter le fer, il en résulte un coup pour coup. Il est bon de n'admettre de coup tiré que lorsque le foible adverse est pris, en développant le coup avant que le pied soit à terre.

Les faux battements sont des attaques au fer produisant un ébranlement qui le fait serrer, interrompt les contres, et donne la facilité de profiter du faux temps que peut faire un pareur qui ne doit répondre aux faux battements que par des contres, en liant le fer, par des changements d'engagement et le demi-cercle.

On les appelle *faux battements* pour les distinguer du battement réel.

Les menacés sont plus violents que les faux battements. Ils font aussi plus d'effet, si on ne s'écarte point du séyère principe qui prescrit une grande retenue du corps, et d'opérer de la main seule en tournant. Il faut le cri et l'appel, remettre de suite la main dans la position demi-tierce, afin de pouvoir tromper le fer sur le produit du menacé. Il est rare que ce produit ne soit pas un faux temps sur une attaque ou une retraite : sur une marche trop grande, le menacé étonne et laisse la facilité de former une attaque; il s'emploie encore utilement sur les changements d'engagement.

Les contres sont un des premiers exercices auxquels les élèves doivent s'appliquer. Il faut y insister longtemps, ne pas aller trop vite, ni à coups multipliés, observer la régularité. Cet exercice, de même que le mur, donne des jambes, la retenue du corps, de la main, et le bel ensemble des mouvements.

Pour éviter les engagements ou changements d'épée,

il faut beaucoup de finesse, de retenue du corps et d'ensemble. Le maître doit faire répéter cela souvent, sans tirer, en faisant passer la main la première, le corps en place sur le changement; s'il n'est pas fait du fort au foible, il n'y a qu'à tourner la main et enlever. Si le changement est fait du fort au foible avec force, une main légère évite l'engagement, et ne souffre jamais de point d'appui, sans passer du côté opposé à l'engagement fait avec dureté.

DU COUP DE TEMPS.

On le divise en *coup d'arrêt*, *coup de temps* et *coup sur le temps*.

Le coup d'arrêt est un coup pris sur une marche : on ne peut tirer et marcher à-la-fois, comme on ne peut se couvrir d'un côté sans se découvrir de l'autre. Si un tireur marche sans être assuré du fer, il n'est pas couvert et le jour qu'il laisse en marchant appelle un coup droit à son corps; c'est là le coup d'arrêt. Il a son opposition. Si l'on marche en serrant le fer, une pointe légère passe du côté opposé à la pression.

Le coup de temps est une parade d'opposition sans tac, qu'on appelle aussi coup du même temps, ou coup d'opposition. Il y a la parade de tac et la parade d'opposition. Sur un coup tiré quarte sur les armes, un pareur qui juge, oppose quarte à quarte sur les armes; ou en tournant la main tierce, il prend plus de hauteur. Après la parade du demi-cercle on prend le temps en octave; après la parade de prime on le prend en seconde.

Le coup sur le temps est un coup qui jette le désordre dans les assauts. Qu'un tireur confonde le coup d'arrêt avec le coup de temps, si on lui fait une marche ou un temps quelconque, il tire sans s'occuper de l'opposition, ce qui produit des coups pour coups, et le vrai principe veut qu'on touche sans être touché. On ne doit jamais tirer sans avoir préalablement formé la ligne d'opposition, ce qui tient la pointe adverse hors la ligne du corps. Autrement tout coup touché, tel beau qu'il puisse paroître, est contre le principe. La réussite en est due au hasard, et ne s'obtient que parceque celui qui est touché n'a pas ajusté. Les tireurs qui emploient des moyens de cette sorte finissent toujours par des coups pour coups, et l'honneur de leur premier avantage s'évanouit aussitôt aux yeux des connoisseurs.

Au paragraphe *des mauvais jeux*, j'ai indiqué le moyen de les combattre, en forçant à tirer ceux qui les emploient, par de faux temps, alors on pare et on riposte.

La reprise de seconde se fait sur un tireur qui pare le demi-cercle ou prime; s'il ne riposte pas, on a le temps de faire la reprise : on se relève de suite.

Les remises d'épée se font sur un tireur qui, après avoir paré, quitte le fer quand son adversaire se relève. Un bon tireur, qui s'aperçoit de cela, tire un coup à fond, fait une fausse retraite; sitôt que le pareur quitte le fer, il remet l'épée au corps avec opposition.

D'autres font pis encore; après avoir quitté le fer, ils courent : on leur tire un coup à fond, on se relève en feignant de reculer; ils ne manquent pas de courir,

on tire droit avec opposition. On lie encore le fer en quarte sur les armes; on prend aussi le demi-cercle, qu'on lie de même en quarte sur les armes, ce qui fait coup de temps, ou d'arrêt, selon la position dans laquelle ils se trouvent; ils ont le fleuret cerclé sur le corps, soit qu'on les prenne dans la marche ou dans le développement.

Il n'y a pas de remise ni de reprise à faire sur un tireur qui riposte bien, il n'en donne pas le temps; sa riposte part comme une balle : comme la remise se fait de près, on s'exposeroit à être blessé; il faut toujours se relever, c'est le plus beau jeu pour développer un second coup. Les remises ne sont bonnes que faites à-propos; il ne faut pas les multiplier sans nécessité.

La flanconade, comme le nom l'indique, se dirige au flanc : elle se fait communément en riposte, après une parade de quarte. Le tireur emploie de la force, comme s'il vouloit remettre l'épée au corps sans se relever. On tire la flanconade en portant la main un peu à gauche pour que dans le croisé la pointe ne vienne pas au corps. Il faut opposer la main gauche pour plus de sûreté. La flanconade s'emploie beaucoup contre les mauvais jeux, lorsqu'on tire bas en mettant de la force; cette force, au moyen du croisé et de l'opposition de la main gauche, fait que le fer est pris et tenu comme dans un étau. Après la flanconade, on se relève en liant le fer au contre de quarte : dans la retraite, le foible adverse se trouve livré, et il y a toujours un beau coupé à tirer. Si le foible n'est pas assez livré, il y a un beau coup droit à

enlever et à développer. On pare la flanconade tirée en riposte en tournant la main tierce, et dirigeant la pointe au corps, le fort baissé dans le foible adverse. Il est rare qu'on puisse tirer la flanconade en attaque : il faut un trop grand point d'appui pour que la pointe ne se dérobe pas sur les armes, à moins qu'on n'ait affaire à un mauvais tireur qui livre son fer par une garde extrêmement dure et tendue; alors on peut croiser le fer en opposant en même temps la main gauche, et dirigeant la pointe au corps. Sur ces sortes de garde, le coup ne peut se parer, à cause de l'excès de force qui ne permet pas d'obéir à temps; la flanconade tirée en attaque se pare, quand la garde n'est pas trop tendue, en cédant à la force, et laissant aller la pointe; le fort du pareur passe par-dessus la pointe adverse, pour se trouver en quarte en dedans. Il faut bien faire agir le talon du fer sur le foible, c'est-à-dire ne faire le mouvement que de la main et très petit. Il y a une riposte de quarte superbe : la main, après cette parade, prend beaucoup de hauteur et de vitesse, parcequ'elle doit avoir du jeu, tournée qu'elle est presque tierce, à cause de l'angle qu'elle forme pour la parade. Développer de longueur avec emploi de tous ses moyens, est le grand secret des armes, le meilleur moyen contre tous les jeux possibles. Il est incontestable que celui qui a l'art de gagner de vitesse dans un jour qu'on lui laisse, en développant de toute sa longueur, ne peut manquer d'obtenir la supériorité. Rien n'est plus beau, ni plus difficile; c'est en cela que consiste le vrai principe de l'art des armes.

Dans toutes les leçons que le maître donne il ne doit prendre le bouton de ses éléves que pour placer la main, en se servant de son fleuret, pour la placer, soit un peu plus haut, soit un peu plus bas, ou pour étendre la garde qui seroit trop raccourcie, pour fixer la pointe au corps, faire tourner les ongles et jouer les doigts dans l'élévation. Le maître met sa garde dessous le fleuret de l'éléve commençant pour aider l'élévation. Il ne doit jamais tirer par le bouton le fleuret d'un écolier pour le faire développer, cela rabaisseroit la hauteur de la main et habitueroit l'écolier à faire une saccade du bras avec tension à l'endroit de la saignée, ce qui fait écarter la pointe de la juste direction qu'elle doit avoir. Il faut accoutumer autant qu'on peut les écoliers à conduire leur pointe eux-mêmes. Le maître évitera soigneusement d'avancer son corps pour venir au-devant d'un coup : cela est de mauvais effet et nuit à la connoissance de la mesure. Il doit plier le jarret gauche pour avoir la facilité de retirer son corps, afin que le bouton de l'éléve ne passe pas sous sa garde, et que son bras ne soit pas trop raccourci, ce qui force l'éléve à passer la main la première, et son bouton près du talon du fer. Il faut encourager les écoliers par la douceur : les commencements sont longs et pénibles, il ne faut pas le dissimuler, c'est le moyen de faire naître la patience et d'exciter au travail. Le coup-d'œil général durant la leçon est souvent négligé, de là les désordres qu'on remarque dans les assauts par les marches et le défaut de vitesse. Que le maître ne se laisse pas emporter par l'enthousiasme d'une leçon compliquée qui éblouisse les spectateurs; les

connoisseurs n'en sont pas dupes, et le défaut d'ensemble dans les mouvements ne leur échappe pas. Mon père préféroit faire briller ses élèves au plastron par des coups développés de vitesse en passant le bouton près du passage de l'épée, et s'il faisoit exécuter un coup difficile et compliqué, il falloit que le développement fût vite, s'il ne l'étoit pas on recommençoit jusqu'à ce que l'ensemble fût juste et prompt. Il résulte de cette méthode que l'écolier sent la fermeté de ses jambes et l'ensemble de ses mouvements. Le maître ne doit pas négliger de prendre son alignement du talon droit à la cheville gauche, autant pour l'écolier que pour l'agrément de la position. Quand les écoliers prennent goût à une leçon sévère ils peuvent espérer de devenir forts : s'ils n'y prennent pas goût, ce qui arrive souvent, ils n'arrivent jamais à une grande force ; la leçon est nonchalante et la main paresseuse n'agit point d'accord avec les jambes. La seule ressource alors est dans la chaleur de la leçon. Il faut forcer à parer et à toucher vite. C'est un grand talent de savoir animer l'indolence et l'apathie des uns, et d'inspirer aux autres la patience et l'opiniâtreté.

Les exercices des simples en parade et en riposte exigent la même attention et la même régularité que l'exercice du mur. Celui qui desire devenir fort ne peut les pousser trop loin, en y apportant toujours la plus rigoureuse précision.

L'exercice des double-contres délie la main parfaitement, assouplit le corps et en facilite la retenue. Il faut les tirer lentement et en détail pour en retirer tout l'avantage possible ; autrement le corps part le premier et

tombe de même que la main qui est toujours paresseuse et qui doit toujours aller la première.

On passe ensuite à la parade du demi-cercle et au double demi-cercle, à la parade et à la double parade d'octave; à la parade et à la double parade de prime; à la parade et à la double parade de seconde; à la parade et à la double parade du contre en quarte sur les armes. Ce contre ne se fait que par opposition, aussi on tire sitôt qu'on sent le fer, et c'est ce qu'on appelle le *temps* ou *coup d'opposition*.

Dès l'instant qu'un élève commence à prendre leçon facilement, il faut l'habituer à tirer dans les jours que le maître lui donnera, sans dire ce qu'il faut faire. On doit encore l'habituer à parer et à tromper la parade dans la retraite. Lorsqu'il est devenu plus fort, on exige qu'il fasse tout sans être guidé par la voix, et à chaque coup qu'il a trompé on lui demande compte et raison de ce qu'il a fait : il faut qu'il énonce aussi ce qu'il doit faire à chaque parade que forme le maître. C'est ainsi qu'on apprend à un élève à tromper le fer en connoissance de cause; en laissant les élèves chercher long-temps ce qu'ils ont à faire avant de leur rien dire, on les met promptement en état de faire assaut.

Pour former des pareurs, la manière la plus convenable est de faire répéter les parades à la fin de chaque leçon, telles qu'elles sont démontrées dans cet ouvrage, et en suivant graduellement la force des élèves. Lorsqu'ils savent à un haut degré bien passer la main la première, le maître leur fait tirer des feintes pendant quelque temps sans riposter et sans qu'ils ripostent eux-mê-

mes. Après quelque habitude on joint la riposte et alors les élèves ne doivent plus tirer autrement, parcequ'il ne faut jamais parer deux fois sans rendre le coup, ou bien le tireur auroit droit de redoubler.

De cet exercice le maître passe à de petits assauts, qui ne sont autre chose que des leçons données sans diriger de la voix. Le maître doit y mettre bien de la légèreté de main, et ne permettre à ses écoliers de tirer avec d'autres, que lorsque les premiers ont déjà quelque habitude et les derniers assez de complaisance pour proportionner leurs forces à des forces inférieures.

Le mur est l'exercice qui mène à la perfection. Il faut savoir le tirer selon les vrais principes pour arriver au plus haut degré de force auquel on est capable de parvenir.

Lorsqu'on est en état de faire assaut et de tirer le mur à toucher, il faut apporter beaucoup de soin dans le choix de ses fleurets; de là dépend en partie la beauté et le mérite de l'exécution, et c'est ainsi, que dans plusieurs autres arts, plus on est habile plus on est difficile sur le choix de ses instruments. Un bon tireur doit donc s'appliquer à savoir bien choisir une lame de fleuret et aussi une poignée qui lui soit convenable. S'il ne monte pas ses fleurets lui-même, il faut qu'il sache les faire monter comme il a besoin qu'ils le soient. On perd beaucoup dans un assaut si on se défie de son fleuret.

Les battements sont d'une grande utilité contre les jeux durs, les gardes tendues et les tireurs qui veulent remettre l'épée au corps après la parade, sans s'obliger à parer la riposte. On leur fait le battement aussitôt

après la parade, de même les croisés encore plus violents que les battements. Il faut éviter d'en donner connoissance aux élèves avant qu'ils aient fait assaut longtemps : il est bien plus difficile de tirer un coup droit et de faire un contre-dégagement que tous ces brisements de fer ; un écolier qui s'y livre trop tôt ne s'occupe que de faire tomber le fleuret de la main adverse, et cependant la sienne perd sa vitesse, il n'agit sur-tout que du bras et de l'épaule, ce qui l'empêche de parvenir à bien tirer. Ce n'est qu'après un certain temps qu'on peut avoir acquis la souplesse et la précision nécessaire pour ne faire que de la main les battements et les croisés. L'individu le plus foible qui possédera l'art de bien faire les brisements de fer fatiguera l'homme le plus fort ayant un jeu dur. Tout ce qui est battement et croisé produit l'effet du lévier, un Hercule même n'y pourroit résister.

Le maître doit apprendre avec soin à éviter les battements et les croisés. Cette instruction a plus d'un avantage, principalement celui de donner à la pointe la plus vive légèreté. (*Voyez* ce qui a été dit précédemment sur la manière d'éviter les battements et les croisés.)

Ce sont des coups de finesse de savoir prendre le foible adverse sur des changements d'engagements. Ces coups s'opèrent sur ceux qui changent le fer trop souvent sans s'assurer du foible avec leur fort, d'où il résulte qu'ils ne le tiennent qu'à moitié de leur fer : cette maladresse a lieu dans la garde de même que dans la retraite. Un tireur qui a la main légère, avec une belle

élévation, voyant changer l'engagement, dès qu'il sent quitter le fer, enlève la main en prenant l'opposition. C'est un des plus beaux coups d'armes. Un maître doit le faire répéter souvent au plastron.

Un maître doit donner à ses écoliers l'habitude de bien lier le fer de tout sens, sur-tout en quarte sur les armes. Rien n'est meilleur après la parade du demi-cercle et sur tous les jeux possibles, principalement sur les mauvais jeux, qu'il faut toujours bien envelopper. Il faut aussi habituer les élèves à lier au contre de tierce, lier en prime, parer seconde et ramener de seconde en quarte en dedans, ce qui doit s'exécuter par un très petit mouvement.

Dans notre académie, depuis près de soixante ans, on a toujours donné la préférence aux fleurets longs : il a été démontré que la longueur du fleuret est un avantage réel. Celui qui a l'art de tenir son adversaire de loin est moins exposé que celui qui a un fleuret court, et qui étant obligé de s'approcher pour toucher, ne peut serrer la mesure sans s'exposer avec toute espèce de tireurs.

Lorsque les écoliers sont arrivés au point où on les laisse tirer ensemble, ils doivent, pour devenir forts et beaux tireurs, laisser tout amour-propre de côté, n'avoir en vue que de s'exercer pour apprendre, sans se livrer à l'ambition de toucher. Dans l'assaut on ne doit suivre que la leçon, tirer, se relever, parer et riposter, disputer un coup comme dans un jeu de paume on envoie et renvoie vingt fois la balle sans la laisser tomber. C'est le seul moyen d'acquérir une grande habitude.

Alors les connoissances et les idées se multiplient les unes par les autres, et enfin les graces prêtent à l'exercice leur ornement.

Pour bien tirer des armes, il faut un terrain convenable; le meilleur est le tuf battu, le carreau, quand il n'est pas trop lisse, peut aussi être employé à paver une salle d'armes, pour le même objet les planches et le parquet ne valent rien. Lorsque le terrain est glissant, on mêle du blanc et de la résine pilés par parties égales pour mettre sous les pieds. Les gants se frottent aussi de blanc, parce qu'avec le temps ils deviennent lisses et glissants; faute de blanc on peut se servir d'un peu de plâtre de muraille. Ces détails ne paroîtront point trop minutieux pour peu qu'on réfléchisse que dans les armes la moindre chose peut nuire à la facilité de l'exécution, et qu'on ne sauroit trop prévoir et éviter toute espèce d'inconvénient.

Pour rendre l'assaut intéressant il faut s'y présenter avec grace. Un tireur placé avec agrément est toujours à son aise et toujours fort. C'est en partie un avantage qu'on obtient de l'exercice du mur tiré selon le vrai principe. Lorsqu'un tireur n'a plus de plastron pour conserver ce beau principe, il faut qu'il ait le bon esprit de tirer souvent le mur, et de faire des contres. On peut aussi, à défaut d'un tireur, s'amuser devant une muraille, où l'on aura marqué un point à hauteur d'homme, et répéter tous les temps qui se font au plastron, en allant doucement et observant toujours l'ensemble des mouvements.

Un homme de petite taille éprouve dans l'art des ar-

mes bien des difficultés, et peut même en éprouver d'insurmontables; il doit s'attacher à devenir bon pareur, et à acquérir assez de fermeté des jambes pour être toujours prêt à tirer; c'est ainsi qu'il se rendra capable de profiter de la moindre faute d'un adversaire, et souvent il reconnoîtra que ceux à qui la nature accorde le plus de moyens ne sont pas ceux qui savent le mieux les employer, et qu'à force d'art et d'opiniâtreté on peut vaincre la nature elle-même.

La première garde est celle du plastron au milieu de soi, qu'on appelle *garde partagée;* elle défend le dessus comme le dessous. Dans l'assaut, il n'y a pas de garde fixe; elle doit être relative à la garde adverse. De même on ne peut combattre les jeux et les positions opposées que par des jeux et des positions semblables. En un mot, la garde du plastron varie selon les jeux qu'on a à combattre, et jusqu'à tenir la main et la pointe tout-à-fait basses, et le corps ployé en deux.

Un maître doit beaucoup s'appliquer à donner leçon de sa main gauche, vu que le jeu d'un gaucher est fort embarrassant; c'est, pour ainsi dire, un livre qu'il faut que le droit lise toujours à l'envers; il faut beaucoup d'étude pour y parvenir. La leçon de la main gauche est aussi utile pour le gaucher que pour le droitier. Si deux gauchers viennent à tirer ensemble, leur jeu est encore plus embarrassé que celui d'un gaucher et d'un droitier, parcequ'il est très rare que deux gauchers se rencontrent, et que si cela arrive, ni l'un ni l'autre ne s'y trouve préparé. Le maître doit faire attaquer, tromper le fer de tous sens, le ramener et riposter,

sans oublier les battements et les croisés, tels que nous les avons démontrés.

Les coups d'arrêt et de temps sont précieux sur les gauchers, qui ne doivent pas en être plus exempts que les autres tireurs, s'ils ne les méritent encore davantage. Les droitiers n'ont point l'habitude d'en faire usage, et ne s'occupent qu'à se défendre, lorsqu'ils ont affaire à des gauchers; ce qui fait que ces derniers ne s'en méfient pas, et prennent des licences, comme de courir et redoubler, et cela prouve la nécessité d'étudier les jeux du gaucher.

Il est indispensable pour un tireur d'armes, qui a donné beaucoup de temps à cet art, de savoir l'espadon. C'est un exercice qui a ses difficultés et ses beautés. Il exige moins de temps que la pointe, et lorsqu'on la sait tirer, on a l'avantage de pouvoir mêler les deux jeux ensemble. L'espadon peut être fort dangereux pour le pointeur qui ne le connoîtroit pas.

RÉSULTAT.

On ne peut trop le répéter, le développement franc et vite fait le principal mérite, et constitue le plus grand talent dans l'art des armes. On ne sauroit avoir trop de main; mais, sans le développement, la main est peu de chose; on s'en convaincra par l'expérience. En suivant les principes exposés dans cet ouvrage, on verra que c'est un charlatanisme d'attribuer tout à la main dans l'art des armes. Pour être bon tireur, il faut faire aller ensemble la main et le développement qui doivent tou-

jours s'entr'aider. Il faut toujours finir par tirer quarte ou tierce aussi vite qu'il est possible. Sans cela un tireur, qui a de grands moyens physiques, reste toujours au-dessous de ces mêmes moyens.

MANIÈRE DE FAIRE TRAVAILLER LES ENFANTS ET LES JEUNES DEMOISELLES, POUR CORRIGER DES DÉFAUTS DE CONFORMATION.

On les place, ainsi qu'ils doivent l'être, et que nous l'avons indiqué, en faisant travailler la main opposée à l'épaule qui prend trop de force. On les fait tirer en passe, ce qui est plus agréable et plus facile pour eux que le développement, et ce qui leur donne beaucoup de graces. Viennent ensuite les désarmements qui plaisent infiniment, exécutés par des enfants, vu que les positions sont jolies. Il ne faut point oublier ni les voltes, ni le salut, qui disposent parfaitement les membres d'un enfant à qui on veut faire continuer les armes. Les désarmements que nous avons indiqués sont excellents pour les coups de théâtre.

DES ÉPÉES : COMMENT IL FAUT QU'ELLES SOIENT POUR ÊTRE BIEN EN MAIN ET DÉCENTES.

Autrefois tout citoyen portoit l'épée. On étoit d'accord sur la manière de monter cette arme. La forme en étoit raisonnée pour la tenue, la garde garantissoit bien la main, et les fourbisseurs savoient donner aux épées une décence analogue aux personnes pour qui elles étoient destinées.

Il y a du choix à faire dans les lames d'épée. Il faut qu'elles soient fortes, sur-tout à la soie; c'est l'endroit qui fatigue le plus, par les parades et les bri-ements de fer.

Les épées que l'on porte actuel'ement plaisent au premier coup-d'œil, mais n'ont point de tenue ni d'agréments réels. Les poignées sont mal faites, trop grosses et trop courtes. Le pommeau est aussi trop gros, ce qui fait écarter la pointe. Tout homme d'honneur qui a l'épée au côté doit pouvoir au besoin s'en servir pour sa défense, et les épées modernes sont si défectueuses qu'on pourroit leur préférer une bonne canne.

DES POIGNÉES DE SABRE.

On fait les poignées des sabres de cavalerie trop courtes, trop grosses et trop rondes; ce qui en rend la tenue très difficile. Elles vaudroient mieux d'une forme carrée, en fil de cuivre, et de grosseur et longueur calculées à pouvoir aller à-peu-près à toute main. La tenue du sabre n'offre pas les mêmes difficultés que celle de l'épée: le sabre se tient à pleine main, et l'épée se tient d'une manière bien plus minutieuse, et qui exige plus de choix dans les différentes grosseurs.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

INTRODUCTION, Page v

A MM. les officiers de l'armée. ix

Notice historique sur feu La Boëssière. xj

Notice historique sur Saint-Georges. xv

Eloge de l'épée. 1

De l'utilité des armes pour la santé et la bonne tenue des jeunes gens. 5

Plan de l'ouvrage. 7

Costumes et ustensiles nécessaires pour tirer des armes. 10

De l'utilité des masques. 11

Du choix des fleurets. 12

Nomination des coups. 14

Qualité que doit avoir un maître d'armes. 16

Des expressions et termes propres à l'art des armes. 18

PREMIÈRE LEÇON.

Manière de mettre un écolier en garde. 24
Observations. 27

DEUXIÈME LEÇON.

Démonstration des coups de quarte et de tierce. 28
Correction du développement. 30

TROISIÈME LEÇON.

Manière de faire relever son élève. 31

QUATRIÈME LEÇON.

Exercice pour apprendre à tirer le long de la lame, et observations sur les marches et sur les reculés. 33

CINQUIÈME LEÇON.

Des dégagements de quarte, de tierce et de seconde. 35

SIXIÈME LEÇON.

Des parades simples de quarte et de tierce. 37

Observations sur le fort et le foible. 38

SEPTIÈME LEÇON,

A laquelle on a joint la feinte et la double-feinte. 39

Observations du maître sur le coup tiré. 43

Observations auxquelles le coup exécuté peut donner lieu. ibid.

HUITIÈME LEÇON.

Des engagements et du danger des faux engagements. 44

Des faux engagements. ibid.

NEUVIÈME LEÇON.

Répétition des parades simples du demi-cercle et de l'octave. 48

DIXIÈME LEÇON.

Du contre-dégagement. 51

ONZIÈME LEÇON.

Du salut. 52

DOUZIÈME LEÇON.

De la manière de lier les coups avec les parades. 55

Eloge du mur. 59

TREIZIÈME LEÇON.

Manière de tirer le mur. 62

QUATORZIÈME LEÇON.

Des parades du contre ou parades doubles, le contre de quarte, le contre de tierce, et du demi-cercle ou parade double. 66

QUINZIÈME LEÇON.

Explication des ripostes faites du tac au tac et en temps perdus, du contre-dégagement, de la feinte et double-feinte sur le contre-dégagement. 68

SEIZIÈME LEÇON.

Parades de prime et de seconde. 78

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

Des coupés sur pointe. 79

DIX-HUITIÈME LEÇON.

Des faux battements et des battements réels. 84

DIX-NEUVIÈME LEÇON.

Des menacés. 86

VINGTIÈME LEÇON.

Observation sur le coup de seconde après le menacé. 87

VINGT-UNIÈME LEÇON.

Des coupés après les menacés dans l'attaque, ainsi que dans la retraite. 89

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

Principes pour faire prendre des contres en retraite et en attaque sur les armes et en dedans. 91

VINGT-TROISIÈME LEÇON.

De la manière d'éviter les engagements ou changements d'épée. 93

VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

Des coups de temps. 95
Observations. 97
Du coup de temps. 98

VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

Exercice et manière de tirer les coups de temps, ou coups d'opposition. 99

VINGT-SIXIÈME LEÇON.

Manière de prendre le temps en octave. 101

VINGT-SEPTIÈME LEÇON.

Manière de prendre le temps en seconde. 102
Des coups sur le temps. ibid.

VINGT-HUITIÈME LEÇON.

De la reprise de seconde. 104
Des remises d'épée au corps. 105

VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

De la flanconade. 106
Observations sur la nécessité du développement. 107

TRENTIÈME LEÇON GÉNÉRALE,

Selon les moyens que peut avoir un écolier arrivé à certain degré. 109

TRENTE-UNIÈME LEÇON

Plus compliquée. 110

TRENTE-DEUXIÈME LEÇON,

A laquelle on joint les coups d'arrêt et les coups de temps. 111

Des coups d'arrêt. ibid.

Observation. 114

TRENTE-TROISIÈME LEÇON.

Manière de faire gagner de la vitesse à la main, et de céder à la force. 115

TRENTE-QUATRIÈME LEÇON.

Exercice des coups simples en parades et ripostes qui se font après avoir tiré le mur, d'élève à élève. 117

TRENTE-CINQUIÈME LEÇON.

Des contres et doubles-contres, et de toutes les parades doubles. 118

TRENTE-SIXIÈME LEÇON.

Exercice des doubles-contres. 120

TRENTE-SEPTIÈME LEÇON.

Exercice de la parade du demi-cercle et du double demi-cercle. 121

TRENTE-HUITIÈME LEÇON.

Exercice de la parade d'octave, et manière de la doubler. 122

TRENTE-NEUVIÈME LEÇON.

Exercice de la parade de prime, et manière de la doubler. 123

QUARANTIÈME LEÇON.

Exercice de la parade de seconde, et manière de la doubler. 124

QUARANTE-UNIÈME LEÇON.

Leçon qui se prend à la muette et au seul touché du fer. 125

Continuation de la leçon quand l'écolier s'est reposé. 129

Continuation de la leçon à la muette. 130

Autre leçon à la muette. 131

Suite de la leçon à la muette. 132

QUARANTE-DEUXIÈME LEÇON.

Exercice général des parades. 135

Continuation de la même leçon pour affermir l'é-

lève et le conduire à une grande force de parade. 139

QUARANTE-TROISIÈME LEÇON.

Exercice des feintes. 143

QUARANTE-TROISIÈME LEÇON (*bis*).

Premier exercice de l'assaut entre le maître et l'écolier. (*Avis aux maîtres.*) 148

Observations sur les différentes sortes de lames propres à faire assaut et à tirer le mur à toucher. 154

Manière de monter un fleuret d'assaut. 155

Manière de tirer parti d'une lame trop longue, trop lourde et trop molle. 161

Manière de mettre une rosette solidement. 163

Manière de bien boutonner un fleuret d'assaut. 164

QUARANTE-QUATRIÈME LEÇON.

Du mur à toucher et du mérite de le bien tirer. 166

Résultat du mur à toucher. 172

QUARANTE-CINQUIÈME LEÇON.

Démonstration des battements en quarte et en tierce. 173

QUARANTE-SIXIÈME LEÇON.

Du croisé en seconde. 176

QUARANTE-SEPTIÈME LEÇON.

Du croisé au demi-cercle. 177

QUARANTE-HUITIÈME LEÇON,

D'après les battements en tierce et en quarte. 179
Suite des battements en tierce. 182

QUARANTE-NEUVIÈME LEÇON.

Des croisés en seconde et de tout ce qui peut se faire d'après ces croisés. 186

CINQUANTIÈME LEÇON.

Des croisés au demi-cercle et de tout ce qui peut se faire après ces croisés. 189

CINQUANTE-UNIÈME LEÇON.

Exercice pour parvenir à éviter les battements et les croisés. 191

CINQUANTE-DEUXIÈME LEÇON.

Manière de tirer sur ceux qui changent le fer, soit

dans leur retraite ou en se relevant, soit dans la garde. 194

Suite de la leçon. 195

CINQUANTE-TROISIÈME LEÇON.

Pour éviter l'engagement sur ceux qui veulent prendre le fer en marchant. 196

CINQUANTE-QUATRIÈME LEÇON.

Autre manière d'arrêter les tireurs qui courent et quittent le fer en marchant. 199

De la longueur convenable des fleurets pour l'assaut. 201

Des avantages du fleuret court. 206

CINQUANTE-QUATRIÈME LEÇON (*bis*).

Des assauts, de la manière d'y parvenir, et de ce qui en fait la beauté. 209

Des précautions que les tireurs doivent prendre avant de faire assaut, et du genre d'emplacement et de terrain convenables. 212

Observations sur les petits hommes. 218

Observations. 224

De la garde et de celle relative aux mauvais jeux. 226

Des précautions à prendre en faisant assaut avec

un tireur dont on ne connoît pas le jeu. 229
Du gaucher. 244

CINQUANTE-CINQUIÈME LEÇON

Donnée de la main gauche au droitier. 247

CINQUANTE-SIXIÈME LEÇON.

Des battements et des croisés qui sont d'une grande ressource pour le droitier qui n'a pas l'habitude de tirer avec les gauchers. 255

CINQUANTE-SEPTIÈME LEÇON.

Des coups d'arrêt. 258
Observation. 261

CINQUANTE-HUITIÈME LEÇON.

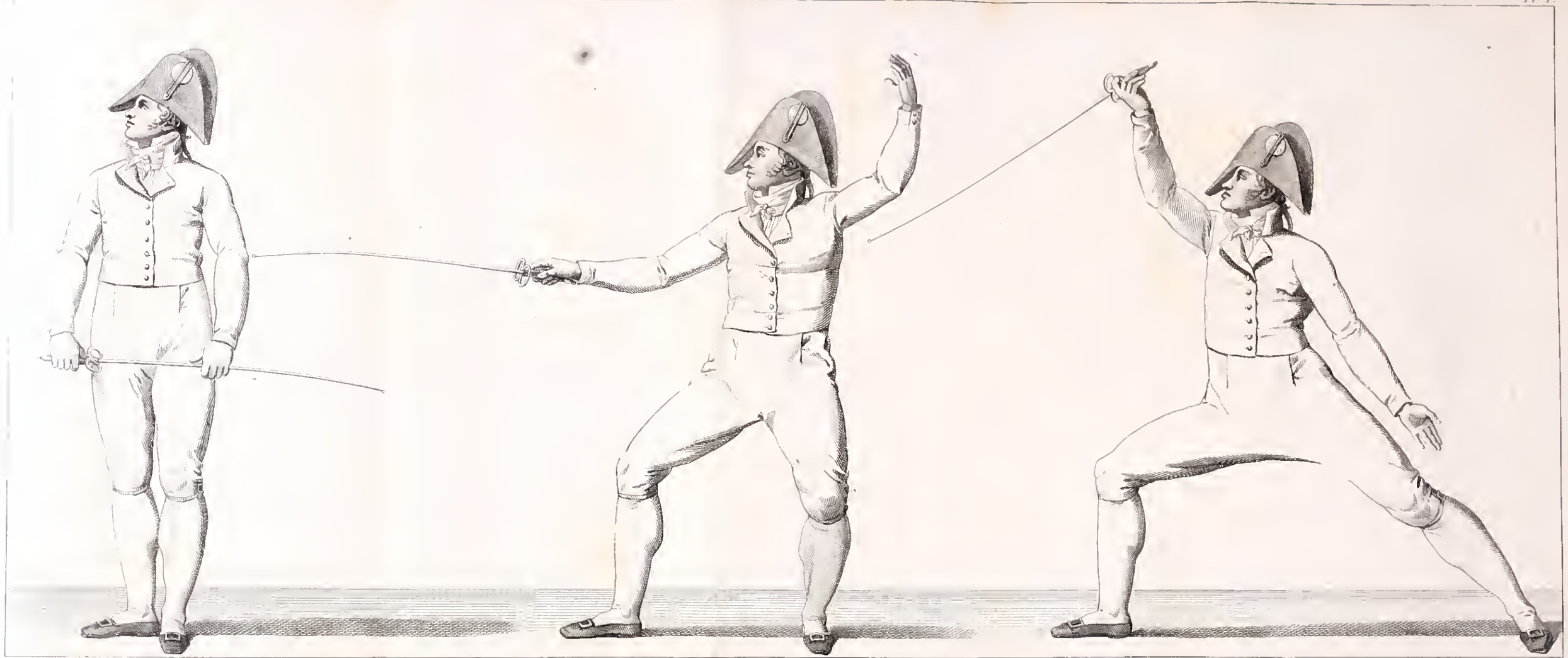
Suite de la précédente. 262

Espadon. 265
Observation importante. 266
Observations sur la manière de faire travailler les enfants et les jeunes demoiselles qui ont des défauts de conformation, et qui tiennent mal leur tête, etc. 267
Premier désarmement. 269
Deuxième désarmement. 270

Troisième désarmement. 270
Quatrième désarmement. ibid.
Cinquième désarmement. 271
Sixième désarmement. ibid.
Coup italien. 272
Des épées : comment elles doivent être pour qu'elles soient bien en main; de leur décence. ibid.
Manière de choisir une lame d'épée. 274
Observations sur les nouvelles épées. ibid.

Résumé. 276
Du coup de temps. 282
Résultat. 294
Manière de faire travailler les enfants et les jeunes demoiselles, pour corriger des défauts de conformation. 295
Des épées: comment il faut qu'elles soient pour être bien en main et décentes. ibid.
Des poignées de sabre. 296

FIN DE LA TABLE.



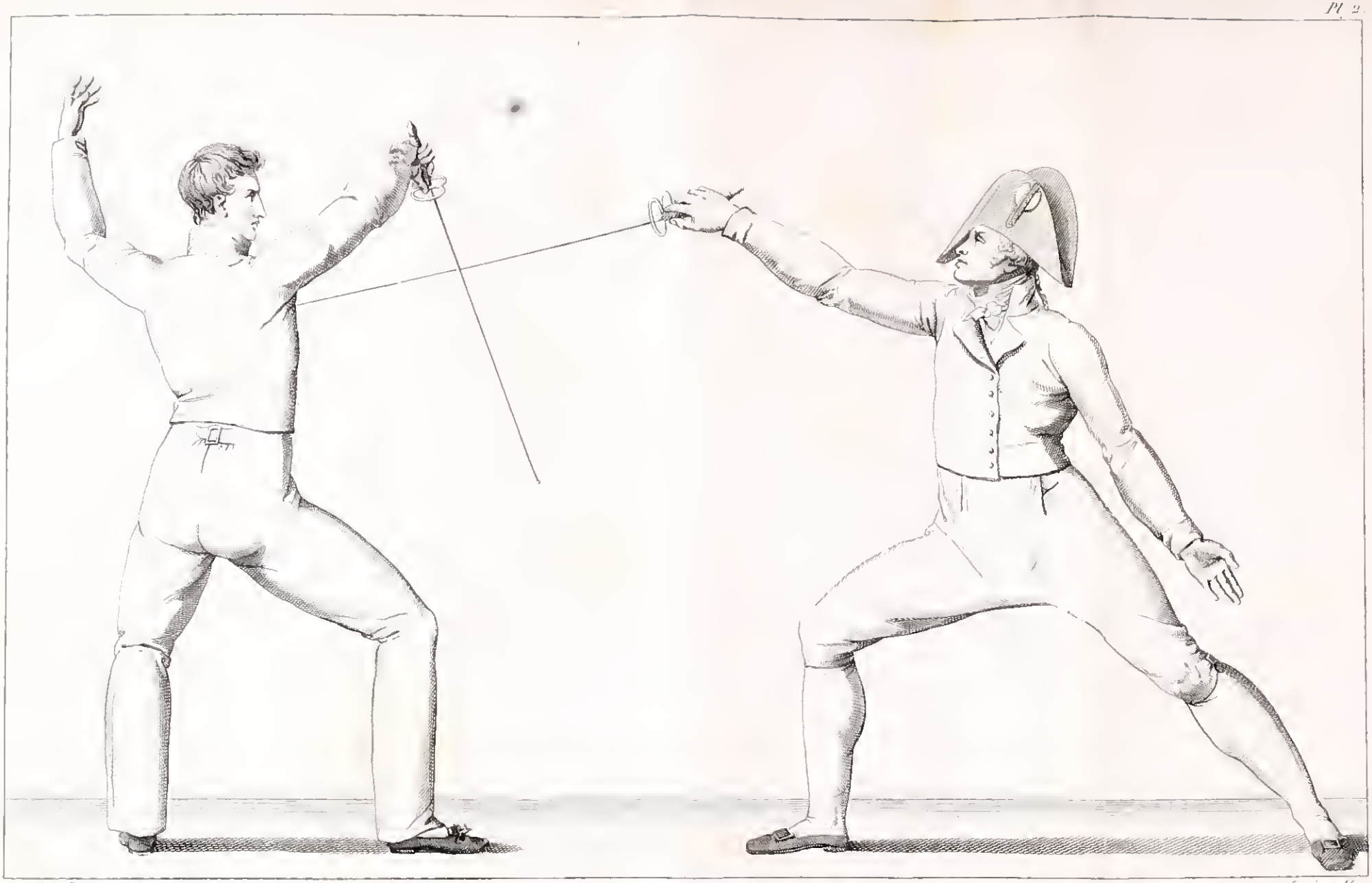
Dessiné par Bodin

1re Position droite.

2me la Garde.

3me le Developpement.

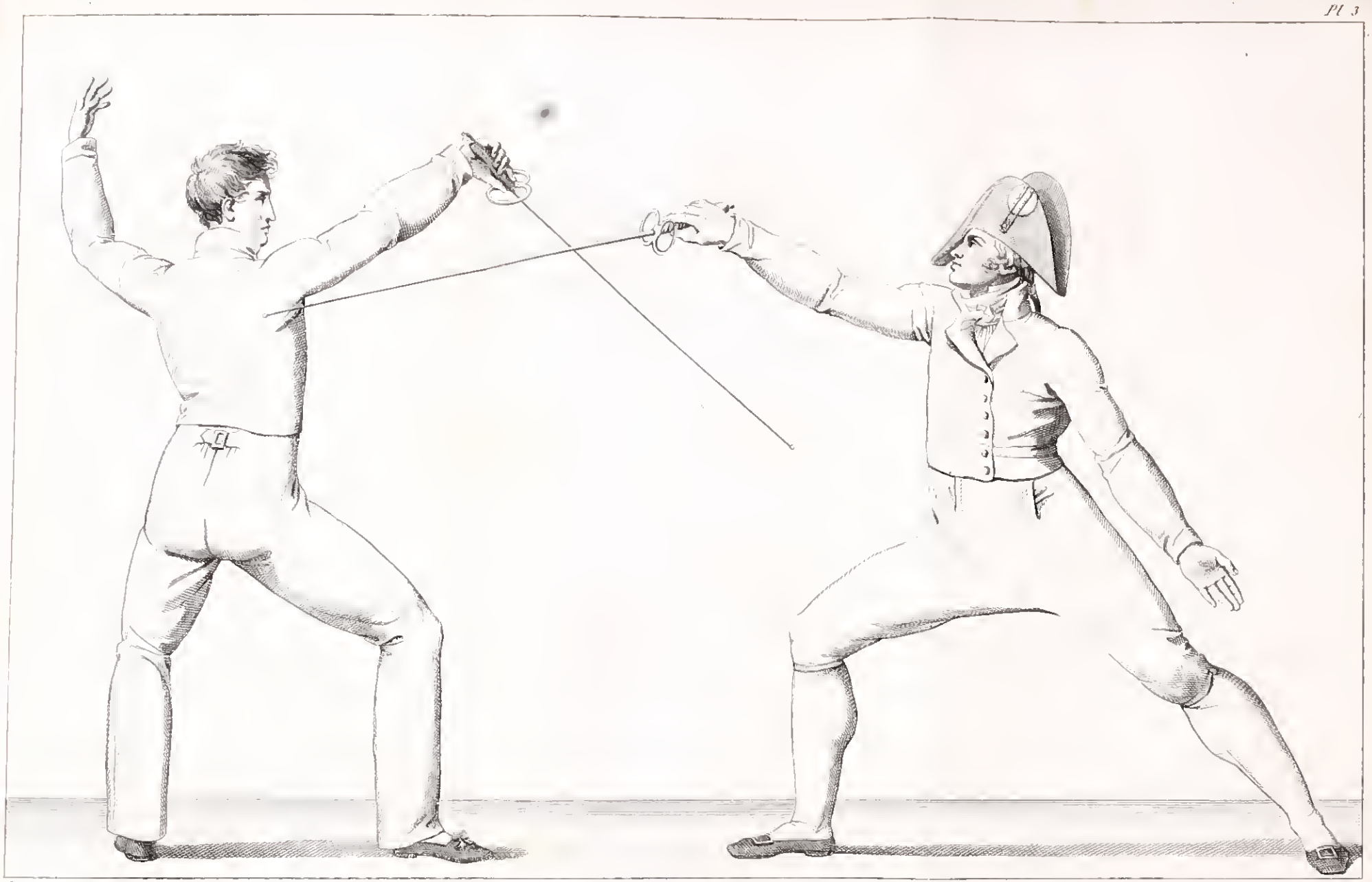
Gravé par Delon



Dessiné par Bodem

Gravé par Schim

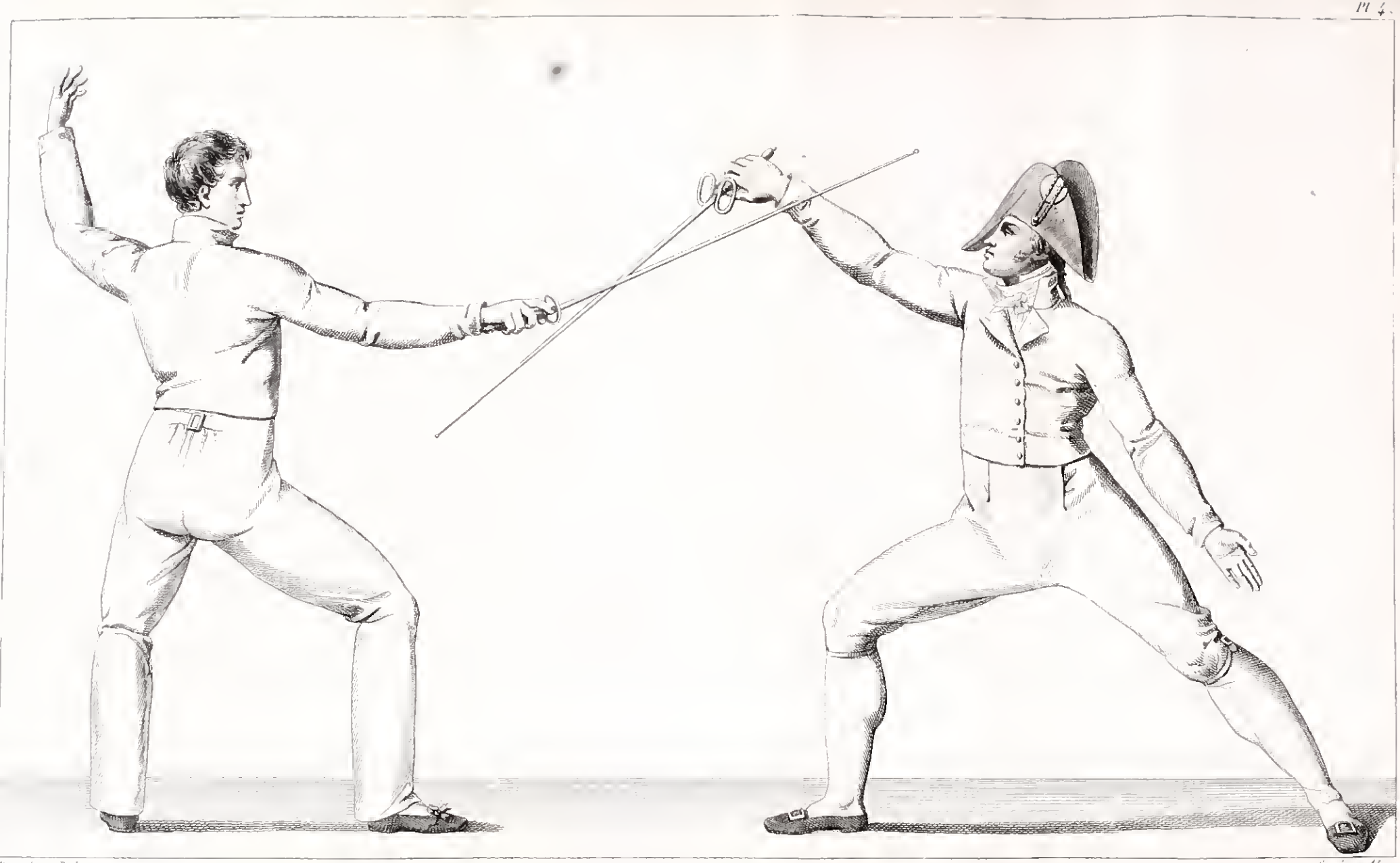
Le coup de prime, coup f.t paré dans la même position en prime.



Dessiné par Bodem

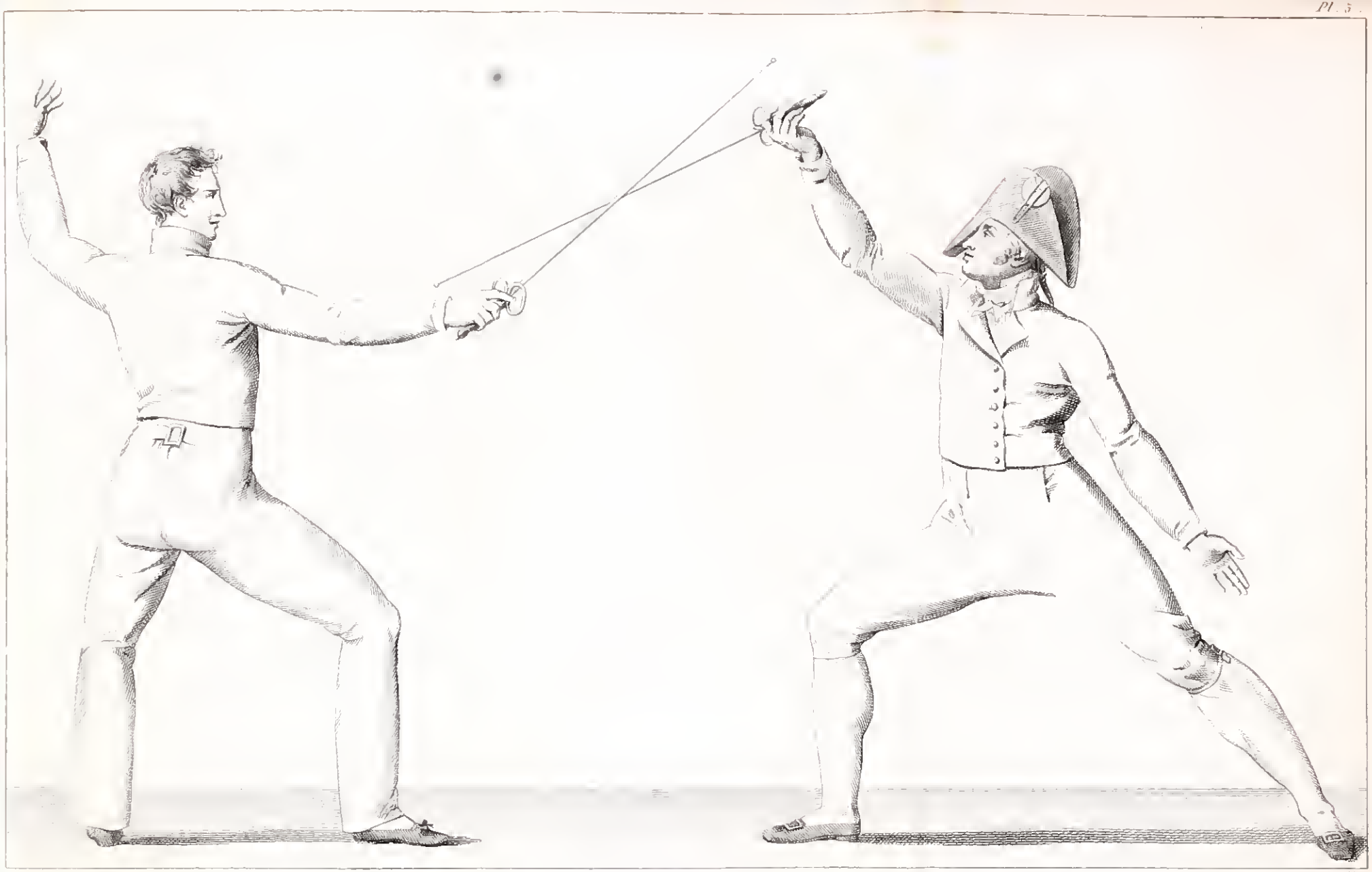
Gravé par Adam

Coup de Seconde 2.me coup paré dans la même position en Seconde.



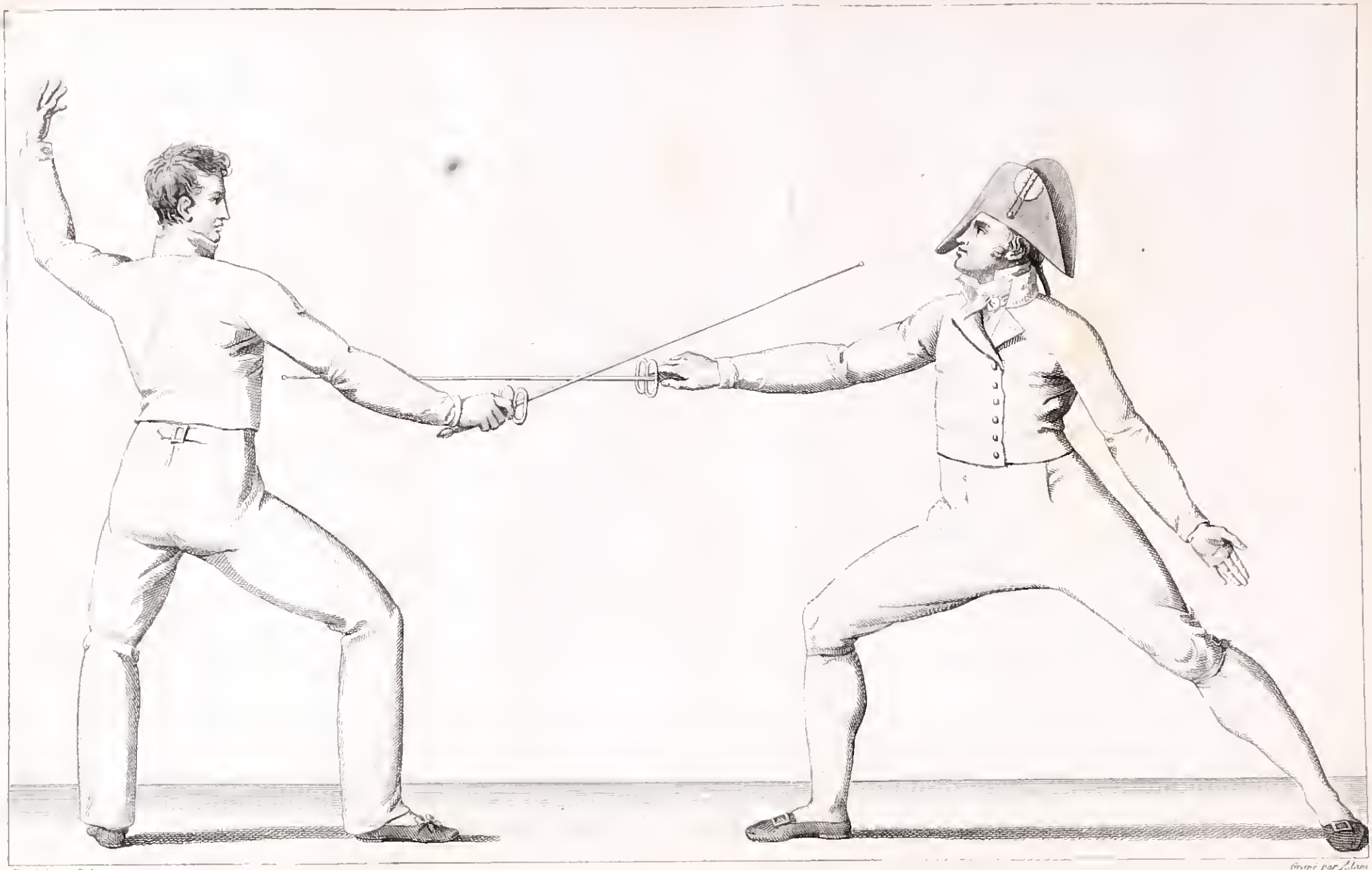
Dessiné par Dudem. Gravé par Adam

Coup de tierce 3me coup paré dans la même position en tierce.



Dessiné par Bodem — Gravé par Adam

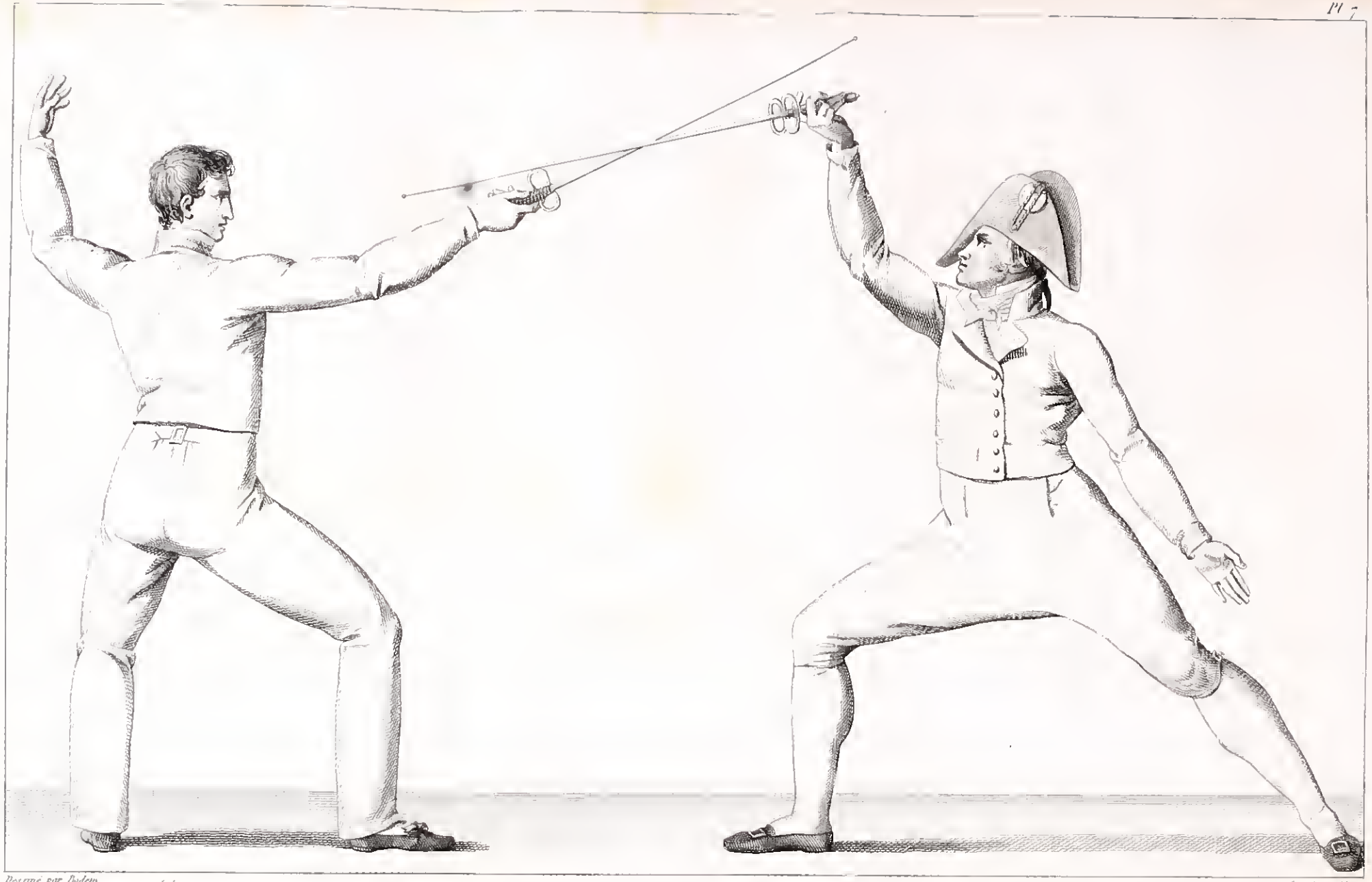
Coup de quarte en dedans & coup paré dans la même position en quarte.



Dessiné par Rodam

Gravé par Adam

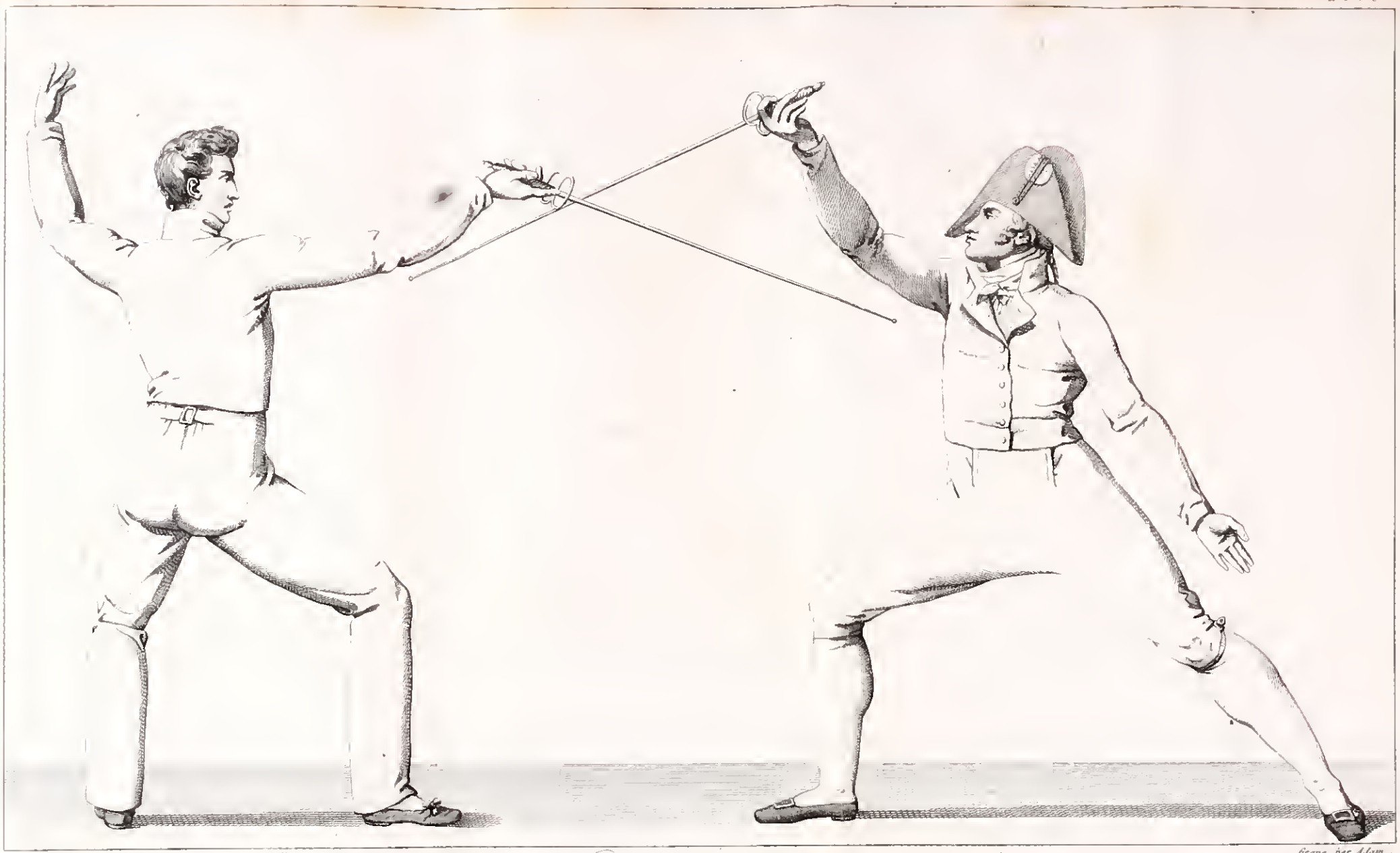
Coup de quinte coupé 3me paré dans la même position en quinte.



Dessiné par Dodem

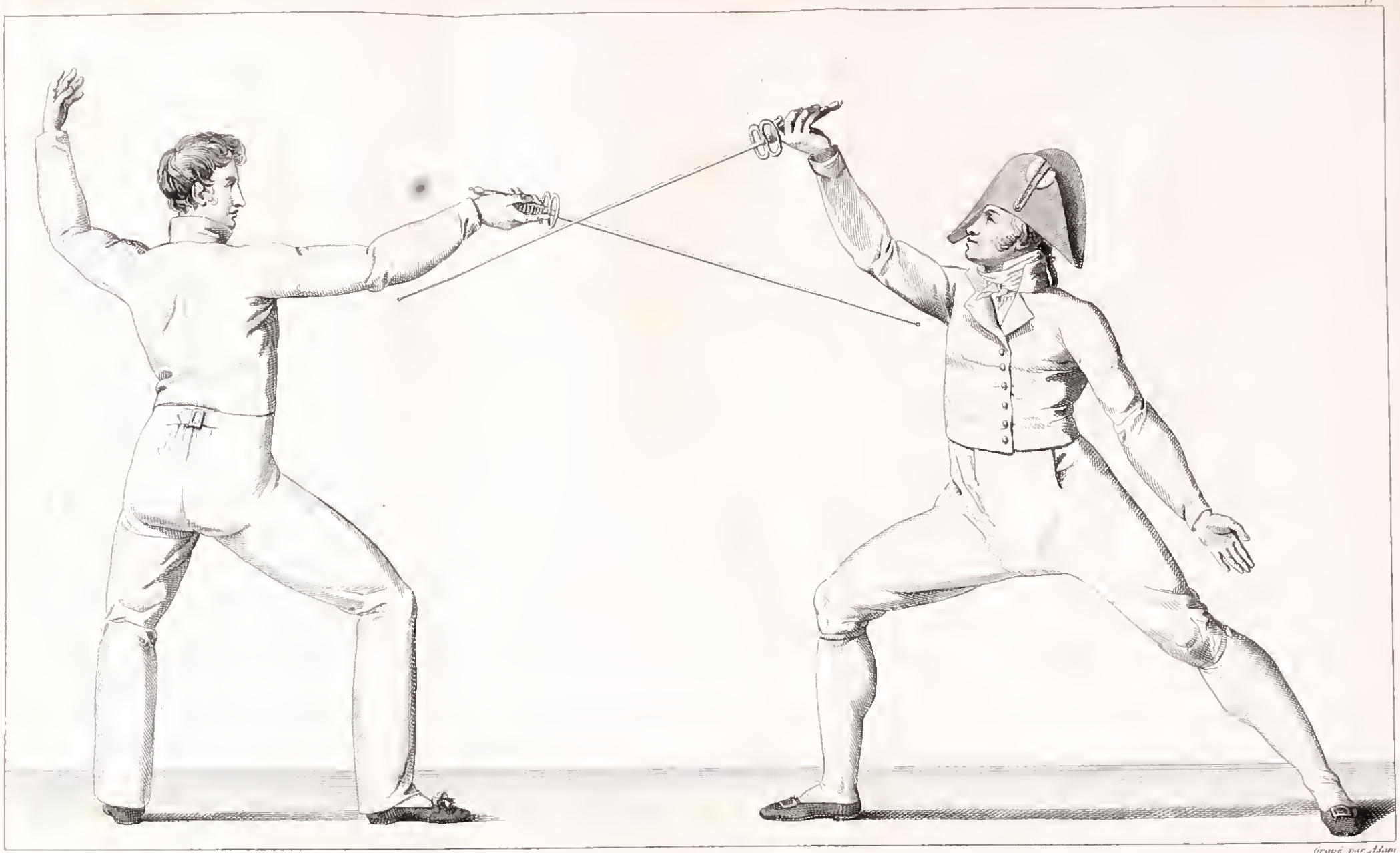
Gravé par Adam

Coup de quarte sur les armes coup 6.me ou six, paré dans la même position en quarte sur les armes



Dessiné par Bodem. Gravé par Adam.

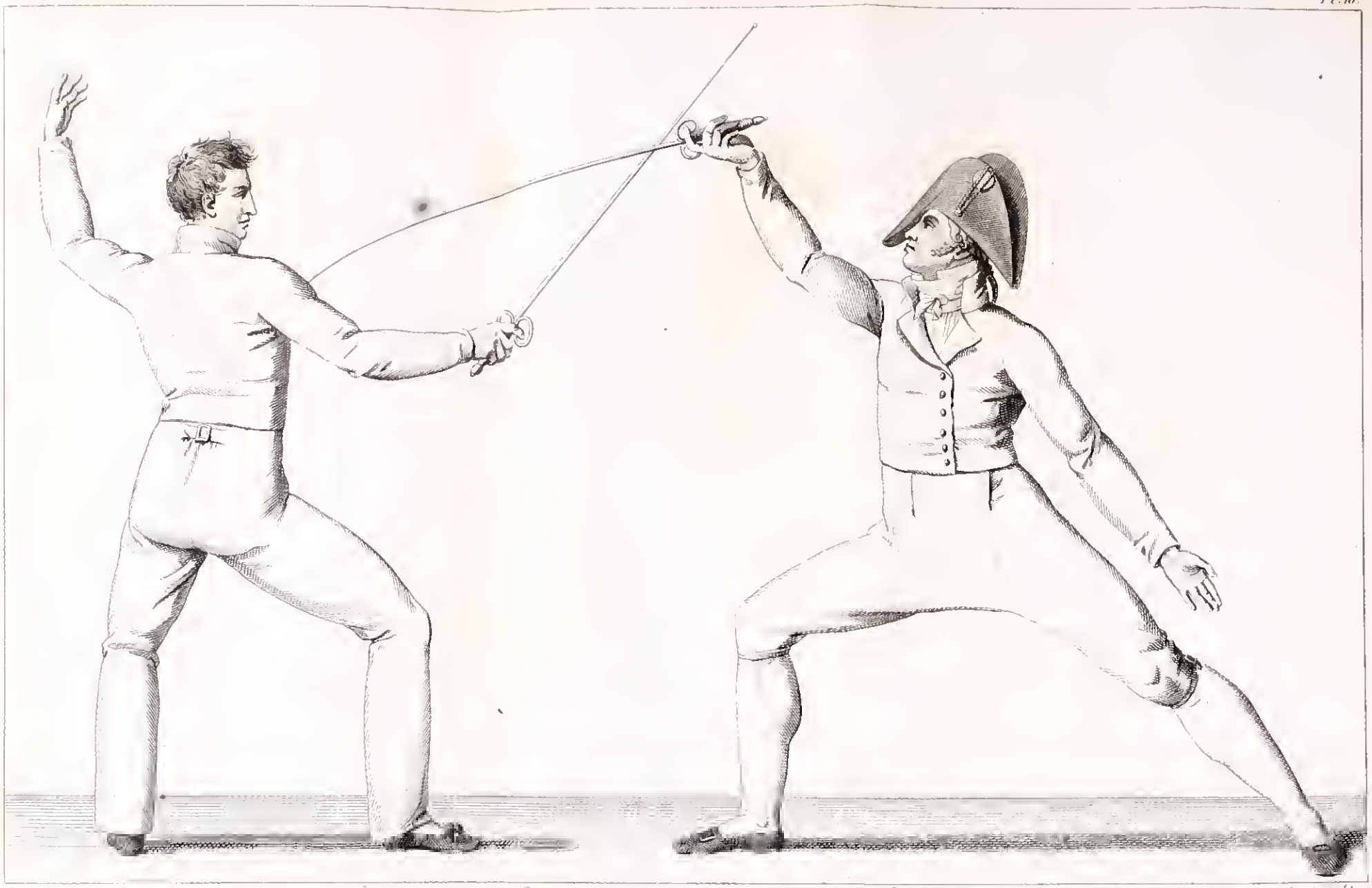
Coup de quarte basse. 2. Paré dans la même position au demi cercle 2.



Dessiné par Boisson

Gravé par Adam

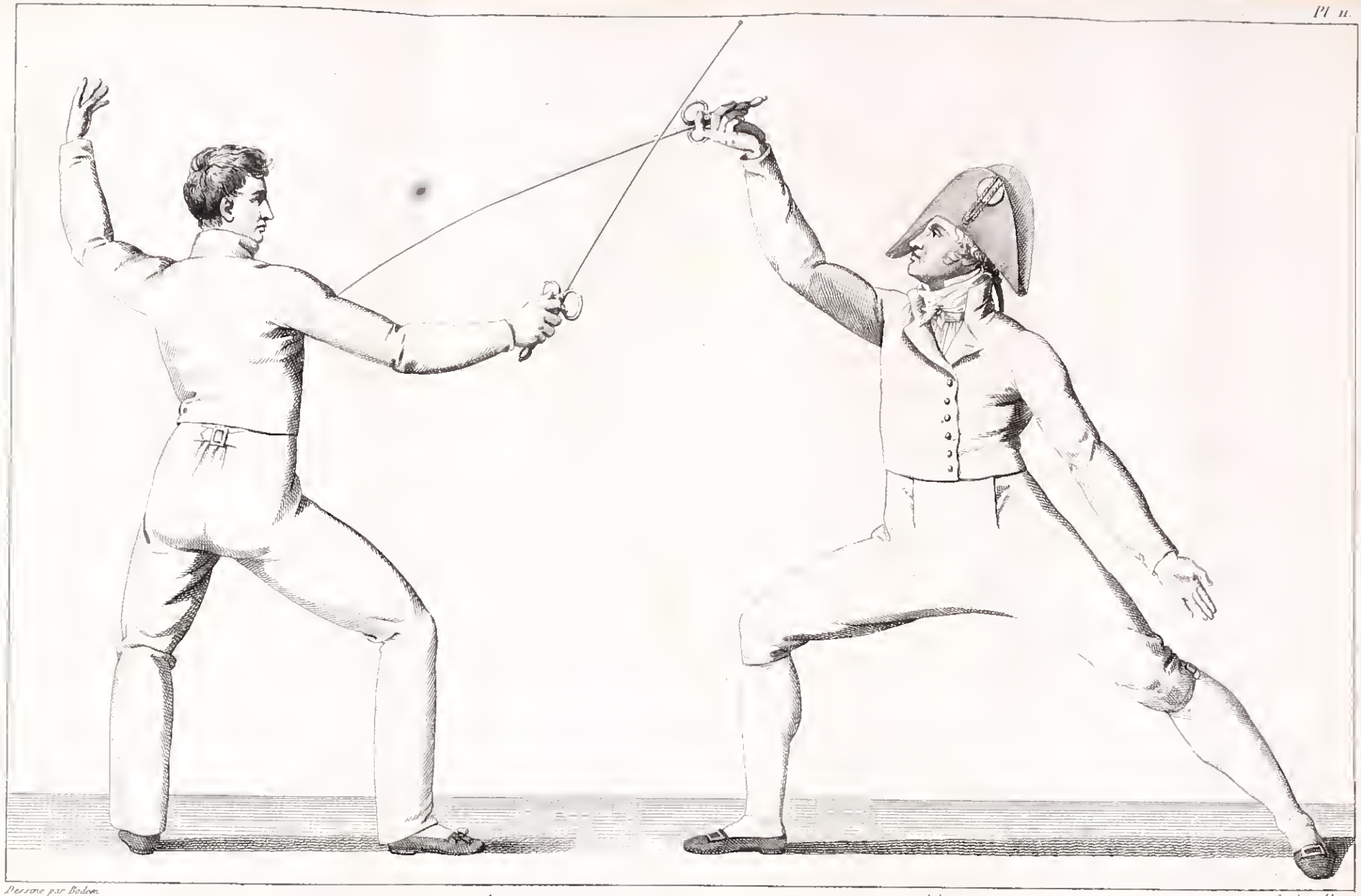
Coup d'octave 5.me coup paré dans la même position en octave.



Dessiné par Bosiem

Gravé par Libiau

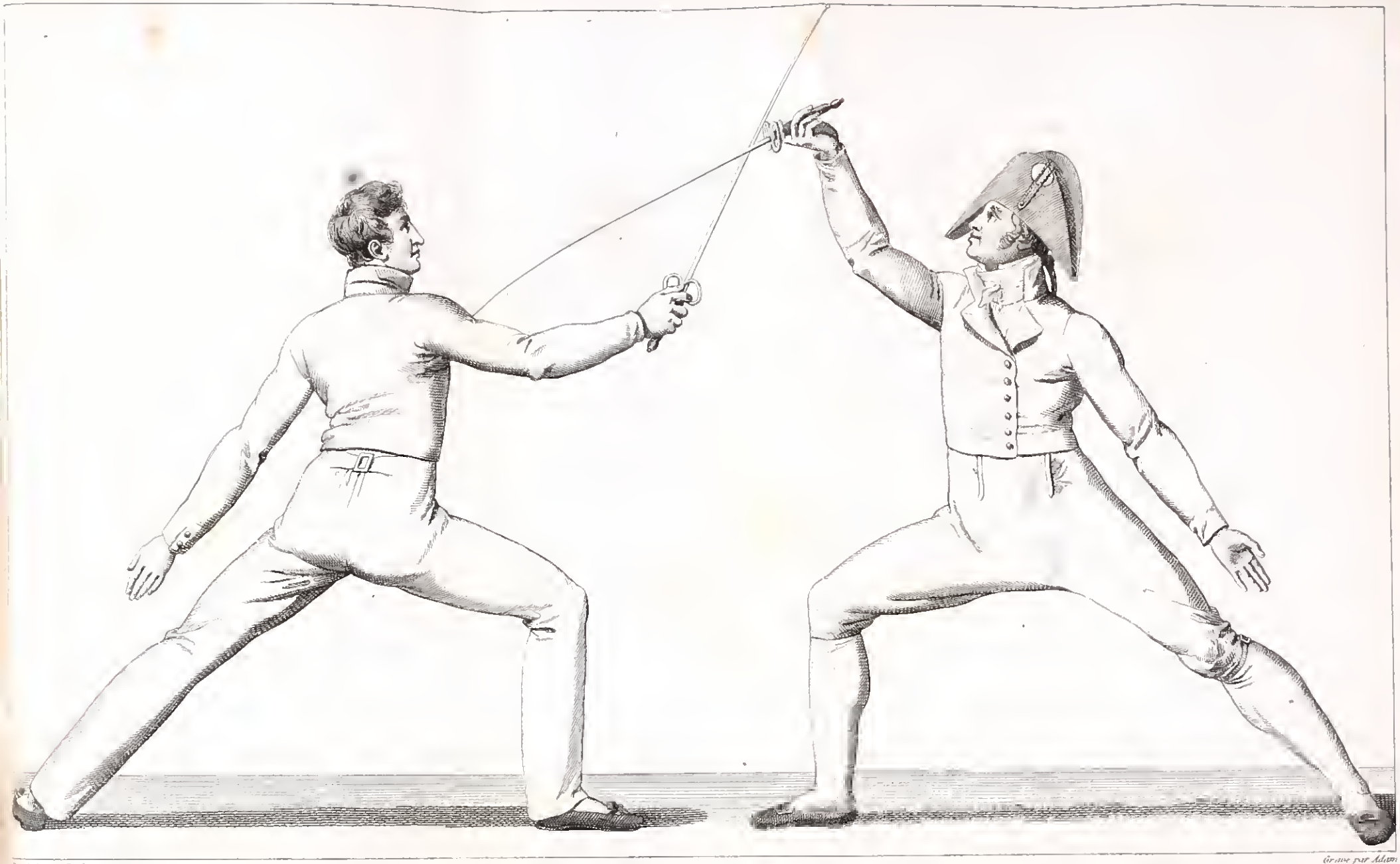
Coup droit en quarte sur les armes pris du fort au foible.



Dessiné par Bodin.

Gravé par Adam.

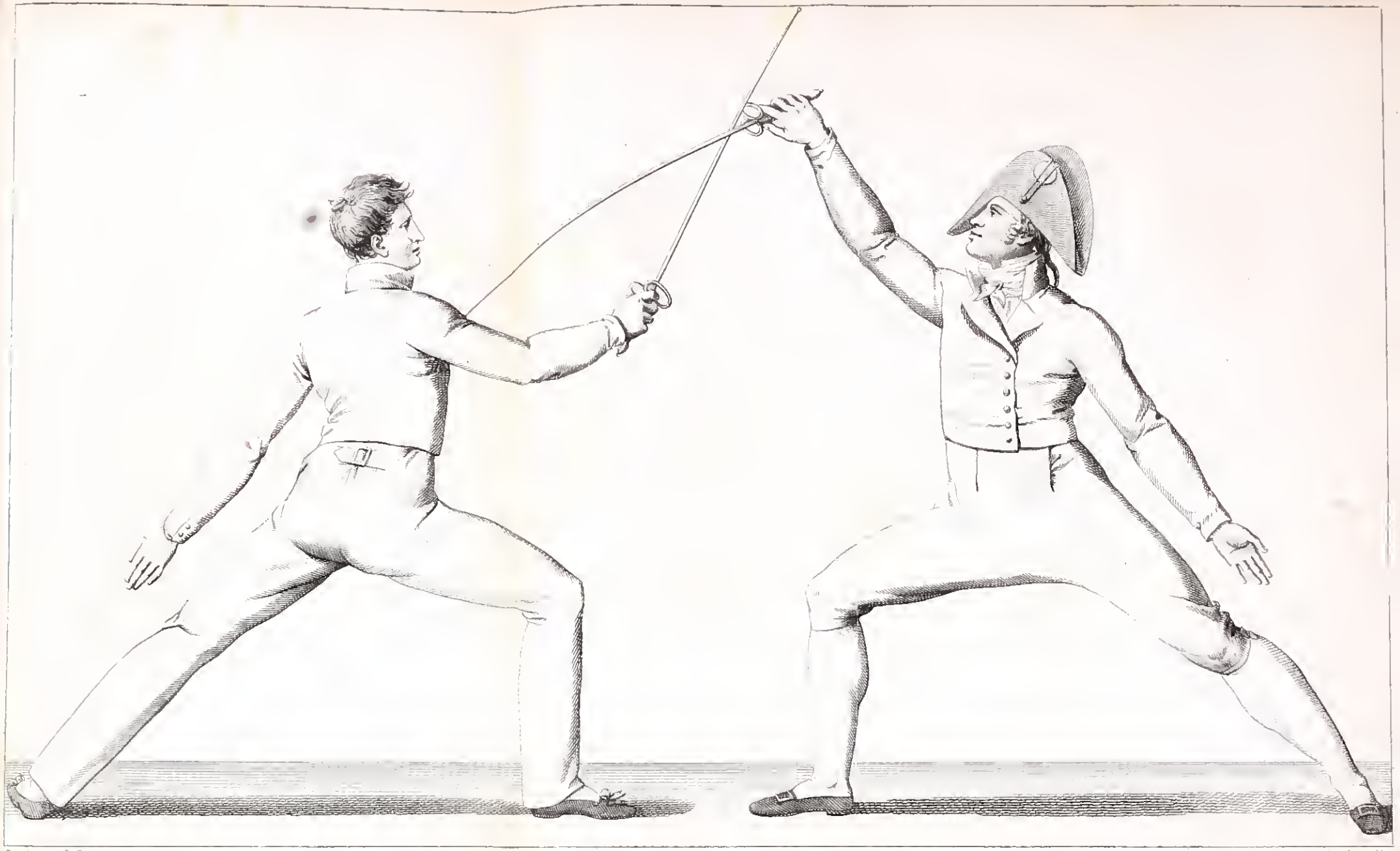
Coup droit de quarte en dedans pris du fort au foible.



Dessiné par Bodem

Gravé par Adam

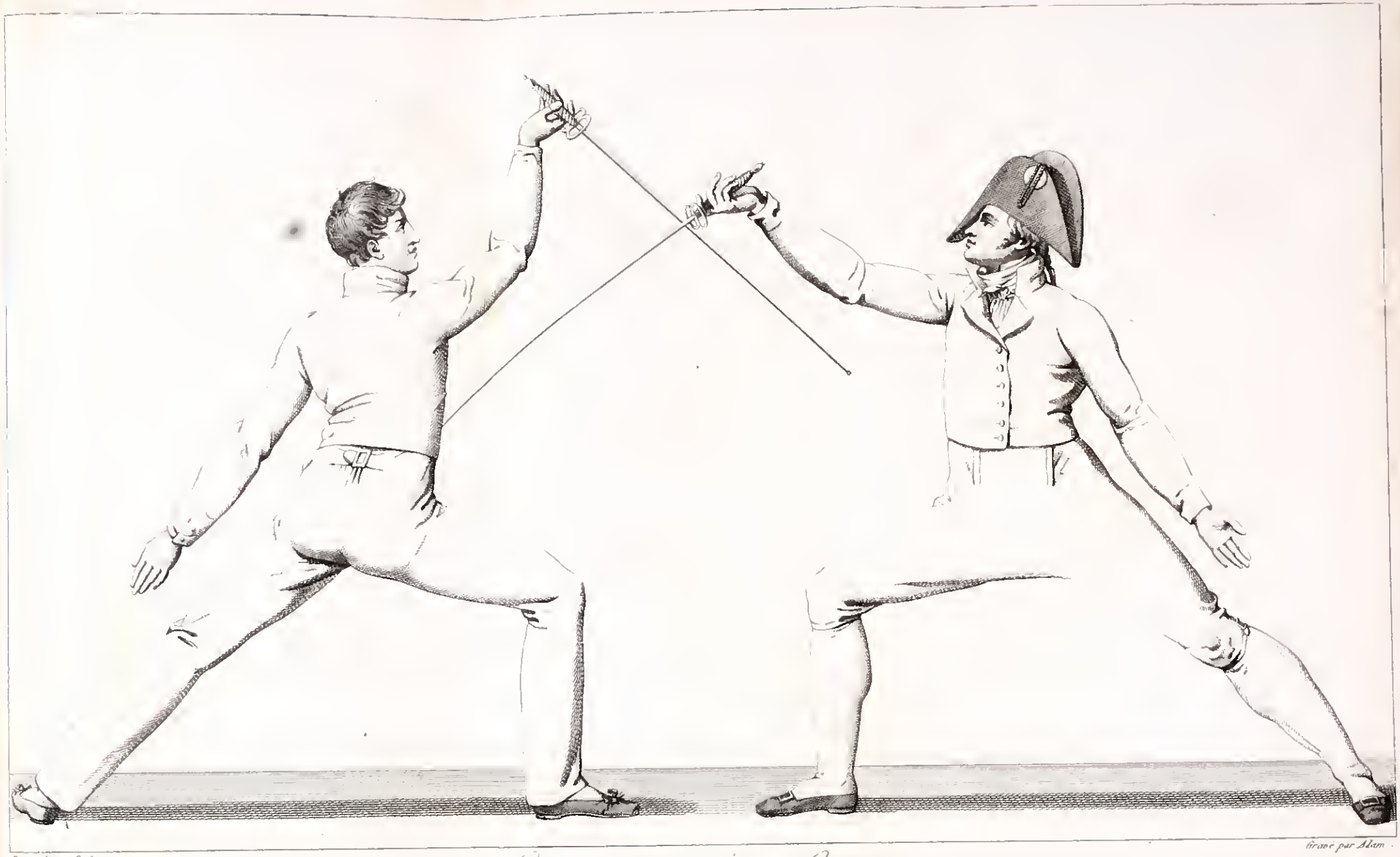
Coup de tems pris en quarte sur les armes ou coup d'opposition



Peestine par Bodem

Gravé par Adam

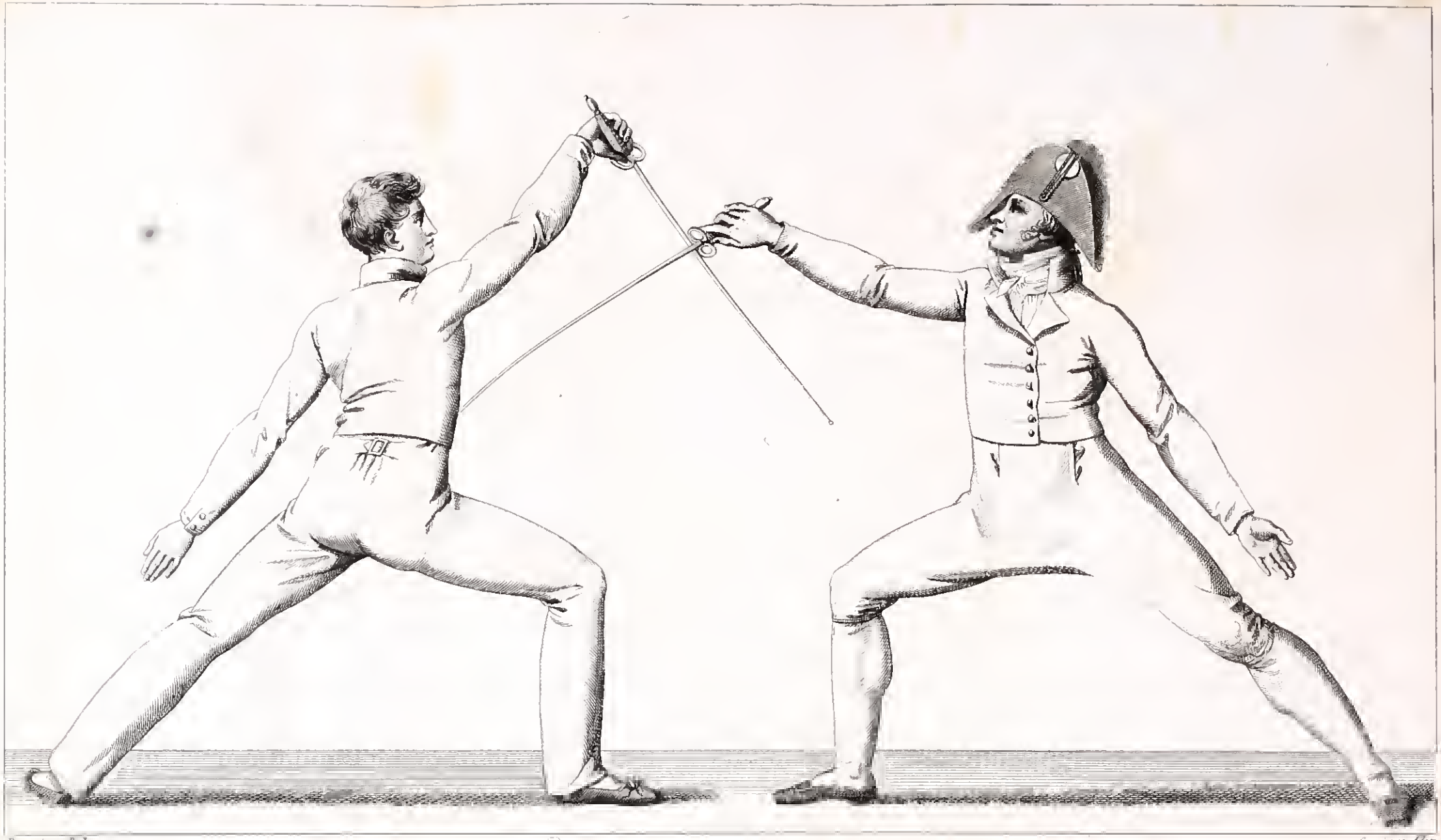
Coup de temps pris en tierce ou tierce pour tierce ou coup d'opposition



Dessiné par Boulem

Gravé par Adam

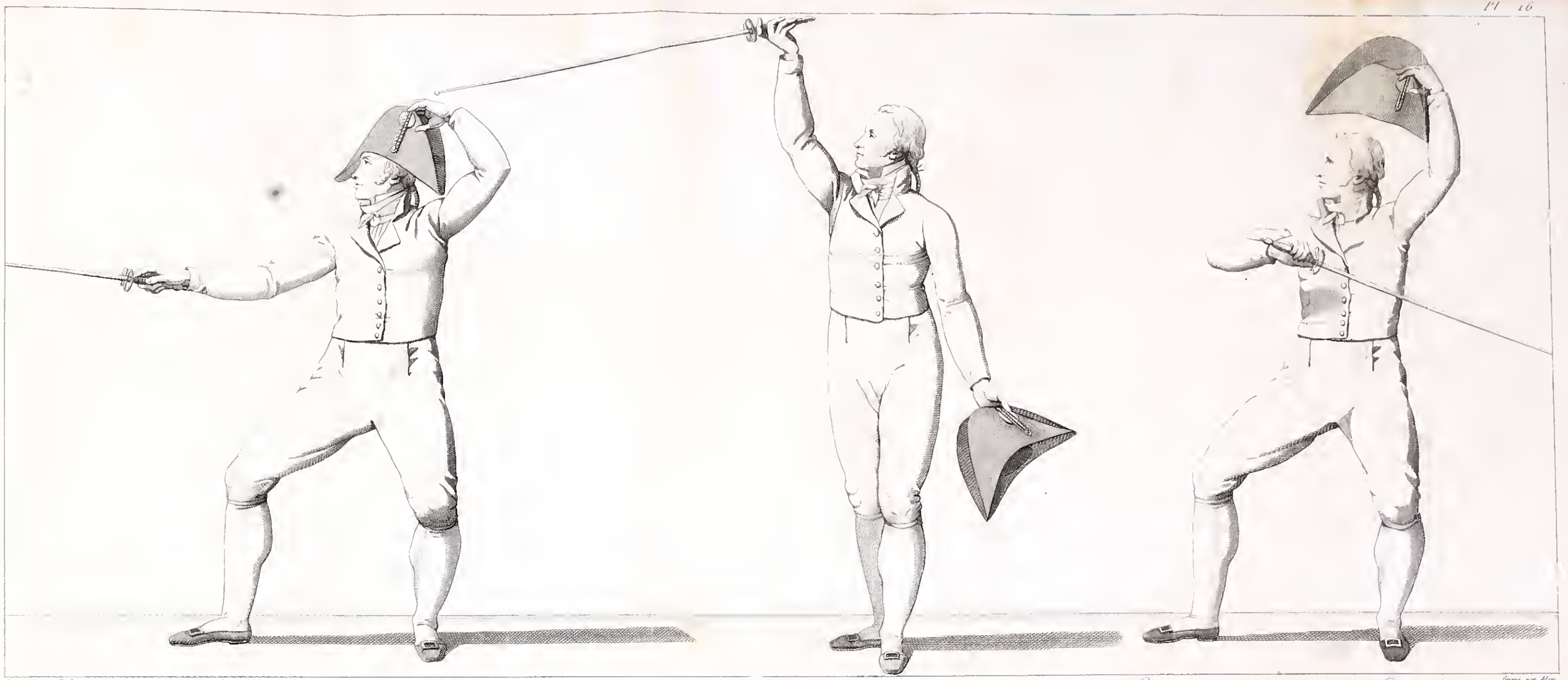
Coup de tems pris en Octave.



Dessiné par Rodem

Gravé par Adam

Coup de tems pris en seconde.



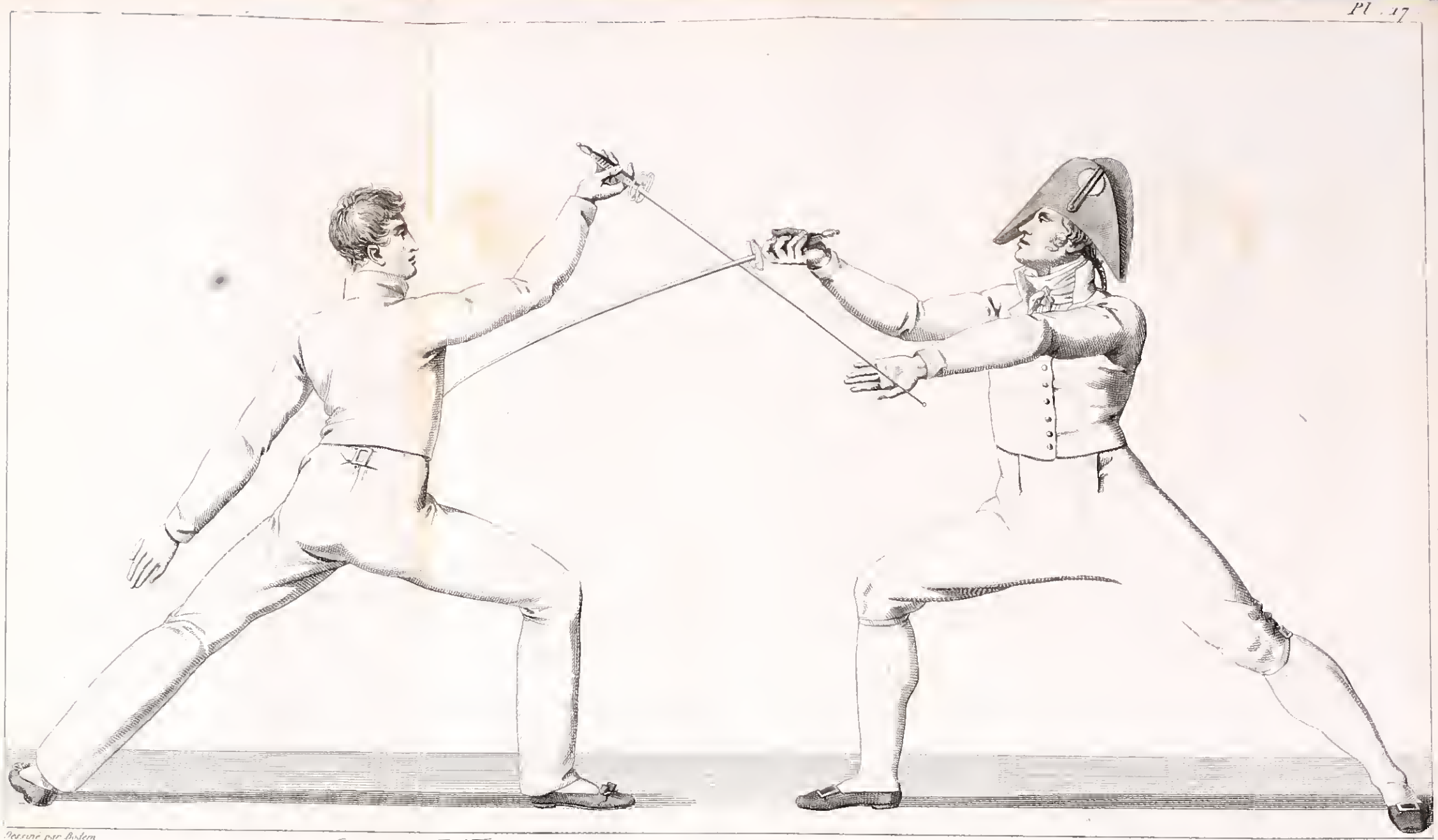
Dessiné par Bodem.

Gravé par Adam

La main au Chapeau

La passe en arrière.

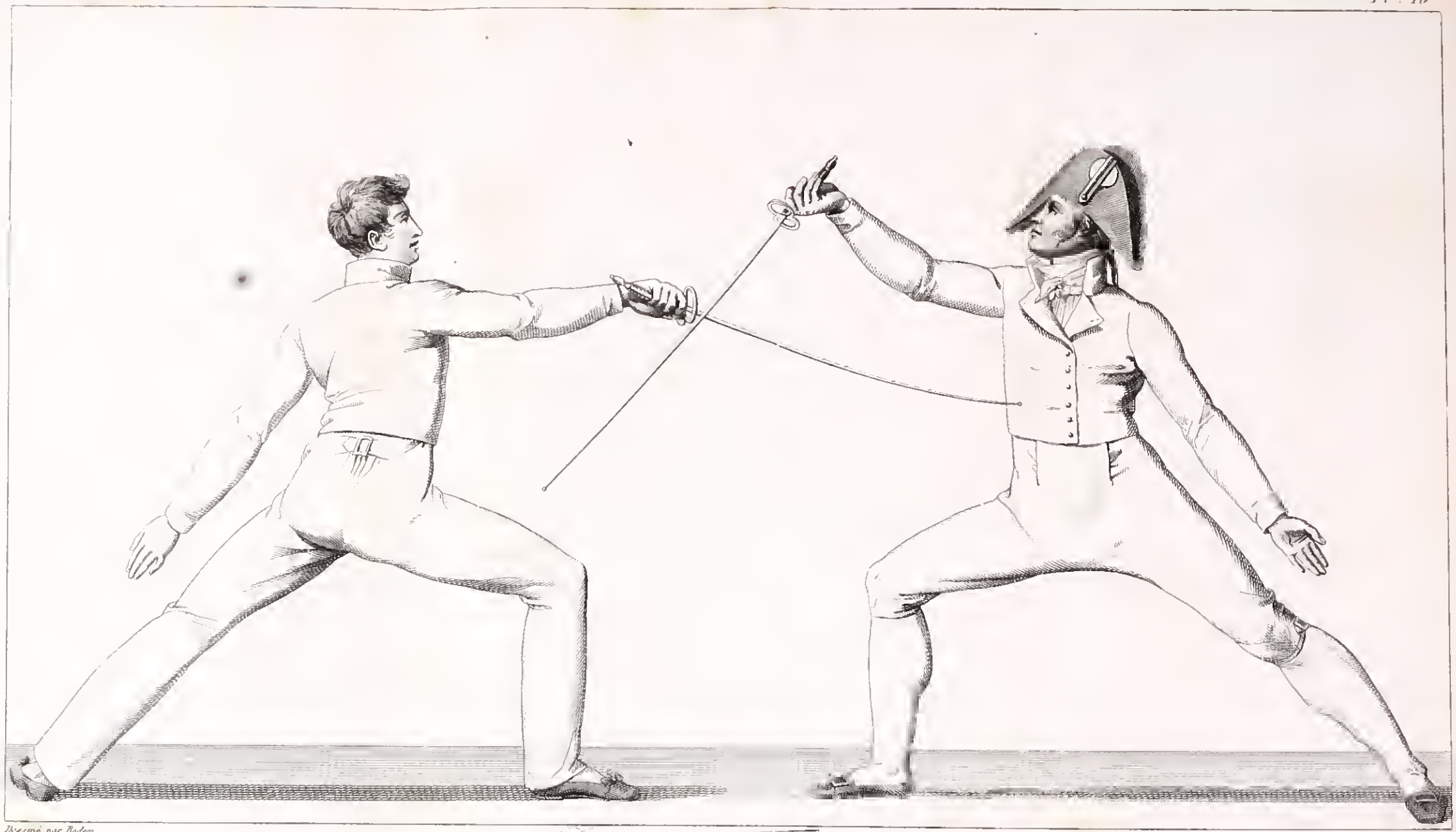
La manière de remettre le Chapeau.



Dessiné par Bosdem

Gravé par Adam

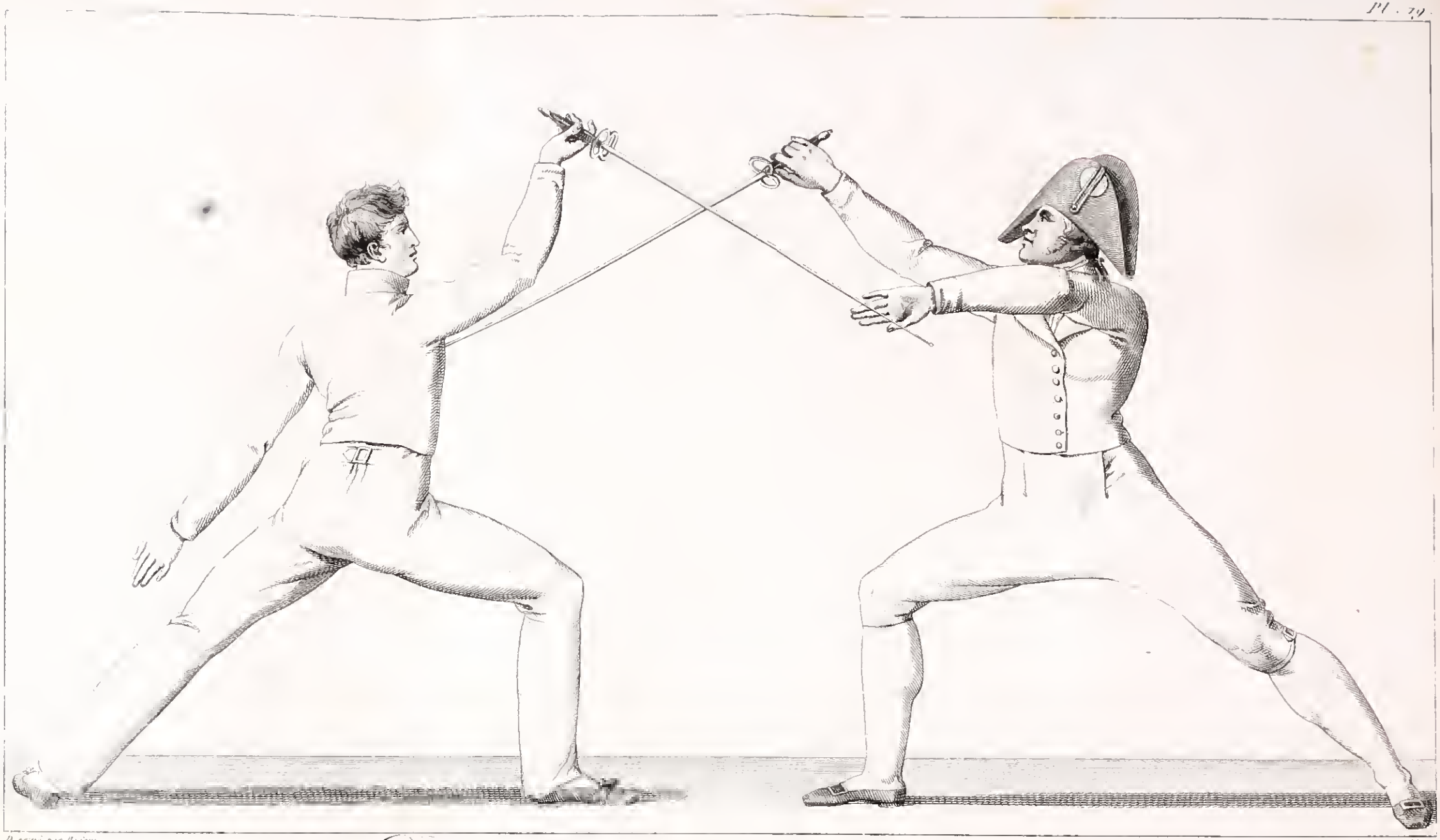
Coup de Flanconnade tiré en riposte avec opposition de la main gauche.



Dessiné par Bodem

Gravé par Adam

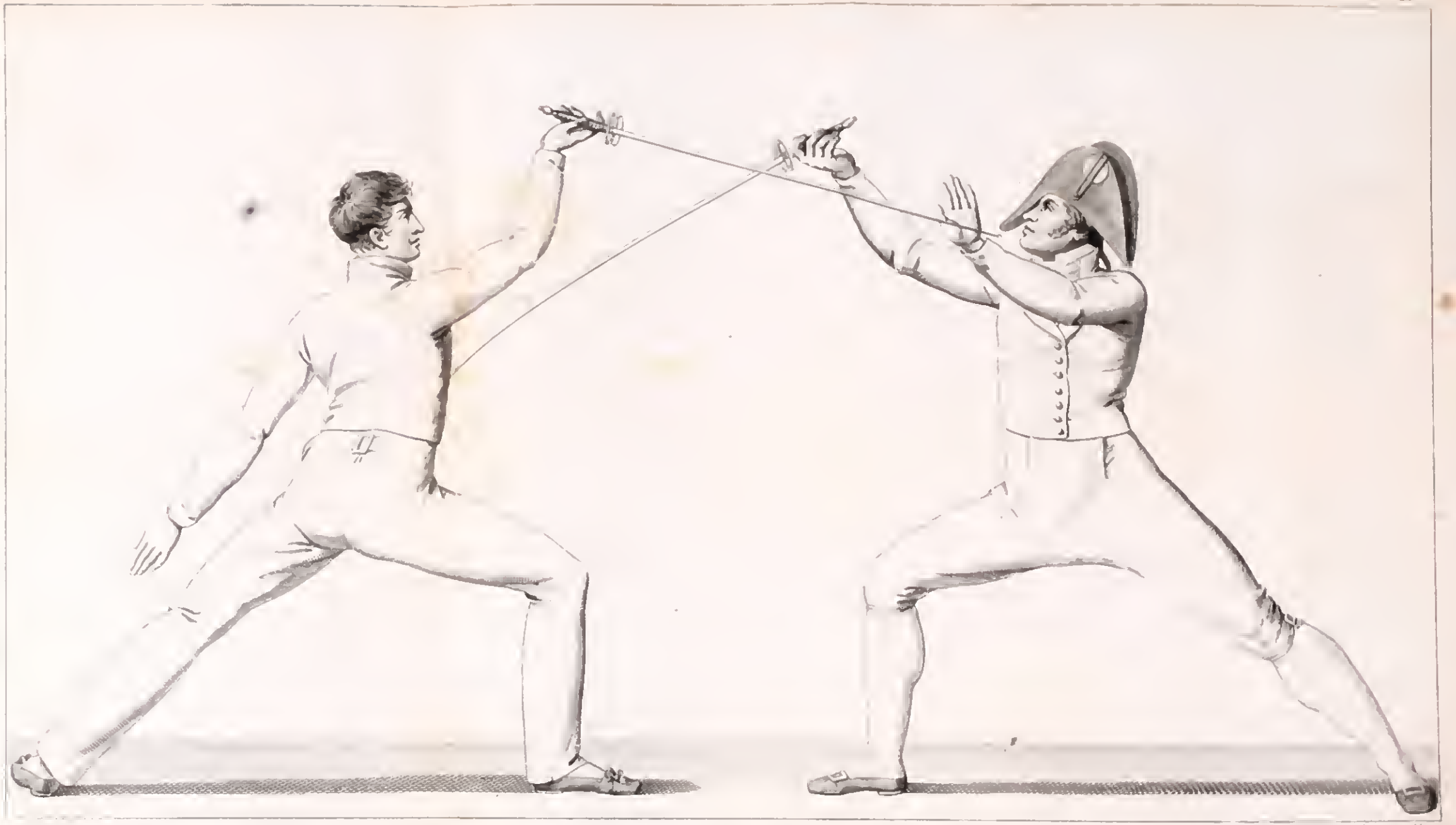
Parade de la Flanconnade



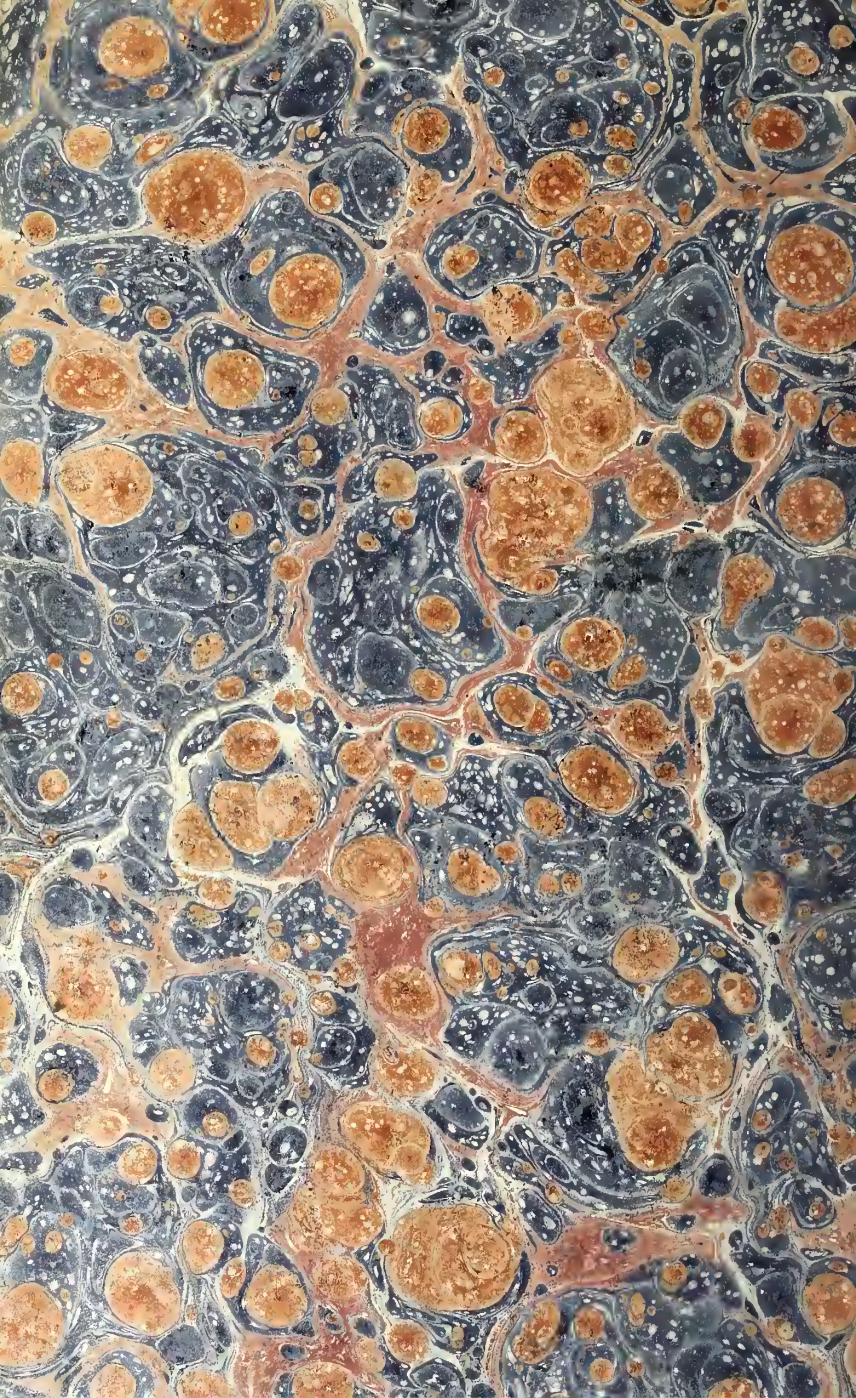
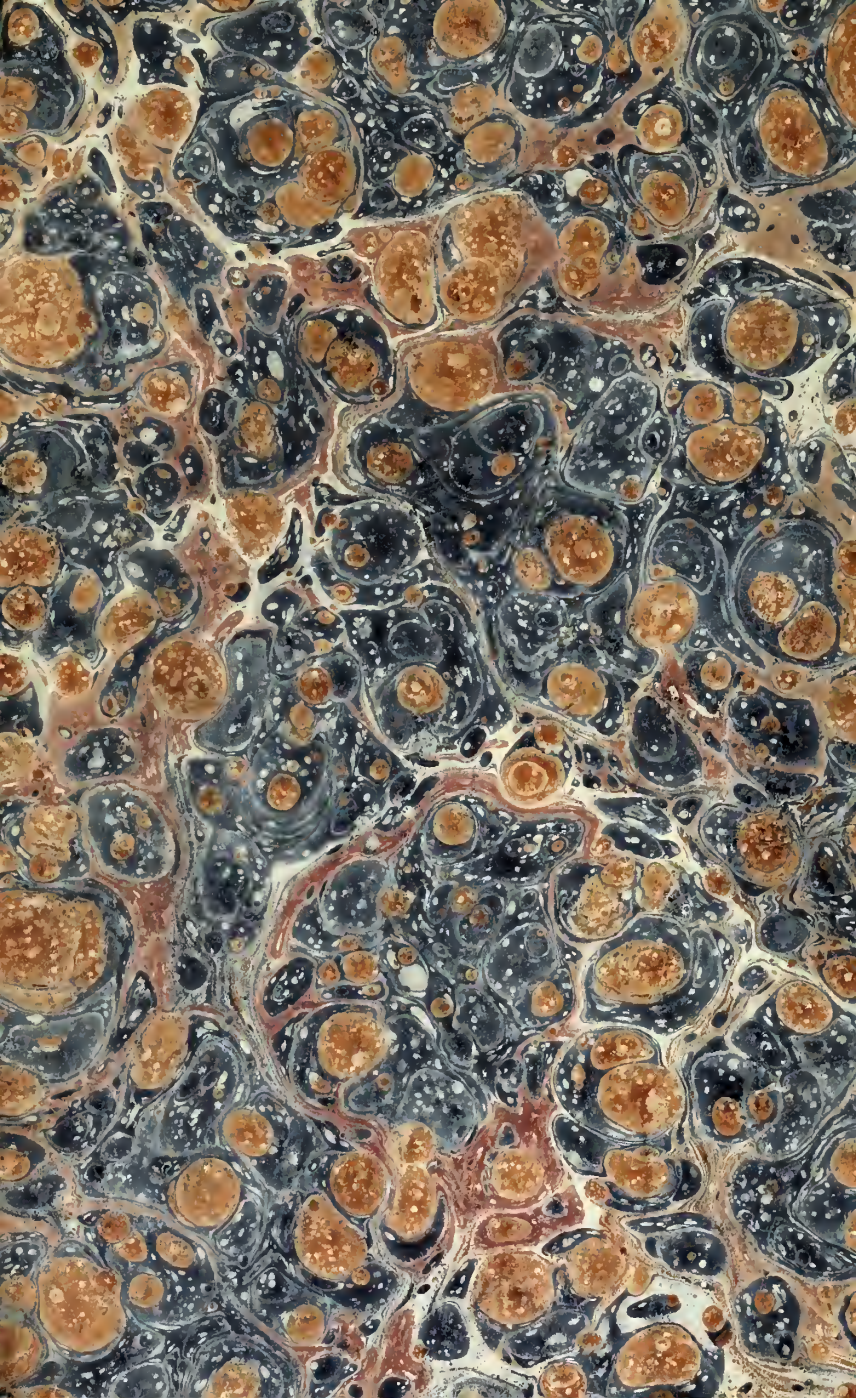
Dessiné par Besiem

Gravé par Adam

Riposte de prime avec opposition de la main gauche.



Dessiné par Adam

Riposte de quarte avec opposition de la main gauche sur ceux qui ne s'obligent pas à la parade de la riposte pour remettre l'épée au corps sans se relever.

1376 658